



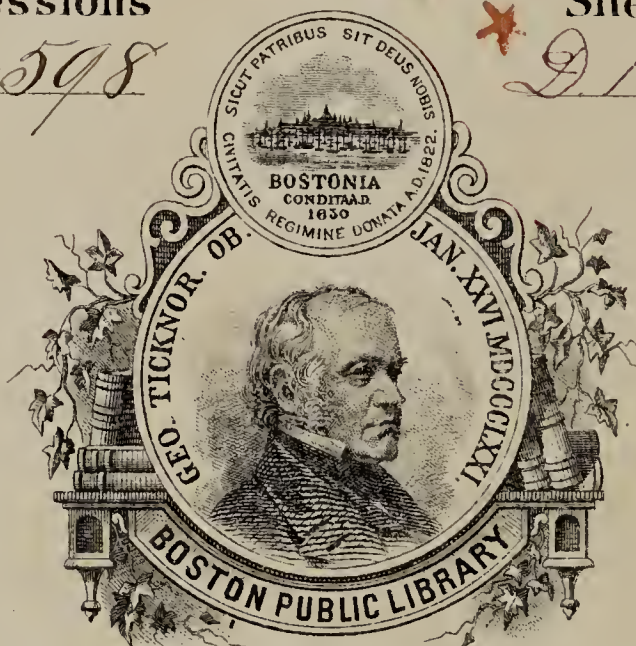
Accessions

116598

Shelf No.

D. 150.38

Vol.



BEQUEATHED BY

George Ticknor.

Recd. Apr. 26th 1871.

BIBLIOTHECA
AMERICANA

COLLECTION D'OUVRAGES

INÉDITS OU RARES

SUR

L'AMÉRIQUE



PARIS

LIBRAIRIE A. FRANCK

67 RUE DE RICHELIEU

1861

116198

G. J.

Depuis un demi-siècle il s'est fait en Europe un vaste et puissant mouvement du côté de l'Amérique. Les bateaux à vapeur ont rapproché l'un de l'autre l'ancien et le nouveau monde. D'actives relations de commerce et d'industrie se sont établies entre les deux continents. Tout un courant d'idées vives, fécondes, circule à travers l'Atlantique, comme le merveilleux Gulfstream qui des zones tropicales arrive jusqu'à nos parages septentrionaux.

De l'Allemagne, de la France, de l'Angleterre, sans cesse de nouveaux flots d'émigrants se répandent sur le sol d'Amérique.

De là sans cesse aussi, nous recevons de nouvelles cargaisons de denrées, et le programme de quelques nouvelles découvertes.

L'Amérique n'est plus la *terra incognita* des siècles passés. De hardis pionniers ont pénétré dans ses déserts, de courageux *settlers* ont défriché son sol inculte; des chemins de fer se déroulent au sein de ses forêts; des bateaux à vapeur sillonnent ses lacs et ses rivières; des lignes télégraphiques traversent l'immense espace qui s'étend entre l'Atlantique et l'océan Pacifique.

En même temps que le génie industriel du XIX^e siècle se manifeste par tant d'œuvres pratiques et tant de travaux matériels d'un caractère gigantesque

dans le nouveau monde, son génie littéraire a pris aussi un admirable développement. Des rives de l'Hudson et de la Delaware, des bords de l'Amazone et de la Plata, des plages de l'océan Pacifique, il nous arrive des livres que nous lisons avec empressement. Prescott et Washington Irving, Cooper et Longfellow, Alaman et Restrepo, Pardo et Bello, Olmedo et Baralt, Sanfuentes et Echeverria ... cent historiens, poètes ou publicistes dont les ouvrages commencent à prendre une belle place dans nos bibliothèques.

De là cet éveil de l'Europe et cette curiosité qui maintenant s'attache aux anciens monuments, aux traditions, à l'exploration entière de l'Amérique.

On recherche avec ardeur, on étudie avec avidité les éléments de l'histoire de cette grande contrée, les récits des anciens voyageurs, les homériques épopées des Castellans et des Portugais, et les premiers systèmes de colonisation dans les diverses parties de cette immense région où chaque peuple d'Europe a eu successivement sa part d'action et sa part de gloire.

Mais ces vestiges du passé, ces écrits que nous sommes si désireux de connaître, on ne parvient pas aisément à se les procurer. Il en est, et des meilleurs, qui n'ont été imprimés qu'à un très petit nombre d'exemplaires; le temps les a détruits, et on ne les trouve plus que dans quelques bibliothèques qui les gardent précieusement. Il en est qui n'ont jamais été publiés, et que des amateurs passionnés ne veulent céder à aucun prix.

Nous avons voulu faire le catalogue des divers ouvrages relatifs à la découverte, à la conquête, aux premières explorations de l'Amérique, et nous avons été étonnés des richesses qui nous étaient révélées à mesure que nous poursuivions notre patient travail.

Nous croyons satisfaire à des vœux très répandus de toute part, et très vivement sentis, en faisant une collection jusqu'ici sans précédent. Cette col-

lection, à laquelle nous donnons le titre de BIBLIOTHECA AMERICANA, se composera d'un choix sévère d'ouvrages sur l'Amérique, quelques-uns encore inédits, et d'autres devenus si rares qu'ils peuvent être considérés comme à peu près inédits. Ces livres seront imprimés avec un grand soin typographique, dans un format uniforme, et dans leur texte original. Les lettrés, les érudits, nous sauront gré, nous en sommes sûrs, de conserver dans leur intégrité ces diverses compositions Latines ou Italiennes, Espagnoles ou Portugaises, Anglaises ou Allemandes, qui seraient inévitablement altérées par une traduction. Cependant, à chaque volume nous joindrons des notes biographiques, littéraires, géographiques, écrites en français; et pour chacun de ces volumes, nous aborderons successivement toutes les différentes zones et toutes les nationalités de l'Amérique.

La direction de notre collection est confiée à Monsieur **Diego Barros Arana**, Chilien de naissance et auteur d'une histoire du Chili, qui après avoir recueilli en Amérique les livres et les manuscrits les plus rares, a longuement exploré les principales bibliothèques de l'Europe, et fouillé les archives des Indes de Séville.

Pour corroborer la valeur de notre publication, nous appelons à notre aide, tous les érudits, à quelques nations qu'ils appartiennent.

Nous recevrons avec reconnaissance les indications et les conseils que chacun d'eux voudrait bien nous donner.

Cette publication n'est point de celles qu'un éditeur entreprend uniquement en vue d'un bénéfice rapide, sans s'inquiéter du service qu'il peut rendre aux lettres, sans songer à attacher d'une façon honorable et durable son nom à une œuvre sérieuse. C'est une publication dont l'idée nous occupe depuis plusieurs

années, et que nous avons pu enfin commencer après nous être assurés la collaboration active de *Mr. Diego Barros Arana* à la quelle viendront se joindre, nous sommes fondés à l'espérer, les conseils et le concours de *Mr. d'Avezac*. Nous ne négligerons rien en ce qui dépendra de nous pour réaliser cette idée qui nous est chère, pour conquérir la sympathie et l'appui des savants des deux hémisphères.

Destinée à une classe spéciale d'amateurs, la *Bibliotheca Americana* paraîtra par volumes de vingt à trente feuilles, imprimés sur un papier, dans le format et le caractère dont nous donnons ici un spécimen. Le tirage sera de 300 exemplaires sur papier ordinaire, 10 exemplaires sur papier velin in 4. et 10 exemplaires sur papier de chine. Le prix de chaque volume sur papier ordinaire sera de 12 à 15 fr.

Lorsque plusieurs écrits seront réunis dans un même volume, chaque pièce aura son titre particulier et sa pagination spéciale, de façon à ce qu'elle puisse, si l'on veut, être reliée séparément.

Nous ne pouvons dire maintenant quelle sera l'étendue de cette collection, mais avec les matériaux qui se trouvent entre nos mains, avec les livres inédits et rares en notre possession, nous comptons pouvoir publier six volumes par an.

En préparation.

Alvarez de Toledo — **Puren indómito**, poema manuscrito referente a la historia de la conquista de Chile, en que se halló el autor en calidad de capitán del ejército español.

Histoire de la mission des pères capucins en l'isle de Maragnan et terres circonvoisines par le P. Claude

d'Abeville, capucin. Paris 1614. (Première partie, plus rare de jour en jour, d'une histoire dont l'introuvable Yves d'Evreux offre la suite.)

Yves d'Evreux. Suite de l'histoire des choses plus mémorables advenues en Maragnan ès années 1613 et 1614. (Tout le monde sait qu'il n'en existe qu'un seul exemplaire, même imparfait, sauvé d'une destruction complète pour être présenté au Roi Louis XIII.)

Henriquez de Guzman (don Alonso) — Vida y aventuras de . . . escritas por el mismo.

Sur la conquête du Pérou et les guerres civiles auxquelles l'auteur a pris part. — Inédit.

Herrera (Antonio de) cronista de Indias. — Vida y elogio del licenciado Vaca de Castro, gobernador del Perú. Inédito.

Palafox y Mendoza — Las virtudes del indio. Imprimé, mais fort rare. V. Brunet. *Man du libr.*

Las Casas (Frai Bartolomé de) Algunos tratados relativos á los indios. Inéditos.

Historie del S. D. Fernando Colombo nelle quali s'ha particolare et vera relatione della vita et de fatti dell' Ammiraglio D. Christoforo Colombo, suo padre. Venetia 1571. (Excessivement rare, même en Italie dès 1614, époque où il en fut fait, à Milan, une nouvelle édition, infidèle et mutilée.)

Relations originales des Voyages de Robert Cavelier de la Salle, et de ses compagnons d'aventure. (M. Raymond Thomassy, qui a publié le premier une partie de ces documents, inédits encore à beaucoup d'égards, a réuni dans ce volume tout ce que l'on possède de plus complet sur des découvertes dont l'éditeur a lui-même visité le théâtre.)



En la Imperial ciudad Loyola estaba
Con su gallarda gente apercebida
Para salir al punto que aguardaba
Contra la fuerza idólatra crecida;
Estando en esto nueva le llegaba,
Que fué para su gusto desabrida,
De como Longotoro se habia alzado,
Y a dos soldados nuestros degollado.

Que sin recato ni órden se salieron
De su presidio fuerte desmandados;
A ciertos frutillares cerca fueron
Solo a cojer frutilla descuidados:
Unos indios amigos que los vieron
Sin recelo ninguno y desarmados
Las cabezas a entrambos les cortaron
Y con esta ocasion se rebelaron.

El capitan Vallejo envió el aviso
Con amplia relacion de todo el caso
Pidiéndole con ella que al proviso
A reparar el daño tienda el paso:
La estafeta infiel primero quiso
Torcer la recta via, y dar de paso
A los purenes bélicos la nueva
De la embajada que a Loyola lleva.

Son los purenes gente belicosa
Y cabeza de todos los chilcanos,
En una gran laguna cenagosa
Viven toda cercada de pantanos:
Han gozado de vida licenciosa
Sin haber tributado a los hispanos;
Arauco y Tucapel se les sujetan,
Y las demas provincias les respetan.

Voicy ce que i'ay peu par subtils moyens recourir du liure du R. P. Yves d'Eureux supprimé par fraude et impiété, moyennant certaine somme de deniers, entre les mains de Francois Buby, imprimeur, Que i'offre maintenāt à V. M. deux ans et demy apres sa premiere naissance aussi tost estouffee qu'elle auoit veu le iour. Afin que V. M. & la Royne sa mere pour lors Regente, ne voyant point vne verité si claire que celle-cy, fust plus aisement persuadee, par faux rapports, à laisser perir cōtre leurs sainctes, et bonnes intentions, la plus pieuse et honorable entreprise qui se pouvait faire dans le nouveau monde. Comme il se verra tant par l'histoire du R. P. Claude Dableuille, que ceste presente à laquelle il ne manque que la plus grand part de la Preface, et quelques Chapitres sur la fin que ie n'ay peu recourir. Cela s'est faict encor' à dessein pour faire perdre insensiblement à V. M. le tittre de Roy tres-Chrestien. Luy faisant abandonner les sacrifices et sacrements ecercez sur les nouveaux Chrestiens, la reputation de ses armes, et bandieres, l'vtilité qui pouuoit luy arriuer, et à ses subiects, d'vn si riche et fertile pays, et la retraicte du tout importante, d'vn port fauorable pour la nauigation de lōg cours, aujourd'huy ruinee faute d'auoir conserué ce que i'auois avec tant de soins, et de despenses acquis. Pour à quoy paruenir, l'on s'est seruy de deux impostures trop recogneuës de personnes qui ont bon Iugemēt, l'vne, que le pays estoit infertile, et ne produisoit aucune richesse, contre la verité, que i'ay tousiours constamment maintenüe, et qui ne paroist aujourd'huy que trop veritable, L'autre, que les Indiens estoient incapables du Christianisme contre la parole de Dieu, et la doctrine vniuerselle de l'Eglise. Voila comment, Sire, ceste belle action si bien commencee s'est esuanoüye, tant par la fraude et malice de ceux qui pour couvrir leurs fautes et manquement les ont reiettez sur ceux du pays, Qui par la negligence des mauuais François, qui n'ayant autre but que leur profit et interest parti-

BIBLIOTECA

AMERICANA

COLLECTION D'OUVRAGES

INÉDITS OU RARES

SUR

L'AMÉRIQUE



LEIPZIG

A. FRANCK'SCHE VERLAGS-BUCHHANDLUNG
ALB. L. HEROLD

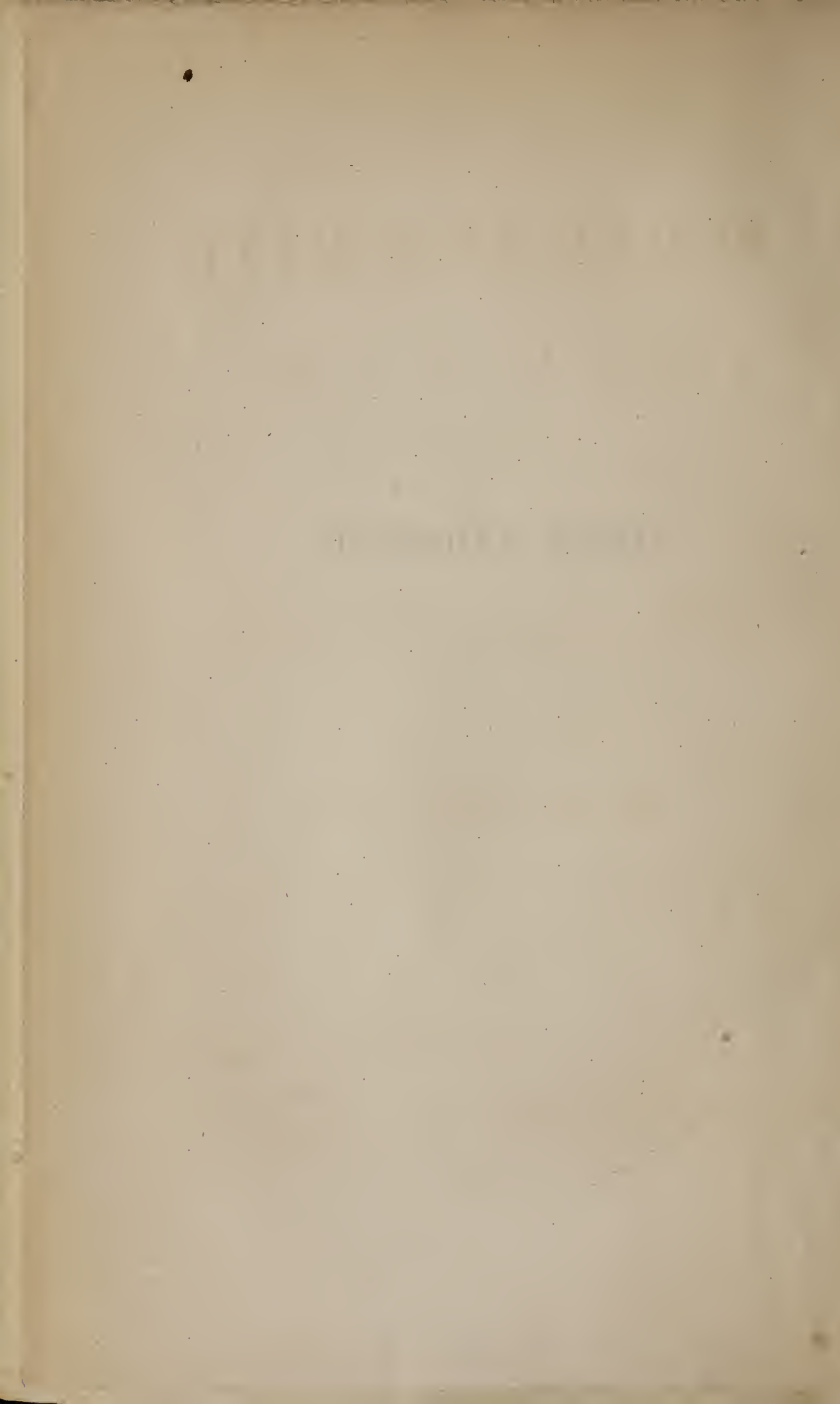
PARIS

LIBRAIRIE A. FRANCK
67 rue de Richelieu

1862



PUREN INDOMITO.



PUREN INDOMITO

~~~~~  
P O E M A

POR

EL CAPITAN

FERNANDO ALVAREZ DE TOLEDO

PUBLICADO BAJO LA DIRECCION

DE

**DON DIEGO BARROS ARANA**

---

**LEIPZIG**

A. FRANCK'SCHE VERLAGS-BUCHHANDLUNG  
(ALB. L. HEROLD)

**PARIS**

LIBRAIRIE A. FRANCK  
67 rue de Richelieu

1862





Malgré les recherches que nous avons faites dans les archives des Indes déposées à Séville et dans les plus riches bibliothèques, nous n'avons pu obtenir que très peu de renseignements biographiques sur *Fernando Alvarez de Toledo*, auteur du poème : *Puren Indomito*.

Le père Alonso de Ovalle dans sa relation du royaume du Chili imprimée à Rome en 1646, cite ce poème comme une autorité historique. Il ajoute que Fernando de Toledo était originaire de l'Andalousie, qu'il prit part à la guerre qu'il a chantée, s'y distingua par sa valeur et y acquit le grade de capitaine.

Ceux-là se tromperaient en effet qui croiraient trouver dans le *Puren indomito* les qualités d'une épopée. Ce n'est point un poème selon les règles de l'art. C'est l'histoire des soldats Espagnols qui firent la conquête du Chili, l'histoire racontée par un de ces mêmes soldats, l'histoire écrite en strophes prosaïques et avec plus de vérité que la plupart des chroniques de cette époque. L'auteur n'avait point assez d'imagination pour créer des personnages fantastiques, inventer des amours romanesques et des scènes fabuleuses. Nous devons nous en féliciter puisque nous y gagnons un récit fidèle.

La conquête du Chili, et les guerres des Espagnols contre les Araucaniens ont été célébrées par cinq poèmes Espagnols, et par un grand nombre de pièces de théâtre. Quoi de plus poétique que l'héroïsme avec lequel les

peuplades barbares défendaient leur indépendance, les actes de courage de cette petite troupe d'Indiens en lutte avec les conquérants d'un nouveau monde. Vaincus plusieurs fois, les Araucaniens ne furent pas longtemps subjugués. Bientôt on les vit se lever hardiment et recommencer la guerre avec une nouvelle ardeur.

C'est un de ces soulèvements qui a donné à Alvarez de Toledo l'idée de son poème. Les Araucaniens ayant surpris le campement du Président du Chili Don Martin Garcia de Loyola, tué ce chef et la majeure partie de ses compagnons, de ce drame sanglant résulta une guerre qui dura longtemps.

Alvarez de Toledo, tient compte de tout dans ses vers, même de la chronologie et dans le premier chant de son poème il indique l'année, le mois, le jour (22 Décembre 1598) où éclata ce désastre. Là commence son oeuvre dans laquelle il racontera la destruction des villes élevées par les Espagnols sur le territoire araucanien.

Les chroniqueurs n'ont vu dans ces guerres que l'ardeur des combattants et les diverses péripéties des batailles. Ils n'ont point cherché à reconnaître la cause morale de cette longue lutte. Mais Alvarez de Toledo l'a cherchée comme il le dit lui même à la fin de son 6<sup>e</sup> chant et l'a clairement expliquée.

A chaque instant dans le cours de son récit, il moralise; à chaque instant, il signale la corruption des colons Espagnols, les cruautés exercées par eux sur les Indiens et l'exaspération de cette malheureuse peuplade indigène obligée de combattre sans cesse contre ceux qui envahissaient son domaine.

On verra à la page 48 du livre d'Alvarez de Toledo un discours qui nous offre d'excellentes notions sur l'état moral de la colonie. Dans d'autres discours, l'observateur le moins expérimenté saura découvrir plus d'un renseignement utile, en même qu'il excusera les efforts que le poète est obligé de faire quand il veut produire quelque chose de son imagination. Ainsi dans



le 10<sup>e</sup> chant l'indien Anganaman adresse à ses compagnons une harangue composée toute entière de citations empruntées aux historiens de l'antiquité.

Ainsi que nous l'avons dit, ce n'est point par les qualités littéraires que le poème d'Alvarez de Toledo mérite notre attention. Il ne faut y chercher ni une riche et harmonieuse versification, ni des conceptions élevées, ni des fictions agréables ou originales. C'est son caractère historique qui lui donne une valeur particulière. La plupart des poèmes relatifs à la conquête de l'Amérique, quoique très inférieurs à celui-ci ont été publiés plusieurs fois et sont encore très recherchés des érudits.

L'Araucana de Santisteban Orsorio qui n'est qu'une chétive rapsodie, et une plate continuation du célèbre poème d'Ercilla a eu l'honneur d'être trois fois imprimée, et pourtant le lecteur n'y trouvera ni de bons vers, ni une leçon d'histoire.

*El Puren Indomito de Alvarez de Toledo*, inconnu jusqu'à présent vaut mieux, nous le répétons, pour le fonds, comme pour la forme que le plus grand nombre de ces poèmes.

Composé par un soldat obscur dans un pays qui n'eut que deux siècles plus tard des imprimeries, ce poème n'a été connu que de quelques curieux. Nous avons dit que le père Ovalle le cite comme une autorité historique. Il ajoute que le père Diego Rosales, auteur d'une volumineuse histoire du Chili écrite dans la seconde moitié du 17<sup>e</sup> siècle et encore inédite, a suivi page par page le récit d'Alvarez de Toledo, et lui a même emprunté la relation des présages et des miracles qui annoncèrent la mort de Loyola. Plus tard le savant Gonzales Barcia, dans son édition de la Bibliothèque orientale et occidentale du licencié Antonio de León Pinelo, cite le Puren indomito dans le chapitre consacré aux historiens du Chili. Depuis cette époque, l'oeuvre d'Alvarez de Toledo n'a plus été citée ni employée par les historiens modernes.

Nous la croyions perdue comme tant d'autres documents relatifs à l'Amérique lorsque par un heureux hasard nous en avons découvert dans la bibliothèque de Madrid une copie faite sur un manuscrit qui nous semble original. Nous avons remarqué qu'il y manque quelques octaves au commencement de plusieurs chants, mais bientôt nous avons reconnu que cette lacune n'a nulle importance, car ces octaves ne sont que de vagues préliminaires qui ne tiennent point à la relation historique.

Depuis longtemps nous avons formé le projet de publier ce poème comme une oeuvre utile pour l'étude de l'histoire de l'Amérique. Aujourd'hui nous nous réjouissons d'accomplir notre vœu, et nous faisons de l'oeuvre d'Alvarez le premier tome de la Bibliothèque Américaine.

---



## Canto I.

El gobernador de Chile don Martin Oñez de Loyola se hallaba en la ciudad de la Imperial cuando supo que los indios de Ongol se habian sublevado y dado muerte a dos soldados españoles del fuerte de este nombre. Resuelve salir a castigarlos, pero los indios tienen noticia de sus propósitos y espían sus movimientos. Presajios celestes que anunciaron su muerte en Chillan. El gobernador siguió su marcha hasta Curazaba, donde fué sorprendido por el ejército araucano.

En la Imperial ciudad Loyola estaba  
Con su gallarda gente apercebida  
Para salir al punto que aguardaba  
Contra la fuerza idólatra crecida;  
Estando en esto nueva le llegaba,  
Que fué para su gusto desabrida;  
De como Longotoro se habia alzado,  
Y a dos soldados nuestros degollado.

Que sin recato ni órden se salieron  
De su presidio fuerte desmandados;  
A ciertos frutillares cerca fueron  
Solo a cojer frutilla descuidados:  
Unos indios amigos que los vieron  
Sin recelo ninguno y desarmados  
Las cabezas a entrambos les cortaron  
Y con esta ocasion se rebelaron.

El capitan Vallejo envió el aviso  
 Con amplia relacion de todo el caso  
 Pidiéndole con ella que al proviso  
 A reparar el daño tienda el paso:  
 La estafeta infiel primero quiso  
 Torcer la recta via, y dar de paso  
 A los purenes bélicos la nueva  
 De la embajada que Loyola lleva.

Son los purenes gente belicosa  
 Y cabeza de todos los chilcanos,  
 En una gran laguna cenagosa  
 Viven toda cercada de pantanos:  
 Han gozado de vida licenciosa  
 Sin haber tributado a los hispanos;  
 Arauco y Tucapel se les sujetan,  
 Y las demas provincias les respetan.

Navalburí es el nombre o apellido  
 Del bárbaro que fué con el mensaje  
 Hombre de gravedad, por tal tenido,  
 Y en Molchen respetado su linaje:  
 En la escuela de Marte preferido,  
 Valiente capitan, gran personaje,  
 Sábio, discreto, astuto y belicoso  
 Cauto de trato, doble y cauteloso.

Esta gente, señor, es novelera;  
 La ocasion no la sueltan de la mano;  
 Fácilmente abatiendola se altera  
 Y mas con la cabeza de un hispano:  
 Muestra sernos amiga en lo de afuera  
 Pero no tiene dentro el pecho sano  
 Colmado sí de fraudes y novelas,  
 De traiciones, engaños y cautelas.

Pues con las dos cabezas de cristianos  
 En secreto trataron juntos luego  
 De tomar todas armas en las manos  
 Y al español no dar jamas sosiego:  
 No fueron sus intentos al fin vanos,  
 Que de aquesta centella prendió el fuego  
 Que despues encendió toda la tierra,  
 Y en sus ardientes ánimos la guerra.

Porque Navalburí se fué derecho  
 A Puren, á tratar con Palantaro  
 De lo que en Longotoro se habia hecho,  
 Y que esperaban de él favor y amparo:  
 Un concierto quedó entre los dos hecho  
 Que fuese cada cual amigo caro  
 De su patria, y sus gentes se juntasen  
 Para que libertarla procurasen.

Ordenaron tambien que se ficiese  
 Un ejército grueso y se aguardase  
 A que el gobernador solo viniese,  
 Y por sus propios términos pasase:  
 Para que con esfuerzo combatiese  
 Con el suyo, y la vida le quitase,  
 Haciendo a fuego y sangre despues guerra,  
 Hasta echar los hispanos de su tierra.

Fuése Navalburí en tratando aquesto,  
 A llevarle a Loyola la embajada,  
 Otro dia llegó temprano al puesto  
 Adonde la Imperial está fundada:  
 Anduvo tan sagaz, astuto y presto  
 Que la traicion que atras dejó tramada,  
 Vino a salir con ella tan al justo  
 Que salió a la medida de su gusto.

Dióle aviso razon y larga cuenta  
 De cuanto el enemigo iba ordenando,  
 Y como los caciques de mas cuenta  
 Andan el reino todo alborotando:  
 Y que otra cosa alguna no se cuenta  
 En todo cuanto estaban practicando  
 Sino es del general levantamiento  
 En quien ponen el blanco de su intento.

Pero ántes que el fuego mas se encienda  
 Ir a apagarle apriesa le conviene  
 Que cuando su llegada alguno entienda  
 Mudará del propósito que tiene:  
 Así pues que no hay nadie que le ofenda  
 Ni el enemigo gente junta tiene,  
 Que con cualquiera suya bien podia  
 Partirse para Ongol el mismo dia.

Cuando tuvo la tela en tan buen punto,  
 Del capitan de Ongol le dió la carta,  
 En la cual le avisaba el mismo asunto  
 Y que luego importaba que se parta:  
 Mandó el gobernador al mismo punto  
 Que en dos partes su ejército se parta,  
 La parte que con él fué es de cincuenta,  
 De buenas partes todos y de cuenta.

El número entendió ser suficiente  
 Para pasar con él a la lijera,  
 Así mandó que el resto de la gente  
 Quede con Pedro de Olmos de Aguilera:  
 Tambien dejó ordenado á Andrés Valiente,  
 A cuyo cargo estaba esta frontera,  
 Que en pasando seis dias despachase  
 La gente con la escolta que llegase.



El tiempo fácilmente nos engaña,  
 Y así quien sin cimientos edifica  
 No verá que jamás se desengaña  
 Si máquinas fantásticas fabrica:  
 La mucha diligencia a veces daña  
 Otras, la dilación nos perjudica,  
 A su tiempo son buenas las espuelas  
 Y al suyo provechosas las pihuelas.

Que si al tiempo Loyola no creyera,  
 Ni de él tan fácilmente se fiara,  
 Quizá pudiera ser no se perdiera  
 Ni a Chile tan perdido nos dejara:  
 Mas él va ya pasando su carrera,  
 La cual pluguiera a Dios no la empezara:  
 Habréme de ir tras él, que me es forzoso  
 Apresurar mi paso vagoroso.

Salió de la ciudad y fué a alojarse  
 A Pailachaca; que es de allí una legua,  
 De do Navalburí quiso apartarse  
 Y tomar el camino de Maquegua:  
 Que quiso de los nuestros desviarse,  
 Y a Puren despachar a Millategua  
 Al cual le despachó con nueva cierta  
 De que Loyola va y esten alerta.

Ya estaban los purenes aguardando  
 Con seiscientos de guerra en el camino,  
 Y de emboscarse todos ordenando  
 En un espeso monte convecino:  
 Millategua llegó, y les dijo: — "Cuando  
 El rutilante Febo cristalino  
 Adorne el horizonte de arreboles,  
 Entónces partirán los españoles.

"De la Imperial salieron ayer tarde  
 Todos con buenas armas y caballos,  
 En Pailachaca hicieron un alarde  
 Que gran temor me dió solo en mirallos:  
 No sé que gente habrá que les aguarde,  
 Ni en batallas se atrevan a esperallos;  
 Cincuenta son con cuatro capitanes  
 Bizarros, fuertes, bravos y galanes.

"Aquestos solos son los que sustentan  
 El insufrible peso de la guerra,  
 Y los que en ella mas nos atormentan  
 Sembrando de cadáveres la tierra:  
 De nuestro sudor solo se alimentan  
 Siguiéndonos en llano, monte, y sierra,  
 Así con todas veras procuremos  
 Que de tantos agravios nos vengüemos.

"Que si a todos aquestos degollamos  
 Quedará nuestra patria redimida,  
 Y nuestra libertad reconquistamos  
 Que de ellos tanto tiempo es oprimida:  
 Los hijos y mujeres rescatamos,  
 Gozaremos de larga y quieta vida,  
 Librándonos de aquesta trabajosa  
 Y de gente a nosotros tan odiosa.

"Despáchense mañana corredores  
 Que vayan descubriendo por la cumbre,  
 En ágiles caballos voladores  
 Y a do se alojen traigan certidumbre:  
 Que cuando esconda el sol sus resplandores  
 Y lleve a los antípodas su lumbre,  
 Les quitaremos todos los caballos  
 Para poder mejor desbaratallos."

Cerca de la quebrada de la Leña  
 Mandaron emboscar luego un espía  
 Con orden de que hiciera cierta seña  
 Si a la española gente venir vía:  
 Mas cuando descubrió su crespa greña  
 El délfico zagal, autor del día,  
 Loyola tendió el paso de tal suerte  
 Que se acercó al horrendo de la muerte.

Partiósse lunes, día señalado  
 Del incrédulo santo y benemérito,  
 El que metió la mano en el costado  
 Del maestro a quien ántes no dió crédito:  
 Solemne y santo día, mas desdichado  
 Para Loyola de tal daño inmérito,  
 Al fin del año fué, y con él se cuenta  
 Mil y quinientos ocho con noventa.

Aqueste mismo día claro vieron  
 De Chillan una nube en el ocaso:  
 Personas de gran crédito estuvieron  
 A verla estando el cielo limpio y raso:  
 Ni género de viento no sintieron  
 Y no soplar alguno hizo al caso,  
 Para verse mejor la veloz nube  
 Que unas veces se baja y otras sube.

Vueltas daba tambien á la redonda  
 Como suele un espeso remolino,  
 Ya se ponía larga, ya redonda  
 Con mas velocidad que el torbellino:  
 Alargóse despues mas que una sonda  
 Y a partirse por medio a la fin vino;  
 De la parte derecha ví formarse  
 Un escuadron de gente y todo armarse.

Claro se vieron picas y macanas  
 En iguales hileras todas puestas,  
 Lanzas, dardos, gorguces, partesanas,  
 Arcos, flechas, arpones, y ballestas:  
 No son patrañas ni ficciones vanas  
 Ni fábulas poéticas compuestas,  
 Que yo lo vi, señor, muy claramente  
 Y en otras muchas partes mucha gente.

De la otra mitad al mismo instante  
 Un galeon se hizo ver muy poderoso,  
 Con todas velas como el navegante  
 Se lleva por el mar tempestüoso:  
 Tomó el navío luego por adelante  
 Y un presagio se vido aqui espantoso,  
 Y fué que de él salió gran gente de armas  
 Con disformes figuras y visarmas.

Pusiéronse tambien en ordenanza  
 Y a punto para darse la batalla,  
 Puesta en el ristre cada cual su lanza  
 Como para justar suelen llevalla:  
 No tuvieron minuto de tardanza,  
 Por que luego embistieron para dalla,  
 Pero en llegando todos al estrecho  
 El escuadron de nautas fué deshecho.

Despues de rematada aquesta guerra  
 Se vieron mil figuras espantosas,  
 Al modo de carneros de la tierra  
 Y manchas a pedazos sanguinosas:  
 Levantóse tras de esto una gran sierra  
 Con lucidas pirámides vistosas;  
 La sierra vimos luego que se abaja  
 Y formarse de toda una mortaja.



A la fin vino todo a deshacerse  
 Que no quedó señal de ello en el cielo,  
 Ni aun átomo de cosa pudo verse  
 De aquel nublado grande y negro velo,  
 Que vino en breve espacio a resolverse  
 En ménos que una punta de un anzuelo,  
 Y de aquestas señales colegimos  
 Lo que con daño nuestro despues vimos.

Otros portentos vimos espantosos  
 Aves no conocidas en poblado,  
 Los cóndores volaban presurosos  
 Al canto de lechuzas mal formado:  
 Abundancia de buhos y raposos,  
 Fuera de los estanques el pescado,  
 Prodigios y presagios inauditos  
 Casos abominables y esquisitos.

Una india contó públicamente  
 Habiendo visto bien estas señales,  
 Que por se haber mostrado en el poniente  
 Vendrá a los españoles muchos males:  
 Pero que si se vieran al oriente  
 Los tuvieran los propios naturales;  
 Tambien dijo afirmándolo por cierto  
 Que Loyola sin falta será muerto.

El cual iba siguiendo su camino  
 Apresurando su infelice suerte,  
 Guiándole su mísero destino  
 Adonde le aguardaba ya la muerte:  
 Que como estaba de ella tan vecino,  
 Y no hay quien apartarse de ella acierte,  
 Quiso llegar en término mas breve  
 A pagarle la deuda que le debe.

Pasó a Tabon, un poco antes que Apolo  
 Llegase a la mitad de su carrera,  
 También a Llob despues atrás dejólo,  
 Que si en él se alojara mejor fuera.  
 Un indio descubrió adelante solo  
 A caballo subiendo una ladera,  
 Y era la centinela que habian puesto  
 Los indios otro dia en aquel puesto.

La gente suya cerca de allí estaba  
 A este mismo aguardando a que llegase,  
 Con nueva, si la nuestra ya llegaba,  
 O en que sitio de aquellos se alojase:  
 Mas el gobernador a Curazaba  
 A la suya mandó que caminase,  
 Porque a su presuncion le convenia  
 Llegar temprano a Ongol el otro dia.

Llegó ya noche al triste alojamiento,  
 Que alojamiento fué bien desdichado,  
 Pues hubo en él tan grande perdimiento  
 Que tantos perdimientos ha causado:  
 Causa fué del comun levantamiento  
 Y el haberse los indios levantado,  
 No querer alojarse mas temprano  
 En otro sitio, sin azar y en llano.

Lo cual se pudo hacer muy facilmente,  
 Que yo lo he visto bien, y soy testigo  
 Que hay allí otro mejor y suficiente  
 Para se defender del enemigo:  
 Mas cuando nuestro padre omnipotente  
 No quiere dilatar mas el castigo,  
 No acertamos jamas en cosa alguna  
 De cuantas hay debajo de la luna.

Hizo la noche lóbrega y oscura  
 Que lumbre ni crepúsculo no habia,  
 Que la cara de Febo hermosa y pura  
 A los antípodas daba nuevo día:  
 Por lo cual se metió en una angostura  
 Que tres padrastraos ásperos tenia,  
 Una loma tambien a mano diestra  
 Y el rio barrancoso a la siniestra.

Soltaron los caballos todos ellos  
 Que fué mas ocasion para perderse,  
 Que si a tiempo pudieran recogerlos  
 Pudieran ofender y defenderse.  
 Mas como estaba ya Atropos entre ellos  
 Lugar no les dejó en que recojerse,  
 Que todo lo ocupó con su guadaña  
 Mostrando su rabiosa y cruda saña.

En tanto que se estan aquí alojando,  
 Me quiero ir a buscar al enemigo,  
 A saber lo que estaban ordenando  
 Que quiero yo de todo ser testigo:  
 Llegué cuando le estaba cuenta dando  
 La centinela suya al bando amigo,  
 De como ya pasaron los hispanos  
 Adelante de allí con piés livianos.

A diez mancebos ágiles y diestros  
 Prácticos, belicosos y arriscados,  
 Solícitos, astutos y maestros  
 Y en los peligros mas determinados:  
 Para que reconozcan a los nuestros  
 Y el sitio a donde estaban alojados,  
 Pelantaro envió en su seguimiento  
 Con órden que se vuelvan al momento.



Con tal cuidado y diligencia fueron  
 Que en poco mas de una hora allá llegaron,  
 Sin ser sentidos cerca se pusieron  
 Y los caballos vieron que soltaron:  
 El sitio mal o bien reconocieron:  
 A dar cuenta de todo se tornaron;  
 Al general dijeron que ya estaba  
 Nuestra gente alojada en Curazaba.

No recibe contento tan crecido  
 La madre cuando al hijo ve presente,  
 Que nueva tuvo cierta era perdido,  
 O mucho tiempo estado de ella ausente;  
 Como el que tuvo el bando descreido  
 Cuando oyó que alojaba nuestra gente,  
 Pues del placer y gusto que tenia  
 En todo el ancho prado no cabia.

Sin estruendo, ruido, ni alboroto  
 Los bárbaros hicieron su consulta,  
 Y fueron de un comun acuerdo y voto  
 Todos los de la infame turba multa:  
 De que con gran silencio por un soto  
 Aquella gente vaya toda oculta,  
 Sin que nadie la sienta, y en un bosque  
 Que en Curazaba está, que en él se embosque.

Ordenaron tambien que se partiesen  
 Los seiscientos soldados en tres partes,  
 Y que por otras tres acometiesen  
 Con ánimos soberbios hechos Martes:  
 Y que las tres cuadrillas se les diesen  
 A tres varones nobles y de partes:  
 Pelantaro llevó la una cuadrilla  
 Las dos Anganamon y Guaiquimilla.



Diéronle a Anganamón los escogidos  
 Entre todos los prácticos guerreros,  
 Que fueron señalados y elegidos  
 A embestir los hispanos los primeros:  
 Arrogantes, soberbios y atrevidos  
 Traidores, desleales y embusteros,  
 Como gente intratable que se cria  
 Sin fe, sin ley, sin rey, sin policía.

Llegáronse a emboscar, cuando acababan  
 De velar la modorra los cristianos,  
 Los cuales sin temor alguno estaban  
 De que están de la muerte tan cercanos:  
 Ni creo que jamás imaginaban  
 De venir a parar entre sus manos,  
 ¡Pues mirad que ya tiene alzado el brazo,  
 Y que os ha dado corto y breve el plazo!

Porque está ya afilando la tijera  
 Con que os ha de cortar el vital hilo,  
 Y que para cortarlo solo espera  
 No más que a darles su rabioso filo:  
 Mas ¡ay, cómo es razón tan verdadera  
 Lo que esta parca tiene por estilo,  
 Venirnos a buscar, cuando pensamos  
 Que lejos y apartados de ella estamos!

Estuvieron los nuestros en alerta  
 Hasta que ya se vió la luz del alba  
 Y fué de todo punto descubierta  
 Su cristalina y reluciente calva:  
 Cuando la Aurora abrió su blanca puerta  
 Y a su esposo Fitón hizo la salva,  
 A dormir en las tiendas se metieron  
 Y las rondas también se recogieron.

Todas las armas, todos las dejaron  
 Teniéndolo ya todo por seguro,  
 Desnudos entre sábanas se echaron  
 Que ellos no hicieran mas detras de un muro:  
 Como la noche sin parar velaron  
 Un sueño les cargó pesado y duro,  
 Con el cual se quedaron adormidos  
 Y de él y de los bárbaros vencidos.

No estaba el enemigo descuidado,  
 Pues tuvo en medio de ellos una posta,  
 Para que en viendo tiempo acomodado  
 Le fuese a dar aviso por la posta:  
 Estuvo el indio allí con mas cuidado  
 Que el que tiene la guardia de la costa,  
 Cuando se han descubierto los bajeles  
 De los cosarios turcos e infieles.

Cuando vió a cada cual dentro en su tienda,  
 Retirada la ronda centinela,  
 El indio se metió por una senda  
 Y mas veloz que el viento veloz vuela:  
 Como no le tuvieron de la rienda  
 Y el odio que nos tiene era la espuela;  
 No se paró un punto en la carrera,  
 Antes de su tardanza desespera.

A los suyos llegó, faltar de aliento,  
 Pero con grande sobra de alegría,  
 A todos hizo un breve parlamento  
 Que en lengua castellana esto decia:  
 — "Senado ilustre, heroico regimiento,  
 El tiempo es ya llegado y claro dia,  
 En que podreis mostrar los bravos hechos  
 Y el ánimo feroz de aquesos pechos.

"Ya estan los españoles descuidados,  
 Y dentro de sus tiendas recogidos;  
 Han estado la noche desvelados,  
 Y agora podrá ser que esten dormidos:  
 Vamos presto nosotros recatados  
 Y lleguemos allá sin ser sentidos,  
 Que por esta quebrada tiempo demos  
 De suerte que la caza no espantemos.

"No se pierda ocasion tan importante,  
 Asidla, pues podeis, de los cabellos;  
 Que si una vez se pasa por delante  
 Otra no volveréis jamas a vellos:  
 Vamos pues que ya Febo fulminante  
 Descubre sus dorados rayos bellos,  
 Sigamos nuestra próspera ventura,  
 Gocemos de la buena coyuntura."

No gastó mucho tiempo en aquel ruego,  
 Que ya lo estaban ellos deseando:  
 Así a caballo se pusieron luego  
 Y en órden buena fueron caminando:  
 Estaban los hispanos con sosiego  
 Al dios Morfeo todos adorando,  
 Sin entender que estaba ya tan junto  
 De lo que representan el trasunto.

Con presteza y silencio se llegaron  
 Sin género ninguno de bullicio,  
 A vista de las tiendas se pararon  
 Al trompeta aguardando haga su oficio:  
 La trompa luego al punto la tocaron  
 Para ir al humano sacrificio:  
 Juntos por las tres partes embistieron  
 Cuando la ronca voz bélica oyeron.

¡Eterno padre, poderoso y alto!  
 Tu divino favor, señor, me envía,  
 Con el cual cantaré sin quedar falto  
 El sangriento destrozo de este día:  
 El estruendo, alboroto, el sobresalto,  
 La espantosa y horrenda notomía,  
 Que en los tristes y míseros cristianos  
 Los bárbaros hicieron inhumanos.

La cual, pluguiera a vos, señor, pudiera  
 Pasarme sin cantar tan gran desgracia,  
 O que para cantarla yo tuviera  
 Alguna erudicion, talento y gracia.  
 Para que tantas lástimas dijera  
 Con espíritu vivo y eficacia;  
 Pero aunque falto soy de todo aquesto,  
 Tengo de proseguir con lo propuesto.

Aun no llegó bien el son a los oídos  
 Cuando todos a un tiempo arremetieron;  
 Con gritos, algazaras y alaridos  
 A las tiendas veloces embistieron:  
 ¡O nefandos, traidores, fementidos!  
 ¡Cuan bien vuestros deseos se cumplieron!  
 Pues no dejasteis español con vida  
 Sin haber recibido alguna herida.

Derribaron de aquel primer encuentro  
 Las tiendas en el suelo y pabellones;  
 Quedaron los iberos todos dentro  
 Cual debajo de red los gorriones:  
 A muchos les sacaron de su centro  
 Vivos los palpitantes corazones  
 Comiéndoselos crudos á bocados  
 Sin quedar estos pérfidos vengados.



Dieron a Alonso Martin el de Ribera  
 Al salir de su tienda una lanzada,  
 Que la vida y entrañas salió fuera  
 Por los pechos abiertos y la hijada:  
 El alma por allí salió lijera  
 De donde estuvo tanto aprisionada;  
 Volando fué a cojer la eterna palma,  
 Quedando el cuerpo miserable en calma.

Solo Arango tiró un arcabuzaso  
 Sin dejarle poner derecho el punto;  
 Que le dió Longobilo un macanaso,  
 Y a un tiempo disparó, y quedó difunto:  
 Belmar dió a Chaplequen un tizonaso  
 Y él recibió tambien al mismo punto,  
 Sin ver quien se la diese, grave herida:  
 Salió, por donde entró el hierro, la vida.

A la primera voz saltó desnudo  
 El desdichado y triste de Loyola,  
 Que vestirse la cota nunca pudo  
 Y la espada en la mano sacó sola:  
 Tomó despues la lanza y el escudo  
 Y contra el enemigo blandeóla,  
 Haciendo con valor gran resistencia  
 A toda aquella bárbara potencia.

Pusiéronsele dos presto a su lado  
 Entrambos famosísimos caudillos;  
 Juan Guirao era el uno, un gran soldado,  
 El otro el animoso Gallequillos:  
 Bien pudiera Belona y Marte airado  
 Con todos sus discípulos seguillos,  
 Que cada cual hiciera de su parte  
 Lo mismo que Belona hiciera, o Marte.

Pusiéronse los tres juntos a una  
 Con ánimo aguardando al enemigo;  
 Para probar la última fortuna  
 Tomaron la barranca por abrigo:  
 No se juntó persona otra ninguna  
 Que en las tiendas murieron como digo,  
 Escepto quince o veinte que escaparon  
 Y huyendo en el rio se arrojaron.

Los cuales no seran aquí nombrados  
 Por haber en el agua fenecido,  
 Habranse de quedar ya sepultados  
 En la letea oscura del olvido:  
 Pues no merecen ellos ser loados  
 Por haber tan cobardemente huido,  
 Ni de hombres tales quiero haya memoria,  
 Ni nombrarles sus nombres en mi historia.

Mas no me olvidaré yo en mi registro  
 De un heróico varon de santa vida,  
 Porque su gran valor de Chile al istro  
 Le publique la fama esclarecida:  
 Del glorioso seráfico ministro,  
 De limpia sangre, noble y conocida.  
 Era frai Juan Tobar su ilustre nombre,  
 En letras evangélicas grande hombre.

Cuando vió este varon rota la gente  
 Hincóse de rodillas en el suelo,  
 Al soberano padre omnipotente  
 Pidió para aquel tránsito consuelo:  
 Alzó las manos y ojos juntamente  
 Con inmensa humildad al alto cielo,  
 Pidiéndole le dé favor y auxilio  
 Al celestial angélico concilio.

Tambien mi ruda y torpe lengua pide,  
Que le dejen tomar algun aliento,  
Porque tan grande lástima me impide  
El espacioso y tardo movimiento:  
Así hasta el otro canto se despide,  
Que no puede sufrir tan gran tormento,  
Y a dejarlo le obliga mueve y fuerza  
Un intenso dolor de ardiente fuerza.

## Canto II.

Muere el gobernador y toda su gente: da la nueva en Ongol un indio  
amigo: socorre Francisco Jofré la ciudad de Santa Cruz: el cabildo  
de la de Santiago nombra por gobernador al licenciado Pedro de  
Vizcarra, y él por su teniente a Francisco Jofré: parte para el Perú  
don Luis Jofré: el castellano de Arauco hace un parlamento a los  
caciques del estado: los purenes: borrachera general.

Quien enemigos tiene no dé paso  
Sin ver como le da cuando lo diere,  
Haga de cualesquiera mucho caso  
Porque quien no, a sus propias manos muere:  
El ir apercebido a cualquier caso  
Es bien, y mas si el caso lo requiere;  
A quien puede ofender justo es se tema,  
Que la centella un monte a veces quema.

Digo pues que hace mal y es grave yerro  
Ser quien tiene enemigos confiado  
Que vienen cuando vienen sin cencerro  
Y si le trae alguno es bien tapado:  
El vulgo dice bien — “dormir sin perro”  
A cualquiera que duerme descuidado,  
Tambien dice que el hombre apercebido  
Es cierto que está ménos combatido.



Descuido no ha de haber en mar ni en guerra,  
 Porque al primero que hay se pierde todo:  
 Capitan sin cuidado en todo yerra  
 Ni en cosa acertará de ningun modo:  
 Con la nao el piloto dará en tierra  
 Y a los que en ella van pondrá en el lodo,  
 Si cuando ve al soberbio mar airado  
 No pone en el gobierno su cuidado.

Ha de ser en la guerra de ordinario  
 Recatado el caudillo y vigilante,  
 Y nunca tenga en poco su contrario  
 Porque un raton ofende a un elefante:  
 Es le tambien lo mismo necesario  
 Al solícito y diestro navegante,  
 Pues cuando ménos piensa en la tormenta,  
 Delante y sin pensar se le presenta.

Mas hay algunos hombres ignorantes  
 Que cualquiera suceso que sucede,  
 Echan a las estrellas radiantes,  
 Pudiendo el albedrío lo que puede:  
 Y cuando así hay descuidos semejantes  
 Dicen: "lo que ha de ser no hay quien lo vede."  
 Es un notable yerro en que caemos,  
 Pues es libre albedrío el que tenemos.

Tampoco diga nadie: "¿quien dijera  
 (Despues de haber el caso sucedido)  
 Que un caso como aqueste sucediera?"  
 Porque es un error grande conocido:  
 El hombre haga en todo de manera  
 Que esté a cualquiera trance apercebido,  
 Que si el deber él hace de su parte  
 Neptuno le dará favor y Marte.

Mas a mis tristes lástimas volviendo,  
 Digo que dejé al fin del primer canto  
 Al padre provincial frai Juan pidiendo  
 Favor al soberano cielo santo:  
 Estando en su oracion, el bando horrendo  
 Llegó con tal furor y orgullo tanto,  
 Que le hizo pedazos la persona  
 Con que ganó de mártir la corona.

Degollaron tambien su compañero,  
 Frai Melchor se llamaba de Arteaga:  
 Guanorelmo, el perverso carnicero,  
 En los pechos le abrió una mortal llaga:  
 Tambien al capitan Gabriel Lucero  
 La muerte le dió aquí su triste paga;  
 Del sargento Luzon de Olea y Cabo  
 Guaiquimilla dió fin de ellos y cabo.

Mil invenciones hórridas de muertes  
 Jamas vistas ni oidas inventaron,  
 Cruelles todas y de varias suertes  
 Con que a los tristes mas atormentaron:  
 Porque fuesen mas ásperas y fuertes  
 Las canillas aun vivos les sacaron  
 Que dellas hacen trompas, y cornetas,  
 Pífanos, pitos, flautas y trompetas.

Anduvo Tesifone con Megera  
 Con Aleto sembrando su veneno,  
 Y sembráronle todos de manera  
 Que a cada un indio de él dejaron lleno:  
 Y Atropos tambien con su tijera  
 Anduvo allí solícita, sin freno,  
 Cortándoles el hilo de la vida  
 La inexorable parca desmedida.

No quiero relatar uno por uno  
 Los lastimosos casos de este día,  
 Porque para un dolor tan importuno  
 Requiere mejor pluma que la mía:  
 Mas como no quedaba otro ninguno  
 Vivo de la cristiana compañía,  
 Sino es Guirao, Loyola y Galleguillos,  
 Fueron contra los tres los tres caudillos.

Crecióles el furor a estos malditos  
 Cuando vieron que solo tres quedaban;  
 Con algazaras horribas y gritos  
 Derribando las picas se llegaban:  
 Estaban ellos ya los tres contritos  
 Viendo cerca la muerte que aguardaban;  
 Mas aunque defenderse pretendieron,  
 Por ser tantos los indios no pudieron.

Una montaña entera de hastería  
 En todos tres a un tiempo derribaron,  
 Diéronles mil picazos a porfía  
 Con que el vital aliento les quitaron:  
 La cabeza con bailes y alegría  
 A Loyola los pérfidos cortaron,  
 En una pica larga fué clavada  
 Y en alto con gran grita enarbolada.

Era Loyola afable, buen cristiano,  
 Casto, limpio, modesto, limosnero,  
 Pacífico, discreto, cortesano,  
 Sufrido, manso y grave caballero:  
 Conversable, de trato noble y llano,  
 Piadoso, benévolo, severo,  
 Animoso, compuesto, reportado,  
 Sábio, prudente, astuto y confiado.

Habiendo dado fin a esta batalla,  
 Si nombre tal como este se le debe,  
 La turba multa y pérfida canalla  
 Para el despojo el paso apriesa mueve:  
 Fué tanta la riqueza que allí halla,  
 Que quedó rico todo el bando aleve,  
 Habiendo para todos largamente,  
 Que era rica, aunque poca, nuestra gente.

Pero en efecto fueron desdichados  
 Pobres, cortos y faltos de ventura,  
 Por un descuido solo condenados  
 A tan acerba muerte, infausta y dura:  
 Gobernador, caudillos y soldados  
 Tuvieron por igual la sepultura;  
 Que aunque en la calidad no eran iguales  
 Lo fueron en los vientres de animales.

Cuando a los cuerpos muertos desnudaron  
 Las sangrientas camisas y vestidos,  
 A Pedro de Escalante y dos hallaron  
 Vivos entre los muertos recogidos:  
 Por librarse con ellos se mezclaron,  
 Aunque es verdad que estaban mal heridos:  
 Como el furor pasó, quedando vivos,  
 Acordaron llevarselos cautivos.

Vertiendo humor caliente por los ojos  
 Fueron los miserables de contino,  
 Descalzos y por ásperos abrojos  
 De Lumaco tomaron el camino:  
 Pero yo con mis piés torpes y cojos  
 Dar por otro la vuelta determino;  
 A Ongol voy a llevar la triste nueva  
 Con un indio anacona que la lleva.



Cuando Apolo dejó nuestro hemisfero  
 Y se entró por las puertas del ocaso,  
 Entró dentro de Ongol el mensajero,  
 Y en él la nueva dió del triste caso:  
 Mirad si el yanacona fué lijero,  
 Y si alargar el miedo le hizo el paso;  
 Mas siempre a aquel que lleva nuevas malas  
 El tiempo suele darle prestas alas.

Contó el caso en Ongol publicamente,  
 Mas aunque lo contó medio al desgaire,  
 Despachó el capitan incontinente  
 A un soldado llamado Juan Donaire,  
 Con el aviso mísero al teniente  
 Encargándole vaya por el aire,  
 Porque la diligencia convenia  
 Conforme el caso grave lo pedia.

El dia del sagrado nacimiento  
 Del soberano hijo de María,  
 La nueva entró en Chillan del perdimiento  
 Al salir el crepúsculo del dia:  
 No se detuvo en él solo un momento,  
 Porque de Mapochó tomó la via  
 Juan Donaire, marchando a paso largo  
 Con la nueva que lleva infausta a cargo.

Fué tambien la bisforme y cruel gigante  
 Con sus alas intrepidas, lijeras  
 Y rasgándose a voces la garganta  
 A dar la misma nueva a las fronteras:  
 De las terribles voces que levanta  
 El eco resonó por las laderas,  
 En las quebradas cóncabas retumba  
 Y en las orejas de españoles zumba.

La temerosa imágen de la muerte  
 A muchos por delante se les puso,  
 El cobarde sin ánimo ni suerte  
 De espanto y de temor quedó confuso:  
 Mas el despecho valeroso y fuerte  
 Para cualquiera trance se dispuso,  
 Separando con tiempo su presidio  
 Sin enfado ninguno ni fastidio.

Tenia Martin de Erizar á su cargo  
 La nueva poblacion de Millapoa,  
 Persona que dió siempre buen descargo  
 De cuanto se encargó y mucha loa:  
 También de la frontera se hizo cargo  
 Quien tiene el apellido de Gamboa  
 El bravo capitan Nicolas Cerra  
 Soldado viejo y práctico en la guerra.

Del castillo de Arauco y fortaleza  
 Era Miguel de Silva castellano,  
 De su valor, esfuerzo y gran presteza  
 Temblaba todo el término araucano;  
 Con cuidado solícito y presteza  
 Empezó donde bate el mar insano:  
 José de Castro luego se previene  
 Porque a su cargo la defensa tiene.

Estas son las fronteras principales,  
 Y las dos que ya tengo dicho arriba,  
 A donde siempre van los naturales  
 A dar o a recibir la muerte esquiva;  
 Donde probaron muchos por sus males  
 De aquesta gente indómita y altiva  
 El peso de sus fuerzas tan terribles,  
 Y sus mortales golpes insufribles.

Alférez general de aquesta tierra  
 Y guarda fiel del hispero estandarte,  
 Era un hidalgo práctico en la guerra,  
 De mucha autoridad industria y arte,  
 En cuyo pecho el ánimo se encierra  
 Del iracundo y vigoroso Marte:  
 Es Francisco su nombre, y apellido  
 De Jofré, caballero conocido.

Estaba en este tiempo retirado  
 Por no sé qué ocasion en una estancia;  
 Con Loyola se habia disgustado  
 Por negocios de bien poca importancia:  
 Fué del suceso mísero avisado  
 Que estaba de Chillan poca distancia;  
 La ciudad le avisó, y rogó se venga  
 A ella sin que un punto se detenga.

En oyendo el suceso lastimoso  
 Y el daño que los bárbaros han hecho  
 No tuvo mas un punto de reposo,  
 Ni sosiego en su bravo y alto pecho:  
 Antes que el enemigo belicoso  
 Pusiera Millapóa en grande estrecho,  
 Quiso por su persona socorrella  
 Y allí quedarse a la defensa de ella.

Estaba esta ciudad entónces falta  
 De municiones, gente y bastimento;  
 Pues ved si adonde todo aquesto falta  
 Si pasaran los nuestros detrimento:  
 Y el pueblo en una loma seca y alta  
 Sin órden, sin compas, sin fundamento,  
 El fuerte flaco, sin traves la cerca,  
 El agua léjos, mil azares cerca.

Solo al ponerles el primer asedio  
 Los bárbaros no mas de su comarca,  
 No tenian los nuestros mas remedio  
 Que entregarse a los filos de la parca:  
 Ni pusieran cual dicen tierra en medio,  
 En tomándole el paso de la barca;  
 Así por tantas causas justas quiso  
 No ser el general Jofré remiso.

Bien es verdad que ya enviado habia  
 El cabildo con tiempo y despachado  
 Al capitan Tomas de Olabarria  
 Con cartas y poder de aquel senado  
 Para Jofré; y en ellas le pedia  
 Lo que él tenia ya determinado;  
 Mas ántes que el socorro ni él se parta,  
 Llegó a Chillan el dicho con la carta.

Detúvose dos dias aguardando  
 Sus criados, caballos y el bagaje,  
 Y al teniente Vizcarra despachando  
 El aviso y razon de su viaje:  
 Mas luego que su gente fué llegando  
 Mandó fuese adelante el carruaje,  
 Y tras de él él despues tomó el camino  
 Con toda la prestesa que convino.

Llevó pocos soldados, pero tales  
 Tan gallardos, tan bravos, tan valientes,  
 Que pongo duda hallarse sus iguales  
 En todo cuanto habitan los vivientes:  
 Porque sean sus nombres inmortales  
 Y que su fama viva entre las gentes,  
 Aquí quiero nombrar sus altos nombres,  
 Sus claros apellidos y renombres.



Chaves, Antonio Perez de Aguilera,  
 Figueroa, Hernandez, y Serrano,  
 Verdugo, Mansilla, Juarez, y de Herrera,  
 Mateo de Pineda el sevillano:  
 Martin Muñoz, y Plaza, que a do quiera  
 La hace con su brazo y fuerte mano,  
 Pedro de Silva el animoso y fuerte  
 Que él solo ha dado a muchos indios muerte.

Este fué solo el número de gente  
 Que llevó, y aunque toda era tan brava,  
 No fuera, ni aun diez tanta suficiente  
 A reparar el daño que aguardaba:  
 Tambien fui yo con ella juntamente  
 No mas de solo a ver lo que pasaba,  
 Porque ha de ser de todo el coronista  
 Testigo de gran crédito y de vista.

Por lo cual digo en esto haberme hallado  
 Y en todo o en lo mas que ha sucedido,  
 Y de lo que no he visto me he informado  
 De gente de verdad, y que lo vido:  
 A la cual tengo de ir siempre arrimado  
 Pues es quien a decirla me ha movido;  
 Y no será pasion ni aficion parte  
 Para que de ella un punto yo me aparte.

No tuve ni tendré jamás intento  
 De quitarle a ninguno lo que es suyo,  
 Ni ménos me pasó por pensamiento  
 Por cosa ser de que yo siempre huyo:  
 Mas volviendo a tratar de nuestro cuento,  
 Porque ya con aqueste aquí concluyo  
 Allá llegamos ántes que en su esfera  
 Pasase el rubio Apolo su carrera.

Habia el capitan Erizar preso  
 Al cacique de todo Mareguano,  
 Que luego como supo el mal suceso  
 Envióle a llamar y echóle mano:  
 No porque hubiese hecho algun esceso,  
 Que seguro en su tierra estaba y llano,  
 Mas ántes que intentase de hacerle  
 Muy justo y acertado fué prenderle.

Fué la prision de aqueste mucha parte  
 Para tener cual tuvo algun sosiego;  
 Que sino no pudiera el mismo Marte  
 Refrenar el furioso bando ciego:  
 Forzoso me es pasar de aquí a otra parte  
 Aunque de allá la vuelta daré luego;  
 Tratar de Arauco quiero ahora un rato  
 Que tambien anda vivo allá el rebato.

Supo Silva la nueva miserable  
 Y del gobernador la triste muerte;  
 En oyendo la pérdida notable  
 Redujo la ciudad toda en el fuerte:  
 Hizo despues un hecho memorable  
 Fabricado en su pecho altivo y fuerte,  
 Y fué que al mismo punto ha despachado  
 A llamar los caciques del senado.

Fué el primero que vino Quintegüeno,  
 General de los bravos araucanos,  
 Que mucho tiempo amigo fué, y aun bueno,  
 Con grande lealtad de los hispanos:  
 Tarucan el señor de aquel terreno  
 El segundo llegó con dos hermanos,  
 Huenterai, y Leviande eran sus nombres,  
 Caciques ricos y famosos hombres.

Guache, Alpen, y Burí tambien vinieron  
 Pequeñan el valiente y Pichincura,  
 Andalí, Quindelefe con él fueron  
 El bravo Navalgualo y Pincuncura:  
 Ante, Maulen, Pillan allí acudieron  
 Navalande el soberbio, Tapancura,  
 El último tras de estos llegó solo  
 El nieto del antiguo Colocolo.

Aquestos diez y siete se juntaron  
 Todos del araucano regimiento,  
 Otros muchos caciques no llegaron  
 Por estar desviados de este asiento:  
 Despues que todos juntos se sentaron  
 Mandó Silva hacer un parlamento,  
 Para lo cual mandó juntarlos  
 Y del suceso mísero avisarlos.

Sentados sobre pieles y en esteras  
 Al modo que ellos tienen ya por uso,  
 Un vacío quedó entre dos hileras  
 Donde el faraute Góngora se puso:  
 Hechas las ceremonias agoreras  
 Aquesta breve plática propuso  
 Que el castellano Silva les dijera  
 Y Góngora habló de esta manera.

“Ya tengo, amigos míos, conocido  
 El amor, voluntad y buen deseo,  
 Con que siempre me habeis aquí acudido  
 Con gusto y afición, que bien lo veo:  
 Mas ahora sabed que yo he sabido  
 Un desastrado caso aleve y feo  
 Que los purenes pérfidos han hecho  
 Por solo el interés de su provecho.



“A nuestro Apó sabed que ya le han muerto  
 Con todos sus caudillos y soldados;  
 Halláronles sin guardia ni concierto,  
 Desnudos y en sus camas acostados:  
 Aquesto es lo que tengo ahora por cierto,  
 Y que andan los purenes alterados:  
 Antes que ellos viniesen a alteraros  
 He querido primero yo avisaros.

“Porque no os inquietasen homicidas  
 Ni engañasen con pláticas dañosas,  
 De suerte que perdais la fama y vida  
 Por sus alevés culpas criminosas:  
 No deis crédito a gentes fementidas,  
 No escucheis sus palabras fabulosas,  
 En paz gocen sus hijos y mujeres  
 Haciendas, casas, chacaras y haberes.

“Pues del daño que han hecho tienen culpa,  
 Páguenlo solo ellos, los traidores:  
 Libres estais vosotros y sin culpa  
 Sin serlo de ello no os hagais hechores:  
 Que no se ha de admitir despues disculpa,  
 Sino que paguen todos sus errores,  
 Que del Perú vendran gentes y de España,  
 Y habrá mas que vosotros en campaña.

“Que sabed que ha de haber de esto venganzā,  
 Que son los españoles vengativos,  
 Y de cuantos pudieren tomar lanza  
 De esos no han de quedar ningunos vivos:  
 Vendrá del rei tambien nueva ordenanza  
 Para que los vendamos por cautivos,  
 Llevándolos de aquí a tierras ajenas  
 Porque lo paguen bien con las setenas.



"¿Piensan por que a Loyola degollaron,  
 Que no ha de haber Apó ya en esta tierra,  
 Y que los españoles se acabaron,  
 Y que no hay quien les haga ya mas guerra?  
 Pues credme que en esto se engañaron,  
 Y quien tal imagina que lo yerra  
 Que vendrá el visorey don Luis de Lima,  
 Si fuere necesario, a darles cima.

"Que con su brazo heroico y pecho ardiente  
 Con poderosa, fuerte y diestra mano  
 Al yugo sometió ya mucha gente  
 Enemiga feroz del rey hispano:  
 La mas soberbia próspera y valiente  
 Que hay en todo el imperio mejicano,  
 Que son los arrogantes chichimecas  
 En la provincia de los zacatecas.

"Y no tendrá jamas ningun reposo  
 Hasta que a todos estos los acabe,  
 Y él hará con su brazo vigoroso  
 Que Puren de lo hecho no se alabe:  
 Que es del servicio de su rey celoso,  
 Comó ya por el mundo bien se sabe;  
 Y si el mismo virey acá no viene  
 A otro Apó enviará tal cual conviene.

"No pongais duda alguna en lo que os digo,  
 Que bien sabeis que yo nunca os engaño;  
 Que por ser como soy tan vuestro amigo  
 Con voluntad y amor os desengaño:  
 Y si viniere el pérfido enemigo  
 Con intento de haceros algun daño,  
 Yo saldré con mi gente a socorreros  
 A tiempo que no puedan ofenderos.

"Que bien sabeis que siempre os he ayudado  
 En todo aquello que me habeis pedido,  
 Sin haber hombre alguno en el estado  
 Que haya de mí agravio recibido:  
 Así estoy en vosotros confiado,  
 Sin haber cosa en contra yo entendido,  
 Que siempre me dareis aviso y cuenta  
 De todo cuanto el enemigo intenta."

Con esto puso fin a sus razones  
 Quedando de lo dicho y aun del hecho  
 Todos aquellos bárbaros varones  
 Y el mismo Quintegüeno satisfecho:  
 Mas cubriendo sus falsas intenciones  
 Con sosegado rostro y falso pecho  
 Mostraron (pero todo fué fingido)  
 Que de ello gran pesar han recibido.

Mas, para que por todo respondiera  
 Dieron á Quintegüeno todos mano,  
 Por ser su mano en todo la primera  
 En el cabildo pérfido Araucano:  
 El cual soltó la lengua lisonjera,  
 Con rostro mústio dijo al castellano:  
 "No sé si he de poder significarte  
 Lo mucho que me pesa de mi parte.

"Digo, pues, que en el ánima lo siento,  
 Y en mas que lo que puede imaginarse,  
 Por que es notable y grande el perdimiento  
 Y ha de venir el reino todo a alzarse:  
 No entendí de este Apó jamás su intento  
 En querer siempre sólo aventurarse;  
 Mas; ay! que así lo tuve yo entendido  
 Lo mismo que le ha ahora sucedido.

"Jamás vi yo a otro Apó como Loyola,  
 Que a los demas vi siempre acompañados,  
 Y no como a este su persona sola  
 Sin gente de su guardia y sin criados;  
 Como si en la nacion noble española  
 Faltasen capitanes o soldados  
 De prueba, confianza y suficiencia,  
 Cursados en la guerra y de experiencia,

"A quien encomendar algunas cosas,  
 Que no se ha de hallar el Apó en todo,  
 Sino es en las que son dificultosas  
 Y en esas con recato órden y modo:  
 Llevando sus escuadras belicosas  
 De manera que no se pierda todo,  
 Y no como los perros callejeros  
 Cruzando los caminos y senderos.

"Tu buena voluntad agradecemos  
 Y el aviso que de esto nos has dado,  
 Por donde vemos claro y conocemos  
 El amor que nos has siempre mostrado:  
 De dártelo tambien procuraremos  
 De cuanto los purenes han tratado,  
 Que para lo saber por todas vias  
 Despacharé solícitos espías.

"Guarda tú lo que tienes de encomienda  
 Socorro no le envíes a otra parte,  
 Que siempre que Puren aquesto entienda  
 Vendrá con grande ejército a cercarte:  
 Su plaza cada cual bien la defiende  
 Haciendo lo que debe de su parte;  
 Pues tú jamas de nadie le tuviste  
 En cuantas veces menester le hubiste."



Hecho este parlamento se partieron,  
 Habiendo todos ellos prometido,  
 A Silva cuando de él se despidieron  
 Mas de lo que ya dejo referido:  
 Pero ya que estos bárbaros se fueron  
 Y yo con sus razones concluido,  
 Quiero de aquí bajar a Santiago  
 A donde tienen nueva del estrago.

Habia en la ciudad tanto alboroto  
 Tanto rumor, estruendo y vocería,  
 Como cuando se siente un terremoto  
 O que el mar de sus términos salia:  
 Pidiendo todos sin que falte voto  
 Con el mismo cabildo en compañía,  
 Al teniente Vizcarra se encargase  
 De este gobierno, y que él le gobernase.

Hasta en tanto que el rey le proveyese  
 El teniente Vizcarra de él se encarga,  
 Y fué gran maravilla que el quisiese  
 Cargarse sobre sí tan grave carga:  
 Mas para que llevarla bien pudiese  
 De alguna parte de ella se descarga;  
 A Francisco Jofré envió patente  
 De general del reino y su teniente.

Envióle recaudo y provisiones  
 Para que los presidios todos vea,  
 Pero que habiendo justas ocasiones  
 Que de otros capitanes los provea:  
 Socorro le envió de municiones,  
 Y alguna buena gente de pelea;  
 Y que cuidado siempre en todo tenga  
 A encargar le envió hasta que él venga.



Mandó que Alonso Cid con gran cuidado  
 Este socorro lleve, y al proviso  
 A don Luis de Jofré ha despachado  
 Para que al visorey lleve el aviso:  
 En corto, en breve tiempo fué embarcado;  
 Del puerto se partió Valparaíso  
 Con viento fresco, próspero y galerno  
 El mar bonanza, manso, alegre, y tierno.

Váyase en hora buena mar abajo  
 Mientras que yo allá arriba doy la vuelta:  
 Volver quiero a Puren por cierto atajo  
 Que los purenes andan de revuelta.  
 Pues ya que me encargué de este trabajo  
 Sin tener mano y lengua desenvuelta,  
 Andaré de los piés de la manera  
 Que anda la revuelta lanzadera.

Que para lo que trato me es forzoso  
 Que aquesta historia vaya de aquesta arte,  
 Y para mí no es poco trabajoso  
 Bajar, subir, volver á cualquier parte:  
 Ya que el inquieto Marte sanguinoso  
 Reposar no me deja en una parte,  
 Fuerza será decirlo de este modo,  
 Pues no se puede junto decir todo.

Llegaron los purenes a Lumaco;  
 Y en una fresca y plácida floresta  
 Para sacrificar a su dios Baco  
 Ordenaron hacer una gran fiesta:  
 Con la ropa que hubieron en el saco  
 Aquella gente toda fué compuesta,  
 Vestida de riquísimas libreas  
 Adornadas de joyas y preseas.

Llevaron cueras de ante aderezadas  
 Con pasamanos de oro guarnecidas,  
 Dagas, espadas finas, plateadas  
 Los mas de aquestos bárbaros ceñidas:  
 Los tiros y pretinas pespuntadas,  
 Vainas de terciopelo muy pulidas,  
 Terciadas por los cuerpos muchas bandas,  
 De oro y plata las puntas y las randas.

De raso los valones aprensados  
 De vistosos romanos las labores,  
 Otros de terciopelo acuchillados  
 Con entretelas todas de colores:  
 Borceguíes de lazos y argentados  
 Estampados en ellos muchas flores,  
 Jubones guarnecidos de telillas  
 Moradas, rojas, verdes y amarillas.

Cintillos de esmaltados camafeos,  
 Sombreros con airones y plumajes,  
 Con otros vistosísimos arreos  
 Y los cuellos de puntas con encajes:  
 Que para mas blason de sus trofeos  
 Se quisieron vestir de nuestros trajes,  
 Y las tiendas armaron en el campo  
 A la usanza de guerra puesto el campo.

Despacharon de allí sus mensajeros  
 En furiosos caballos corredores,  
 Por que rápidos fuesen y lijeros  
 A llamar los caciques y señores:  
 Con edicto a la usanza de sus fueros  
 De los que dan o nombran por traidores  
 A los que a aquella fiesta no vinieren,  
 Solo escluyendo a los que enfermos fueren.

De la suerte que suelen los zorzales  
 Acudir al reclamo en banda espesa,  
 Así acudieron estos naturales  
 Al chiflo de Puren y aun mas apriesa;  
 O como van las bandas de pardales .  
 A las parvas a hacer alguna presa,  
 O por mejor decir cual las hormigas  
 Cuando por grano van a las espigas.

Gente vino sin número y sin cuento  
 A dar el parabién de la victoria,  
 Que por no ser prolijo no la cuento  
 O por no tener tanta en la memoria:  
 Mas digo que pasó de mas de un cuento  
 La que vino a gozar de aquella gloria,  
 Que estan los vencedores ya gozando  
 Y con soberbia pompa allí triunfando.

Nombraré las provincias solamente  
 Que en esta borrachera se juntaron,  
 El alborozo, el tráfago de gente  
 Y todo cuanto en ella practicaron:  
 Aunque no sé si he de tener torrente  
 Para decir cuanto estos ordenaron,  
 Que con las voces, trápala y rüido  
 Me han de turbar la lengua y el sentido.

Vino la de Puren y de Pedoco,  
 De Paicaví, Guadava, Boquilemo,  
 De Elicura, Chichaco, de Malloco,  
 Conunpullí, Niningo, y de Cotemo:  
 De Güeteque, Nontuco, y de Nantoco,  
 Los cuyuncos, Molchen, y Michilemo,  
 De Rolomo, Guilaco, de Chepimo,  
 Petereve, Rancheo, y Calcöimo.



La de Pilen, Guareva, Quecheregua,  
 De Puchanque, de Ongol, de Millapoa,  
 De Pilmaiquen, Torúa, Videregua,  
 Cayocupil, de Angolmo, y de Claroa:  
 Tucapel, Rangoel, de Penqueregua,  
 Coyuncaví, Birguen, Coipo, Yuncoa,  
 De Pangue, de Lincoya, los Toltenes,  
 Queule, Mangalican, y los Cautenes.

Arauco, Lavapié, Quedico, Lebo,  
 Millarapue, Guyapo, Mareguano,  
 Catiray, Mulnilla, Jabolebo,  
 Los Coyunches que viven en lo llano:  
 No quedó viejo alguno ni mancebo  
 Que aquí no fuesen juntos mano a mano,  
 Que no hay para ellos hoy mayor contento  
 Ni gusto que el beber y el mudamiento.

Ytata fué, Quinel, y Maguelboro,  
 Gualque, Rere, Gualebo, Lebopia,  
 Yumbel, Tomeco, Paque, Longotoro,  
 Arnavilo, y Gualpen en compañía  
 Guaquipangue, Coiton con todo el coro  
 Que el grande Guachemávida tenia;  
 Los Puelches fuertes, bravos y lijeros  
 De grandes cuerpos y únicos flecheros.

Otras muchas provincias acudieron  
 Que de los nombres de ellas no me acuerdo,  
 Despues que juntos todos estuvieron  
 Todos juntos entraron en acuerdo:  
 Beban de la cerveza que trajeron  
 Mientras que el instrumento humilde encuerdo,  
 Que le falta la prima y la segunda  
 Y no se canta bien con baraunda.

---



### Canto III.

Hacen los purenes borrachera general y el cacique Pailamacho un parlamento: eligen por rey a Pelantaro: despachan embajadores a los indios de paz para que se rebelen: deguellan al capitan Escalante: rescatan el sacerdote: elige Pelantaro generales para Ongol, Arauco y las ciudades de arriba.

Quien de fortuna sabe la costumbre  
Verá que es como sombra lo que ofrece,  
Pues no ha mostrado bien alguna lumbre  
Cuando en el mismo instante se oscurece:  
A quien mas ensalzó en su escelsa cumbre  
Poco en aquel estado permanece:  
Es la mayor firmeza de sus bienes  
Estar siempre sujetos a vaivenes.

Nó hay cosa suya estable ni segura,  
Que a la segura firme y mas estable  
Le viene sin pensar su desventura,  
Que es cuando suele ser irremediable:  
¡Cuan poco el tiempo próspero nos dura!  
¡Que poco a poco pasa el miserable!  
Y es por que tras el raudo bien camina  
El espacioso mal a la continua.

Pues mire cada cual que viva alerta  
 Y tema de la súbita mudanza,  
 Por que se ha visto, ve, y es cosa cierta,  
 La tormenta venir tras la bonanza:  
 Y no ha llegado el mal a nuestra puerta,  
 Cuando el otro mayor allí le alcanza;  
 Y si nos viene el bien, solo nos viene,  
 Y poco en nuestras casas se detiene.

Cuarenta y tantos años tuvo guerra  
 Sin tener solo un día de reposo  
 Aquesta trabajosa y pobre tierra  
 Con contumaz y bárbaro alevoso:  
 Que parece que en él solo se encierra  
 El furibundo Marte sanguinoso  
 Y tras de ellos un año de paz hubo,  
 Por que veais el bien cuan poco estuvo.

Vino tras la bonanza la tormenta  
 Que ha revuelto este reino y alterado,  
 Por que fué tan soberbia y turbulenta  
 Que todo o lo mas de él tiene anegado:  
 Oid lo que Puren ahora intenta  
 Y cuanto en el acuerdo han acordado,  
 Pues tengo ya encordado el instrumento,  
 Y a cantar volveré con nuevo aliento.

Con pompa el general sentado estaba  
 En el mejor asiento y mejor puesto,  
 Anganamon no mas le acompañaba  
 Y de allí para abajo todo el resto:  
 Con el hábito y cruz de Calatrava  
 Tenia un pardo capotillo puesto,  
 Que Loyola llevaba de camino,  
 Y el baston con extremos de oro fino.

De la suerte que en Roma algun triunfante  
 Entraba con esclavos y tesoro,  
 Que todo lo llevaba por delante  
 Y al triunfador guardaban el decoro:  
 Así estaban Vallejo y Escalante  
 Y Guzman con la seda, plata, y oro,  
 Delante el general representando  
 La victoria de que él está triunfando.

Asidas y trabadas de las manos  
 Bailaba un coro bello de doncellas,  
 Otro de aquellos jóvenes lozanos  
 Danzando andaba al parangon con ellas:  
 Bravos andaban ellos y galanos  
 Galanas, bravas, sueltas tambien ellas,  
 Cantando mil romances en loores  
 De Pelantaro y fuertes vencedores.

De carne mal asada y de cerveza  
 Los estómagos todos embarazan,  
 Y como se brindaban con presteza  
 Los cántaros do está desembarazan:  
 En subiendo el vapor a la cabeza  
 Con soberbia infernal nos amenazan,  
 Quien la macana rígida voltea,  
 Quien la pica fornida la florea.

No hay indio alguno entre ellos que no mate  
 A doce, quince, o veinte castellanos,  
 Y que no hiera, prenda y desbarate  
 A treinta y a cuarenta por sus manos;  
 Y que no hable, diga, o que no trate  
 Mil injurias y oprobios de cristianos:  
 Aquel que bebe mas es mas valiente,  
 Y quien en ménos tiene a nuestra gente.



Las lenguas torpemente las menean  
 Para decir o echar estas bravatas,  
 Los embutidos cuerpos bambolean  
 Y todos o los mas andan a gatas:  
 Los transparentes ojos centellean,  
 Aunque llenos de paño y cataratas  
 Al mas valiente de ellos y bizarro  
 Los labios se le pegan con el sarro.

Cinco dias duró esta borrachera,  
 La grita, baile, música y ruido;  
 Pero el brindar anduvo de manera  
 Que todos estuvieron sin sentido:  
 Despues que al ser primero se volviera  
 Y el juicio tuvieron recogido,  
 En él trataron juntos muchas cosas  
 Para el gobierno suyo provechosas.

No cantaré yo aquí las diferencias,  
 Ni pareceres que hubo entre ellos varios,  
 Ni otras insufribles menudencias,  
 Ni votos unos de otros tan contrarios:  
 Ni cuentos muchos llenos de insolencias  
 Por no le ser al mio necesarios;  
 Mas solo cantaré en esta mi rima  
 Los casos graves y de mas estima.

Pailamacho el cacique mas anciano,  
 Porque no hubiense entre ellos disensiones  
 Y ser el general su primo hermano,  
 Así propuso, y dijo estas razones:  
 “No esteis vos, primo mio, tan ufano,  
 Ni vosotros, bravísimos varones,  
 Porque teneis que andar mas largo trecho  
 Que lo que aquí habeis dicho ni allá hecho.

"La soberbia templad, y ese accidente,  
Y tened lo que os digo en la memoria,  
Que el capitan famoso, si es prudente,  
Ha de saber gozar de la victoria:  
Comun es el proverbio entre la gente  
Que se viene a cantar al fin la gloria,  
La cual muchos famosos han tenido  
Y gozarla de torpes no han sabido.

"Anibal, siendo en armas sin segundo,  
A Roma puso un tiempo en tanto aprieto,  
Que fuera universal señor del mundo  
Y le tuviera todo a sí sujeto;  
Si como fué valiente y furibundo  
En la de Canas fuera mas discreto,  
El gallardo Scipion no le venciera  
Ni su famosa patria se perdiera.

"Otros muchos sin él hubo esforzados  
Que al tiempo ni ocasion no conocieron,  
Y de fortuna fueron ayudados,  
Mas por no conocerla se perdieron:  
Ni ningunos seran jamas loados  
Hasta verse los fines que tuvieron;  
Que muchos empezaron en comedia  
Y acabaron en mísera tragedia.

"Un ánimo gallardo y valeroso  
En quien se halla el don de fortaleza,  
No ha de tener descanso ni reposo  
Sino siempre afanar por la nobleza:  
Que mal podrá hacer un perezoso  
Alguna cosa buena con pereza  
Por que es la diligencia con cordura  
La madre de la próspera ventura.

"Y si quereis ganar renombre claro  
 Y ser en las batallas invencible,  
 No seais con los vuestros nada avaro  
 Ni de condicion áspera y terrible:  
 Que el nombre volará de Pelantaro  
 En siendo afable, manso y apacible:  
 A todos les hareis buen tratamiento  
 Mandando con prudencia y sufrimiento.

"Y aquel que mereciere algun castigo  
 Se le dareis conforme a su pecado,  
 Por que a vos teman mas que al enemigo,  
 Y no por ser feroz ni acelerado:  
 El bueno halle en vos continuo abrigo  
 Que por amor sereis mas respetado:  
 Al capitan importa ser querido  
 De los suyos y ser tambien temido.

"Ni victoria jamas os desvanezca  
 Como desvaneció al rey Alejandro,  
 Por que a vos, general, no os acaezca  
 Lo que al jóven Palante hijo de Evandro:  
 Ni rehuséis peligro que se ofrezca,  
 Que en ánimo sereis otro Leandro,  
 Rompiendo con el pecho por las olas  
 De las terribles armas españolas.

"Mas ha de ser con órden y recato,  
 Y cuando fuere tiempo necesario,  
 Que no se ha de embestir a cada rato  
 A locas y sin órden al contrario:  
 Que no es valiente, no, sino insensato  
 Y notado será de temerario  
 Aquel que peleare sin prudencia  
 Porque escede a las fuerzas la sapiencia.



"Y pues que todo aquesto en vos se halla  
 Y el ánimo y valor en vos se encierra,  
 No os canse el peso leve de la malla  
 Ni los trabajos grandes de la guerra:  
 Que si por arte, industria, o por batalla  
 De españoles limpiásedes la tierra,  
 Podreis cantar entónces la victoria  
 Y el triunfo se os dará, palma de gloria.

"Y con razon sereis mas estimado  
 Si venceis sin llegar a rompimiento,  
 Conservando las fuerzas del estado,  
 Evitando cualquiera perdimiento:  
 Que el general mañoso es mas loado  
 Que aquel que suele ser sanguinolento:  
 Mas digna es la victoria de alabanza  
 Ganada por industria que por lanza.

"Ahora es menester usar de maña  
 Por que ya el español no tiene gente,  
 Para poder corrernos la campaña,  
 Y vos, señor, sois de ella mas potente:  
 Antes que del Perú venga o de España  
 Socorro para ello suficiente,  
 Acertado será necesitallos  
 De servicios, haciendas, y caballos.

"No pueden sin nosotros sustentarse,  
 Porque son todos ellos haraganes,  
 Y lo que mas importa procurarse  
 Es quitarles pastores y gañanes:  
 Y que el servicio venga todo a alzarse  
 Que con este desman y otros desmanes  
 A su tierra se iran, y nuestra tierra  
 En paz se quedará, libre de guerra.

"No les detiene mas a esos hispanos  
 Que la codicia grande del tributo,  
 Que cobran de los míseros villanos  
 Sin trabajo ninguno y a pié enjuto:  
 No pecháran jamas a los humanos  
 Si nuestra ley guardáran y estatuto:  
 Fueran como nosotros caballeros,  
 Y no villanos, pobres y pecheros.

"Mas con buenas palabras y doctrina  
 Los tiene el español así sujetos,  
 Diciendo que su fé santa y divina  
 Se guarda como guarden diez preceitos:  
 Y entiendo que es mas esto golosina  
 Con que ceban a aquesos indiscretos.  
 Por que ellos jamas hacen lo que dicen  
 Y en el decir y hacer se contradicen.

"Dicen que a su dios de ellos que le amemos,  
 Y nunca jamas vemos que ellos le aman:  
 Y que su santo nombre no juremos,  
 Y ellos solos le juran y disfaman:  
 El dia santo mandan que guardemos,  
 Mas para trabajar ellos nos llaman:  
 A nuestro padre y madre que le honremos  
 Y a los suyos honrarlos nunca vemos.

"Alegan que a ninguno no se mate  
 Y a todos nuestros deudos nos han muerto,  
 Que no hay ninguno, no, que bien los trate,  
 Maltratandolos siempre sin concierto:  
 Dicen que el fornicar que no se trate  
 Y ellos fornican siempre al descubierto,  
 Y está la tierra llena de mestizos,  
 Hijos bastardos de esos venedizos.

"Manda su ley católica y ordena,  
 Segun ellos continuo nos predicán,  
 Que no se tome alguna cosa ajena  
 Y aquesto por verdad lo certifican:  
 La ley la tengo yo por santa y buena,  
 Y por buena ellos todos la publican;  
 Mas son de nuestra sangre chupadores,  
 Y de nuestras haciendas robadores.

"Tambien su fe sagrada les defiende  
 Que falso testimonio no se diga,  
 Por que con él al prójimo se ofende  
 Y Dios por tal pecado les castiga:  
 Y veis que en otra cosa nunca entiende  
 Esa gente feroz nuestra enemiga,  
 Sino es en levantarnos testimonios  
 Llamándonos de perros y demonios.

"A la muger casada la desean  
 Con mandarles no tengan tal deseo;  
 Las calles donde vive la pasean  
 Pensando enamorar con su paseo,  
 Que piensan no hay ningunos que los vean  
 Como ellos nunca ven su devaneo;  
 A cuantas ven a tantas las codician,  
 Y en verlas solamente se delician.

"Pues si mirais vereis la gran codicia  
 Que tienen todos ellos a lo ajeno,  
 La envidia, rencor, odio y avaricia,  
 Que tan de asiento moran en su seno:  
 No tienen ley con nadie ni amicicia,  
 Ni de sus lenguas hay ninguno bueno,  
 No aman a sus prójimos, ni honran,  
 Mas ántes los disfaman y deshonoran.



"Vereislos en el templo pasar cuentas  
 A todos a gran priesa en sus rosarios;  
 Que parece que rezan y hacen cuentas  
 De los indios que tienen tributarios:  
 Y cuando habran crecido mas sus rentas,  
 O menguado los gastos ordinarios,  
 En el oro maquinan que atesoran,  
 Y nos dan a entender que a Dios adoran.

"Por lo cual creo yo que son tiranos  
 Algunos hombres de esos, y alevosos,  
 Y que tomaron nombre de cristianos  
 Con que encubrir sus artes cautelosos:  
 ¡Ea pues! remitamoslo a las manos,  
 Y mueran los perjuros mentirosos,  
 Pues desde el hecho al dicho que ellos dicen  
 Los largos trechos que hay les contradicen.

"La causa cada cual tome por propia  
 Pues propia es y justísima la causa  
 Y ninguno la tenga por impropia  
 Ni pongan dilacion punto ni pausa:  
 Pues tenemos de gente tan gran copia  
 Y nos ofende el híspero sin causa  
 Pongamos todos manos en la obra  
 Pues la razon y el ánimo nos sobra.

"Mas para que mejor todo se haga  
 A todos cuantos somos nos conviene  
 Que soldado ninguno pida paga  
 Pues nadie para dársela la tiene:  
 Cualquiera se contente y satisfaga  
 Con los despojos que la guerra tiene,  
 Y con la fama eterna y soberana  
 Que en restaurar su propia tierra gana.

"Impórtanos tambien que se respete  
 A Pelantaro solo y obedezca,  
 Y que a su mando todo se sugete  
 Pues no hay otro como él que lo merezca:  
 Que por mil causas justas le compete  
 El gobierno y de luego se le ofrezca,  
 Que siendo de un varon tal gobernados  
 Andaremos en todo concertados."

Fué de este viejo parte la elocuencia  
 Y el número que dijo de razones,  
 Para que al primo diesen la obediencia  
 De estas provincias todos los varones,  
 Que sin haber entre ellos diferencia  
 Se conformaron tantas opiniones:  
 De rei le dieron la corona y nombre  
 Con que de los purenes rey se nombre.

Mas por que fijo el cargo quede y firme  
 A todo aquel soberbio ayuntamiento  
 Pelantaro pidió se le confirme,  
 Haciéndole el debido juramento:  
 Y para que cualquiera jure y firme,  
 Mandó que allí le traigan al momento  
 Cantidad de carneros de la tierra  
 Y que a la usanza esten todos de guerra.

El ganado llegado, allí llamaron  
 A ciertos viejos magos, hechiceros  
 Los corazones vivos les sacaron  
 Los pérfidos insanos agoreros:  
 De un ramo de canela los colgaron  
 En medio de la escuadra de guerreros,  
 Y de una flecha cada cual la punta  
 En ellos mete y con la sangre se unta.

Con estas ceremonias prometieron  
 De que respetaran a su persona:  
 Un llauto de chaquira le pusieron  
 De varia pedrería por corona:  
 Los caciques en medio le trajeron  
 Y Pailamacho el viejo los entona,  
 Y al son de un instrumento dulce y claro,  
 Cantaron: "¡viva! viva Pelantaro!"

La gente popular iba delante  
 Bailando juntamente y repitiendo  
 El canto de los viejos elegante  
 Con instrumentos bélicos y estruendo:  
 La cancion repetian resonante  
 Cada cual por sus puntos respondiendo:  
 "Para nuestro remedio bien y amparo  
 ¡Viva! viva el valiente Pelantaro!"

De los magos un viejo el mas anciano  
 Llevó de sangre llena una cazuela  
 En la siniestra y encorvada mano  
 Y en la diestra una rama de canela:  
 En círculo se puso el pueblo insano  
 Como para jugar la correhuela,  
 El mago en medio y como isopo moja  
 En la sangre la rama, y los remoja.

Despues a Pelantaro habló y bendice  
 Y con la misma sangre le rocia,  
 Con ronca voz el mágico le dice:  
 "Siempre nuestro Pillan será tu guia:  
 Tu reino haga próspero y felice  
 Sin un punto dejar tu compañía  
 Y te den gran varon buenos sucesos  
 Con que des libertad a los opresos.



"Vuele tu fama escelsa y alto nombre  
 En todo cuanto alumbra el rojo Apolo,  
 Con el zumbido solo de él se absombre  
 La gente que hay del uno al otro polo:  
 Tiemble de tu pujanza cualquier hombre,  
 Y universal señor seas tu solo  
 De toda la gran máquina del orbe  
 Sin que el poder humano te lo estorbe."

No quiero gastar mas el tiempo en esto  
 Por no dar mayor nota de prolijo,  
 Y por que quiero ser en todo presto  
 No digo todo cuanto el mago dijo:  
 Mas en dejando que dejó aquel puesto  
 Con grande aplauso, pompa y regocijo,  
 Anganamon se puso en él ligero  
 Que quiso en el jurar, ser el primero.

Tres pintadas llevó y agudas flechas  
 Por las plumas asidas las tres juntas,  
 Luego las apuntó y puso derechas  
 Al este, norte, y sur, las crudas puntas:  
 Despues de algunas ceremonias hechas  
 Y aquestas gentes bárbaras conjuntas  
 Anganamon juró que a Pelantaro  
 Obediente será y amigo caro.

Allí juró tambien por su Pillano  
 De no tener jamas ningun descanso,  
 Ni de soltar las armas de la mano  
 Hasta su reino ver seguro y manso,  
 Y la corriente rauda del hispano  
 En sosegado piélago y remanso  
 Menguado su furor, ánimo, y brio,  
 O él quedar de su espíritu vacío.

Guaiquimilla juró tras de él lo mismo  
 Prometiendo él y todos otro tanto:  
 Despues este perjuro barbarismo  
 Una ley ordenó que causa espanto:  
 Y fué que quien el agua del bautismo  
 Recibido la hubiese y nombre santo,  
 Que el de cristiano luego lo desponga  
 Y que el suyo gentílico se ponga.

Y que del padre eterno el alto nombre,  
 O el de la vírgen santa esclarecida  
 Que cualquiera que en público le nombre  
 Solo por el nombrar pierda la vida:  
 Y que no sea osado ningun hombre  
 Con pena de la pena referida,  
 Que sin licencia de su rei no trate  
 De españoles cautivos el rescate.

Las flechas en que se hizo el juramento,  
 A los indios de paz las despacharon  
 Para que las reciban y al momento  
 Lo mismo juren que ellos ya juraron:  
 Y a los que fuesen fuera de este intento  
 A decirles tambien junto enviaron,  
 Que en ellos se hará ejemplar castigo  
 Como en quien de su patria fué enemigo.

Y a los que a Pelantaro la obediencia  
 Dieren y obedecieren su mensaje,  
 Que el mismo irá con toda su potencia,  
 A sacarlos del duro vasallaje:  
 Ayudando con toda diligencia  
 Como persona que es de su linaje,  
 Para que queden libres de tributos  
 De fueros, leyes, pechos y estatutos.

Que no es su intento mas que recatarlos  
 Sacándolos de triste cautiverio  
 Y del trabajo mísero ayudarlos  
 Con que tendran descanso y refrijerio:  
 Y a los hispanos pérfidos echarlos  
 De su tierra y antártico hemisferio:  
 Así es razon que cada cual acuda  
 A libertar su patria con su ayuda.

Que como aquestos bárbaros no escriben,  
 Sus cartas son tenor y provisiones  
 Las flechas con las cuales se aperciben  
 Para las importantes ocasiones:  
 Y a los que no las quieren y reciben,  
 Sin aguardar mas tiempo ni razones,  
 Contra ellos mueven luego cruda guerra  
 Como contra enemigos de su tierra.

Fué a la Imperial, Valdivia, Rica, Osorno,  
 A llevar una flecha y el despacho  
 Con algunas preseas de soborno  
 El cauteloso mozo Gueracacho;  
 A Millapoa, Ongol y su contorno  
 Un hijo fué del sabio Pailamacho,  
 A las provincias bélicas de Arauco  
 Llevó la otra el jóven Jalcamauco.

Nunca peste se vió que mas cundiese  
 Ni que mas fácilmente se pegase,  
 Ni que mas los humores removiese  
 Ni mas en general los alterase;  
 Ni cera en que mas pronto se imprimiese  
 El sello, ni mas presto se estampase  
 Como cundió, alteró y quedó estampada  
 En esta gente fácil la embajada.



Las flechas todos ellos recibieron  
 Y la eleccion que hicieron aprobaron:  
 Al rey de los purenes prometieron  
 De cumplir todos cuanto allí juraron:  
 Solo los Mareguanos se eximieron,  
 Y con esta razon se disculparon,  
 Que su cacique está en Santa Cruz preso  
 Y que sin él no pueden hacer eso.

Cuando oyó Pelantaro la respuesta  
 Que le envió esta gente novelera,  
 Mandó de nuevo celebrar la fiesta  
 Y hacer otra grande borrachera:  
 Sola la de Puren se halló en aquesta  
 Que esotra era ida ya de la primera.  
 Lo que en ella trataron ni el decreto  
 No lo he sabido por que fué en secreto.

A Guzman solo sé que degollaron  
 Con una tierna y mansa criatura,  
 A Pedro de Escalante despacharon  
 Para lo mismo al valle de Elicura:  
 A clérigo Vallejos rescataron  
 Que tuvo por ser clérigo ventura,  
 O por saber la lengua propia de ellos  
 Que parte fué el hablarla y entendellos.

Un pariente del amo preso estaba  
 En Ongol, año y medio o mas habia,  
 Millacalquin el preso se llamaba  
 Que Flores le prendió en Puren un dia:  
 Güenomilla por él le preguntaba  
 Que de esta suerte el amo se decia,  
 Mas como nueva cierta de él le diese  
 Sobre el rescate dijo que escribiese.

Una carta escribió y despachó luego  
 Al capitan de Ongol que era su tío,  
 En la cual le pidió con justo ruego  
 Que para le librar no sea tardío,  
 Sino que con presteza y sin sosiego  
 Haga con tierno amor su poderío,  
 Y dé a Millacalquin por su rescate  
 Sin que un minuto solo se dilate.

Fué la muger del preso mensagera,  
 Y como era del bárbaro querida,  
 Mas veloz fué, mas rápida y lijera  
 Que cuando al agua va la cierva herida:  
 Apresuraba el paso en la carrera  
 Que en fuego del amor iba encendida:  
 A Ongol llegó la bárbara temprano  
 Y al capitan la carta dió en su mano.

Entretanto que tratan del rescate  
 Y van con sus contratos adelante,  
 Quiero que en breve término se trate  
 Del modo que trataron a Escalante.  
 Como vió el postrer trance del remate  
 Y el funesto espectáculo delante  
 Quiso limpiar el ánima y conciencia  
 Y Vallejos le oyó de penitencia.

Aunque mozo era afable y buen cristiano,  
 Y tuvo por costumbre de ordinario  
 Oir misa los sábados temprano  
 Y rezar a la vírgen su rosario:  
 Así el inmenso padre soberano  
 Por librarle del pérfido adversario  
 Quiso que de la muerte se librase  
 Hasta que sus pecados confesase.

Llevabanle estos bárbaros desnudo  
 Como al forzado que en galeras voga,  
 Echado al cuello un lazo y fuerte nudo  
 Que le tiene el anélito y ahoga:  
 Un bárbaro crüel, perverso y crudo  
 Las manos le ató atrás con otra sogá,  
 Y de la del pescuezo iban tirando  
 Y como a toro, en coro voces dando.

Cuando se vió llevar de aqueste talle  
 Conoció que su fin estaba cerca  
 Y por que no le fuerzen al matalle  
 A que niegue su fé esta gente terca,  
 Al padre le rogó dejen hablalle  
 Que pues que ya su muerte se le acerca  
 Quiere reconciliarse; y lo que dijo  
 Aquesto fué con sumo regocijo.

"Conozco, padre mio, al padre eterno  
 Y su poder conozco que es inmenso,  
 Y que al mundo envió a su hijo tierno  
 Por el amor que al hombre tuvo intenso:  
 Y por que al rey sobervio del infierno  
 Tributo no pagásemos ni censo  
 Con su muerte pagó la deuda nuestra,  
 Como la fé católica nos muestra.

"Y creo resucitó al tercero dia  
 Y se asentó a la diestra de su padre,  
 Y de la gloriosísima María  
 Que vírgen ántes fué y despues de madre,  
 A quien yo le encomiendo el alma mia  
 Que su devoto soy, soy su cofrade  
 A quien suplico, pido y ruego ahora  
 Con su esposo me sea intercesora.



"Aquesta es la verdad, esta profeso  
 La cual yo profesé toda mi vida,  
 Y aquí al presente, padre, la confieso  
 Por que estoy a la eterna de partida:  
 Y que si me forzaren como a preso  
 A decir esta gente descreida  
 Algo en contra de aquesto que aquí digo  
 Digo que desde luego me desdigo."

No pudo decir mas porque se dieron  
 Priesa aquestos feroces vengativos,  
 Que ya de tiempo antiguo lo tuvieron  
 El serlo con los míseros cautivos:  
 Con sollozos los dos se despidieron  
 Y apretados abrazos en fe vivos,  
 Que como su congoja y pena es tanta .  
 Un nudo se les hizo en la garganta.

Llegado al fresco valle de Elicura  
 Por las picas al punto le pasaron:  
 Aquesta gente bárbara y perjura  
 Su furiosa pasion en él vengaron:  
 ¡O gente desleal, ingrata y dura  
 Como tan fácilmente se olvidaron  
 Buenas obras que de este recibisteis  
 En las prisiones largas que tuvisteis!

Bién sabeis que en Puren os visitaba  
 Cuando estábades presos con prisiones,  
 Con palabras, con obras consolaba  
 Vuestras penas, angustias y aflicciones:  
 ¿Porque aquesta obra buena no ablandaba  
 Vuestros empedernidos corazones?  
 Mas ¡ingratos! el suyo le sacasteis  
 Y la buena con mala le pagasteis.

De Ongol volvió a Puren con la respuesta  
 La que llevó la carta y el mensaje,  
 Que como era solícita y tan presta  
 No se detuvo mucho en este viaje:  
 Respondieron los nuestros que a la cuesta  
 Cuatro leguas de Ongol en mal paraje  
 De a donde fué poblado Ongol el viejo  
 Que allí vengan y traigan a Vallejo.

Allí vinieron luego los purenes,  
 Mas como no hubo entre ellos puestas treguas  
 Ni de una parte ni otra hubo rehenes  
 Vinieron bien armados y en sus yeguas:  
 Armados de los pies hasta las sienes,  
 Tambien los nuestros fueron cuatro leguas  
 Y llegaron al puesto señalado  
 Con ordenanza buena y gran cuidado.

No hubo entre ellos mas que daca y toma  
 Cada cual con las armas en la mano,  
 Ellos puestos encima de una loma  
 Y los nuestros al pie de ella en lo llano:  
 Cualquier rumor o pájaro que asoma  
 Piensan que es emboscada del hispano,  
 Y los nuestros tambien que era de esotros  
 Que los unos se temen de los otros.

Contó Millacalquin a Pelantaro  
 Cuanto de los de Ongol habia entendido,  
 De como su mandato justo y daro  
 Con grande amor le habian recibido:  
 Y que ellos se alzarían sin reparo  
 Cuando el término llegue prometido,  
 Y que Nabalvurí cuidado tiene  
 En todo cuanto a todos les conviene.

Nombró a Nabalvurí por su teniente  
 Y todo lo de Ongol se lo remite  
 Mandándole que en armas diestramente  
 A todos sus vasallos egercite:  
 Y cuando viere el tiempo conveniente  
 Procure con cuidado y solicite,  
 Hacer en los de España alguna suerte  
 Dando a los que pudiere cruda muerte.

Envió a Quintegüeno el mismo cargo  
 Y le aceptó el traidor de Quintegüeno,  
 Tomando lo de Arauco él a su cargo  
 Que ya estaba tocado del veneno:  
 No sé como dará el traidor descargo  
 Ni que descargo habrá que sea bueno,  
 Pues siendo amigo nuestro nos vendiese  
 Sin que ocasion alguna se le diese.

Anganamon llevó poder y mano  
 Para que a las ciudades que hay arriba  
 Les diese a fuego y sangre saco insano  
 Sin que deje persona en ellas viva:  
 El rey mandó que contra Mareguano  
 Su belicosa gente se aperciba  
 Que quiere castigar el desacato  
 De no cumplir al punto su mandato.

Mas determino yo, señor, en tanto  
 Que aquesta gente bárbara se junta  
 Dejar solo a Puren en algun tanto  
 Y dar por allá arriba alguna punta:  
 Aunque mejor será dejar el canto  
 Que mi cansado espíritu barrunta  
 Que debe estar alguno ya enfadado  
 De que soy mal cantor y porfiado.



## Canto IV.

Da vista el general Anganamón con poca gente a la ciudad imperial:  
salen los españoles en su alcance: llega Bernardo de Pereda a la  
dicha ciudad: intenta Quintegüeno una traición a los españoles del  
presidio de Arauco: rebélase el estado: ponen asedio al castillo de  
dicho Arauco: cuéntase el suceso de él.

Cuando el predicador cristiano hace,  
O guarda la ley misma que predica,  
Al mismo Dios con ello satisface,  
Porque su ley católica amplifica:  
Pero si lo que dice lo deshace  
Con lo mal que lo hace, certifica  
A la idólatra gente maliciosa  
Ser su doctrina falsa y engañosa.

Muchos vemos que son en su doctrina  
Para lo que conviene a su provecho,  
Como el cedazo que echa la harina  
Y se viene a quedar con el afrecho:  
Quien predica la fe santa y divina  
Confirma lo que dice con el hecho,  
Mas si es el hecho al dicho diferente  
Será como campana propiamente.

Con gente en la fe nueva es necesario,  
 Pues le será a su alma provechoso,  
 Que haga lo que dice de ordinario  
 El que predica y sea virtuoso:  
 Por que si ve que hace al contrario  
 Del dicho, le tendrá por mentiroso  
 Pues para que la fe tome y la crea  
 Importa que ningun vicio en él vea.

El discípulo vemos que deprende  
 Lo mismo que ve obrar a su maestro,  
 Y que jamas los vicios le reprende  
 Aquel que en ellos es cursado y diestro:  
 Bien claramente vemos que pretende  
 Seguir el potro el paso del cavestro,  
 Así cual tras del manso van las reses  
 Iran tras del pastor sus feligreses.

Una alma es tabla rasa en quien se pinta  
 Varias y finas suertes de labores,  
 Y las palabras el pincel y tinta  
 De los de nuestra fe predicadores:  
 Pero cuando mal obran se despinta  
 Perdiéndose del todo los colores,  
 Que lo que en ellos ve eso concibe  
 Y aqieste color misma lo recibe.

La sagrada y católica escritura  
 Aqieste ejemplo altífico declara  
 En las varas que puso y la pintura  
 Al ganado Jacob en agua clara:  
 Que de la misma suerte y de la hechura  
 Que las labores iban en la vara  
 De esa suerte los hijos concebían  
 Y si eran blancas blancos los parían.

Pues mire bien quien de ánimas se encarga  
 La carga que se carga tan pesada,  
 Porque ha de dar de todas cuenta larga  
 Que ovejas son al fin de su manada:  
 Y que de él solamente pende o carga  
 Recoger la que fuere desmandada,  
 Procurando no venga a su rebaño  
 Por darle mal ejemplo el algun daño.

Que si los nuestros, bueno se lo dieran  
 A aquestos miserables hombres viles,  
 Nuestra sagrada fe la recibieran  
 Y dejaran sus fábulas gentiles:  
 Y allá en sus borracheras no dijeran  
 Palabras tan dañosas y sutiles;  
 Mas dímosles nosotros al principio  
 La rienda larga, y a la mano ripio.

Así por nuestras culpas y pecados  
 Nos ha enviado Dios de ello el castigo,  
 Y quiere que seamos castigados  
 De la mano del bárbaro enemigo:  
 Dejar quiero estos puntos malhadados  
 Y arriba me quiero ir como atras digo,  
 Que amarga la verdad mucho y lastima,  
 Y a quien la trata en todo no se estima.

Atras dejo, señora, referido  
 Que en Cauten capitan era Valiente;  
 En obras lo era como en apellido  
 Aunque precipitado e imprudente:  
 Nueva tuvo del paso sucedido  
 Y muerte de Loyola y de su gente;  
 Otro dia la tuvo y por la tarde  
 Con la suya salió en vistoso alarde.



En la ciudad halló por lista y cuenta,  
Que salieron armados a la muestra  
Un número de ciento y mas cincuenta  
Lucida gente y en las armas diestra:  
Cada cual a Belona representa  
Con las vibrantes lanzas en la diestra.  
Aquesta toda fué caballeria  
Y mas cuarenta y tres de infanteria.

Las casas fuertes del obispo escoje  
Con otras dos que estaban en la cuadra,  
Allí la gente femenil recoje  
Que a questo a todos les conviene y cuadra:  
A la de guerra le mandó se aloje  
En sus cuarteles y que la una escuadra  
De cuatro que eran por sus cuartos velen  
Con el cuidado mismo con que suelen.

Cerró las calles todas con maderos  
Y puso el pueblo mísero en defensa,  
Trincheras hizo, muros, caballeros,  
Reparos altos y de fuerza inmensa,  
De do podran hacer nuestros guerreros  
Al bárbaro pujante mucha ofensa,  
Que con recelo estan y sobresalto  
Que ha de venir a darles el asalto.

Estuvieron un mes en las trincheras  
Al bárbaro por horas aguardando,  
Desplegadas al viento las banderas  
Suave y blandamente tremolando.  
Estaba el indio allá en sus borracheras  
En Puren, la victoria celebrando:  
Así no se ofreció cosa ninguna  
En que poder tentar a la fortuna.

Hasta que Anganamon llegó a su tierra,  
 Que luego que llegó probó la mano;  
 Con setenta famosos en la guerra  
 Fué a descubrir las fuerzas del hispano:  
 Salieron por las faldas de una sierra  
 Vestidos a nuestro uso castellano,  
 Fuertes lanzas traian todos largos,  
 Cotas puestas y al cinto las adargas.

No fué esta gente de la nuestra vista  
 Hasta que llegó al rio de las Damas,  
 Que una india volvió y tendió la vista  
 Al tender ropa limpia en unas ramas:  
 Como la vió y no vió quien la resista  
 Ella y otras huyeron como gamas  
 A la ciudad, diciendo: "¡al arma! cierra  
 Que el enemigo viene a darnos guerra."

Estaba el capitan Andres Valiente  
 Indispuesto en la cama y puesto en cura,  
 Que de un furioso y cálido accidente  
 Se le encendió una récia calentura:  
 Mandó saliese al arma con la gente  
 Un capitan y pruebè a la ventura:  
 A ella fué con ochenta y dos soldados  
 De todas armas, todos bien armados.

Hizo el contrario sin defensa presa  
 En la ropa que halló en el rio blanca,  
 A cogerla se dió notable priesa  
 Con mano liberal al tomar franca:  
 Retiróse con ella en banda espesa  
 Tomando por reparo una barranca  
 Que una quebrada hace y alta loma  
 Por do el camino de Puren se toma.

Vinole nuestra gente a dar alcance  
 En un paso fortísimo y estrecho,  
 A donde no se pudo hacer buen lance  
 Ni cosa de momento ni provecho,  
 Que como se vió el bárbaro en tal trance  
 Forzoso fué volver su fuerte pecho:  
 Allí esperaron juntos y apiñados  
 A vencer ó morir determinados.

Con tal brio y teson se defendieron  
 Y tan gallardamente pelearon  
 Que sufrirlos los nuestros no pudieron  
 Y por no poder mas se retiraron:  
 Y aunque a los mas valientes mal hirieron  
 Y de un balazo a uno derribaron,  
 Perdieron la victoria los de España,  
 Honra, gloria, el honor, fama y campaña.

Lleváronles delante de los ojos  
 A los nuestros los bárbaros la ropa  
 Volviéndose cargados de despojos  
 Todos cuantos vinieron en la tropa:  
 Que por mostrarse tímidos y flojos  
 Los mas fuertes varones de la Europa,  
 Ganaron los antárticos la gloria  
 Y con ser muchos ménos la victoria.

Fué causa aquesta retirada y parte  
 Para que conociese el enemigo  
 Que la ventura estaba de su parte  
 Y la fortuna lúbrica consigo:  
 Y el furibundo y sanguinoso Marte  
 Se le mostraba plácido y amigo;  
 Y los planetas, signos y los hados,  
 En contra de nosotros conjurados.



Por la soberbia vana y arrogancia  
 O de tener en poco algunas cosas  
 Ocasiones se pierden de importancia  
 Y mas las que no son dificultosas:  
 Nadie tenga por cierta la ganancia  
 En las batallas varias y dudosas,  
 Que en nuestra mano está el acometellas  
 Y en la de Dios está el suceso de ellas.

No puede sin su mando cosa alguna  
 Moverse un solo punto de su asiento,  
 Ni el rubicundo sol ni blanca luna  
 No hicieran sin él su movimiento:  
 La voluntad, las suertes, la fortuna  
 El fuego, tierra, el mar, el sutil viento,  
 Las estrellas, los astros, los planetas,  
 A su voluntad sola estan sujetas.

Antes que de aquí pase contar quiero  
 Un caso cierto y digno de memoria,  
 Por ser milagro heróico y verdadero  
 Que mas puede el alto rey de gloria.  
 En el segundo canto y el primero  
 De aquesta desdichada e infausta historia  
 He tratado el suceso miserable  
 Y muerte de Loyola lamentable.

De la Imperial salió en su compañía  
 Bernardo de Pereda, un buen soldado,  
 Mancebo era de fama y nombradía  
 Y en la misma ciudad recien casado:  
 En el conflicto triste de aquel dia  
 Quedó con los demas acribillado  
 De veinte y tres heridas penetrantes  
 Que le dieron los bárbaros pujantes.

Dejáronle por muerto entre los muertos  
 En su espumosa sangre rebolcando,  
 Los hígados y bofes descubiertos  
 Le vieron claramente palpitando:  
 Los caños del vital humor abiertos  
 Por donde poco a poco fué estilando,  
 Negros los labios, la color perdida  
 Como quien ya perdió la dulce vida.

Desnudo le dejaron en el suelo  
 El cuerpo del espíritu vacío,  
 El rostro vuelto arriba al alto cielo  
 Mas tieso que un garrote helado y frío:  
 Cuando Telus tendió su negro velo  
 Se levantó y pasó nadando el río;  
 Metióse al márgen de él entre unas matas  
 Como pudo arrastrando el pobre a gatas.

En el tronco de un roble antiguo y seco  
 Que ya de viejo estaba carcomido,  
 Capaz concavidad halló en lo hueco,  
 Donde estuvo ocho días escondido:  
 No se osaba quejar porque del eco  
 No retumbase afuera algún ruido,  
 Solo se sustentó con lagartijas  
 Y con otras dañosas sabandijas.

Dos culebras disformes y espantosas  
 A las sabandijuelas perseguían,  
 Y ellas huyendo de ellas temerosas  
 En el cóncavo tronco se metían:  
 Las deleznables sierpes ponzoñosas  
 Desde la propia puerta se volvían,  
 Y esotras se llegaban a Pereda  
 Y cada cual se estaba mansa y queda.

Todo el tiempo que estuvo allí acudieron  
 Las sucias sabandijas a sus manos,  
 Muchos indios tambien a ver vinieron  
 Los míseros cadáveres hispanos:  
 Mas como el suyo entre ellos no le vieron  
 Buscándole anduvieron como alanos,  
 Y llegaron al pié del roble seco,  
 Mas ninguno miró dentro del hueco.

Sin estos tristes trances peligrosos  
 Cada noche sentia otros mayores,  
 De alaridos que daban espantosos  
 Con suspiros horrendos y clamores:  
 Oyó de cascabeles sonorosos  
 Estruendo y de caballos bufadores,  
 De temerosas quejas los acentos  
 Disonantes y míseros lamentos.

Por una parte el miedo le apretaba  
 De aquel estruendo grande que allí oia  
 Y por otra la hambre le aquejaba  
 Con las muchas heridas que tenia:  
 Por otra el riego en que el mísero estaba  
 Por la distancia que a poblado habia,  
 Mas una noche lóbrega y oscura  
 Probar quiso su próspera ventura.

Tomó el camino de Cauten derecho  
 En Dios y en su fortuna confiado,  
 Cosido con la tierra el débil pecho  
 Caminó cual el galgo derrengado:  
 Anduvo cada dia poco trecho,  
 Que como estaba flaco y desangrado;  
 Diez leguas caminó en setenta dias  
 Por ásperas montañas y sombrías.



Era su suegro muy caritativo  
 Humilde, manso, quieto, afable y llano,  
 En público afirmaba que era vivo  
 Su yerno y que esperaba verle sano:  
 Que no puede ser muerto ni cautivo  
 Decia, que el glorioso lusitano  
 Librará y me traerá sano a mi yerno  
 Con el favor del alto padre eterno.

Tuvo con este tema gran porfia  
 Y por seguro y cierto lo afirmaba,  
 Diciéndolo mil veces cada día  
 Y con muchos sobre ello porfiaba:  
 Viendo cuan de ordinario lo decia  
 La mas gente entendió que caducaba,  
 Y le tenían ya por ello en poco  
 Haciendo burla de él como de un loco.

Pero vióse despues el desengaño  
 Que a lo que el viejo dijo fue conforme  
 Cuando él llegó, y se vió patente el daño  
 En las señales del trabajo enorme:  
 Espectáculo fué por cierto extraño  
 Ver la figura que llevó disforme  
 Pues entendieron todos que era un monstruo  
 Segun llevó de hinchado cuerpo y rostro.

De los terribles golpes y heridas  
 Solamente llevó los cardenales,  
 Que aunque fueron rasgadas y crecidas  
 Sin ungüentos sanó medicinales:  
 Mas como fué por breñas escondidas  
 Llevó algunos rasguños y señales  
 Del viento fué y del sol tostado y negro  
 Que apenas pudo conocerle el suegro.

Admirable suceso fué y de espanto  
 Este caso que tengo referido,  
 Digno de celebrarse en mejor canto  
 Y de no sepultarlo en el olvido:  
 Pues fué milagro del glorioso santo  
 El que tiene de Padua el apellido,  
 A quien la gloria de ello se atribuya  
 Ya quien para ello mano dió a la suya.

Pues ya Pereda queda bueno y sano  
 Sano de las heridas digo y bueno,  
 Volver quiero a tratar del araucano  
 Y de lo que ordenaba Quintegüeno:  
 Andaba con el cargo nuevo ufano  
 Y de traiciones y maldades lleno,  
 Procurando enviar al rey presente  
 De las cabezas de española gente.

Solícito procura y solícita  
 Hacer una traicion a los de España  
 Y con facilidad lo facilita  
 A los suyos salir con su maraña  
 No se viera traicion tan esquisita  
 En cuanto alumbra Febo y el mar baña,  
 Si saliera con ella el araucano,  
 Mas no se fió de él el castellano.

Pensó con su cautela el cauteloso  
 A todos los hispanos dar la muerte,  
 Porque sin punto alguno de reposo  
 Así lo iba ordenando de esta suerte:  
 Mandó que el enemigo belicoso  
 Viniese a poner cerco luego al fuerte,  
 Echando nueva voz que sobre él viene  
 Por la amistad que con los nuestros tiene.

Mandó que Andalican luego se alzase  
 Con todos los demas a un mismo punto,  
 Cuando la nueva cierta les llegase  
 Que el bárbaro escuadron ya estaba junto:  
 Y a un español, primero que cortase  
 La cabeza, que estaba allí conjunto,  
 Y a Chivilingo el pérfido y austero  
 Degollase, y tambien a un molinero.

Quintegüeno se fué con esto luego  
 A dar aviso de ello al castellano,  
 Dejando ya entablado aqueste juego  
 Acordó de ganarle por la mano:  
 Llegó como llegó Sinon el griego  
 Delante del incauto rey troyano  
 Cuando romper de Troya hizo el muro  
 Sin recelo del daño o mal futuro.

Perdida la color y alborotado  
 El rostro mústio, pálido, y marchito,  
 Mortal, sudando, laxo y fatigado,  
 Congojoso, espantado, triste, aflito:  
 Ante Silva llegó y dijo: "el estado  
 Con todo lo demas de su distrito  
 Estan de parecer sin diferencia  
 De negar a Felipe la obediencia."

Dijo como Puren viene marchando  
 Con soberbio escuadron segun le han dicho,  
 Y con furor sangriento, amenazando  
 A quien la rebellion ha contradicho:  
 Yo solo soy quien es de vuestro bando  
 Y quien quiso poner el entredicho,  
 Por lo cual contra mí el contrario viene  
 Con el poder indómito que tiene.



No puedo ya en mi casa estar seguro  
 Ni librarme del pérfido enemigo,  
 Así os pido me deis dentro del muro  
 Acojida, favor y dulce abrigo:  
 Que por mi firme fe os prometo y juro  
 De seros como he sido, siempre amigo,  
 Que el amor que yo os tengo y ley me obliga  
 A que vuestra amistad sin fraude siga.

El capitan le abraza y agradece  
 La voluntad y aviso que le ha dado,  
 El aposento suyo se le ofrece  
 Para que sea en él aposentado:  
 Respondió Quintegüeno: "me parece  
 Que será mas seguro y acertado  
 Hacer una albarrada suficiente,  
 En que esté junto al muro con mi gente."

Silva le respondió que él mismo escoja  
 El sitio que mejor le pareciere,  
 A donde con su gente se recoja  
 Haciendo lo que mas bien le estuviere:  
 Y que no tenga pena ni congoja  
 Porque él le ayudará en cuanto pudiere,  
 Hasta que Puren lleve en recompensa  
 El daño propio que él hacerle piensa.

Quedó de la promesa muy contento  
 Que para lo que el bárbaro intentaba,  
 Y que tuviese fin su mal intento  
 Arrimarse al castillo descaba:  
 Por poder avisar cada momento  
 Todo cuanto el alcaide practicaba,  
 Y en hallando ocasion por un postigo  
 Darle franca la entrada al enemigo.

Llegó en aqueste tiempo un mensajero  
 Sin color, sin aliento y demudado,  
 En un caballo vayo, fiel, lijero  
 De espuma y de sudor todo bañado:  
 Aviso dió que han muerto al molinero  
 Y Andalican tambien a otro soldado,  
 Y que la gente toda ya se altera  
 Con el favor que de Puren espera.

A Quintegüeno dijo amenazando:  
 "Te vienen a buscar los Tucapeles,  
 Y con voz general todos tratando  
 De matarte a tormento de cordeles:  
 Por que a tu nacion misma estas negando  
 Y tienes amistad con los fieles,  
 Tambien piensan beber con tu cabeza  
 En borracheras públicas cerbeza.

"Pon en cobro tus hijos y mugeres  
 Tus parientes amigos y aliados,  
 Sino es que por descuido tuyo quieres  
 Verlos a todos ellos asolados:  
 Mira que si hoy socorro no les dieres  
 Que los veras mañana degollados,  
 Pues tienes tiempo, luego los socorre  
 Que mas lijero que él, Puren ya corre.

"No vengo a mas que a darte de esto aviso  
 Y de que Arauco todo se levanta,  
 Si perezoso fueres o remiso  
 El cuchillo veras en tu garganta:  
 Vámonos Quintegüeno, y al proviso  
 Tu gente la recoge por que canta  
 La garladora fama que a buscarla  
 Los enemigos vienen y a llevarla."

No es mas veloz el mas lijero viento  
 Cuando Eolo sopla embravecido,  
 Ni tan lijero el ávido elemento  
 En las aristas leves encendido:  
 Ni de un raudal el rauda movimiento  
 Del riguroso tiempo compelido,  
 Como partió el aleve Quintegüeno  
 De alevosa maldad colmado el seno.

Como el furor frenético le rije  
 Y el fin que piensa dar a su cautela  
 Sin tasa le hace al bárbaro que aguije  
 Sirviéndose de aguda y viva espuela:  
 La tardanza no mas es quien le aflije  
 Y así mas que el alado tiempo vuela,  
 A su casa llegó y halló su tierra  
 Llena de alteracion, rumor, y guerra.

Su intento a los rebeldes les declara,  
 La traza en que estan puestas sus traiciones,  
 Complacida, serena, alegre cara  
 Sin pompa ni artificio de razones:  
 Loaronle su industria heróica y rara  
 A todos estos pérfidos varones,  
 Quedando cada cual tan satisfecho  
 Como si ya estuviera el caso hecho.

Partióse de allí luego acelerado  
 Siguiéndole su gente presurosa,  
 Habiendo a los purenes cuenta dado  
 De la dicha maraña cautelosa:  
 Ordenado dejó que con cuidado  
 La venidera noche tenebroza  
 Al escuadron lijero que se acerque  
 A nuestro fuerte muro, y que lo cerque.



Cuando el luciente gnomio trasmontaba  
 Por el ocaso y fin del orizonte,  
 Y escasa luz y pálida dejaba  
 En la cumbre del mas escelso monte.  
 Y la nocturna sombra le incitaba  
 A que de todo punto se remonte,  
 Quintegüeno y su gente llegó al fuerte  
 Y al castellano dijo de esta suerte:

"Famoso capitan de quien la fama  
 En alta y sonora voz pregona,  
 En este polo antártico y derrama  
 Los hechos altos de tu gran persona:  
 Sabe que con furor y ardiente llama  
 El aleve Puren dice y blasona,  
 De que nos ha de dar la muerte a todos  
 Por diferentes géneros y modos.

"De la victoria estan envanecidos,  
 Arrogantes, soberbios e inchados,  
 Coléricos, feroces, atrevidos,  
 Y en su locura vana confiados:  
 No entienden que han de ser jamas vencidos  
 Ni de su cumbre altiva derribados,  
 No tienen miedo ya de los hispanos  
 Ni de venir con ellos a las manos.

"Su venida la ten aquí por cierta  
 Que ya vienen marchando ha cinco dias,  
 Hoy ha sido su gente descubierta  
 Segun me han informado mis espias:  
 Ten, capitan, cuidado, vive alerta,  
 Por descuido no tengas averías,  
 La tuya la ten junta en la muralla  
 Como sueles en tiempo de batalla.

"El tiempo claramente ellos conocen  
 De que les es ahora favorable,  
 Y que está de su parte reconocen  
 Alegre la fortuna variable:  
 Haced que la victoria no la gocen  
 Ganándola vosotros memorable,  
 Que yo os prometo que ántes que amanezca  
 Que aquí la gente pérfida parezca.

"No quieren ellos mas que asediaros  
 Sustentando gran tiempo a questo asedio  
 Hasta por hambre mísera obligaros  
 A que os rindais a ellos sin remedio:  
 Quieren hacer trincheras y reparos  
 De manera que el fuerte quede en medio  
 Para quitar el paso a los caballos  
 Por que no vais en ellos a inquietallos.

"Conozca de esta vez el enemigo  
 Sino lo ha conocido a su despecho  
 Que el temor no halló jamas abrigo  
 En el hispano fuerté y bravo pecho:  
 Justo será que lleven el castigo  
 Del daño que a los vuestros les han hecho,  
 Para que sea ejemplo y escarmiento  
 De su locura y vano atrevimiento."

Con la verdad engaña y asegura  
 Dejando su traicion disimulada  
 Cubierta con dorada cobertura  
 Como vemos la píldora dorada:  
 Que por que no se sienta su amargura  
 Es menester que vaya disfrazada  
 Con el metal precioso que hay de tibar.  
 Cubierto el gusto amargo del acíbar.

Mas Silva el cuidadoso, con cuidado  
 Su gente toda luego en órden pone  
 Su puesto señaló a cualquier soldado  
 Trabeces, cubos, piezas lo compone:  
 Repara mira y vuelve a cualquier lado,  
 Ordena, quita, manda, y se dispone  
 Para esperar al bárbaro furioso,  
 Que ya viene marchando presuroso.

No duerme, no reposa, ni sosiega,  
 A todos por momentos vé y visita,  
 Y para la ocasion de la refriega  
 Esfuerza, exorta, mueve, anima, incita:  
 Con término cortés les pide y ruega  
 Que cuando en ella esten que no den grita,  
 Por que el silencio importa y es gran mengua  
 Cuando es menester manos tener lengua.

Anduvo así la noche hasta que el día  
 Mostró su alegre luz por el oriente,  
 Y Filomena en dulce melodía  
 Su venida declara alegremente:  
 Caminando con él también venia  
 El enemigo bárbaro potente,  
 Haciendo con la grita tal estruendo  
 Que el eco retumbaba un son horrendo.

Pusiéronse a manera de un erizo  
 Formado el escuadron de los piqueros,  
 Mas espeso que un monte de carrizo  
 Guarnecido de pérfidos flecheros:  
 Como suelen las guardas del panizo  
 O como los solícitos vaqueros  
 Cuando quieren juntar todas las vacas  
 Así les daban voces y matracas.



La gente mal nacida y bando ciego  
 En formado escuadron como venía,  
 Intentó de asaltar el fuerte luego  
 Con ímpetu gallardo y lozanía:  
 Mas el artificial y ardiente fuego  
 Que el cálamo broncino despedía,  
 Refrenó su furor de tal manera  
 Que no osaron llegar a la trinchera.

De las tronantes piezas espantados  
 En confuso monton se retiraron,  
 En los mas altos cerros y collados  
 Su belicoso ejército alojaron:  
 Con el capote negro disfrazados  
 Trincheras en lo llano levantaron  
 Cercaron desde el pié de una alta sierra  
 Hasta do el mar se abraza con la tierra.

Fuertes cubos alzaron y bastiones,  
 Revellines murallas y traveses,  
 Con tierra, con fagina con cestones,  
 Como los alemanes o franceses:  
 Con tablas, palos, duelas y tablones  
 Parapetos hicieron y paveses,  
 Plataformas, rastrillos y troneras  
 Torres, dientes, tenazas, y tiseras.

De allí la gente infame se deslengua,  
 Y los nuestros atentos los escuchan;  
 Cualquiera oprobio, agravio, o cualquier mengua  
 Que de españoles saben desenbuchan:  
 Dejaron reposar despues la lengua  
 Y armados corren, saltan, juegan, luchan,  
 Mandando a cada cual luchar por fuerza  
 Para que se ejercite así la fuerza.

A todos los que en tierra derribaban  
 Como si acaso fueran los hispanos,  
 Fingen que de vida y alma los privaban  
 El corazon sacando con las manos:  
 En esta vana ceguedad estaban  
 Aquestos agoreros inhumanos,  
 Creyendo lo que finjen por tan cierto  
 Y aun mas que si de veras fuera al muerto.

Despues de aquesto, aquesta vil canalla  
 Levantó enarbolada la bandera,  
 Diciendo que se asome a la muralla  
 El capitan del fuerte o salga fuera:  
 Puestos ellos a punto de batalla  
 Y los nuestros tambien de esa manera  
 Fuera salió del muro el castellano  
 Y esto fué lo que dijo un araucano.

"Parece, capitan, que es desvario,  
 Quereros defender en ese fuerte  
 De este poder tan grande de gentío  
 Que os está amenazando con la muerte:  
 Tomad mi parecer que es justo y pio  
 Pues no podeis libraros de otra suerte  
 Que os vais y nos dejeis libre la tierra  
 Y no nos hagais mas injusta guerra.

"Que aunque la vecindad ha sido buena  
 Y la favoreceis con tantas veras,  
 Recibimos nosotros mucha pena  
 De que la gocen gentes extranjeras;  
 Y mas en ver que está de viñas llena  
 Cualquiera de esas asperas laderas:  
 No queremos se diga eternamente  
 Que a Arauco ha cultivado estraña gente.

"El consejo que os doy tomad que es bueno  
 Sabed con tiempo de él aprovecharos,  
 No vengais a gozaros con lo ageno  
 Cuando no lo tengais para librarós;  
 Por que ese desleal de Quintegüeno  
 Tambien vendrá despues él a negaros  
 Como ahora su patria insano niega  
 Sin saber quien al mísero le ciega."

No quiso responder la hispana gente  
 A la soberbia y bárbara arrogancia,  
 Pareciéndoles ser impertinente.  
 La práctica propuesta y sin sustancia:  
 Ni pudo Quintegüeno el insolente  
 Hacer alguna cosa de importancia  
 Por que con él se tuvo mas cuidado  
 Que con el enemigo rebelado.

Con voces, gritos, saltos, con clamores,  
 Con algazaras dísanas y estruendo,  
 Con amenazas crueles los traidores  
 Estan la tierra y mar ensordeciendo,  
 Llamándolos de perros malhechores;  
 Pero los españoles no queriendo  
 Responder a tan bárbaras torpezas  
 Responden por las bocas de las piezas.

Doce dias el cerco sustentaron  
 Sin ofrecerse cosa de momento,  
 El pasto a los caballos les quitaron  
 Que solos nabos fueron su sustento:  
 A media noche el cerco levantaron  
 Dejando solo y huérfano el asiento.  
 Tambien junto con ellos me levanto  
 Por no poder cantar de una vez tanto.

---



## Canto V.

Sale el castellano de Arauco a correr la tierra: prende a un enemigo de quien se informa como el ejército de los rebeldes estaba en Colican con intento de dar en la escolta: pasados cuatro dias sale el capitan Urbaneja a tomar lengua: a la vuelta encuentra con los enemigos; traba con ellos la batalla: muere en ella el dicho capitan y siete españoles: degüella Navalvuri otros siete de los que estaban de presidio en su tierra: Pelantaro hace muestra general de su ejército.

Muchos vemos en esta edad presente  
Con máscara de amigos verdaderos,  
Que por de fuera muestran cautamente  
Que son mucho mas mansos que corderos,  
Tratando de ordinario con la gente  
Con amorosos tratos lisonjeros:  
Así con semejante rostro cubren  
El engaño que a tiempo le descubren.

Si por el pecho fuera el hombre abierto  
Ninguna falta Momo le pusiera,  
El corazon se viera descubierta  
Y lo que en él está se conociera;  
Mas si está como está, tan encubierto  
¿Quien podrá conocer desde acá fuera  
Aquel que al hombre trata trato doble,  
O a quien en ellos es hidalgo y noble?

Al que es amigo leal y verdadero  
 Con justa y gran razon ha de estimarse,  
 Que si es de pecho y ánimo sincero  
 Pueden seguramente de él fiarse:  
 Aqueste tal amigo que refiero  
 Es con quien debe el hombre acompañarse,  
 Que ya no mostrará abierto el pecho  
 Dejándole cual debe satisfecho.

Mas ¿a donde hallaremos uno bueno  
 Descuido de artificios y malicia,  
 Que ya este mundo pérfido está lleno  
 De maldades traiciones y codicia?  
 Mirad lo que decia Quintegüeno  
 Fingiendo con los nuestros amicicia,  
 Y la traicion sutil que iba transando  
 Debajo de amistad ¡oh vil nefando!

Que sino se tuviera gran recato  
 Como con él se tuvo, yo prometo  
 Que dieran a los hísperos mal rato  
 Metiéndolos quizá en algun aprieto;  
 Mas viendo el escuadron bárbaro ingrato  
 Que no podia ya hacer ningun efeto,  
 El cerco, como dije, levantaron  
 Y a Colican su gente retiraron.

Quintegüeno el traidor quedó burlado  
 Y de un furor diabólico desecho,  
 De ver lo mucho que él ha prometido  
 Y que no es nada todo lo que ha hecho;  
 Mas luego con la trápala y ruido  
 Debíó de despachar, segun sospecho,  
 Aviso a los purenes en secreto.  
 Que no se vayan sin hacer efeto.

Salió a reconocer Silva otro dia  
 Si estaban emboscados los contrarios,  
 Llevando su pequeña compañía  
 En un pequeño término apiñados:  
 A Pengueregua fué y tomó un espia  
 De quien fueron los nuestros informados  
 Que en Colican el campo junto estaba  
 Y de cojer la escolta se trataba.

Certificó que dentro de ocho dias  
 Vendran sin falta a echar dos emboscadas,  
 O en dando nueva cierta sus espias  
 Que nuestras gentes andan desmandadas:  
 Los pasos cerraran por todas vias  
 Con escuadras de picas apiñadas,  
 De suerte que no escape alguno de ella  
 Ni puedan los del fuerte socorrella.

"La escolta vaya, dijo, hasta la playa  
 Recogida llevándola y de suerte  
 Que no salga ni pase de la raya  
 Del limitado término del fuerte,  
 Que si adelante va podrá ser vaya  
 A parar en las manos de la muerte:  
 Ellos no quieren mas que veros fuera  
 Para os cerrar los pasos y carrerà."

Por tener como tuvo aqueste aviso  
 Que de importancia fué y grande interese  
 No consintió jamas Silva ni quiso  
 Que la escolta a lo largo se hiciese:  
 Mandó que a la mañana desde un viso  
 Divisase una posta y descubriese,  
 Miéntas que alguna yerba se cojia,  
 Si el enemigo pérfido venia.



Anduvo recojida así la gente  
 Con el recato y órden como digo,  
 Temiéndose no diese de repente  
 Sobre ella el escuadron del enemigo.  
 Pasados cuatro dias justamente  
 Mandó que con un indio fiel amigo  
 Urbaneja saliese a tomar lengua  
 Que estar mas encerrados es gran mengua.

Salió con brio y ánimo gallardo  
 Corriendo el fértil valle y ancha vega,  
 Llevando el mar insano por resguardo  
 Por si ocasion hubiese de refriega:  
 Llegó hasta donde al mar con paso tardo  
 Sus cristalinas aguas Rauco entrega,  
 De quien el alto nombre soberano  
 Le toma todo el término araucano.

A la boca del rio en la marina  
 A un bárbaro de léjos divisaron,  
 Que con paso veloz solo camina;  
 Mas luego los hispanos le alcanzaron  
 Dentro del agua clara y cristalina:  
 Por todas partes todos le cercaron,  
 Mas viendo que no puede defenderse  
 Quiso en el mar hinchado guarecerse.

De en medio de entre todos se escabulle,  
 Sin que pudiese mano echarle alguno,  
 Que por no verse preso se sambulle  
 En el salado charco de Neptuno:  
 Bullendo el agua líquida se bulle  
 Huyendo del celtíbero importuno,  
 Que mas quiso morir entre sus olas  
 Que vivir entre gentes españolas.

Arrojóse tras de él un indio amigo  
 Rompiendo el mar soberbio con la lanza,  
 Que bien hizo en llevársela consigo  
 Por que con ella al araucano alcanza.  
 No se quiso rendir el enemigo:  
 Contra el infiel el fido se abalanza,  
 Apechugó con él y por el pecho  
 El mortífero hierro entró derecho.

Al duro corazon el golpe apunta,  
 Y encaminó la punta tan derecha  
 Que le metió por él la cruda punta  
 Dejando por dó entró la puerta hecha:  
 El alma con el hierro salió junta  
 Por la pequeña llaga y boca estrecha:  
 Del agua bajó al fuego del infierno  
 En donde penará por tiempo eterno.

Despues de haber ya dado al indio muerte,  
 Sin ser para cojerle vivo parte,  
 El yanacona, aunque era bravo y fuerte,  
 El escuadron belígero se parte:  
 A vísperas entraron en el fuerte  
 Los heróicos discípulos de Marte,  
 Habiendo todo el dia sin provecho  
 Corrido y sin hacer mas de lo hecho.

La centinela bárbara lo vido,  
 Pero ninguno vió a la centinela,  
 Que en un lugar oculto y escondido  
 Está, y mas que el pastor de Juno vela:  
 Habiendo en el ocase ya metido  
 La lámpara divina su candela,  
 Salió la oculta posta de su puesto  
 Y a dar aviso fué a los suyos presto.

La nueva les llevó y aviso cierto  
 De que los españoles andan fuera,  
 Y que dentro del mar furioso han muerto  
 A un indio que rendirse no quisiera.  
 Fué el escuadron indómito cubierto  
 Por detras de una altísima ladera;  
 Media milla del fuerte se emboscaron  
 Y a que la nueva luz llegue se aguardaron.

Aquesta misma noche el castellano  
 Mandó segunda vez correr la tierra,  
 Dándole para hacerlo toda mano  
 A Luis de Urbaneja, diestro en guerra:  
 Mandó correr la vega monte y llano  
 Y del gran Carampangue la gran sierra  
 Por que saber importa y le conviene  
 El intento que el enemigo tiene.

Ordenóse que fuese con cuidado  
 Y que su gente lleve recojida,  
 Por que si el enemigo está emboscado  
 No será bien la halle dividida;  
 Pero que si se viere de él cercado  
 Y fuere la contraria sin medida,  
 Se venga retirando por la costa  
 Con órden, con concierto, y por la posta.

Rendida la modorra salió fuera  
 Que le fuera mejor tener modorra,  
 Que para su salud mejor le fuera  
 O que nunca rindieran la modorra.  
 Cubrió de Carampangue la ladera  
 Y a su gente mandó que luego corra  
 Para tomar si puede algun espia  
 Por que corriendo viene apriesa el dia.



Por cima de una altísima cuchilla  
 Nuestra gente pasó sin sentir nada,  
 A donde la cruel bárbara cuadrilla  
 Estaba al mismo pié de ella emboscada;  
 La pérfida bien vió a la de Castilla,  
 Pero dejóle franca la pasada  
 Sin que se le pusiere algun embargo  
 Por cojerla de dia y a lo largo.

Cuando de Esperion la hija cara  
 En el oriente claro parecía,  
 Y la nocturna sombra de su cara  
 Huyendo en el ocaso se escondia;  
 Y el manto nubital, que nunca para,  
 Los antípodas árticos cubria,  
 Entónces salió el bárbaro encubierto  
 Mostrando en campo el suyo descubierto.

De treinta y siete picas por hilera  
 Un escuadron formaron prolongado,  
 Su forma tan igual y tan entera  
 Que tuvo ciento y once de costado.  
 Estaba el fondo y frente de manera  
 Y tan perfecto y bien proporcionado  
 Que mejor no lo hicieran alemanes  
 Ni en Flandes los mas diestros capitanes.

Solícito el sargento mayor anda  
 Dando cumplidamente buen descargo,  
 De cuanto el general ordena y manda  
 Sin faltar una mínima en su cargo.  
 Pusieron de la una y de otra banda  
 De a caballo dos mangas a lo largo,  
 Una que a los de fuera el paso impida  
 Y la otra a los del fuerte la salida.

Mas, como el enemigo descubriese  
 La centinela desde una garita,  
 Para que en arma luego se pusiese  
 La castellana gente ¡al arma! grita.  
 No quedó quien con ellas no saliese;  
 Y viendo que es la bárbara infinita  
 Mandó Miguel de Silva diesen luego  
 A una pieza reforzada fuego,

Para que el duro son terrible y fiero  
 En las cavernas cóncabas retumbe  
 Rompiendo el viento bramador lijero  
 En las orejas de los nuestros zumbe,  
 Por que el pequeño número guerrero  
 De su intento a los bárbaros retumbe,  
 O abra con su pecho diamantino  
 Por medio de un ejército camino.

Con el tremendo son de la respuesta  
 Que dió la gruesa pieza reforzada,  
 Tembló la vega, valle, monte, y cuesta,  
 El mar, la sierra, el alto, y la quebrada.  
 El eco retumbó con la tempesta  
 Que dejó a mas de dos la sangre helada  
 Hiriendo velocísimo en la oreja  
 Del bravo capitan Luis de Urbaneja.

El natural color del rostro pierde,  
 En un funesto y pálido le muda  
 Con una mezcla blanquecina y verde  
 Sin otros muchos que andan de remuda:  
 Que al corazon que el ánimo remuerde,  
 Es fuerza que la sangre noble acuda  
 Y como de la cara el propio falte  
 Queda como figura sin esmalte.

Mas no por eso el ánimo le falta  
 Ni de ver que es sin número la turba,  
 El miedo ni temor le sobresalta  
 Ni otra cosa le espanta ni le turba:  
 Ni la tremenda grita horrenda y alta  
 Que el bárbaro levanta le perturba,  
 Antes con mayor ánimo y esfuerzo  
 Tendió las velas al furioso cierzo.

Su gente, aunque era poca, en órden puso  
 Y un escuadron formó de ella pequeño,  
 Despues aquesta plática propuso  
 Con rostro grave, plácido, y risueño:  
 "Ya que el acerbo hado se dispuso,  
 Como de la fortuna propio dueño,  
 Traernos a peligro tan patente  
 Importa a cada cual hoy ser valiente.

"Y entienda que no hay mas en todo el mundo  
 Que solos estos pocos que aquí estamos,  
 Fundándome en aquesto que me fundo  
 Que no hay mas tierra que la que pisamos;  
 Pues vuelen desde el cielo hasta el profundo  
 Nuestros heróicos hechos, y hagamos,  
 Que caramente vayan bien vendidas  
 A costa de las suyas nuestras vidas.

"Que no por que el ejército es pujante  
 Y estan los campos de enemigos llenos,  
 El temor se nos ponga por delante  
 Sino que estemos de él todos agenos:  
 Haciendo que la fama resonante  
 Nuestros hechos divulgue como buenos,  
 Por que de nuestros nombres, fama y gloria  
 Eterna quede al mundo la memoria."



Con esto el miedo torpe sacudieron,  
 Y con furor honroso y justa saña  
 Juntos a los contrarios embistieron  
 Diciendo: — "¡Santiago! cierra España!"  
 Al encuentro los bárbaros salieron  
 Cercándoles entorno la campaña,  
 De la suerte que suelen los monteros  
 A los venados sueltos y lijeros.

Mas como los cerdosos acosados  
 Que se ven de los mismos perseguidos,  
 Y en una estrecha parte acorralados  
 De lanzas y venablos mal heridos,  
 Que por entre los hierros afilados  
 Se arrojan de la muerte compelidos,  
 Rompiendo los venablos y cuchillos  
 Con los agudos rábidos colmillos;

De aquesta misma suerte los hispanos  
 Embisten a las armas contrapuestas,  
 Haciendo con las suyas en las manos  
 Que las contrarias queden descompuestas:  
 Pero volviendo en sí los araucanos  
 Con ámino gallardo y manos prestas,  
 Se ponen con los nuestro firme a firme  
 El cuento de la pica en el pié firme.

La desigual batalla se comienza  
 Y la victoria cada cual pretende,  
 Mas por que el uno al otro no se venza  
 Con golpes pesadísimos le ofende:  
 Movidos los hispanos de vergüenza  
 En ver que el paso el bárbaro defiende,  
 Con ímpetu soberbio, todos parten  
 Y el bárbaro escuadron por medio parten.

Fué Bernardo de Arroyo en la vanguardia,  
 Un animoso bravo y fuerte mozo,  
 Al mas valiente bárbaro acobarda  
 Haciendo por do pasa gran destrozo:  
 El capitan llevó la retaguardia  
 Con sobra de contento y alborozo,  
 Que su ánimo invencible no se espanta  
 De que la pérfida turba sea tanta.

De veinte y siete que eran los hispanos  
 Pasaron juntos solos diez y nueve  
 Rompiendo por los bravos araucanos  
 Haciendo cada cual cuanto se debe:  
 Mas de cólera y rabia casi insanos  
 Aquel poder indómito se mueve;  
 El paso abierto cierran al instante  
 Con mas de seis mil puntas de diamante.

El capitan quedó con otros siete  
 En medio de las picas homicidas,  
 Con mas denuedo y ánimo acomete  
 Quitando a muchos pérfidos las vidas:  
 Pasó de una lanzada el coselete,  
 Abriendo juntamente dos heridas,  
 Al bravo Lienmanguen, mozo fuerte,  
 Con que se remató su triste suerte.

Quebró la lanza y con presteza arranca  
 La cortadora espada, corta y ancha,  
 De un alto a bajo a Quilamangue manca  
 Y con su sangre el verde campo mancha:  
 A su caballo hirieron en el anca,  
 Pero el bravo español la plaza ensancha,  
 Cabezas, cuerpos, piernas, brazos parte,  
 Sin ser para impedirlo alguno parte.

En el mayor peligro se comporta  
 Y un golpe crudo a Cacho dió en el hombro,  
 El brazo a cerce le derriba y corta  
 Como si acaso fuera algun cohombro:  
 A los suyos anima y los exorta  
 Poniendo a los contrarios grande asombro,  
 Haciendo con la espada tales cosas  
 Que seran de creer dificultosas.

Juan Ramirez, Arévalo y Mendoza,  
 Como quien ya no tiene algun remedio,  
 Cada cual con valor rompe y destroza  
 Cien belicosos ínfimos por medio:  
 Hiriendo y ofendiendo a toda broza,  
 Tomaron por mejor y último medio  
 El morir peleando en la batalla  
 Que rendirse a tan pérfida canalla.

Gutierrez, Juan Rodriguez y Collasos,  
 El jóven belicoso Andres Hurtado  
 De cuerpos divididos en pedasos  
 Tienen cubierto en torno el verde prado:  
 Queriendo con la fuerza de sus brazos  
 Remediar aquel trance desdichado,  
 En que la varia diosa los ha puesto  
 Echando por las vidas todo el resto.

Pero, en efecto, como variable  
 En todo fué a los míseros contraria,  
 Siendo a los atrevidos favorable:  
 Con estos que lo fueron fué ella varia.  
 Ganaran fama eterna y perdurable  
 Los ocho si la lúbrica voltaria,  
 Alegre les mostrara su semblante;  
 Si ella con ellos fuera mas constante.



Farucan, Perguinande, Nabalguala,  
 Quenteray, Oninelefe, Pichincura,  
 Con soberbia, infernal horrible y mala  
 Esfuerzan a su gente brava y dura:  
 Pusiéronse los bárbaros en ala  
 Iguales en el ánimo y postura;  
 Con furor infernal bravos embisten  
 A los que los maltratan y resisten.

La gente de a caballo hecha una piña  
 Embistió de tropel por otra parte,  
 Y luego todo el campo de campiña  
 Cerró con los del célebre estandarte:  
 Como suelen las aves de rapiña  
 Embestir con la presa, de aquesa arte  
 Furiosos embistieron a la presa  
 Veloces y hambrientos a gran priesa.

Farucan, que de cólera revienta,  
 Dió a Gutierrez el viejo una lanzada  
 Tan hórrida, mortal y tan violenta  
 Que abrió la puerta al alma encarcelada:  
 Ya Arévalo, que bravo se presenta,  
 En la trabada lid ensangrentada,  
 Antemaulen hirió con tanto brio  
 Que el cuerpo le dejó sin alma y frio.

Un número copioso de a caballo  
 Embistió al capitan Luis de Urbaneja,  
 Con intento del suyo derriballo  
 Porque a muchos maltrata y los aqueja:  
 No pudieron al fin ejeculallo  
 Que él de sí los aparta y los aleja,  
 Sin que ninguno llegue en cuanto alcanza  
 De su braso el vigor y la pujanza.

Conapillan el bélico le acecha  
 Y la ocasion, el tiempo mide y marca,  
 Pero cuando le vió tira una flecha  
 Guiada de la mano de la parca:  
 Por el ojo derecho entró derecha  
 Con que rompió la humana y frágil arca,  
 De donde salió el alma incontinente  
 A dar cuenta al autor omnipotente.

A Rodriguez, Mendoza, y a Collasos,  
 A Hurtado y a Ramirez de tal suerte,  
 Hicieron estos bárbaros pedasos,  
 Que a lástima movió a la cruda muerte:  
 Cortáronles cabezas, piernas, brazos  
 Mostrándose cualquiera bravo y fuerte,  
 Tomando en los cadáveres venganza  
 Probando en ellos cada cual su lanza.

Los bárbaros cantaron la victoria  
 Con solemne algazara, horrenda y grita,  
 Que su soberbia vana y vanagloria  
 A tales crueldades los incita:  
 Nunca se vió jamas alguna historia  
 De gente de razon hasta hoy escrita,  
 Que la victoria cante su ganancia  
 Ni sujeta como esta a la ignorancia.

Por que aunque de su parte hayan perdido  
 La mayor de su ejército en batalla  
 Si un español no mas ha fenecido  
 La victoria por suya ha de cantalla:  
 Y luego el bando crudo fementido  
 Cuando quiere volver de nuevo a dalla,  
 Sin número, sin tasa mas se aumenta  
 Haciendo de los muertos poca cuenta.

Con las ocho cabezas que cortaron  
 Se encendió mas el fuego de la guerra,  
 Que solamente en verlas se alteraron  
 Las gentes de lo llano y de la sierra:  
 Que como a Pelantaro las llevaron,  
 A todas las provincias de su tierra  
 Mandó que las llevasen, para prueba  
 De la victoria que ha tenido nueva.

Nabalvurí el soberbio casi insano  
 De honrosa envidia a impulso se remuerde,  
 En ver que le han ganado por la mano  
 Y que su presuncion toda se pierde:  
 Jura por la deidad de su Pillano  
 De manchar con la sangre el campo verde  
 De los mas esforzados castellanos,  
 Vertida a pura fuerza de sus manos.

Habia el fanfarron a Pelantaro  
 Con juramento eterno prometido  
 Que él seria el primero sin reparo  
 Que españoles degüelle en su partido:  
 Así ahora con ánimo preclaro,  
 Visto que su palabra no ha cumplido,  
 Determina en su pecho furibundo  
 Ya que no fué el primero, ser segundo.

Iba tejiendo el pérfido una tela  
 Que tenia de mucho atras urdida,  
 Solícito trabaja siempre, y vela  
 Porque en efecto vaya bien tejida:  
 Mas para que se entienda su cautela,  
 Si vos, señora, sois de ello servida,  
 Traeros me conviene a la memoria  
 El principio y oríjen de esta historia.



Un fuerte en Longotoro, dije, habia  
 Y un caudillo con pocos castellanos,  
 Que guardia importantísima hacia  
 A los indios amigos comarcanos:  
 Que a ofenderles un bárbaro venia  
 Con los rebeldes bárbaros serranos,  
 Los hijos las mugeres les llevaban  
 Y a muchos muchas veces degollaban.

Mas por algunas causas que no ignoro,  
 Aunque no las declaro en mi escritura,  
 Lo fueron para alzarse Longotoro  
 Y el principio de tanta desventura:  
 Perdieron a los nuestros el decoro,  
 ¡O gente sin verdad, infiel, perjura!  
 Al caudillo mataron y a un soldado  
 Como ya tengo arriba declarado.

En oyendo la nueva del fracaso,  
 El capitan Vallejo incontinentemente  
 Salió a tomar al enemigo el paso  
 Apresurando el suyo diligente:  
 No hizo su salida nada al caso  
 Que ya era puesto en salvo con su gente,  
 Sacó la que en el fuerte nuestro habia  
 Y fué a Molchen con ella el mismo dia.

Pidió Nabalvuri que a los molchenes  
 Guarnicion de españoles les pusiesen,  
 Para que de los infidos purenes  
 Y demas enemigos defendiesen:  
 Por que mujeres, hijos y sus bienes  
 Seguros en sus casas estuviesen,  
 Por que si no les ponen el presidio  
 Tendran con los contrarios gran subsidio.

Con parecer de muchos y consejo  
 Que con razones justas aprobaron,  
 De guarnicion dejó en Molchen Vallejo  
 Los que de Longotoro se libraron:  
 Por caudillo dejó un soldado viejo  
 Y catorce con él no mas quedaron.  
 En un fuerte sin fuerza, roto el muro  
 Aportillado todo y mal seguro.

El caudillo envió siete soldados  
 A descubrir la tierra una mañana,  
 Para que de los indios rebelados  
 Aseguren la sierra y vega llana:  
 Quedó con otros siete, y descuidados  
 De que estaba la muerte tan cercana,  
 A dormir se acostaron, y la puerta  
 La dejaron de par en par abierta.

Mas, como la ocasion tan buena vido  
 Nabalvurí ¡o traidor! echóle mano  
 Para poder cumplir lo prometido  
 Y que no fuese el juramento vano:  
 Tenia en gran secreto prevenido  
 El alevoso pérfido tirano  
 Que su gente a la nuestra visitase,  
 Y el fuerte cada dia frecuentase.

Entraban cada vez que lo querian  
 Con armas o sin ellas en el fuerte,  
 Que la entrada jamas les defendian  
 Por no se recelar de mala suerte:  
 Mas, como ahora los vándalos dormian  
 Acordaron de darles cruda muerte,  
 Antes que se levanten ni recuerden,  
 Que nunca la ocasion buena la pierden.

Entraron seis o siete en cada casa  
Llevando cada cual oculto un leño:  
De aquesta miserable vida escasa  
Sacaron al dormido y triste dueño;  
Que como es sueño cuanto acá nos pasa  
En apacible blando y dulce sueño,  
Pasaron los cuitados de este mundo  
Sin despertar de sueño tan profundo.

Habiendo ya los indios acabado  
De rematar el triste y mortal juego,  
A un tiempo por tres partes han pegado  
Al fuerte y a las casas vivo fuego:  
Despues de haber las suyas abrasado  
De allí se fueron juntos todos luego,  
Con hijos y mugeres a la sierra  
Dejando su nativa y fértil tierra.

Los siete corredores cuando vieron  
El incendio del fuerte repentino,  
Por ver lo que seria se subieron  
En un cerrillo próximo y vecino:  
Como el horrendo caso conocieron  
De la ciudad tomaron el camino,  
Al capitan la nueva dieron cierta  
De que la demas gente ya era muerta.

Hubo en el pueblo llantos y dolores  
Por el amigo caro y el pariente,  
Al cielo levantando los clamores  
Segun que cada cual el dolor siente:  
Nabalvurí envió al rey embajadores  
Y las ocho cabezas de presente,  
Avisando del órden modo y suerte  
Que dió a los españoles cruda muerte.



Recibió Pelantaro gran contento  
 Con el presente, y próspero suceso:  
 Estubo grave el bárbaro y atento  
 Miéntras le relataban el proceso:  
 Mandó despues a Palco, su sargento,  
 Que el ejército marche fuerte y grueso,  
 Que quiere ir en persona y de su mano  
 Castigar al rebelde Mareguano.

Tenia ya su campo congregado  
 Para ir a`hacer el hórrido castigo,  
 Que por no haber cumplido su mandado  
 Puren le declaró por enemigo:  
 Que sino estais, señor, vos trascordado  
 En el tercero canto claro digo,  
 Como la flecha nunca recibieron,  
 Por lo cual contra él se apercibieron.

Mas para que a su gente en órden viese  
 Lá que fué de Molchen con la embajada,  
 Mandó que allí delante de él viniese  
 En ordenanza toda y bien armada:  
 Y que despues apriesa prosiguiese  
 Marchando a largo paso la jornada,  
 Antes que Mareguano tenga nueva  
 Del poderoso ejército que lleva.

Ya el son horrendo y bélica armonia  
 Retumba, suena, y se oye en cualquier parte,  
 Ya el belicoso mílite venia  
 Buscando su caudillo y estandarte:  
 Ya en órden el sargento los ponía  
 Y en iguales hileras los reparte,  
 Y a los soldados bravos y galanes  
 Siguiendo en órden van sus capitanes.

Estaba Pelantaro acompañado  
 De los grandes caciques y señores,  
 En un alto teatro aderezado  
 Con rosas, con jazmines y otras flores:  
 De un fuerte arnes de limpio acero armado  
 En medio de los dos embajadores  
 Que para les mostrar su gente diestra  
 Mandó que se hiciese allí esta muestra.

Salió Millacalquin, bravo el primero,  
 Con semblante galan se contonea,  
 Calado un morrión lleva de acero  
 La pica por el cuento la florea:  
 Y todo su escuadron fuerte y guerrero  
 Lleva de azul y blanco la librea:  
 Son purenes, lumacos, y pidocos,  
 Valientes y galanes aunque pocos.

Tras de él salió, soberbio y arrogante,  
 Con orgulloso brio y furia brava,  
 El ínclito y famoso Nereante  
 Con la famosa gente de Guadaba;  
 Vestida una costosa cuera de ante  
 Encima de un jubon doble llevaba,  
 Y su gente con ánimo gallardo  
 Vestida va de verde azul y pardo.

No ménos que el gallardo se presenta  
 Representando a Marte y a Belona,  
 Ranguel, que en casos arduos y de afrenta  
 Acreditada tiene su persona:  
 Su gente es valerosa y de gran cuenta  
 Arrogante, soberbia, y fanfarrona:  
 Es la del fértil valle de Elicura  
 La librea encarnada y verde oscura.

Procede el impaciente Guaiquimilla,  
 Mostrando la pasion, rencor y saña  
 Que tiene él y su pérfida cuadrilla  
 A la nacion fortísima de Espana:  
 Morada es la librea y amarilla  
 Y la gente que trae en la compañía,  
 De Ongolmo, de Turua, de Boroa,  
 De clara fama, eterna y alta loa.

El precio de la gala llevó y joya  
 El bravo Millanquen, diestro y galano  
 Que pasó con la gente de Lincoya  
 Haciendo estremecer en torno el llano:  
 Es el estribo y base donde apoya  
 La fuerza del ejército araucano,  
 Y la librea blanca y de azul claro,  
 Colores de su amigo Pelantaro.

Viene la retaguardia guarnecida  
 Con la gente de Pailagüeno sola  
 Por ser soberbia, indómita, atrevida  
 Y enemiga mortal de la española:  
 Anganamon la lleva recojida  
 Armado de las armas de Loyola,  
 Y los suyos con ellas, todos dobles,  
 Con blasones y símbolos de nobles.

En pasando los últimos, al punto  
 Pelantaro mandó que marche luego  
 Su campo en escuadron formado y junto  
 Sin género ninguno de sosiego:  
 Mas por que no me atrevo a ir con él junto  
 Os suplico, señor, os pido y ruego  
 Me concedais que tome algún descanso  
 Porque, si apriesa marchó, yo me canso.

---



## Canto VI.

Llega Pelantaro a Mareguano: asalta a los naturales: el cacique Quelantaro junta su gente: quita parte de la presa que los purenes llevában: va el general Francisco Jofré a socorrerlos: da alcance a los enemigos: degüella muchos de ellos: llega don Luis Jofré a la ciudad de los Reyes: el virey y audiencia nombran por gobernador de Chile a don Francisco de Quinoñes: vuelve Pelantaro a juntar nuevo ejército.

¡Oh cuantos nombres bélicos ha habido  
En este nuestro tiempo y el pasado  
Que por su gran valor han merecido  
Subir al mas sublime y alto estado!  
¡Qué fortuna les ha favorecido  
Y su ventura próspera ayudado,  
Pues sin ser conocidos, merecieron  
Llegar a los estados que tubieron!

Varo de cavador y vagajero  
Por su valor subió a cónsul romano,  
Y de hijo de un pobre gondolero  
A augusto emperador, Valentiniano:  
Carmañola, tambien, de ganadero  
Vino a ser general del veneciano.  
Nícolo, Maximino, Cayo Mario,  
El Taborlan, Tendulo y Belisario,

Por el valor de su ánimo preclaro  
 Ganaron altos títulos y nombres,  
 Y a su linage oscuro hicieron claro  
 Con nuevos apellidos y renombres.  
 Bien podemos contar a Pelantaro  
 Con estos fuertes bravos y altos hombres,  
 Pues siendo humilde, bajo y vil plebeyo  
 Llegó a tener mas pompa que Pompeyo.

Sin otra pretencion que ser valiente  
 Tiene de aqueste reino el señorío,  
 Y todo le obedece llanamente  
 Por su valor, esfuerzo, fuerza, y brio:  
 Pues va alargando el paso con su gente  
 Tender apriesa quiero el corto mio,  
 Porque si me detengo en este trance  
 No podré, sino corro, darle alcance.

Llevó su campo el órden de contino  
 La vigilancia grande y el silencio,  
 Que llevó el del constante Constantino  
 Cuando venció al tirano cruel Magencio:  
 Mas yo, segun el órden, ya imagino  
 Y por sentencia pública sentencio  
 Que sino se repara Mareguano  
 Que le ha de cargar bien la dura mano.

En una oculta, honda y gran quebrada  
 Cerca de Catiray su gente embosca,  
 Y estuvo tan oculta en la emboscada  
 Como pudiera estar sola una mosca:  
 En saliendo la luz de la alborada  
 Al son de una corneta ronca y tosca,  
 Salió a correr la bélica cuadrilla  
 Del belicoso y bravo Guaiquimilla.

Cuando Febo mostró su rostro claro  
 Sin punta de nublado en el oriente,  
 Al pueblo del famoso Quelantaro  
 Asaltó Guaiquimilla de repente:  
 Como no tuvo nueva ni reparo  
 Degollaron alguna de su gente,  
 Las casas y las chacaras quemaron  
 Las mujeres e hijos les llevaron.

Estaba Quelantaro descuidado  
 Del caso repentino y nueva guerra,  
 Y de que el enemigo fuese osado  
 A pisarle sin término su tierra:  
 Pero viendo el suceso no pensado  
 Su gente junta luego y con él cierra,  
 Por la crecida fuerza de sus manos  
 Vencieron los famosos Mareguanos.

Quitáronles gran parte de la presa  
 O casi todo cuanto les llevaban,  
 Que como el hijo es prenda al fin que pesa  
 Con mas valor por ella peleaban:  
 Despachó Quelantaro a toda priesa  
 Aviso al general de como estaban  
 Revueltos con el infido enemigo  
 Y que les fuese a dar favor y abrigo.

Estubo el general Jofré suspenso  
 Un rato aqueste caso contemplando,  
 Y como capitan viejo en lo intenso  
 Si seria traicion imaginando,  
 Por que el poder indómito era inmenso  
 Y poco el que él tenia de su bando:  
 Así lo mira bien y considera  
 Y al fin determinó de salir fuera.



Mandó tocar al arma y que su gente  
 La de a caballo, digo, que le siga,  
 Por que en lei de amistad no se consiente  
 Que a la nuestra degüelle la enemiga:  
 Ni es justo que en el mundo eternamente  
 Que su favor negó, jamas se diga:  
 Así a caballo armado salió luego  
 Brotando por los ojos vivo fuego.

El capitan Duran salió el primero  
 Por ser el primogénito estimado  
 Del viejo Marcos Veas y heredero  
 De su valor, honor, fama y estado:  
 El segundo fué Barrios, y el tercero  
 Simon Diaz, hidalgo y buen soldado,  
 Solícito, animoso, vigilante  
 En el oficio y cargo de ayudante.

Don Luis de Fuentes, Sanchez, Espinosa,  
 Juan Gago, y Juan Ortiz el de Rivera,  
 Con otra gente noble y belicosa  
 Procuraban tomár la delantera:  
 Alejo de la Fuente no reposa  
 Pedro de Silva, Rubio, y Aguilera,  
 Tomas de Toro, Soto, Liberona,  
 Mas furiosos salieron que Belona.

Francisco Fris, Ramirez, Busca y Sande  
 Martin Muñoz, Leon, Bettrem de Mella,  
 Entre una nube van espesa y grande  
 Del polvo que levantan con la huella:  
 Mandó Jofré que nadie se desmande  
 Por que su gente quiere recogella,  
 Hasta que toda esté junta hagan alto  
 Al pié de un mogotillo áspero y alto.

Bernardo de Madrid salió y su hermano,  
 Pineda, Cerda, Prados, Alegria,  
 Anton Sanchez, Arenas, y Lircano,  
 Con Juan Ortiz de Araya en compañía:  
 Marcos Veas, un nieto del anciano  
 Con quien Lautaro habló en su fuerte un dia,  
 Estrada, Salvador, y Figueroa  
 A quien la heróica fama ensalsa y loa.

Francisco Lois salió en la retaguarda,  
 Miranda, Alonso Sanchez, y Delgado,  
 Peñafiel un punto no se tarda,  
 Ni el moreno Gerónimo de Prado:  
 Llegó Diego Lorenzo a la vanguardia  
 De fuertes armas todo bien armado;  
 Fué Francisco Martinez el postrero,  
 Llegando a un tiempo allá con el primero.

Pues junta ya la escuadra belicosa  
 El general intrépido se parte,  
 Delante de su gente valerosa  
 Representando va el sangriento Marte:  
 Y como si a la variable diosa  
 Segura la llevara de su parte  
 Así va asegurando la victoria  
 Y de ella el premio heróico y alta gloria.

Despues de haber corrido un largo trecho  
 En un angosto y áspero sendero,  
 A la subida eniesta de un repecho  
 Encontraron segundo mensajero:  
 El bárbaro habló allí con gran despecho  
 Al general Jofré que fué el primero  
 Con quien él se encontró en la delantera,  
 Y el indio dijo allí de esta manera.

"Bravos hispanos, si en la edad pasada  
 Vuestros brazos indómitos púdieron  
 Poner el duro yugo con la espada  
 A aquestos mismos que hoy nos destruyeron:  
 Y si por vuestra mano fué vengada  
 La injuria que otros muchos recibieron,  
 ¿Por que no socorreis a los amigos  
 Pues los destruyen vuestros enemigos?

"Mirad que nos robaron el ganado,  
 Mirad que nuestros hijos van cautivos,  
 Mirad que nuestras casas han quemado  
 Aquesos perros bárbaros altivos:  
 Mirad que va su ejército cansado  
 Caminad, no dejeis ningunos vivos  
 Id de priesa españoles. ¿Qué os detiene?  
 Mirad que andar ligero nos conviene.

"Desbaratados van, y van huyendo  
 Y nosotros a muchos hemos muerto,  
 Quelentaro los va solo siguiendo  
 Sin orden, sin reparo, sin concierto:  
 Mas por lo que yo he visto claro, entiendo  
 Que algun escuadron suyo está encubierto  
 En parte oculta, puesto en emboscada  
 Por cojer nuestra gente desmandada.

"Antes que mal alguno le suceda  
 Podreis con gran presteza darle ayuda,  
 Que bien cerca de aquí es donde queda  
 Y en esto no pongais alguna duda:  
 Pues bien sabeis que la inconstante rueda  
 Que con facilidad se vuelve y muda,  
 Y suele muchas veces la voltaria  
 A quien favoreció serle contraria."



En diciendo Guatil estas razones  
 Tomó Jofré la lanza y una adarga,  
 A su caballo arrima los talones  
 Y parte con furor a rienda larga:  
 Al capitan Duran con diez varones  
 La retaguardia deja y se la encarga,  
 Y en la vanguardia, va él tan bravo y fuerte  
 Que al indio espanta, y tiembla de la muerte.

Y aun que pudiera ser su lanza entena  
 De tal suerte la lleva saca y libra,  
 Como a caña sutil, seca de avena  
 O cual sino pesara media libra:  
 El ruido silvante en torno suena,  
 Cuando el fornido y grueso fresno vibra  
 Haciendo que aunque seco y duro cimbre  
 Como si fuera junco verde o mimbre.

Iba el hierro luciente amenazando  
 Con gran rigor al cielo y a la tierra,  
 Y al bárbaro soberbio amedrentando  
 Que en verle solo el infido se aterra:  
 Su caballo colérico saltando  
 Ganoso de hallarse ya en la guerra,  
 Por que alarguen las riendas mas relincha  
 Con las manos rosándose la cincha.

No hubieron bien dos millas caminado  
 Cuando encontraron junto el resto todo,  
 Que marchando venia descuidado  
 Sin concierto, sin límite, ni modo:  
 En viéndole, Jofré ha determinado  
 Probar a ver si puede darle un todo,  
 Así su gente bélica apercibe  
 Y al encuentro le sale y le recibe.

Delante de los suyos como un Marte  
 Los iba asegurando y los esfuerza,  
 Mandando que ninguno se le aparte  
 De su lado ni que el camino tuerza:  
 Sino que con valor esfuerzo y arte  
 Sacando de flaqueza ánimo y fuerza,  
 Haciendo de las tripas corazones  
 Embistan cual a ovejas los leones.

Al bárbaro escuadron bravo atropella  
 Y cual hambriento tigre despedaza,  
 Derriba, mata, hiende, pisa, huella,  
 Castiga, daña, espanta, y amenaza:  
 Parte, corta, machuca, abre, degüella,  
 Atormenta, deshace y hace plaza,  
 Esparce, siembra, estrella, y arrebatá,  
 Asuela, descoyunta, y desbarata.

No hay coselete fuerte que resista  
 El golpe fuerte de su brazo y lanza,  
 Ni bárbaro valiente a quien no embista  
 Que en viéndole dañar a él se abalanza:  
 Puso en el infido Mávida la vista  
 Y con presteza y ánimo le alcanza  
 Porque había a Gerónimo de Prado  
 En él de un récio encuentro derribado.

Ya le tenían los bárbaros asido  
 Y a punto de cortarle la cabeza,  
 Mas fué del general favorecido  
 No ménos que con toda su presteza:  
 Al que le derribó, dejó tendido  
 Que con donaire brio y gentileza  
 La lanza le metió por la tetilla  
 Y el hierro salió rojo a la espaldilla.

Tomas Duran tan duros golpes daba  
 Que de ellos los verdugos deja impresos:  
 El cuero y blanda carne magullaba  
 Machuca, rompe, quebra, y muele huesos:  
 A Pangué en la cabeza uno alcanzaba  
 Con que los ojos, cascós, vida, y sesos,  
 Por el florido campo esparce y siembra,  
 Y a Pailaregua de otros dos desmiembra.

Pineda, Juan de Barrios, y Juan Gago,  
 Juan Ortiz, Anton Sanchez, Cerda, y Buiza,  
 Hicieron en los bárbaros estrago  
 Y cruda mortandad y horrenda riza:  
 La tierra está de sangre como lago  
 De los que Simon Diaz descuartiza;  
 Dejó don Luis de Fuentes en sus pechos  
 Fuentes de sangre y manantiales hechos.

Pues Toro, cual si fuera madrigado  
 Despues que en el palenque o ancha plaza  
 Con rígidos rejones le han picado,  
 Así los va siguiendo y dando caza:  
 Pues Pedro de Leon, encarnizado,  
 Los hiende, rompe, corta, y despedaza;  
 Francisco Fris colérico los frisa  
 Y Francisco Martinez tumba y pisa.

Pedro de Silva el fuerte los aqueja  
 Y con mortales golpes desatina,  
 Martin Muñoz a todos empareja  
 Y envía a la infernal y horrenda tina:  
 Alejo de la Fuente los aleja  
 Y Forcen de Espinosa los espina,  
 Miguel Sanchez los rompe y desbarata  
 Y Francisco Delgado ofende y mata.



Bernardino Beltran de Mesa solo  
 Tan grande en los contrarios las hacia,  
 Que es bien que desde el uno al otro polo  
 Se celebren sus hechos de este dia:  
 Y Juan de Liberona dió a Antecolo  
 Un revez y en dos partes le partia;  
 Mas Hernando de Prado de los muertos  
 Los deja por do pasa bien cubiertos.

El bravo Antonio Perez de Aguilera  
 Andaba entre los míseros peones,  
 Cual águila caudal, suelta y ligera  
 Entre los temerosos gorriones:  
 A Calco asienta un golpe en la mollera,  
 Y en dos le dividió hasta los riñones,  
 Y a no topar primero en el escudo  
 Llegara mas abajo el golpe agudo.

Ningun golpe los nuestros dan en vago  
 Por que todos se dan de lleno en lleno,  
 Así en ellos hicieron tal estrago  
 Que el campo de los muertos quedó lleno:  
 Caropil cara a cara dió a Juan Gago  
 Sobre el alto crestón de bueno a bueno  
 Un golpe con un roble, y fué de suerte  
 Que le quitó la vida y dió la muerte.

El mástil duro el bárbaro revuelve,  
 Como si fuera alguna leve paja,  
 Entre los españoles se revuelve,  
 Escudos, cotas, yelmos, petos raja:  
 Entra, hiere, derriba, sale, y vuelve  
 Con lijeresa grande a la baraja  
 Lastima, rompe, tira, abre, trabuca,  
 Señala, quebra, hunde, da, y machuca.

Alcanza a Juan Ortiz el de Ribera  
 Un golpe con el arma horrenda y basta,  
 Que la celada sesos y mollera  
 Como si fuera masa, así la aplasta:  
 Mas viendo el general de la manera  
 Que ofende un indio solo, enristra el hasta;  
 Al bárbaro le dió tan récio encuentro  
 Que el alma le envió volando al centro.

La gente castellana junta cierra  
 Con la soberbia y pérfida canalla,  
 A su pesar ganaron fama y tierra  
 Perdiendo ellos la suya y la batalla:  
 Fuéronse retirando a una alta sierra  
 Y ya que no pudieron sustentalla,  
 Quisieron guarecer la cara vida  
 Para venderla en otra bien vendida.

Mas como vió Apolo la retirada  
 Habiendo estado atento a todo el caso,  
 Apresuró a gran priesa su jornada  
 Y zabullóse en el profundo ocaso:  
 Tambien la heroica gente bautizada  
 A la ciudad volvió la rienda y paso,  
 Quedándose los bárbaros corridos,  
 Coléricos, espulsos y vencidos.

Al son horrible de la ronca trompa  
 Su gente el crudo bárbaro recoge,  
 Con ménos brio, orgullo, fausto, y pompa,  
 Manda que aquella noche allí se aloje:  
 Mas ántes que la luz del alba rompa  
 Ni el bélico español le desaloje,  
 A Puren a gran priesa se retira  
 Impaciente, furioso, ardiendo en ira.

Volvieron los amigos del alcance  
 Y fué desbaratado Guaiquimilla,  
 Estubo de perderse en un balance  
 Quelantaro con toda su cuadrilla:  
 Segura de cualquier peligro y trance  
 Llegó la valerosa de Castilla  
 A la ciudad, y en ella se alojaron  
 A dó a los mal heridos bien cuidaron.

Quiero dejar ahora por un rato  
 El horrísono estruendo de atambores,  
 Las armas, el rüido, el aparato,  
 Y del sangriento Marte los furores,  
 La turbacion confusa del rebato,  
 Las voces de heridos, los clamores  
 Los trances peligrosos de la guerra,  
 Las continuas batallas de esta tierra:

Bajar quiero al Perú que me conviene  
 Ver lo que el visorey en Lima ordena  
 Y el socorro de gente que previene  
 Para esta tierra de miserias llena:  
 Aunque sé que cuidado grande tiene  
 Por que ya en mis orejas zumba y mena  
 El alboroto, tráfago, el bullicio  
 Del militar y bélico ejercicio.

Llegó don Luis Jofré con la embajada  
 A la ciudad famosa de los Reyes,  
 La mas rica del orbe y mas nombrada,  
 Asiento de los ínclitos vireyes:  
 De templos y hospitales muy poblada,  
 Archivo de las santas y altas leyes,  
 Cuchillo de los pérfidos tiranos,  
 Asombro de piratas luteranos.



Don Luis de Velasco gobernaba  
 Entónces el gran reyno perüano,  
 A cuyo cargo y órden Chile estaba  
 Y su vida y salud puesta en su mano:  
 En oyendo que oyó lo que pasaba  
 Con celo santo y ánimo cristiano,  
 Acordó enviar socorro a Chile  
 Antes que por su falta se aniquile.

Así mandó que luego se juntase  
 En general acuerdo allí la audiencia,  
 Para que al mismo punto se nombrase  
 Una persona grave y de esperiencia:  
 Que a Chile en paz y guerra gobernase  
 Con rectitud, cuidado y diligencia,  
 Y al bárbaro castigue asperamente  
 Desarraigando de él tan vil cimiento.

No gastó mucho tiempo ni razones  
 En demanda y respuestas el senado,  
 Que de un comun acuerdo y opiniones  
 En el primero fué luego acordado  
 Que fuese don Francisco de Quiñones,  
 Valiente caballero y gran soldado  
 Tenido en todo el mundo como en Lima  
 En la reputacion de su alta estima.

Por ser de estirpe clara y descendiente  
 De Gonzalo Gutierrez de la Vega,  
 Vega próspera, florida, excelente  
 Que al monte mas escelso iguala y llega:  
 Fué señor de la casa preeminente  
 Villa Padrina, y luego se la entrega  
 A don Diego Gutierrez, su hijo amado,  
 Que maestro fué en Alcántara estimado.

Desciende por la línea masculina  
 El claro don Francisco de Quiñones  
 De aquesta heroica casa de Padrina  
 A donde ha habido célebres varones:  
 Y por la via recta y femenina,  
 No ménos que ella ilustre de blasones,  
 De la noble de Sena, casa antigua,  
 Segun que claramente se averigua.

Siguiendo las pisadas y el camino  
 De sus progenitores esforzados,  
 Fué don Francisco célebre contino  
 Señalándose en hechos señalados:  
 Soldado fué en el reino del latino  
 Cuando mas se estimaban los soldados,  
 A donde por su heroico braso y mano  
 Ganó renombre altivo y soberano.

La prueba y testimonio cierto de esto  
 Y del mucho valor de su persona  
 Es público, notorio y manifiesto  
 Como la clara fama lo pregona:  
 Y mas cuando en los Gelbes echó el resto  
 Que puso espanto a Marte y a Belona,  
 Y absombro y miedo al turco bravo y fiero,  
 El esfuerzo de aqueste caballero.

Hallóse en esta mísera jornada  
 En la galera Leyba con su hermano,  
 Vencida fué la gente bautizada  
 Y vencedor el bárbaro otomano:  
 Perdióse la infeliz y grande armada  
 Y casi todo el crédito cristiano;  
 Mas hizo don Francisco de su parte  
 Mas de lo que pudiera el mismo Marte.

Solos él y su hermano defendieron  
 De tres galeras turcas su galera,  
 A muchos turcos bravos rebatieron  
 Echándolos por fuerza de ella fuera:  
 De los pesados golpes que les dieron  
 El eco retumbaba en la ribera,  
 Haciendo mas horrenda la armonía  
 Que la tremenda y gruesa artillería.

Era de mas de ser soldado viejo  
 Caballero del hábito de Malta  
 Su hermano don Antonio Mogrobejo  
 De mucha presuncion y virtud alta:  
 Varon acreditado y de consejo  
 En quien jamas se vió ninguna falta,  
 Porque supo mostrar en ocasiones  
 Ser de la estirpe clara de Quiñones.

Mas como el turco vió el vigor y esfuerzo  
 Y de dos españoles tan gran fuerza,  
 Mas hinchado que ponzoñoso escuerzo  
 A los suyos anima, exorta, esfuerza:  
 Así con mas furor que el brabo cierzo  
 Cuando el tímido Boreas le refuerza,  
 Volvió la turba pérfida turquesca  
 Con nuevo orgullo y ánimo a la gresca.

Mas como estaban ambos mal heridos  
 Y descubiertos los fornidos huesos,  
 Cansados fueron pero no vencidos  
 Y de los otomanos al fin presos:  
 Por poca cantidad fueron vendidos  
 Que el precio no subió de nueve pesos,  
 Por estar don Antonio maltratado  
 Y don Francisco todo acribillado.



Don Antonio murió de las heridas:  
 Estubo don Francisco a punto de ello,  
 Que por doce mortales y crecidas  
 Echaba fuera el ánimo y resuello:  
 Pero siendo curadas y cosidas  
 El padre eterno quiso guarescello,  
 Que no hay fuerzas humanas en el suelo  
 Que puedan contrastar con las del cielo.

Así no es necesario que aquí diga  
 El gran trabajo, enorme y espresivo,  
 Las miserias, afanes, la fatiga,  
 Que en Bizancio pasó siendo cautivo:  
 Ni de la gente bárbara enemiga  
 El tratamiento mísero y esquivo  
 Ni como a pura fuerza de dinero  
 Salió de la opresion del turco fiero.

Ni deciros tampoco es necesario  
 De cuando en el combate y desafío  
 El golpe horrendo crudo y temerario  
 Que a su enemigo dió con tanto brio,  
 Que le cortó cual junco a su contrario  
 El montante por medio, y el vacío  
 Del cerebro le abrió todo de un golpe  
 Con que en tierra cayó muerto de golpe.

Ni los naufragios grandes ni tormenta  
 Que en servicio del rei ha padecido,  
 Que ya os habrá de todas dado cuenta  
 Mejor de lo que yo lo he referido:  
 Por que han sido sin número y sin cuenta  
 Las peregrinaciones que ha corrido  
 De las cuales no trata aquí el suceso  
 Que la historia se fuera toda en eso.

Mas digo que de cuanto tuvo a cargo  
 Así en cosas de paz como de guerra,  
 Que dió de todas ellas buen descargo  
 Mostrando el gran valor que en él se encierra;  
 Como en el tiempo venturoso y largo  
 Que fué corregidor en esa tierra,  
 El cuidado que puso y diligencia  
 Cuando la mortal hambre y pestilencia.

Aquello que faltaba hizo que sobre  
 Y tuvo en procurarle tan buen modo,  
 Que jamas le faltó para el mas pobre,  
 Hallándolo a do quiera siempre ardo:  
 Que como caridad fabrique y obre  
 Con gran facilidad se hace todo,  
 Así lo halló todo siempre hecho  
 Por obrar caridad dentro en su pecho.

Alerta estuvo a todo el nuevo Atlante  
 Y puesto de ordinario en centinela,  
 Tan firme cuidadoso y vigilante  
 Como suele la grulla cuando vela:  
 Y desde que a la lumbre radiante  
 Cubria la nocturna y negra tela  
 Hasta que nuevamente se mostraba  
 La ciudad sin parar siempre rondaba.

Limpióla de ladrones holgazanes  
 Que fué siempre enemigo de ladrones,  
 De mosos perniciosos, araganes,  
 Rompedores de poyos y cantones,  
 De inquietos, vagabundos y rufianes  
 Blasfemos, arrogantes, fanfarrones:  
 Al malo castigaba su malicia,  
 Usando de equidad y de pulicia.

Tambien mostró valor extraordinario  
 En el gobierno de la infantería,  
 Siendo maese de campo y comisario  
 General de la gran caballería:  
 Y cuando del pirata<sup>a</sup> ingles corsario  
 El virey don Martin nueva tenia,  
 Por general le enviaba con la plata  
 Del rey a Panamá, y contra el pirata.

El mar se le mostraba alegre y blando  
 Haciéndole Neptuno mil favores  
 Y la fortuna y Marte de su bando  
 Como súbditos suyos o factores:  
 Así sus hechos bélicos mirando  
 El ínclito virey y los oidores  
 Le cargan sobre sí el chileno cargo  
 Por dar de los que tuvo buen descargo.

Acéptale contento, y no se usa  
 Hacer a Dios y al rey tan gran servicio,  
 Que no por ser como es viejo se escusa  
 Que siempre fué el servirle su ejercicio:  
 Quisiera yo tener sonora musa,  
 Erudicion, talento y artificio,  
 Para que en dulce canto y contrapunto  
 Sus méritos subir en su alto punto.

Mas aunque la verdad anda corrida  
 Huyendo de mordaces atrevidos,  
 Será de sus amigos recibida  
 Aunque vayan mis versos mas corridos:  
 Que no queda ella manca ni tullida  
 Porque ellos vayan mancos y tullidõs,  
 Ni por ser dicho en rústico language  
 No es justo que la haga nadie ultrage.



No pierde su alto precio la esmeralda  
 Por estar engastada en bajo cobre,  
 Ni su valor la perla entre la grialda  
 Ni el oro en casa mísera aunque sobre:  
 Ni su vistosa vista la guirnalda  
 En la cabeza humilde de algun pobre,  
 Ni la Quiñonea gloria que celebro  
 Por ser yo falto y pobre de cerebro.

Que aunque es tan rica y alta la materia  
 Y el estilo tan pobre humilde y basto,  
 No pierde porque es grande mi laceria,  
 Y sí en metal mas rico no la engasto;  
 Que causa muchas veces la miseria  
 Ser mayor el recibo que no el gasto,  
 Y por que el dicho al hecho no se iguale  
 No ha de perder el hecho lo que vale.

Las fábulas, mentiras, las ficciones  
 Es menester que vayan adornadas,  
 Con nuevos trages, galas e invenciones  
 Por que no las conozcan disfrazadas:  
 Pero sin artificio de razones  
 Compuestas de atavíos ni afectadas  
 A decir la verdad limpia y descubierta  
 No con rebozo o máscara cubierta.

Por que tiene ella en sí tanta hermosura,  
 Tanta gracia, donaire y gentileza,  
 Tan agradable y bella la figura  
 Que no creó otra tal naturaleza:  
 No ha menester adorno o compostura  
 Que siempre ha sido amiga de llaneza,  
 Es vergonzosa, afable, grave, honesta  
 Y mas grave desnuda que compuesta.

Pero aunque flaca tiene tanta fuerza  
 Que por mas que adelgase no se quebra,  
 En el mayor peligro mas se esfuerza  
 Teniendo firme la delgada hebra:  
 Y aunque han querido muchos que se tuerza  
 De estos heroicos triunfos que celebra,  
 No han podido en efecto convencella  
 Con ser tantos los enemigos de ella.

Mas ha de poder, pudo y puede tanto  
 Que ha de salir triunfando con la suya,  
 Tan firme como roca o peña en tanto  
 Por quererle ofender se le atribuya:  
 Dejando estos asuntos vuelvo al canto  
 Antes que algun mordaz muerda y me arguya,  
 Que me entretengo en esto por que falta  
 Materia pues la tengo heroica y alta.

No faltaran Catones envidiosos  
 Calígulas, Caines, Adrianos,  
 Que mas que canes rábidos furiosos  
 Morder quieran sus hechos soberanos:  
 Ni Salustios, Tofilos maliciosos  
 Momos, Mucios, Ginosofistas varios  
 Que adiccionen mis faltas y mis menguas,  
 Mas no me detendran mordaces lenguas.

Ofrece su persona y mas su hacienda  
 Y demas de su hacienda y su persona,  
 Don Francisco empeñó su casa en prenda  
 Por mas servir a la real corona:  
 Que no con ser tan aspera la senda  
 Del inmortal trabajo le perdona,  
 A su querido hijo don Antonio  
 Por dar de su valor mas testimonio.

Pero para le dar yo verdadero  
 De todos los sucesos de esta historia  
 Volverme a Chile por la posta quiero  
 Que de él perdido habia la memoria:  
 Yo volveré a su tiempo mas lijero  
 A eternizar su fama tan notoria  
 Que me es forzoso hallarme en el presente  
 Mientras que en el Peru levantan gente.

En viva rabia y cólera deshecho  
 A Puren llegó roto Pelantaro,  
 Y su escuadron soberbio con despecho  
 Del costoso suceso horrendo y caro:  
 Para tomar venganza de lo hecho  
 Y levantar su nombre al cielo claro,  
 Mandó juntar de nuevo gente nueva  
 Y que se reformase la que lleva.

Juntóse en breve tiempo una caterva  
 De gente bulliciosa y holgazana,  
 Indómita, feroz, cruel, proterva,  
 Colérica, soberbia, e inhumana:  
 Del oficio marcial no se reserva  
 La juvenil robusta ni la anciana  
 Que su descanso, gloria y su contento  
 Solo tiene en la guerra el fundamento.

Viendo, pues, Pelantaro tan gran suma  
 De gente belicosa y bien armada,  
 Y que su campo crece como espuma  
 En Cauten quiere echar una emboscada:  
 Y yo tambien cortar quiero la pluma  
 Para que esté mas blanda y delicada,  
 Que ya la siento dura, gruesa y bronca  
 Y cansada mi voz, cerrada y ronca.



## Canto VII.

Pelantaro va con poderoso ejército sobre la Imperial: los españoles tienen aviso de ello: sale con algunos a reconocer el capitan Pedro de Olmos: traba con el enemigo batalla: muere en ella y otros seis españoles: retiranse los enemigos a Puren con la victoria: el teniente va en busca de Anganamon a su tierra: llega el gobernador a Pencocca:

Nabalvurí con otro ejército sobre la ciudad de Ongol.

Excelente virtud es la obediencia  
Y la que mucho al sumo verbo agrada,  
Por ser de la humildad y de paciencia  
Hija la mas querida y mas amada:  
Guia de las demas por su excelencia  
De la concordia madre regalada,  
De la voluntad propia es enemiga  
Guarda de la justicia y fiel amiga.

La religion con ella se sustenta;  
Por ella las repúblicas florecen;  
El ser de los monarcas alimenta;  
Sus estados con ella permanecen:  
La fuerza en los ejércitos se aumenta  
Si a los que los gobiernan obedecen;  
Mas valen mil soldados obedientes  
Que setecientos mil desobedientes.

El que perfectamente obedeciere  
 Lo que su superior le ordena o manda,  
 Aunque sea cualquiera que se fuere,  
 Merece mucho mas que quien le manda:  
 Y quien del justo límite saliere  
 O del término puesto se desmanda  
 No guardando lo que el mayor ordena  
 Es digno de cualquiera grave pena.

Por no ser obedientes se han perdido  
 Muchos que si lo fueran se ganaran,  
 Mas por haber las órdenes rompido  
 No suenan tanto al fin como sonaran:  
 No hubieran tantos daños sucedido  
 Si al puesto limitado repararan:  
 Ejemplos se verán de lo que digo  
 En este mismo canto que prosigo.

Así volviendo al hilo de la historia  
 Digo que Pelantaro partió luego  
 A cobrar su perdida fama y gloria  
 Mas rápido y veloz que el veloz fuego:  
 Y de como perdió tan gran victoria  
 Furioso de la cólera iba ciego  
 Camino de Cauten con presupuesto  
 De echar para vengarse todo el resto.

Pero el eterno padre poderoso  
 Como de su rebaño no se olvida,  
 Permitió que del bando cauteloso  
 Un bárbaro anticipe su partida:  
 Y a la ciudad camine presuroso  
 A dar la nueva en ella no sabida  
 Del órden, la manera, como y cuando,  
 Llegará Pelantaro con su bando.

Aviso dió de todo y que no salgan  
 Fuera de la ciudad, que no conviene  
 Sino que dentro de ella que se valgan  
 Contra el potente ejército que viene:  
 Que como muchas veces se desgalgan  
 Sin concierto, ni el vándalo le tiene,  
 Quieren sacarlos de ella y desviados  
 Asaltar la ciudad por todos lados.

No hicieron caudal del indio amigo  
 Ni de su aviso práctica o razones,  
 Pero tuviéronle por enemigo  
 Que venia con tramas de traiciones,  
 A ver o conocer el fuerte abrigo  
 Los reparos, trincheras, y bastiones,  
 La gente, la ciudad, artillería,  
 Y todo cuanto dentro de ella habia.

Pero no pasó mucho sin que viesen  
 A su pesar el triste desengaño,  
 Para que claramente conociesen  
 Que el bárbaro no vino con engaño:  
 Y quiso el redentor que recibiesen  
 Los mas de los incrédulos el daño,  
 Y que a su misma costa viesen cierto  
 Lo que tuvieron ántes por incierto.

De la suerte que dejo referido  
 Dejó el artificioso Pelantaro,  
 Su belicoso ejército escondido  
 Cerca de la ciudad con gran reparo:  
 Despues de haber ya claro amanecido  
 Y vístose la luz de Apolo claro,  
 Poca gente envió a trabar refriega  
 Con los indios amigos de la vega.



No fueron los indómitos sentidos  
Por estar los domésticos durmiendo,  
Pero salieron luego apercebidos  
Al encuentro mortífero y horrendo:  
De las tremendas voces y alaridos  
En la ciudad oyeron el estruendo;  
Al arma tocan luego, y de improviso  
Al capitán Valiente dan aviso.

Estaba todavía enfermo y falto  
De salud en la cama Andrés Valiente,  
Y así mandó que hiciesen todos alto  
Y que en orden esté toda la gente:  
Por que se recelaba del asalto  
Que el acuerdo se entiende fácilmente,  
Y no quiere que salga nadie fuera  
Por ser cierta la nueva y verdadera.

Puso fuego a unos ranchos el contrario  
Y volviéronse luego en vivas brasas,  
Que ya es costumbre entre ellos de ordinario  
Quemarse las haciendas y las casas:  
Por parecerle que era necesario  
Ayudar a las fuerzas mas escasas,  
Pedro de Olmos pidió para ir licencia  
Contra la turba y pérfida potencia.

Eran suyos los indios de la vega,  
Y por el interés de su hacienda,  
Al teniente importuna, pide y ruega  
Que el socorrer su gente no defienda:  
La licencia el teniente se la niega  
Diciendo que su intento se suspenda,  
Pues claramente ve que se ve cierto  
El cauteloso engaño descubierto.

Otra vez Pedro de Olmos le suplica  
 Que le dé dos docenas de soldados,  
 Que él le da su palabra y certifica  
 De no pasar los términos vedados:  
 Visto que tantas veces lo replica  
 Con otros tres o cuatro interesados,  
 Contra su voluntad y el orden dado  
 Se las dió por no ser mas porfiado.

Pero con orden, límite y concierto,  
 Que de un término puesto no pasase,  
 Y en descubriendo al bárbaro encubierto  
 Que con gran brevedad se retirase:  
 No guardó el que le dió por no ver cierto  
 Quien ir mas adelante le estorbaba,  
 Pero para traer razon del hecho  
 Pasó mas adelante no gran trecho.

Cual suele andar huyendo el delincuente  
 De la justicia a sombra de tejados,  
 Y a cualquiera rumor o voz que siente  
 De temor vuelve y mira a todos lados:  
 Así va de ese modo nuestra gente  
 La vista pronta y cuellos levantados,  
 A cualquiera ruido que se ofrece  
 Que es el bravo enemigo le parece.

Pero con ir como iban con cuidado  
 No vieron la insidiosa infantería  
 Que con intento y ánimo dañado  
 Oculta entre unos médanos venia:  
 Con el robusto brazo en alto alzado  
 La bárbara canalla se movia  
 Para trabar dispuesta ¡oh cruel canalla!  
 Con nuestra brava gente la batalla.

De la ciudad la vieron claramente  
 Y el órden con que viene y ligereza,  
 Mas para dar aviso a nuestra gente  
 Al punto dispararon una pieza:  
 Pero en oyendo el son incontinente  
 Pedro de Olmos revuelve con presteza  
 Que bien entendió luego ser aviso;  
 Mas no pudo volverse como quiso.

Que como entró sin orden tan adentro  
 Y pasó de la raya señalada,  
 Al revolver salieronle al encuentro  
 Los caballos que estaban de emboscada:  
 Tuvieron con los bárbaros reencuentro  
 No mas de solamente a la pasada,  
 Al pueblo nuestra gente dió la vuelta  
 Mezclada con la indómita y revuelta.

Venia recogiendo por delante  
 Su gente Pedro de Olmos de Aguilera,  
 Y deteniendo al bárbaro pujante  
 Con mano poderosa, horrenda y fiera;  
 Pero la fuerza humana no es bastante,  
 Cuando la rueda lúbrica y ligera  
 Quiere volver su curso miserable,  
 A detener su vuelta variable.

Iba delante de él pequeño trecho  
 Juan Lopez del Ollaure, un buen soldado,  
 Mostrando al enemigo fuerte pecho  
 Con denuedo y valor determinado:  
 Su caballo cayó en un paso estrecho,  
 De los bárbaros fué despedazado,  
 Mas como Pedro de Olmos le seguia  
 Encima de él cayó en la propia vía.



A Pedro de Olmos iba dando caza  
 El furibundo bárbaro de Ongolmo,  
 Lleva el robusto y pérfido por maza  
 Un fornido y macizo tronco de olmo:  
 Pudiera al mas valiente en campo y plaza  
 Llenarle bien las manos con su colmo,  
 El español gallardo y belicoso  
 Segun era valiente y animoso.

Mas, como por desgracia su caballo  
 En el de Ollaure súbito tropieza,  
 Hubo lugar y tiempo de alcanzallo  
 Con un terrible golpe en la cabeza:  
 No hizo mas que en tierra derriballo  
 Y el árbol luego arbola con presteza;  
 Encima de Vetanzos le derriba  
 Y del vital aliento y alma priva.

A la tercera vez que alzó la viga  
 Tan gran desaforcido golpe asienta  
 Que cual si fuera miserable hormiga  
 Así con él deshizo a Juan de Armenta:  
 A los nuestros el bárbaro castiga  
 Espanta, daña, ofende, y atormenta;  
 A Martin de Herrera de la cuarta  
 Del mortal cuerpo el alma aparta.

Al jóven Juan Orosco de Velasco  
 Otra mortal el bárbaro endereza,  
 Y sin valerle un acerado casco  
 Menudos le hizo sesos y cabeza:  
 No se vió roca firme ni peñasco,  
 Oso, tigre, o leon de tal braveza  
 Ni toro bravo de Jarama en coso,  
 Como el gallardo bárbaro furioso.

Viendo de la ciudad lo que pasaba  
 Y el término en que estaban los hispanos  
 Y del modo que Ongolmo los trataba  
 Con los terribles golpes inhumanos:  
 El teniente salió con furia brava  
 Con otros treinta y cinco castellanos  
 A vengar a los nuestros de la injuria,  
 Y refrenar del bárbaro la furia.

Juntos en órden buena y recojidos  
 Los valerosos héroes de la España  
 Embisten con los indios atrevidos  
 Bañando con su sangre la campaña;  
 Pero como se vieron ofendidos,  
 Revuelven con orgullo nuevo y saña,  
 A su pesar los nuestros dan la vuelta  
 Segunda vez huyendo a rienda suelta.

El que tiene caballo mas ligero  
 Se tiene por mas bien aventurado  
 Y el que pesado, tépido y zorrero  
 No se quisiera ver en tal estado:  
 ¡Oh como era envidiado el delanterero!  
 ¡Oh como viene el último espantado!  
 ¡Oh que largo el camino se le antoja  
 Y se le aumenta de ello la congoja!

La desenvuelta y bárbara cañalla  
 Tras ellos va con ímpetu maligno  
 Diciéndoles: — "volved a la batalla,  
 Cobardes, que ya habeis perdido el tino."  
 Mas, como entre los últimos se halla  
 El capitan Arana, el vizcaino,  
 Revuelve, de la honra compelido,  
 A sustentar él solo aquel partido.

Al bárbaro escuadron, que era sin cuenta,  
 El cantabres magnánimo acomete,  
 Sin hacer de la dulce vida cuenta  
 Cual bravo leon feroz por él se mete:  
 ¡Oh como su valor los ahuyenta!  
 ¡Oh cuan gallardamente que arremete!  
 A todos los maltrata y los deshonra  
 Ganando con sus altos hechos honra.

Con ánimo invencible los ofende  
 Y con mortales golpes los quebranta,  
 Mata, desgarrar, rompe, corta, hiende,  
 Atemoriza, muele, daña, espanta:  
 Cada vez que su brazo heroico tiende  
 A uno, a dos, a tres, en tierra planta  
 Pero al que en lleno un golpe alcanza a darle  
 No es menester con otro asegundarle.

Mas viendo su vigor exelso, y como  
 Un solo brazo humano los baraja,  
 Y la cerviz eniesta y duro lomo  
 La supedita, rinde, humilla, y baja;  
 Con furibunda cólera Rolomo  
 De un seco roble un ramo abre y desgaja,  
 Con él se vuelve rápido y furioso  
 A la batalla el bárbaro orgulloso.

Con el maciso y duro tronco en alto  
 El infido gallardo aguarda vengar  
 El español a darle algun asalto  
 O a que con otro alguno se entretenga:  
 Dió al pasar cerca de él Rolomo un salto  
 Y a su caballo rápido derrenega;  
 Que como al dueño no pudo alcanzallo  
 El golpe dió en las ancas del caballo.



El temerario golpe fué tan recio  
 Que le sumió al caballo toda una anca,  
 Y con ser de valor subido y precio  
 De aquel solo le tulle, muele y manca:  
 Teniendo al español en menosprecio  
 El infido dejó la dura tranca,  
 Y del brazo derecho le echó mano  
 Y del primer tiron le bajó al llano.

En viéndole los bárbaros caído  
 Sin caballo, sin lanza y en el suelo,  
 Acudió todo el bando fementido  
 Cual los pájaros sueltos al señuelo:  
 Y sin querer concierto ni partido  
 Le parten los idolatras sin duelo  
 Cada cual cortándole una pieza  
 O pierna, o brazo, mano, o la cabeza.

La vuelta dió a Puren la gente insana  
 Victoriosa y pagada de lo hecho  
 Arrogante, soberbia, alegre, vana,  
 Y pagado su rey y satisfecho:  
 Mustia y triste quedó la gente hispana  
 El corazon saltándole en el pecho,  
 Que del presente daño horrendo y duro  
 Ya se le figuraba lo futuro.

Mas para sacudir el torpe miedo  
 Que apoderado estaba del cobarde,  
 Hernando Ortiz salió con gran denuedo  
 Y setenta españoles una tarde,  
 Que no era tiempo ya de estarse quedo;  
 Y habiendo de los suyos hecho alarde,  
 En busca se partió del enemigo,  
 Con el pequeño número que digo.

Por altos cerros, riscos, por collados  
 Por lomas, montes ásperos enhiestos,  
 Por breñas, y caminos desusados;  
 Por mil inconvenientes contrapuestos,  
 Por récios matorrales intrincados  
 Los nuestros pasan ágiles y prestos,  
 Y con ser tan incógnita la via  
 Llegan a Piulaguen ántes del dia.

Sin ser sentidos llegan de repente  
 Y la gente que hallaron descuidada  
 La pasó con coraje y furia ardiente  
 A toda por el filo de la espada:  
 Angañanon estaba de allí ausente,  
 Que desde la infelice y desdichada  
 Derrota de los milites de España  
 A su casa dejó por la montaña.

Que como capitan y gran soldado  
 Se recató, guardó y tuvo entendido,  
 Que él habia de ser solo buscado  
 Y de los españoles perseguido:  
 Así con vijilancia y gran cuidado  
 De dia estaba siempre apercebido,  
 Y en trasmontando Delio el horizonte  
 Con toda su familia se iba al monte.

Aquesta sola noche dejó en casa  
 La mas bella de todas sus mujeres,  
 Con quien pasaba el bárbaro sin tasa  
 Sus amorosos gustos y placeres:  
 Mas como la fortuna vuela y pasa  
 Usando por do quiera sus poderes,  
 Volvió como lo tiene de costumbre  
 Y derribó a esta dama de su cumbre.

No sé yo quien fué el rústico villano  
 Que con airada mano criminosa  
 Sin lástima y sin duelo el inhumano  
 Degolló aquesta bárbara hermosa;  
 Mas luego el breve número cristiano  
 A Cauten dió la vuelta presurosa:  
 La venganza cruel dire adelante  
 Que por su dama hizo el fino amante.

Quedaron los cautenes satisfechos  
 Y con aquesta suerte sosegados,  
 Y quietos ya sus animosos pechos,  
 Que inquietos los tenían y alterados;  
 Que como son tan fáciles y estrechos  
 De corazones y ánimos dañados  
 Cualesquiera victorias les obligan  
 A que la parte victoriosa sigan.

Estaban á la mira y aguardando  
 Todos los naturales de esta tierra,  
 Algun suceso malo a nuestro bando  
 Para irse en habiéndolo a la sierra:  
 Y el nuevo Apó, que viene ya marchando,  
 Que de Mapocho gente trae a la guerra  
 Por que conforme fuere la que viene  
 Veran lo que a ellos todos les conviene.

Pero fueron las cosas de manera  
 Que nadie de ellas hizo ningun caso,  
 Que si como era justo se hiciera  
 Detuvieran con tiempo al daño el paso:  
 Mas Dios sabe quien gusto recibiera  
 De Loyola la pérdida y fracaso  
 Por sus interesables ambiciones  
 Y el odio de sus íntimas pasiones.



No se pudo encubrir el mal intento  
 Que claramente vimos las albricias,  
 Que a quien la nueva dió del perdimiento  
 Le dieron con alhagos y caricias:  
 Por cuya causa y otras que no cuento  
 De vicios infernales y delicias  
 Es la total ruina de esta tierra  
 Y la ocasion de haber en ella guerra.

Y con no haber persona que no entienda  
 De adonde nuestro daño nos redunda,  
 No veo que jamas nadie se enmienda  
 Antes quiere que el vicio mas se cunda:  
 Y quiere mas hollar la inmunda senda  
 Adonde mas el ánima se inunda,  
 Dejando la derecha inperdurable  
 Por la breve caduca y miserablé.

Así fueron las cosas sucediendo  
 Tan mal como se hizo de ellas cuenta  
 Y nuestra perdicion tambien creciendo  
 Al paso que crecia la tormenta:  
 Fueron algunas plazas proveyendo  
 En mancebos inhábiles sin cuenta:  
 Alguno, sí, la dió en lo que guardaba  
 Como de su persona se esperaba.

Sesenta y cinco días se detubo  
 En cinco leguas ménos de camino,  
 Porque veais, señor, cuan poco andubo  
 El socorro y la priesa con que vino:  
 Ni de él provecho alguno despues hubo  
 Por no ser suficiente cual convino,  
 Que solo fué de veinte aduladores  
 De públicos oficios pretensores.

Pudieron bien traer gente bastante  
 Para ofender al pérfido enemigo,  
 Y a detenerle el ímpetu pujante  
 Haciendo en él un hórrido castigo:  
 Con que estuviera firme y mas constante  
 El incrédulo bando del amigo,  
 Que como vió ser poca nuestra fuerza  
 La suya mas y su ánimo se esfuerza.

Pasó la nueva entre ellos luego al punto  
 De como ya eran pocos los hispanos,  
 Que bien claro se ha visto en el trasunto,  
 Pues vienen a la guerra los ancianos:  
 Así determinó este reino junto  
 De venir con nosotros a las manos  
 Y todo con Puren se reconcilia  
 Para librar su patria y su familia.

Con su breve y anciana compañía  
 Llegó el gobernador Vizcarra a Penco,  
 A do a reconocer y oler venia  
 El bárbaro vecino cual podenco:  
 Y de cuanto pasaba o entendia  
 Aviso daba el pérfido mostrenco  
 A todos los que estaban conjurados  
 Y en contra de nosotros declarados.

Jamas entre ellos hubo quien nos diese  
 Aviso cierto de lo que intentaban,  
 Ni por pago ni amor ni otro interese  
 Perpetuamente cosa declaraban:  
 Hasta que el mal suceso sucediese  
 Con grande sufrimiento lo ocultaban,  
 Sin querer descubrir jamas su intento  
 Ni por muertes, martirios, ni tormento.

El general Jofré con justo ruego  
 Por embajadas públicas demanda,  
 A Pedro de Vizcarra que entre luego  
 En Santa Cruz con una gruesa banda;  
 Porque se va encendiendo mas el fuego  
 Y Mareguano en todo se desmanda,  
 Y a la ciudad no viene ni parece  
 Ni las órdenes suyas obedece.

Y la gente que tiene en su distrito  
 Le pierde sin respeto la vergüenza,  
 Y a cumplir su deseo y apetito  
 La pérfida canalla ya comienza;  
 Que como su poder es infinito  
 Con grande libertad se desvergüenza,  
 Haciendo al descubierto mil insultos  
 Borracheras, concilios y consultos.

Mas con tener por cierto aqueste aviso  
 El licenciado Pedro de Vizcarra,  
 Tirar a Millapoa nunca quiso  
 Por ser el peso grande de la barra:  
 Dejando pues así lo mas preciso  
 A Penco echó las áncoras y amarra:  
 Agradable, seguro y ancho puerto  
 De tormenta y borrascas encubierto.

Estubo de propósito y de asiento  
 En aquesta ciudad, y despachando  
 Algunos negocillos de momento,  
 Y gente nueva del Peru aguardando:  
 Repartió en general repartimiento  
 Los indios que Loyola fué en durando  
 Los mas y los mejores se llevaba  
 Quien mejor y mas veces adulaba.



Capitanes nombró y corregidores  
 De todas las ciudades y partidos,  
 Y fueron los que son mas habladores  
 En los mejores cargos admitidos;  
 Que como es tierra, en fin, de aduladores  
 En todo tiempo han sido preferidos:  
 Aquesos solos son los que aquí valen  
 Y de cuentos sofisticos se valen.

Era este reino al fin de belutría  
 Pues él de ménos partes y servicios,  
 Viendo como se daban pretendia,  
 Sin calidad ni méritos, oficios:  
 Y a quien primeramente los pedia  
 O se entendió quererlos por indicios,  
 Sin dilacion alguna se los daban  
 Y con ellos a muchos convidaban.

El general tambien, por otra parte,  
 Con el poder que tubo y provisiones,  
 Las plazas de importancia da y reparte  
 En los faltos de partes y razones:  
 Mirad como será servido Marte  
 Si le sirven inútiles varones,  
 O como puede haber buenos efetos  
 Adonde mandan mozos indiscretos.

Pudiera acerca de esto decir tanto  
 Aunque en estilo bajo y escabroso,  
 Que al mundo admiracion fuera y espanto;  
 Pero no tengo tiempo ni reposo:  
 Volver la pluma a Ongol, quiero y el canto  
 Que el ínfido soberbio y belicoso  
 No me deja poner los pies en tierra  
 Ni las mianos levanta de la guerra.

No descansa sosiega ni reposa  
 Nabalvurí el indómito y gallardo,  
 Que con su escuadra bélica y famosa  
 Mas bravo anda y feroz que un suelto pardo:  
 A la española gente valerosa  
 La campaña le corre a paso tardo,  
 El servicio le lleva y el ganado,  
 Las estancias destruye y el sembrado.

Inquieta a los amigos y levanta  
 Degüella, disminuye y alborota,  
 Consume, apoca, hiere, corta, espanta,  
 Acribilla, cercena, mata, escota:  
 Los ánimos hispánicos quebranta,  
 Ya siguen los amigos su derrota,  
 Todo lo desbarata y lo destruye  
 Y al eco de su voz cualquiera huye.

Aviso tuvo y nueva verdadera  
 De un indio que tomó en una emboscada,  
 Que a pretender a Penco ida era  
 De la gente de Ongol la mas granada,  
 Y entre tanto que vuelve, que pudiera  
 Hacer alguna cosa señalada  
 Sin haber quien le estorbe ni le impida  
 La entrada en cualquier parte ni salida.

Con pagas, por amor, por fuerza, y ruego,  
 Al vecino, al amigo y al pariente  
 Incita, obliga, mueve y junta luego  
 De a caballo y de a pie infinita gente:  
 Y como el infernal ardiente fuego  
 Parte el bélico bárbaro valiente  
 La vuelta de Mavel, donde se encierra  
 En las mismas entrañas de la tierra.

Estubo dia y medio allí aguardando  
 Con toda aquella bárbara caterba,  
 A que de Ongol viniese nuestro bando  
 Al valle de Mavel por leña o yerba:  
 Y su guadaña rábida afilando  
 La vengativa parca, cruel acerba,  
 Para cortar a muchos el estambre  
 De la vida, y hartar su mortal hambre.

Estando pues del modo que he contado  
 La escuadra de los pérfidos guerreros,  
 Con orden, con silencio, con cuidado  
 Oculta entre unos ásperos oteros:  
 El capitan Gutierrez, gran soldado,  
 Salió con solos once compañeros  
 De la ciudad en guardia del servicio  
 Que de herbajeros tienen el oficio.

Entró en el verde, fresco y ancho valle  
 Con el cuidado al fin que convenia,  
 Sin entender que hay quien pueda enojalle  
 Ni que tan cerca al bárbaro tenia:  
 Mas cuando le vió el pérfido detalle  
 Que a la ciudad volverse no podia,  
 Al son salió de rancos instrumentos  
 Haciendo estremecer los elementos.

En viendo la gran cáfila que sale  
 Y al bárbaro escuadron cerrado y junto,  
 Por no perder el resto sino el vale  
 No quiere por que tiene poco punto:  
 Antes que el enemigo al morro cale  
 Con todo su poder y cruel conjunto  
 Con la velocidad que va una vira,  
 Para una casa fuerte se retira.



Que como a la ciudad volver no pudo  
 Protestar el contrario puesto en medio  
 Por librarse del trance horrendo y crudo  
 Tomó por mas seguro aqueste medio:  
 A los suyos sirviendo va de escudo,  
 Pero no pudo a todos dar remedio:  
 A cuatro yanaconas degollaron  
 Que largo trecho de él se desviaron.

Estaba la bodega cerca y fuerte  
 Del capitan Gamboa y con su cerca,  
 Que para se librar todos de muerte  
 De grande efecto fué él estar tan cerca:  
 Mas viendo ya perdida aquesta suerte  
 Volvióse desde allí la gente terca  
 A recojer al valle los caballos  
 Que fuerza fué a los hispálos dejallos.

A la ciudad la fama fué volando  
 Y de ello aviso dió a la gente de ella,  
 De como el inclemente y crudo bando  
 A nuestra gente mísera degüella:  
 Apenas dió el aviso triste cuando  
 Salieron treinta y tres a socorrella  
 Con ímpetu gallardo y deseosos  
 De alcanzar a los bárbaros famosos.

Estaba el capitan Vallejo ausente,  
 Que a Penco tambien fué a procurar parte,  
 En su lugar quedó por su teniente  
 Quien lo pudiera ser del mismo Marte,  
 El capitan Ortiz, diestro y prudente  
 Persona de valor, industria y arte,  
 Varon acreditado de esperiencia  
 En obras, en consejo, en diligencia.

Mas como nuestra gente llegó y viese  
 De bárbaros el valle todo lleno,  
 Quien duda que el mas bravo no sintiese  
 De frígido temor colmado el seno:  
 Y que el miedo cobarde le pusiese  
 Al ímpetu primero duro freno,  
 Que aquel de quien aqueste se apodera  
 Parar de golpe le hace en la carrera.

Así los españoles se pararon  
 En viendo el gran poder del enemigo,  
 La cólera, la furia mitigaron  
 Despues que el miedo en ellos halló abrigo:  
 Y mas cuando a la escolta no hallaron  
 Ni español vieron de ella ni indio amigo;  
 Entónces el temor mucho mas crece  
 Y cada árbol un indio les parece.

En viendo que vió el pérfido hacer alto  
 A la española gente detenida,  
 Despachó un escuadron por lo mas alto  
 Para que le tomase la hūida  
 Mas como el capitan se vió tan falto  
 De fuerza y la ciudad desguarnecida,  
 Antes que el paso estrecho le tomasen  
 A los suyos mandó se retirasen.

No hubieron bien las ancas todos vuelto  
 Para de la ciudad tomar la vuelta,  
 Cuando gente del bando desenvuelto  
 Ya con la nuestra andaba desenvuelta:  
 Mezclado todo estaba ya y revuelto  
 Y la sangrienta lid, cruel revuelta,  
 Cuando Nabalvurí con todo el resto,  
 A socorrer su gente vino presto.

El sabio capitan viendo la fuerza  
 Que viene de la bárbara enemiga,  
 Y que con ella el ánimo refuerza  
 Con quien la suya bélica litiga,  
 Volverse a su camino le fué fuerza;  
 Así a su gente manda que le siga,  
 Que no es varon discreto ni maduro  
 Quien pone en contingencia lo seguro.

Apriesa los talones van batiendo,  
 Aquel que corre mas piensa que tarda,  
 Cualquiera por librarse va corriendo  
 Que al deudo ni al amigo nadie aguarda:  
 El bárbaro feroz los va siguiendo  
 Entre una polvadera espesa y parda:  
 Con palabras de afrenta los ofende  
 Mas todos sordos son que nadie entiende.

Nabalvurí, Molchen, y Longotoro,  
 Los siguen con valor denuedo y brio,  
 Haciéndoles sudar por cada poro  
 De frígido vapor un grueso rio:  
 A Juan de Leon alcanza Magüelvoro,  
 El ínfido Molchen a Riofrio,  
 Que por no traer caballos mas ligeros  
 Vinieron a quedarse los postreros.

Cojieron vivo a Alonso de Toledo  
 Por estar su caballo fatigado,  
 Que le faltó el aliento y el denuedo  
 Y no pudo pasar de allí encalmado:  
 Ni yo pasar de aquí tampoco puedo  
 Que demas de que estoy tambien cansado,  
 De ver la gran barbárica braveza  
 Un vahido me ha dado de cabeza.



## Canto VIII.

Siguen los enemigos el alcance hasta las puertas de la ciudad, de donde se volvieron: llévanse los bueyes y caballos de la vega: vienen los pretensores el mismo día, y los enemigos a la bodega de Gamboa: degüellan en ella a tres españoles: revélanse los naturales de Michilemo: asalta Nabalvurí la ciudad de Ongol: muere en el asalto mucha de su gente: vuelve segunda vez con nuevo ejército: quema gran parte del pueblo. Despuebla el general Francisco Jofré la ciudad de Santa Cruz de Oñez: cerca Talcamavida el fuerte de Jesus: cuéntase el suceso de él.

De una pequeña llaga o rascadura  
Muchas veces se hace una gran llaga,  
Que como a su principio no se cura  
Es fuerza que mayor despues se haga:  
Así cuando el remedio se procura  
Ninguno hay que al presente satisfaga,  
Y por que cuando llega a encancerarse  
Con hierro es menester al fin curarse.

Que por no hacer con tiempo de ella caso  
Se estiende, cunde, ensancha de tal modo,  
Que si en un dedo estaba el daño escaso  
Se estiende por las manos hasta el codo:  
Y cuando quieren detenerle el paso  
Por que no se corrompa el cuerpo todo,  
Se toma por el último remedio  
Cortar el miembro inútil por el medio.

Así por no cortar a Chile un dedo  
 Que dañado y corrupto le tenia,  
 El cancer subió arriba del molledo  
 Y despues por el cuerpo le tendia:  
 Mirad lo que ha causado un torpe miedo  
 O el caso no hacer que convenia,  
 Que por guardar un dedo afistolado  
 El cuerpo se haya todo encancerado.

Y tanto el mal pestifero ha cundido  
 Que apenas ha dejado miembro sano,  
 Por descuido se ha todo corrompido  
 Cabeza, cuerpo, piernas, braso, y mano:  
 Pero para cumplir lo prometido  
 Volver quiero a cantar mi canto llano,  
 Que aunque he subido ya a tan alto trono  
 En canto llano canto, y bajo tono.

Huyendo van los nuestros todavía  
 Y el orgulloso bárbaro tras de ellos,  
 Que de ver tan infame cobardía  
 El ánimo y la furia creció en ellos:  
 Y no porque a los últimos heria  
 Fué parte para un punto detenellos,  
 Ni el ver caido a Juan de Balmaseda  
 Ni que otro compañero entre ellos queda.

Juntos a la ciudad todos llegaron,  
 Mas en llegando ya a la entrada de ella,  
 El ánimo perdido recobraron  
 Los nuestros con temor de no perdella:  
 A la canalla bárbara enfrenaron  
 Y a su pesar hicieron detenella,  
 Que a no mostrarles pechos de diamante  
 Lleváransela toda por delante.

En viendo a los católicos que vuelven  
 Con el ánimo nuevo que han cobrado,  
 Los pérfidos apostatas revuelven  
 Y tiéndense por todo el verde prado:  
 En un parecer todos se resuelven  
 Que es llevarse los bueyes y el ganado,  
 Los caballos que estaban en la vega  
 Y en no dejar estancia ni bodega.

Lleváronselo todo de camino  
 Sin dejar en el campo cosa alguna,  
 Robaron la bodega, estancia y vino  
 Del capitan Juan Albarez de Luna:  
 Victorias han tenido de continuo  
 Gozando de su próspera fortuna,  
 Que siempre la han tenido de su parte  
 Y al iracundo y encendido Marte.

A las seis justamente de la tarde,  
 Al trasmontar la luz del claro día,  
 Cuando el fuego de Febo ménos arde  
 Ni el bárbaro escuadron no parecia;  
 Con temor de que el infido no aguarde  
 A la española y triste compañía,  
 La escolta llegó al pueblo libremente  
 Sin encontrar al bárbaro potente.

Pusieron fin al tierno y triste llanto  
 Y alivio a la fogosa y dura pena,  
 Al horrendo temor al grande espanto  
 De que la ciudad toda estaba llena:  
 Pero despues de haberse puesto el manto  
 La noche oscura lóbrega y serena,  
 Quedando de un color solo las flores,  
 Vinieron los ausentes pretensores.



Don Juan Rodulfo vino con la plaza  
 De sargento mayor del reino todo,  
 Y luego el otro dia ordena y traza  
 De cercar la ciudad a piedra y lodo:  
 Las casas del cabildo, iglesia y plaza  
 Fortifica y repara de tal modo,  
 Que pudieran estar allí seguros  
 Mas que dentro de los troyanos muros.

La victoriosa gente dió la vuelta  
 A ganar mas renombre fama y loa,  
 Y con intento y voluntad resuelta  
 De quemar la bodega de Gamboa:  
 Ordena que una escuadra vaya suelta  
 Al pasage del rio, y la canoa  
 Que la quemen al punto, y sin extremo  
 Degüellen sino se alza a Michilemo.

En cuanto intenta y quiere le sucede  
 Tan cabal tan medido y tan al justo,  
 Que la fortuna todo le concede  
 Cortado al mismo talle de su gusto;  
 Y tanto cuanto quiere tanto puede  
 El orgulloso bárbaro robusto,  
 Pues no intentó jamas alguna cosa  
 Que fácil no le fuese y provechosa,

Como veremos claro en la presente,  
 Y lo hemos visto en todas las pasadas,  
 Y no quedará en ellas solamente  
 Que aun no son las mas horridas llegadas:  
 Pero como llegase aquesta gente  
 A ejecutar las ordenanzas dadas,  
 Hallan en la bodega descuidados  
 A un vecino de Ongol y dos soldados.

Pusiéronse los tres en resistencia  
 Defendiendo con ánimo la vida,  
 Por saber que no tiene la clemencia  
 Con esta gente bárbara cabida;  
 Pero como era grande su potencia  
 Y la ventaja fuera desmedida,  
 Aunque mostraron pecho y brazo fuerte  
 No pudieron librarse de la muerte.

Quemaron la bodega en un momento  
 Y el fuego se emprendió de tal manera,  
 Que desde el bajo y último cimiento  
 Al punto se encendió hasta la cumbrera;  
 Y como le ayudaba el recio viento,  
 Y la furiosa rábida Mejera  
 De su parte también sopla y atiza,  
 En breve se volbió toda en ceniza.

Alzóse la soberbia y varia gente  
 Del brabo Michilemo y Biobio,  
 Quitaron el pasage, barca y puente  
 Al rauda, caudaloso y ancho rio:  
 Nabalvurí de bravo no consiente  
 Que una hora esté su ejercito valdío,  
 Que como gente nueva se le ofrece  
 Mas la soberbia y ánimo le crece.

Corriendo el campo tala cuanto halla,  
 Abrasa, quema, corta sin sosiego,  
 No deja cosa en él de vitualla  
 Que toda se la entrega al vivo fuego:  
 Pretende a la ciudad necesitalla  
 Y estando que lo esté, cercalla luego  
 Y apretar a los nuestros de manera  
 Que nadie entre ni salga de ella fuera.

Mas cuando mas soberbio el indio estaba  
Mas bravo, mas inchado, y mas pomposo,  
Y mas en su fortuna confiaba  
Y en su potente ejército copioso:  
Cuando ménos al hispéro estimaba  
Y de él estaba ménos temeroso,  
Un caso les sucede áspero y fuerte  
En que se vió en los brazos de la muerte.

Que como estaba ya desvanecido  
Y puesto en lo mas alto de la cumbre  
Por dos victorias solas que ha tenido,  
Como es de vencedores la costumbre,  
Con ánimo soberbio y atrevido  
Al señalar la nueva y clara lumbré  
Del hijo de Latona en lo mas alto,  
A la ciudad de súbito dió asalto.

Por entender que estaban descuidados  
Los españoles de ella y divididos,  
O en sus alojamientos apartados  
Y no, como lo estaban, recojidos,  
Se fué con solamente los soldados  
Mas bravos, mas valientes y atrevidos,  
Que en número llegaron a trescientos,  
De nobles y de honrosos pensamientos.

Pero como ya estaba de otra suerte  
Cercada de muralla y en defensa,  
Cabildo, iglesia, plaza, digo, y fuerte  
El bárbaro no pudo hacerla ofensa;  
Mas ántes como suele estar la muerte  
A donde el hombre nunca jamas piensa,  
Allí con ella muchos encontraron  
Cuando ménos en ella imaginaron.



Estaba lo demas del pueblo vaco  
 Por no poder estar allí seguros,  
 Así los enemigos dieron saco  
 A cuanto estaba fuera de los muros:  
 Mas como la codicia rompe el saco  
 Y romperan con ella montes duros,  
 Siguiéndola los indios se derraman  
 Y en los desvanes altos se encaraman.

Dejaron junto al muro poca gente  
 Con quien los españoles se entretengan,  
 Y para que con ánimo valiente  
 Si salieren a fuera los detengan  
 Mostrando con valor altiva frente  
 De modo que no pasen sin que vengan  
 Con ellos a batalla y dura prueba  
 Y a los que estan robando con la nueva.

Muy luego los hispanos conocieron  
 La poca fuerza de ellos y el engaño,  
 Así con furia bélica salieron  
 Jugando apriesa todos de calcaño:  
 A defender el paso se pusieron  
 Con un furor diabólico y estraño,  
 Aquellos que quedaron de resguardo  
 Mostrando pecho y ánimo gallardo.

Delante de los suyos largo trecho  
 El bravo Pailaguala se adelanta  
 Desnudo, mas no de ánimo, su pecho,  
 Que a mas de dos celtíberos espanta:  
 El cuento de la pica y pié derecho  
 Con ligereza grande en tierra planta  
 Bajando el hasta larga con denuedo  
 Poniendo a los de mas ánimo gran miedo.

En medio de la calle se atraviesa  
 El iracundo bárbaro importuno,  
 Jugando de la pica tan apriesa  
 Que tiempo ni lugar no dió a ninguno:  
 Pero blandiendo una hasta dura y gruesa  
 Con la pujante fuerza que Neptuno  
 Cuando le mueve el bravo cierzo guerra,  
 El capitan Vallejo con él cierra.

Del encuentro primero le derriba  
 Y trabuca de espaldas en el suelo,  
 De vida, del aliento, de alma priva,  
 De gloria, de esperanza y de consuelo:  
 A aquel que la perdió cayó de arriba  
 Abajo a visitar en raudo vuelo  
 A donde verá claro el desengaño  
 Y de su error idólatra el engaño.

En viéndole los suyos sin aliento  
 La faz difunta, la color perdida,  
 Con mas miedo y temor que sufrimiento  
 Anticipan sin tiempo la huida:  
 Creció el vigor orgullo y ardimiento  
 En la gente de España esclarecida,  
 Y hacen en los contrarios cruel estrago  
 De su temeridad en justo pago.

Los unos y los otros van huyendo  
 A la vuelta del barrancoso rio,  
 Y los hispanos bélicos siguiendo  
 Con denuedo, valor, ánimo y brio:  
 Ya van los enemigos conociendo  
 Su atrevimiento y loco desvarío,  
 Y maldiciendo el hado triste y fuerte  
 Que en tal trance les puso y de tal suerte.

Va el sargento mayor Don Juan delante  
 Haciendo riza cruel con cruda mano,  
 Tan bravo, tan valiente, tan pujante  
 Que no hay quien se le oponga en todo el llano:  
 Síguele Juan Pulgar y su ayudante  
 Vallejo, Alvaro Nuñez, Maturano,  
 Juan de Agurto, don Pedro la Barrera,  
 Gonzalo Rodriguez, Córdova, Olivera.

Una legua siguieron el alcance  
 Los bravos españoles raudamente:  
 Perdió Nabalvurí en aqueste trance  
 El tercio de su mas lucida gente:  
 El estuvo tambien a punto y trance  
 De perderse con ella de imprudente:  
 Cosióle adarga, cota, cuerpo y braso,  
 De un bote duro el jóven Juan Tuaso.

Los demas fueron rotos y heridos  
 Rasgadas las entrañas y los pechos,  
 Despedazados, tristes, abatidos  
 Y de vergüenza rábida desechos:  
 Que como pocas veces son vencidos  
 Ni a volver las espaldas estan hechos,  
 Sienten en mayor grado la huida  
 Que perder en batalla el alma y vida.

¿Que griegos, que franceses, que romanos  
 Ó que gente del mundo belicosa,  
 Ni que godos, flamencos, o africanos,  
 Osaran emprender tan ardua cosa,  
 Que a ciento y veinte y cinco castellanos,  
 Siendo gente tan brava y tan famosa,  
 Estando tras de muros bien armados  
 Acometan trescientos desarmados?



Pocos dias despues de este volvieron  
 Con mas temeridad que valentía,  
 Segunda vez al pueblo acometieron  
 Estando ausente el grande autor del dia:  
 Pero como ganarle no pudieron  
 Por el mucho valor que dentro habia,  
 A todo cuanto estaba en lo de afuera  
 Abrasan con furor y llama fiera.

Quiero antes que del todo se consuma,  
 Pues yo en decirlo solo me consumo,  
 Volver a Santa Cruz mi débil pluma  
 Que no hay allá en efecto tanto humo:  
 Y no pretenda nadie ni presuma  
 Lo que yo no pretendo ni presumo,  
 Que suceso ninguno verdadero  
 Que se quede olvidado en el tintero.

Ni entienda que es pasion la que me obliga,  
 Ni que por aficion ménos me obligo,  
 Para que la verdad llana no diga  
 Como en todo lo dicho atras la digo:  
 Que por haber persona que la siga  
 Y yo la digo, trato en esto y sigo  
 Me siguen y persiguen cautelosos,  
 Trapaceros, falsarios y envidiosos.

Entiendo que es, señor, notable falta  
 Decirla en parte donde nunca se usa,  
 Que como en esta de ella hay tan gran falta  
 Decirla cualesquiera se reusa:  
 Pues ved si adonde no hay virtud tan alta  
 Si la discordia o guerra estará infusa,  
 Que a donde no hay verdad no habrá justicia  
 Ni paz, ni amor, ni fé, ley, ni amicicia.

Mas diga quien dijere que yo trato  
 Verdad de que mi historia va amplia y llena,  
 Y aquel que le pesare envíese el plato  
 Del modo que el proverbio antiguo suena:  
 Pues es de ella el trasunto ella y retrato,  
 No hay para que reciba nadie pena,  
 Y no es razon, ni justo la reciba  
 De que la verdad justamente escriba.

Pues como vió Jofré de tal manera  
 Que van los varios casos sucediendo,  
 Profundo mira bien y considera  
 Lo presente y pasado revolviendo:  
 Despues de haberlo visto, delibera  
 Su pretendido fin al fin siguiendo,  
 Que el pueblo de su puesto se moviese  
 A parte do mas cómodo estuviese.

Aprueba con razones y sustenta  
 Que adonde está que estaba mal seguro,  
 Por que para los trances que hay de afrenta  
 No tiene casa fuerte ni alto muro:  
 Y que es la gente poca, aunque es de cuenta,  
 Y el peligro en que estan horrendo y duro,  
 De bastimento falto y municiones  
 Y por hacer algunas prevenciones.

Dice, pues, con aquesto que si acaso  
 Con el barco el amigo se levanta,  
 Que quedaran tomándoles el paso  
 Con la sogá y cuchillo a la garganta:  
 O que si por desdicha, suerte o caso  
 El pérfido su campo a vista saca,  
 Que les quitará el agua y la salida  
 Y con eso despues tambien la vida.

Así que le parece temerario,  
 O vano parecer y loco intento  
 Aguardar allí el golpe del contrario  
 Y el miserable y triste fin violento;  
 Pero que es conveniente y necesario  
 Antes que todo venga en rompimiento,  
 Ni el sospechoso amigo se declare  
 Que con tiempo el futuro se repare.

Ejemplo manifiesto nos ha dado  
 Para que remedemos lo presente,  
 Michilémo en haberse rebelado,  
 Cosa que nunca hizo eternamente:  
 Pues ¿como estar en esta confiado  
 Siendo tan novelera y varia gente,  
 O como tendré en ella confianza  
 Siendo cual es amiga de mudanza?

Pues antes que este tiempo vuele y pase  
 Volemos y pasémonos con tiempo,  
 Que el buen tiempo es razon se mida y tase  
 Para que no nos falte despues tiempo:  
 Por que si el tiempo a tiempo nos faltase  
 Y nos queremos ir despues sin tiempo,  
 Nos dará un temporal de tiempo incierto  
 Que no deje tomar con tiempo el puerto.

Del general el áspero mandato  
 La gente popular fué obedeciendo,  
 Prepara y adereza el aparato  
 Para le despoblar sin causa habiendo:  
 Ya revuelto anda todo y de rebato,  
 Todo es murmullo, trápala y estruendo,  
 Quien entra en casa, sale, vuelve, y torna,  
 Quien tienta, lia, envuelve, quien trastorna.



Quien grita, quien suspira, quien se queja,  
 Quien se aflige y angustia, quien se amarga,  
 Quien mira, quien coloca, y apareja,  
 Quien lamenta, quien llora, quien ya carga,  
 Quien el tercio tantea y empareja,  
 Quien busca cincha, lazo, o sobrecarga,  
 Quien con el lio sale, quien con caja,  
 Quien alza, quien no puede, quien se ataja.

Quien ata, quien aprieta, quien afloja,  
 Quien por llevarlo todo nada abarca,  
 Quien los trastos inútiles arroja,  
 Quien los hombros encoje y ceja enarca,  
 Quien suda, quien no puede y se congoja,  
 Y quien quisiera verse ya en la barca,  
 Quien parte, quien camina, quien se para,  
 Quien vuelve suspirando atrás la cara.

Quien se muerde los labios, quien la barba  
 Se tira con la una y otra mano,  
 Y quien con la certeza el suelo escarba  
 Haciendo cuentas fríbolas en vano:  
 Y quien cual las hormigas a la parva  
 Van y vienen cargadas con el grano,  
 Así del pueblo salen y otros entran  
 Y cargados los míseros se encuentran.

Ninguno anda despacio ni valdío  
 Cualquiera va cargado con su carga,  
 Al márgen del famoso Biobio  
 Ya sin aliento y fuerza la descarga:  
 Quien se mete con ella por el río,  
 Quien antes de llegar a él la alarga,  
 Quien con ella y consigo da en el charco  
 Por quererse arrojar con tiempo al barco.

Apriesa van pasando a la otra parte  
 Y quiere cada cual pasar primero,  
 Sin ser para estorbarlo alguna parte  
 El afligido y mísero varquero:  
 Era el espanto y miedo de tal arte  
 Que no quiere ninguno ser postrero,  
 Seguro estando todo quieto y llano,  
 Fuera del temeroso pueblo hispano.

La priesa y el cuidado fué de modo  
 Y la solicitud de quien lo manda,  
 Que en ménos de dos dias pasó todo  
 Con no poco trabajo a la otra banda:  
 El rio al pie del cerro hace un recodo  
 Cubierto con menuda arena blanda,  
 Allí estaba hecha una estacada  
 Mal hecha, mal segura, y mal trazada.

Tenia ya con tiempo apercibido,  
 Como de despoblar era su intento,  
 El cauto general y prevenido  
 Que se fortificase aquel asiento:  
 El sitio era arenoso y removido  
 Del áspero intratable y recio viento,  
 Y aun cuando el blando céfiro soplabá  
 El movedizo suelo levantaba.

¡Oh cuanto la pasión puede y obliga  
 A aquel que está de ella tocado,  
 A que la sin razón sin causa siga  
 Mostrando el pecho pésimo dañado!  
 Y quiere mas que el vulgo no lo diga  
 Aunque el mismo conozca que va errado,  
 Que tanto esta pestífera le ciega  
 Que a la misma verdad confunde y niega.

Yo sé que si Loyola no poblara  
 Contra la voluntad de alguna gente,  
 Que nunca esta ciudad se despoblara  
 Como se despobló tan facilmente:  
 Y que con mas calor se reparara  
 Pues tiempo y lugar hubo suficiente,  
 Para poderlo hacer y abastecerla  
 Y de lo necesario proveerla.

Demas de que en sus términos tenia  
 Maiz, cebada y trigo en abundancia,  
 Ganado de cualquiera especie habia,  
 Con otras muchas cosas de sustancia:  
 Pero como a ninguno le dolia  
 Prevencion no se hizo de importancia,  
 Que cuando está doliente la cabeza  
 Tambien el cuerpo lánguido empereza.

No falta quien en público sustente  
 Que esta ciudad convino despoblarse,  
 Sin dar razon para ello suficiente  
 Ni aun rastro de ella halle a que arrimarse;  
 Mas yo sé que otra cosa dentro siente  
 Y que ha venido ya a desengañarse,  
 Pues el tiempo nos ha desengañado  
 Y el daño que de hacerlo ha redundado.

No tiene ya remedio ni yo alabo,  
 Ni apruebo, ni condeno aqueste hecho,  
 No dé en la herradura y no en el clavo,  
 Alegue cada cual en su derecho:  
 Pasar quiero con tiempo al otro cabo  
 A ver el sitio blando y fuerte estrecho,  
 Que por no porfiar con el barquero  
 Hube de ser el último y postrero.



Apenas hubo todo allá pasado,  
 Cuando mandó Jofré y ordenó al punto  
 Se vayan los casados a poblado  
 Con hijos y mujeres todo junto:  
 Despues de haber a todos despachado  
 Buscaron otro sitio allí conjunto,  
 A donde con presteza se mudaron  
 Y otra estacada en breve levantaron.

En unos pantanales con madera  
 Levantaron apriesa un nuevo fuerte,  
 Mas no para que allí permaneciera,  
 Que bien se vió en su traza, modo y suerte  
 Cuando un enfermo muda cabecera  
 Es que anda ya arqueando con la muerte,  
 Y como está a la eterna de partida  
 No le da cosa gusto en esta vida.

Así andaban los nuestros arqueando  
 Para partir de allí con todo el resto,  
 Por lo cual no hallaban lugar blando  
 Ni gusto ni contento en algun puesto:  
 Estaban por minutos aguardando  
 Que dársele pudiera solo aquesto,  
 Respuesta o mandamiento de Vizcarra,  
 Para levar las áncoras y amarra.

Mas como el campo limpio quedó y raso  
 Y puerta franca abierta al enemigo,  
 Llano, libre, seguro, y ancho el paso,  
 Por despoblar el pueblo que atras digo,  
 Haciendo de los nuestros poco caso  
 Talcamavida, un cauteloso amigo,  
 Con silencio y secreto en tiempo breve  
 Juntó su gente el pérvido y aleve.

A vista de su tierra luego en frente  
 Pasado Biobio de esta parte,  
 Estaba de presidio poca gente  
 En un pequeño y flaco baluarte:  
 El bárbaro despacha ocultamente  
 De su escuadron belígero una parte  
 Para que con presteza, industria y maña  
 Dejen a pié a los milites de España.

Tenia, Talcamavida, por cierto  
 Que como los caballos les quitasen,  
 Que era imposible haciendo buen concierto  
 Que españoles algunos se librasen:  
 Por que en sacando el campo al descubierto  
 Y el fuerte al mismo punto les cercasen,  
 Los cojeran a pié entre las paredes  
 Cual suelen a los pájaros con redes.

Estaban los hispanos confiados  
 En estos alevosos y perjuros,  
 Y los caballos sueltos apartados  
 Paciando largo trecho de los muros:  
 Estando como digo descuidados  
 En el fuerte, los bándalos, seguros  
 Vieron que los caballos les llevaban  
 Y que en ellos apriesa caminaban.

Luego vieron venir tres escuadrones  
 Pasando a vado el ancho Biobio,  
 Y al fuego de sus bravos corazones  
 Herbir las aguas frías del rio:  
 No desmayan ni temen los varones  
 De ver tan temerario poderío,  
 Antes cuando mas número parece  
 Mas el orgullo bélico les crece.

Repáranse con tiempo y aperciben  
 Lo mas menesteroso y necesario,  
 Y en sus ardientes animos conciben  
 Sumo gusto y contento extraordinario:  
 Pesar de cosa alguna no reciben  
 Sino es de que se tarda ya el contrario,  
 Que siempre le parece a quien aguarda  
 Que a quien está esperando que se tarda.

Estaba cada cual puesto en su puesto  
 Por el caudillo de antes señalado,  
 Para tirar mas cierto y de manpuesto  
 El mosquete tenia ya asestado,  
 Cuando llegó el indómito dispuesto  
 De asaltar el castillo por un lado  
 Que el mas bajo de todos parecia,  
 A causa de un padrasto que tenia.

El capitan del fuerte estaba ausente,  
 Mas no fué necesaria su persona,  
 Que era Hernando de Andrade, su teniente,  
 Particular amigo de Belona:  
 El cual con pecho y ánimo valiente  
 Y digno de inmortal fama y corona  
 A los suyos esfuerza de tal arte  
 Que infunde en el mas flaco al fiero Marte.

Anímalos diciendo que no tengan  
 Espanto ni temor del barbarismo,  
 Aunque vean que en contra suya vengan  
 Todos cuantos estan en el abismo:  
 Y que con la mitad ellos se avengan  
 Por que a la otra mitad se atreve el mismo  
 Enviar con su brazo furibundo  
 Las ánimas dañadas al profundo.



En esto ya los bárbaros llegaban  
 Con ímpetu soberbio junto al fuerte,  
 Y para el duro asalto se aprestaban  
 Los de mas valor, ánimo y de suerte:  
 Los instrumentos bélicos tocaban,  
 A cuyo horrendo son la horrenda muerte  
 Acudió veloz, rápida y ligera,  
 Con Tesifone, Alecto, y con Mejera.

Comienzan el combate bravo y duro  
 La furia, la soberbia, el teson crece,  
 El suelo, cubos, fuerte, plaza, el muro,  
 El rio, el cerro, el llano, se estremece;  
 El cielo, el sol, el fuego, el aire puro,  
 Se turba, ofusca, cubre, y obscurece;  
 El muro cual aspid bravo se eriza  
 Con las flechas que el bárbaro graniza.

De retorno le vuelven los hispanos,  
 Aunque no tan espesas, duras balas,  
 Abaten los mas bravos y lozanos  
 El corazon, el ánimo y las alas:  
 Mas otros, mas coléricos y vanos,  
 Subir quieren arriba sin escalas  
 Por las fornidas picas gateando,  
 Y por el aire van tierra ganando.

Al estrépito grande y vocería  
 Al horrendo estallido de las hondas,  
 A todo la triste Eco respondia  
 De las quebradas cóncavas y hondas:  
 Dentro del fuerte trémulo caia  
 Lluvia de guijas lisas y redondas,  
 Tiradas de los infidos furiosos  
 A fuerza de sus brazos vigorosos.

No estaba el capitan Andrade ocioso  
 Que como capitan astuto manda,  
 Y ofende con su brazo vigoroso  
 Al indio que de bravo se desmanda:  
 Tambien Martin Melendez orgulloso  
 En el cuartel solícito él solo anda  
 Tan bravo, tan feroz, tan denodado  
 Que está seguro el fuerte de aquel lado.

Diez y seis horas justas pelearon  
 Con un furor diabólico y sanguino,  
 Los bárbaros al fin se retiraron  
 Despues que la cerrada noche vino:  
 Otros dos sin aqueste pelearon  
 Con el mismo teson y desatino,  
 Sin dejar solo un punto la baraja  
 Ni conocerse punto de ventaja.

Tres leguas de este fuerte rio arriba  
 Estaba el general Jofré alojado,  
 Aviso tuvo cierto y nueva viva  
 Que estaba de los bárbaros cercado:  
 Mandó que al mismo punto se aperciba  
 Alguna de su gente, y a Delgado  
 Que con ella socorra los del fuerte,  
 Antes que les dé el bárbaro la muerte.

Catorce solos fueron los soldados  
 Que osaron emprender tan alto hecho,  
 En muchos como en este señalados,  
 Varon cualquiera de animoso pecho:  
 No estaban los contrarios descuidados,  
 Pero a su pesar de ellos y despecho  
 Entraron en el fuerte los de España,  
 Dejando limpia en torno la campaña.

Que luego que vió el pérfido que entraron  
 En él los españoles francamente,  
 El cercó en aquel punto levantaron  
 Con temor de la nueva y brava gente.  
 Al general aviso despacharon  
 De todo lo pasado y lo presente:  
 Mandóles que al momento se voviesen  
 Antes que los contrarios revolviesen.

Tambien mandó que el fuerte desmantelen  
 Sin dilacion alguna al mismo instante,  
 Primero que los bárbaros le asuelen  
 Pues para sustentarle no es bastante:  
 Y que ellos en la noche obscura vuelen  
 Sin que rumor alguno se levante,  
 Y al suyo sin parar en órden vengan  
 Y que descuido alguno no le tengan.

Caballos envió, y para este efeto  
 A Pedro de Leon con mas soldados:  
 Volvieron con silencio y gran secreto  
 Sin ser de los contrarios infestados;  
 Pero por no se ver en tanto aprieto  
 Como él en que se vieron los sitiados,  
 Antes que vuelva la nocturna niebla  
 Al nuevo fuerte el general despuebla.

No quiso con algunos consultallo  
 Ni aguardar de Vizcarra el mandamiento,  
 Despues que ya estuvieron a caballo  
 Entónces descubrió a todos su intento:  
 Mas yo que en estos términos me hallo  
 A pié, cansado, flaco, sin aliento,  
 Para tener con ellos me es forzoso  
 Descansar o tomar algun reposo.

---



## Canto IX.

Desmantela el general Francisco Jofré el segundo fuerte. Anganamon asalta el fuerte de los Magues. Revélanse los indios de los términos de la Imperial: sale de la ciudad el capitán Andres Valiente con toda la mas gente de ella en alcance de los rebelados: muere con toda su gente: despacha la ciudad a pedir socorro a la de Ongol.

Quien de su parecer solo se fia  
En todo o en lo mas irá errado,  
Del modo que va el ciego sin la guia  
Por el camino de árboles cerrado,  
O cual suele el piloto hacer la via  
Sin aguja y timon yendo engolfado  
Que por la fantasía va y a tiento  
A solo el disponer de mar y viento.

En todo y en la guerra mayormente  
Es el consejo al hombre necesario,  
El cual debe tomar el que es prudente  
Y por guia llevarle de ordinario:  
Mas él que no le admite es imprudente,  
Confiado, soberbio, temerario,  
Falto de entendimiento y de cordura,  
Pues tendrá por contraria a la ventura.

Que la fortuna y ella favorecen  
 Y en las adversidades dan la mano  
 A los que de consejo se guarnecen,  
 Y el áspero camino le hacen llano:  
 El nombre de prudentes bien merecen  
 Aquellos que imitaren mas a Jano,  
 Y con tiempo reparan y previenen  
 Que las victorias de esto siempre vienen.

Las cuales no tendrá de ningun modo  
 El tépido remiso y descuidado,  
 Porque importa tener cuidado en todo  
 Y prevenir en todo con cuidado:  
 Quien sabe prevenir antes de todo  
 No se verá despues necesitado,  
 Y el que hace las justas prevenciones  
 No pondrá su opinion en opiniones.

Que a nadie el vulgo pésimo perdona,  
 Que como de maldades está lleno,  
 Lo malo y feo en público pregona,  
 Y calla y obscurece lo que es bueno:  
 No queda estado alguno de persona  
 De que no hable el rústico sin freno,  
 Y mas cuando algun blanco ve y sujeto  
 Es cuando apunta y habla el indiscreto.

Su objeto no a de dar al envidioso  
 El hombre que es de suerte, lastre y vaso,  
 Para que de él hable el malicioso  
 De vicios lleno y de virtud escaso:  
 Ni será en ningun caso presuroso  
 Que de serlo quien digo en este caso,  
 Por despoblar sin causa tiempo ni órden  
 Ha sido causa de mayor desórden.

Que gran parte del daño sucedido  
De esto solamente ha redundado,  
De haber sin ocasion desguarnecido  
Este segundo fuerte y despoblado:  
Si se hubiera dos horas detenido  
Y sin tiempo no hubiera madrugado,  
Socorro le llegara suficiente  
De buena, de lucida y brava gente.

Porque el gobernador mandó y previno,  
Que de Penco y Chillan luego saliese  
El número de gente que convino,  
Y adonde el general estaba fuese:  
Encontróle el socorro en el camino  
Por que antes que Fetonio pareciese,  
Salió del flaco fuerte a largo paso  
Por entre niebla obscura y campo raso.

Jofré al gobernador escrito habia  
Y su parecer solo despachado,  
Qué despoblar con tiempo convenia  
Por cuanto andaba el bárbaro alterado:  
Mas como la respuesta no venia  
Y el hivierno furioso era llegado,  
El fuerte despobló ántes que cargasen  
Las aguas, y los pasos les cerrasen.

A la salida de él y de Timbreo  
Encontró la gallarda y brava gente,  
Que con fogoso y bélico deseo  
Al fuerte iba marchando raudamente:  
Pareciéndole que era devaneo,  
Y el socorro que le iba insuficiente,  
Sin atender al público provecho  
Con el resto a Chillan se fué derecho.



Sintió el gobernador, como era justo,  
 No haber del órden suyo hecho caso,  
 Y que siguiendo el suyo y propio gusto  
 En caminó a Chillan el raudo paso:  
 No fué poca la pérdida y disgusto  
 Que recibió este reino de este caso,  
 Que de haber despoblado como digo  
 Creció mas el furor del enemigo.

Los Cuyunches quedaron agrabiados  
 De que sin haber causa los dejasen,  
 Y con los enemigos empeñados,  
 Pues ved si era razon que se agrabiasen:  
 Sirvieron a Loyola de soldados  
 Y como a muchos de ellos degollasen  
 Quedaban con temor de la venganza,  
 Por ser mayor la indómita pujanza.

Los míseros sucesos de allá arriba,  
 La turbacion confusa, el sobresalto,  
 Y la violencia bárbara y esquiva,  
 Me obligan que a Cauten pase de un salto:  
 Anganamon con mano vengativa  
 Al fuerte de los Magues dió un asalto:  
 Estando los de dentro descuidados,  
 Fueron sin resistencia degollados.

Con un granado ejército orgulloso  
 El campo corre el bárbaro y rodea,  
 Vengando con su brazo vigoroso  
 La muerte de su dama Millarea:  
 No intenta cosa alguna el victorioso  
 Que no le salga al fin como desea,  
 Con un furor violento crudo y ciego  
 Lo lleva todo a hecho, a sangre y fuego.

Despachó a los de paz embajadores  
 Mandándoles que se alcen sin tardanza,  
 Y sean de su patria defensores,  
 Sino que tomará de ellos venganza:  
 Pues conocen del tiempo los favores  
 Que les da con su próspera mudanza,  
 Que de él ántes que pasen se aprovechen  
 Y que su libertad no la desechen.

De temor muchos de ellos sacudieron  
 El yugo duro y áspero del cuello,  
 O por que el tiempo afable conocieron  
 O por que voluntad tubieron de ello:  
 Otros en gran secreto respondieron  
 Que ocasion buscaran para hacello,  
 Y no la perderan en ningun modo  
 Por el precio mayor del mundo todo.

En cumplimiento, pues, de esta promesa  
 La gente de Maquegua cautelosa,  
 Hizo primero que se alzase, presa  
 En alguna de España belicosa,  
 Que como verdad, ley, ni fé profesa,  
 Ni tiene lealtad jamas en cosa,  
 A siete castellanos dieron muerte  
 Que de presidio estaban en un fuerte.

Amigos los Maqueguas eran nuestros  
 Sin querer revelarse vez alguna,  
 Y soldados muy prácticos y diestros,  
 Pero al fin mas mudables que la luna:  
 En viendo nuestros hados tan siniestros  
 De Anganamón siguieron la fortuna,  
 Haciendo al duro suelo que se esponje  
 Con la sangre del bravo Martín Monge.

Conocen los demas por experiencia  
 De Españoles la pérdida y ruina,  
 Y que su alcazar alto y excelencia  
 Para venir al suelo se declina:  
 Viendo de Anganamon la gran potencia  
 De seguirle cualquiera determina,  
 Pero con gran silencio lo trataban  
 Hasta que el tiempo llegue que aguardaban.

No fué el concierto y trato tan secreto,  
 Que de la rebelion escandalosa  
 Aviso el capitan tubo en efeto  
 De la bárbara gente cautelosa:  
 A revocar el áspero decreto,  
 Antes que se declare mas la cosa,  
 Salió de la ciudad Andres Valiente  
 Con toda la granada y noble gente.

Iba a Rangalican, y en el camino  
 Supo como Boroa se alteraba;  
 Volver a Boroa el paso le convino  
 Y dejar el primero que llevaba:  
 Pretendian hacer que pierda el tino,  
 Que era lo que el indómito trataba,  
 Para le divertir de aquesta suerte  
 Hasta traerle al trance de la muerte.

En llegando a Boroa tuvo nueva  
 Que a darla solo vino una estafeta,  
 Que al fuerte donde estaba Villanueva  
 El furibundo bárbaro le aprieta,  
 Y que la gente amiga anda de leva  
 Para se revelar y muy inquieta,  
 Y que estan en gran riesgo los cristianos  
 Aguardando el remedio de sus manos.



Salió al socorro de él Andres Valiente  
 Con furor iracundo y repentino,  
 Dejó en Boroa parte de su gente  
 Que dejarla en el fuerte le convino:  
 Habia caminado justamente  
 Una de las tres partes del camino,  
 Cuando los enemigos de Claroa  
 Asaltaron el fuerte de Boroa.

Defienden con valor el recio asalto  
 Los invencibles ánimos de dentro,  
 Haciéndoles bajar en raudo salto  
 A muchos de los réprobos al centro:  
 Y aunque con gran denuedo y valor alto  
 Resistian los nuestros el encuentro,  
 No sé como el fin de ello sucediera  
 Si el capitan Valiente no volviera.

Oyó las voces grandes y alarido,  
 Y del polvo flamígero el estruendo,  
 Que en el opaco bosque y monte erguido  
 Retumbaba la voz del son tremendo:  
 Volvió como era lícito al ruido  
 El acicate rígido batiendo,  
 Pero cuando los bárbaros le vieron  
 El asalto dejaron y huyeron.

Allí se averiguó por caso cierto,  
 Con número bastante de testigos,  
 Que vieron pelear al descubierto  
 Con los nuestros los ínfidos amigos:  
 Por donde se entendió mas no fué incierto  
 Ser los unos como otros enemigos;  
 Así viendo el peligro en que se hallaba  
 A la ciudad de todo aviso daba,

Pidiendo que al momento se juntasen  
 En el cabildo el clero y seculares,  
 Y que al acuerdo y cónclave llamasen  
 A todos los monásticos reglares:  
 Y que con santo celo le avisasen,  
 Sin las causas mirar particulares,  
 Pero atendiendo al general provecho,  
 Lo que mas le convenga a su derecho.

Luego que su demanda justa vieron  
 Los prelados, el clero, y regimiento,  
 Todos juntos a un tiempo respondieron  
 Que a la ciudad la vuelta dé al momento:  
 Que pues tan claramente conocieron  
 De los dañosos Boroas el intento,  
 Que sin aguardar mas se vuelva y guarde  
 La ciudad, que eso importa y que no tarde.

Que pues que los Maqueguas se han alzado  
 Sin ser a tal impulso compelidos,  
 Y los de Boroa y otros declarado  
 Que es claro que estan todos corrompidos;  
 Y con presteza importa y gran cuidado  
 Estar en tales trances recogidos,  
 Pues al presente en riesgo está, se venga  
 Y para lo futuro se prevenga.

Dentro de un cuarto de hora despacharon  
 El parecer de todos y el aviso,  
 Con dos indios amigos le enviaron,  
 Porque a sus manos fuese en un proviso:  
 En el fuerte de Boroa le hallaron  
 Mas partirse de allí luego no quiso,  
 Dos dias mas sin causa se detubo  
 Para la perdicion que despues hubo.

De Valdivia salió este mismo día  
 Para ir a la Imperial Liñan de Vera,  
 A traer plomo y pólvora venia  
 Que falta estaba de esto esta frontera:  
 Trece solos llevó en su compañía,  
 Mas cuando fueran mas lo mismo fuera,  
 Que mal puede guardarse un hombre humano  
 Del traidor que está en casa quieto y llano.

Tres veces cuatro leguas caminaron  
 En cosa de diez horas raudamente,  
 A Queule rio planífero llegaron  
 Cuando Febo se entró en el occidente:  
 En dos barcas los siete al fin pasaron,  
 Y el capitan y resto de la gente  
 Sin pasar se quedó por que ya el cielo,  
 Cubierto estaba del nocturno velo.

O por que el padre eterno lo dispuso  
 Permitiéndolo así de esa manera,  
 O Cloto no tener aun lleno el uso,  
 O el Atropos a mano su tijera,  
 O fué que su ventura se antepuso  
 Porque no pase allá Liñan de Vera  
 Y los seis que con él allí quedaron,  
 Que de la parca horrible se libraron.

Los otros siete míseros soldados  
 Sin recelo ninguno ni sospechas  
 Aquella noche fueron hospedados  
 Del cacique en su casa aunque era estrecha:  
 Estaban ya los Queules congregados  
 Y recibido ¡oh pérfidos! la flecha  
 Para se rebelar y alzar el cuello,  
 Pero aguardaban causas para ello.



Mas como esta ocasion ella se vino  
 Tan buena y a propósito a sus manos  
 Para su intento pérfido y malino,  
 No quisieron perderla los tiranos:  
 Mediado habia la noche su camino  
 Y en dulce sueño estaban los hispanos,  
 Cuando llegó la bárbara canalla  
 Con la resolucion de ejecutalla.

No fueron de los crédulos sentidos  
 Los incrédulos, pérfidos y malos  
 Por estar ocupados los sentidos  
 De Morfeo en los últimos regalos:  
 En cera se encontraron convertidos  
 Y a porrazos horrísonos y a palos  
 Les hicieron pedazos las cabezas,  
 Y de los duros cascos blandas piezas.

Cual suelen los tiznados caldereros  
 Batir con vehemencia una caldera,  
 De los golpes que dan los indios fieros  
 Así retumba el son de esa manera:  
 En oyendo el estruendo los guerreros  
 Que atras quedaron con Liñan de Vera,  
 Por no verse en el trance que se vieron,  
 Para Valdivia rápidos volvieron.

Los traidores queulenses despacharon  
 El aviso y cabezas a la sierra  
 De los siete españoles que mataron  
 Debajo de amistad dentro en su tierra:  
 Todos las recibieron y alteraron  
 Contentos y gritando ¡guerra! guerra!  
 Mueran mueran los pérfidos cristianos,  
 De nuestra patria próspera tiranos!

Alzáronse de todos los primeros  
 Los prácticos Cautenes y ladinos  
 Cansados de sufrir los desafueros  
 De sus encomenderos y vecinos;  
 Que de labrar los cóncabos mineros  
 Y de otros mil horrendos desatinos  
 Estaban macilentos y apurados,  
 Y de los españoles enfadados.

El lúcido fulgente autor del año  
 Del antártico polo estaba ausente,  
 Cuando a la rebelion y nuevo daño  
 Principio dió esta variable gente:  
 A dos hombres y a, Malta, un hermitaño  
 Gran siervo del señor y penitente  
 Con bárbaro furor y airado intento  
 Les dieron muerte cruel y fin violento.

En los caminos ásperos y estrechos  
 En cienegas, pantanos, en quebradas,  
 Pusieron estos bárbaros a trechos  
 Tres armadas cuadrillas emboscadas:  
 En los mogoles, cerros, y repechos,  
 A la vista unas de otras amparadas,  
 Atalayas que avisen prestamente  
 Si vuelve a la ciudad Andres Valiente.

Quitaron las canoas del pasage  
 Al rio de Cauten manso y fondoso,  
 A la vista del pueblo al desparage  
 Un escuadron le puso poderoso:  
 Hicieron en su bárbaro language  
 Aqueste parlamento ponzoñoso:  
 "Al tiempo, al plazo, al término has llegado  
 Para pagar las deudas de contado.

"Mañana morireis sin falta alguna  
 Embusteros tiranos invasores,  
 Hoy podeis solo ver el sol, la luna,  
 Las estrellas, el cielo; el campo, y flores:  
 Que ya nos favorece la fortuna  
 Contra vosotros, pérfidos traidores."  
 Diciendo aquesto, corren, vuelven, cruzan,  
 Y en tropel ordenado escaramuzan.

Quedóse la ciudad maravillada,  
 De ver la novedad de aquella gente,  
 Y de la alteracion jamas usada  
 Ni de ella imaginada eternamente:  
 Pero viéndola junta y alterada  
 Y el peligro en que estaba tan urgente  
 Una pieza disparan rimbombante  
 Por que el capitan venga vigilante.

Ya venia Valiente caminando  
 La vuelta de Cauten con gran presteza,  
 Cuando el eco en los montes retumbando  
 Oyó de la respuesta de la pieza:  
 No quiso ir, a los suyos aguardando  
 Que atras habian quedado una gran pieza,  
 Con los que allí venian a su lado  
 Caminó a la ciudad acelerado.

Creyendo que los infidos purenes  
 Descubierta se hubiesen cerca de ella,  
 O que el Anganamon y Pailaguenes  
 Como suelen vinieran a ofendella;  
 No entendió que los pérfidos cautenes  
 Rebelado se hubiesen contra ella,  
 Por esto se partió cual raudo viento  
 Que al imprudente engaña el pensamiento.



Cuando le vió venir el atalaya  
 Aviso de ello dió a la turba multa,  
 En entrando en sus términos y raya  
 Salió del puesto a donde estaba oculta:  
 Tomáronle los pasos dando vaya  
 Como es costumbre de esta gente insulta,  
 Ofende con sus lenguas ponzoñosas  
 En las duras batallas sanguinosas.

Al rio de Cauten llegó Valiente,  
 Mas como ya no estaba en él la barca  
 Ni tiene vado en él, balsa ni puente  
 Ni en toda su rivera ni comarca,  
 Arrojóse en el rio incautamente  
 Huyendo de los filos de la Parca,  
 Mas como iba herido y todo armado  
 En el rio acabó el mísero ahogado.

Y como los demas iban llegando  
 A do estaba la bárbara potencia  
 Uno a uno los iba degollando  
 Sin resistir la pérfida violencia:  
 Cristobal Conde pasó el rio a nado  
 Apesar de la idólatra inclemencia,  
 El solo se libró aunque mal herido  
 Por ser mas ágil, suelto y atrevido.

Dos o tres de los últimos guerreros  
 Se libraron tambien de nuestro bando,  
 Que como vieron muertos los primeros  
 A la Rica volvieron galopando:  
 Valióles los caballos ser ligeros  
 Y el irse a tan buen tiempo retirando,  
 Que por no verse en pasos tan estrechos  
 Trocaron las espaldas con los pechos.

Si vinieran los nuestros recojidos  
 Con el recato y órden de soldados,  
 No fueran del contrario acometidos,  
 Ni de sus crudas manos degollados;  
 Pero como venian divididos  
 Y del horrendo trance descuidados  
 Fenecieron así tan tristemente,  
 Por ser precipitado Andres Valiente.

Fué aquesta grande pérdida y quebranto  
 La mayor que este reino ha padecido,  
 De donde ha redundado todo cuanto  
 En todo lo de arriba ha sucedido:  
 Y el jueves de la cena sacrosanto  
 Que el redentor del mundo fué vendido  
 Para que fuese obrado aquel misterio  
 Con que nos libertó del cautiverio,

Gran parte acabó aquí de los vecinos  
 De la propia ciudad y forasteros,  
 Por justos juicios, altos y divinos  
 Y sus desaforados desafueros.  
 No son de gloria, fama, ni honra dinos,  
 Por no haber muerto como caballeros  
 Ni es justo ni razon que aquí los nombre,  
 Pues no correspondieron con el nombre.

¡Oh cuanto fué el dolor y las querellas,  
 La turbacion, las voces, los lamentos,  
 De las dueñas, las viudas, las doncellas,  
 Los clamores horrísonos, y acentos!  
 Punzaban con el llanto a las estrellas,  
 Turbaban los confusos elementos,  
 Pidiendo al soberano rey del cielo,  
 Para tan grande lástima consuelo.

Lloraron por su pueblo aquestos dias  
 Con tiernos y afligidos corazones,  
 Cual hizo el gran profeta Jeremias  
 Por la ciudad de Dios lamentaciones:  
 Contritas, tristes, pálidas, y frias,  
 Iban a las tinieblas y estaciones,  
 Por la pasion de Cristo y suya propia,  
 Derramaban de lágrimas gran copia.

Los pocos hombres que quedaron de ella  
 Lamentaban con órgano mas bajo  
 Llevando al tiple de ellas y querella  
 Un disonante y triste contrabajo:  
 No hay mas que llanto horrendo dentro de ella  
 Insufribles angustias, y trabajos  
 Aflicciones inmensas y dolores,  
 Voces horrendas, disonos clamores.

Estaba el criador y rey del mundo  
 En la iglesia mayor solo encerrado,  
 Con sentimiento fué y dolor profundo  
 Al fuerte luego al punto trasladado,  
 Por que si del contrario furibundo  
 El templo santo fuese profanado,  
 No llevasen de Cristo el cuerpo sacro,  
 Ni de su madre santa el simulacro.

Estubo en la capilla y oratorio  
 Del obispo famoso de Cisneros  
 Los dias que fué gloria el purgatorio,  
 Y de el sacó a los santos prisioneros  
 Despues que en el sagrado consistorio  
 De nuestros padres míseros primeros  
 Se decretó el perdon y alzó el destierro  
 Pagando Dios la culpa de su yerro.



Llevaron juntamente allí a su madre  
 Con suma devocion y reverencia,  
 Pidiéndole que pida al alto padre  
 Que los mire con ojos de clemencia:  
 Puso un devoto suyo y su cofrade  
 Mucha solicitud y diligencia  
 Para que la sagrada vírgen pura  
 Fuese a estar con el hijo allí segura.

Los oficios divinos de este dia  
 Con gran solemnidad y sentimiento  
 El mismo celebró cual convenia  
 Y adornó el relicario y monumento:  
 Despues con ansia intensa y agonía  
 Recojió de la iglesia el ornamento  
 Que un punto no sosiega ni se para  
 El presbítero Pedro de Guevara.

Hecho pues el divino sacrificio  
 Hicieron lista y muestra de la gente,  
 Los españoles e indios de servicio  
 Llegaron a seiscientos justamente;  
 Y para el duro, bélico ejercicio  
 Catorce hubo con armas solamente:  
 Con clérigos y viejos desarmados  
 A noventa llegaron numerados.

Con toda diligencia y gran cuidado  
 Metieron en el fuerte algun sustento,  
 Antes que el enemigo rebelado  
 Les viniese a quitar el alimento:  
 Estaba el pueblo de él necesitado  
 Y falto de cualquiera bastimento,  
 Que todo en las estancias le tenían  
 Por ser cuando las mieses se cogian.

Tendió la negra noche el velo oscuro  
 Privando de la luz a los mortales,  
 Los pocos españoles en el muro  
 Velaban por sus términos iguales:  
 Dejaron en sus casas por seguro  
 Los indios de servicio desleales,  
 Mas ellos por quitarse de contiendas  
 Alzáronse con todas las haciendas.

Lleváronse las mas preciosas joyas  
 Las preseas mas ricas y estimadas,  
 En las quebradas ínfimas y hoyas  
 Las dejaron ocultas y enterradas:  
 Pasaron a Cauten despues cual boyas  
 A avisar a las gentes rebeladas,  
 Cual al ganado va el hambriento lobo  
 Así fueron los bárbaros al robo.

Metieron la ciudad a saco mano  
 Sin haber español que la defienda,  
 Entregóse el apóstata y tirano  
 Sin defensa ninguna en la hacienda:  
 Hallaron del licor que halló Tano  
 Cantidad de botijas en la tienda  
 Del prevenido y práctico Macuelas,  
 Que fué para el furor vivas espuelas.

A su contento y gusto se brindaron  
 Y cual hizo el primero que le puso,  
 Los bárbaros con él se embriagaron  
 Del sentido y razon perdiendo el uso:  
 Pero el término viendo a que llegaron  
 Una india ladina se dispuso  
 A hacer una aguda estratagema  
 Industriosa, sutil, grave, y suprema.

Al fuerte fué la bárbara envaidora  
 Finjiendo que iba triste y sollozando,  
 Y dió por nueva cierta la traidora  
 Que estaban dos mil indios aguardando:  
 Así del fuerte salen a deshora,  
 O así con vigilancia estan velando  
 Con órden que si algun descuido hubiesen  
 Qué a cualquiera ocasion acometiesen.

Pero que ella de lástima movida  
 Y del amor que tiene a los hispanos,  
 Vino a darles aviso apercibida  
 De que no la sintiesen sus hermanos:  
 Criada era esta pérfida y nacida  
 Entre los españoles y en sus manos,  
 Ladina de razon, y así le dieron  
 Crédito y el aviso agradecieron.

La india se volvió y salió encubierta  
 Y fué a la bacanal y dulce escuela,  
 La palabra pasó en el fuerte alerta  
 Téngase gran cuidado con la vela:  
 Despues llegó y llamó un indio a la puerta  
 Diciendo en baja voz al centinela,  
 Que avise al capitan y de seguro  
 Para que entre con él dentro en el muro.

La ronda de ella aviso dió al teniente  
 El cual con presta diligencia y maña,  
 Alistó y puso en órden a su gente  
 Por si traicion sutil fuese y maraña:  
 Abrieron un postigo cautamente  
 Puestos a punto todos los de España,  
 Por donde el indio entró y fué conocido  
 Que en la misma ciudad era nacido.



Gaspar era su nombre del ladino,  
 El cual con dulce término y suave,  
 Con estilo fecundo y peregrino  
 Aquesto dijo el mozo en tono grave:  
 "De vuestro hado y mísero destino  
 No es la parte menor la que me cabe  
 Que por la fe sagrada que mantengo  
 Que es mayor la que yo, señores, tengo.

"Al sumo Dios presento por testigo,  
 Que es el amor que os tengo quien me obliga,  
 Para que con amor y fé de amigo  
 Un aviso importante os traiga y diga:  
 Dad crédito, señor, a lo que digo  
 Sin qué mi dicho nadie contradiga  
 Ni entienda que es mi trato fraudulento,  
 Pues vengo con buen celo y sano intento.

"Digo que estan los bárbaros tendidos  
 Sin sentido, borrachos, y beodos,  
 Embriagados todos y perdidos,  
 Y si vais les dareis la muerte a todos.  
 ¡Oh varones de España esclarecidos!  
 Heróicos descendientes de los godos,  
 No perdais la ocasion, tomad venganza  
 De esa gente perversa sin tardanza.

"Vamos, vamos, venid, yo iré delante  
 Que no hay en la ciudad quien nos ofenda,  
 Dad materia a la fama resonante  
 Porque el mundo la vuestra claro entienda:  
 Mirad que la ocasion es importante,  
 Asidla con presteza de la rienda,  
 Que el varon que la halla buena y pierde  
 No es de seso maduro sino verde."

Del aviso y la plática admirados  
 Quedaron los de España y temerosos,  
 Confusos, encojidos, alterados,  
 Creyendo que eran tratos ardidosos,  
 Y que de los rebeldes obstinados  
 Como perversos, malos, alevosos,  
 Era enviado el indio y mensajero  
 Creyendo le creyesen de ligero.

Al aviso primero se arrimaron  
 Que dió la india bárbara ladina,  
 Por verdadero y cierto lo afirmaron,  
 Y el indio que pretende su ruina:  
 Despues el caso cierto averiguaron  
 Y fué que la india pérfida y malina  
 Para librár su gente usó aquel modo,  
 Y que verdad el indio dijo en todo.

Incitados los bárbaros del vino  
 Que a semejantes casos los incita,  
 Quemaron del beatico Agustino,  
 Patron de esta ciudad, la santa hermita:  
 Con el mismo furor luciferino,  
 Alzando una espantosa y grande grita,  
 A toda la ciudad pusieron luego  
 Sin perdonar los templos vivo fuego.

La llama, el humo, el fuego, las centellas,  
 Las voces, el estruendo, el alarido,  
 Llegaban a las últimas estrellas,  
 Formando allá un horrísono ruido:  
 Nunca el fuego llegó tan cerca de ellas  
 Cuando a la heróica fábrica de Dido,  
 El ejército bélico romano  
 Se le entregó a la furia de Vulcano.

Cuando el claro luciente rey de Delo  
 Mostró su luz fulgente en los collados,  
 Los altos edificios por el suelo  
 Estaban de los templos consagrados:  
 Recibieron los nuestros pena y duelo  
 De ver los monasterios abrasados,  
 Y a una ciudad antigua y tan nombrada  
 Deshecha, consumida, y abrasada.

Cercados de temor, puestos en medio  
 De tantas y tan grandes aflicciones,  
 Sin esperanza alguna de remedio  
 Que aliviar les pudiese sus pasiones,  
 Antes que les pusiesen el asedio  
 Trataron que se nombren dos varones,  
 Que en fé de una cerrada noche obscura  
 A Ongol vayan a dar la nueva dura.

A dos famosos hombres eligieron  
 Personas de valor y conocidas,  
 Que a morir por la patria se ofrecieron,  
 Cual los heróicos Cébola y Leonidas:  
 Con gran denuedo y ánimo salieron  
 Sin temor ni estimar las caras vidas,  
 Que por la libertad de ella pusieran  
 Dos mil en sacrificio que tubieran.

Diré el viage de ellos adelante  
 Y el paso en que se vido el uno estrecho,  
 El socorro que a tiempo fué y bastante  
 Pero de poco fruto ni provecho:  
 Que aquí es fuerza dejarlo y que no cante  
 Que la garganta, voz, órgano y pecho,  
 De tanto porfiar se me ha cerrado  
 Y de anhelito estoy necesitado.

---



## Canto X.

Llegan los embajadores a la ciudad de Ongol: el gobernador despacha al maese de campo Gomez Romero por mar con el socorro para la Imperial: los nuevamente rebelados de ella piden favor a Anganamón para sitiarla: rebélase la provincia de Calla-Calla: pone cerco Anganamón a la dicha ciudad: pide a los españoles de ella que se den a buena guerra.

Grandes nombres y famas adquirieron  
Por sus heróicos hechos y ganaron  
Aquellos semidioses que pusieron  
La vida por su patria que ensalzaron:  
Cualquiera gloria y honra merecieron  
Y los blasones altos que alcanzaron,  
Pues por su gran valor y para ejemplo  
Estatuas les pusieron en el templo.

Muchas cosas hicieron los antiguos  
De que noticia tienen los modernos  
Por la querida patria, por amigos  
Por su ley, por su rey, por su gobierno:  
Confirman esto el mundo de testigos  
Con sus heróicos pechos sempiternos  
Ensalzando sus famas y naciones  
Como los Decios, Mucios y Cipiones.

Malciades, Orestes, y Teseo,  
 Temístocles, Horacio, el gran romano  
 Marco Curcio, Damon, Niso, y Opleo,  
 Codro, Pitias, Timanta, Coriolano:  
 Lelio, Pilades, Asinta, Tolomeo,  
 Don Esteban Millan el Toledano,  
 Y otros muchos varones de altos nombres  
 Que al mundo eternizaron sus renombres.

La misma gloria y títulos merecen  
 Estos indios de Chile y mas loores  
 Pues por su cara patria ellos padecen  
 Muertes, penas, afanes, y dolores:  
 Y con lo que mas todos se engrandecen  
 Es preciarse de ser sus defensores,  
 Pues quieren mas perder la dulce vida  
 Que verla de españoles oprimida.

Aquesto en general todos pretenden,  
 Y no ser tributarios ni pecheros,  
 Que estrañamente sienten y se ofenden  
 Sugetarse a varones estrangeros:  
 Aquestas causas son las que defienden  
 Sin tener mas franquezas ni otros fueros,  
 Que como son gallardos y lozanos  
 No quieren sugetarse a los hispanos.

Tambien merecen ser aquí asentados  
 Con esta famosísima cuadrilla  
 Y entre otros mas heróicos y nombrados,  
 Don Baltasar y el padre Lagunilla:  
 Estos son los valientes y esforzados  
 Que a lástima movidos y a mancilla,  
 De la Imperial salieron con intento  
 De padecer por ella fin violento.

Cuando los claros rayos bordadores  
 Del lúcido fulgente y crespo Apolo  
 Bordaban el ocaso de colores  
 Dando la luz entera al otro polo,  
 Y en el nuestro los varios de las flores  
 Reducido se habian a uno solo,  
 Salieron los nombrados mensageros  
 En dos caballos rápidos ligeros.

Con no poco trabajo ni cuidado  
 De verse en tales trances y apretura  
 Caminaron a paso apresurado  
 El resto todo de la noche obscura:  
 Cuando se vió la luz del sol dorado  
 En una gran montaña y espesura  
 El rastro desmintiendo se emboscaron  
 Y a la nocturna sombra allí aguardaron.

Luego que la siguiente noche vino  
 Y cubrió con su manto el hemisfero  
 El comenzado y áspero camino  
 Volvieron a seguir como primero:  
 Cuando se vió el lucero cristalino  
 Del alba clara claro mensagero  
 Don Baltasar de Osorio a su caballo  
 No pudo de cansado meneallo.

Cuatro leguas de Ongol no mas estaba  
 Y en el mayor peligro y riesgo puesto,  
 Cuando al caballo el ánimo faltaba  
 Perdiendo de las fuerzas todo el resto;  
 Pero el Padre frai Juan al fin llevaba  
 Mas alentado el suyo, agil, y presto,  
 En viendo en tal estado al compañero  
 De él se arrojó cual pájaro lijero,



Diciéndole que en él luego subiese  
 Y apriesa en paso largo caminase,  
 Porque antes que el rey del fico saliese  
 A Ongol siendo posible que llegase:  
 Y despues que la nueva en él la diese  
 Con número de gente se tornase,  
 A la parte y lugar do le dejaba  
 Que allí en un monte espeso le aguardaba.

La mañana mas clara y de consuelo  
 De mas contento, gloria y regocijo  
 Que fué cuando del alto rey del cielo  
 Resucitó el eterno y sacro hijo,  
 Cuando su clara faz mostró el de Delo  
 Llegó don Baltasar a Ongol y dijo,  
 De Valiente y su patria el mal suceso  
 Y de su grande pérdida el proceso.

Contó como a frai Juan de Lagunilla  
 A pié lo dejó solo y emboscado  
 En un espeso monte y a la orilla  
 De adonde Ongol estuvo antes poblado:  
 Fue Juan Ortiz de Araya y su cuadrilla  
 Y en un pequeño término abreviado  
 Llegó a donde frai Juan estaba cuando  
 Le andaban ya los bárbaros buscando.

Por el reciente rastro le buscaban,  
 Cual al venado suelen los ventores,  
 A donde estaba el fraile ya llegaban  
 Cuando llegaron nuestros corredores:  
 Pudieron con la priesa que llevaban  
 Y alentados caballos de colores,  
 Sacarles a los pérfidos profanos  
 La presa buena de las crudas manos.

A dos valientes bárbaros prendieron  
 Que el rastro de los dos habian seguido,  
 Dentro del mismo monte los cojieron  
 Donde el padre frai Juan quedó escondido:  
 A la ciudad a priesa se volvieron  
 Y de cuanto en Cauten ha sucedido  
 Avisan a Vizcarra prestamente,  
 Con un bárbaro amigo diligente.

A Penco llegó el presto mensagero  
 Y visto de Cauten el triste estado,  
 Para que se repare el venidero  
 En general consulta fué acordado  
 Que fuese el capitan Gomez Romero,  
 Varon en muchos trances aprobado,  
 Con un tercio de prácticos guerreros  
 A castigar los indios noveleros.

A Valdivia ordenaron que se fuese  
 Por el salado campo de Neptuno,  
 Y que en llegando allá que apercibiese  
 Los soldados sin reservar ninguno:  
 Y luego a la Imperial socorro diese  
 A pesar del indómito importuno,  
 Y a todos los demas favor y ayuda,  
 Y adonde menester fuere que acuda.

De maese de campo el nombre honroso  
 Le dieron con el título debido  
 Por ser igual en todo y tan famoso  
 A Julian aquel de su apellido:  
 Comision y poder llevó copioso  
 Amplio, lleno, bastante, y muy cumplido,  
 Para que de la hacienda real gastase  
 Cuanto a su real servicio le importase.

Con la plaza mayor de los sargentos  
 Don Francisco salió de Valenzuela,  
 Caballero de honrosos pensamientos  
 Nacido en la marcial y dura escuela:  
 A la furia inclemente de los vientos  
 Entregaron la blanca y naval vela,  
 Por el rumbo derecho parten luego,  
 Hirviendo el charco túmido a su fuego.

Con viento fresco en popa se partieron  
 Contrastando las ondas de Nereo,  
 El puerto al cuarto día descubrieron  
 De Valdivia y el fin de su deseo:  
 Sin detenerse mas por él subieron  
 Y a la ciudad se van sin mas rodeo;  
 En lo mas abrigado manso y hondo  
 Alargaron las áncoras al fondo.

Echaron a la mar la barca luego,  
 Y así como llegaron a Valdivia  
 De Marte se entibió el ardiente fuego,  
 Y para el suyo Venus los alivia:  
 Que adonde halla entrada el niño ciego  
 Otro cualquier calor presto lo entibia,  
 Que adonde está este pérfido encerrado  
 No quiere dar lugar a mas cuidado.

En pasatiempos, fiestas, en regalos,  
 En lascivos deleites y amorosos,  
 En banquetes espléndidos y malos  
 Se entretienen en ocios pegajosos:  
 En los vicios son ya Sardanapálos,  
 Y de ágiles y prestos perezosos,  
 Que de la misma suerte les avino  
 Cual en Capua el ejército Braguino.



Aquí es a donde Marte quedó asido  
 En las sutiles redes de Vulcano,  
 Que con tanto primor habia tejido  
 Y fabricado el mismo de su mano:  
 De su consorte asiento patria y nido,  
 Mas ameno que el fresco Cipriano  
 Albergue de su hijo el dios vendado,  
 Aquí mas que en su reino respetado.

Quédense en torpes vicios sepultados,  
 Que yo quiero pasar de aquí a otra parte  
 Huyendo de los pésimos soldados  
 Que siguen del dios ciego el estandarte:  
 Volver quiero a Cauten do estan cercados  
 Los mártires y olífices de Marte,  
 Pues tengo en el principio prometido  
 De no cantar hazañas de Cupido.

Despues que la ciudad toda quemaron  
 Y la purpurea luz del alba vino,  
 Los bárbaros feroces la dejaron  
 Mitigada la fuerza ya del vino:  
 A Anganamon la nueva despacharon  
 De cuanto con Valiente les avino,  
 Y del estado mísero en que estaba  
 La miserable gente que quedaba.

Con esto le enviaron juntamente,  
 Como en recordacion de vasallage,  
 Un próspero agradable y gran presente  
 De lo mejor habido en el pillage,  
 Y el caballo y las armas de Valiente  
 Con un vestido rico a nuestro trage,  
 Y mas dos españoles en prisiones  
 Para que vengue en ellos sus pasiones.

Rogándole con esto venga al punto  
 A hacer con su ejército el estrago  
 En el pueblo, cual hizo al de Sagunto  
 El capitan famoso de Cartago:  
 Y que despues pondran su campo juntos  
 A Valdivia daran el mismo pago,  
 Y de Osorno, la Rica y la de Castro,  
 No dejaran memoria alguna o rastro.

Recibió Anganamon como tributo  
 El próspero presente y la embajada;  
 Delante de su ejército el astuto  
 Mandó que fuese luego relatada,  
 Y sin perder el tiempo ni un minuto  
 Ante él mandó que traigan a Quijada,  
 Que es uno de los dos soldados presos  
 Para informarse bien de los sucesos.

A quien el sagaz bárbaro pregunta  
 Que número será el de los cautivos,  
 Y que gente del pueblo es la difunta  
 Y los hombres que en él quedaron vivos;  
 Por que segun sospecha, cree y barrunta,  
 Que para los trabajos escesivos,  
 Que son pocos los que hay y desarmados  
 Y de todo favor necesitados.

Entendió el español el crudo intento  
 Del bárbaro ardidoso y su demanda,  
 Y que su intencion era y pensamiento  
 Con la insigne ciudad dar a la banda:  
 Así le respondió al mismo momento  
 Que de españoles hay dentro una banda  
 Bastante a defendella y ofendellos,  
 Y a Xerges cuando fuera en contra de ellos,

Por estar reparada y bastecida  
 De bastimientos, armas, municiones,  
 Y de lo necesario, y guarnecida  
 De valientes y prácticos varones,  
 Y demas de la gente referida  
 En semejantes trances y ocasiones  
 Frailes, clérigos, jóvenes, ancianos,  
 Tomaran todos armas en las manos.

Oida la agudísima respuesta  
 Del jóven español discreto y cauto,  
 Mandó venir su gente en órden puesta  
 Como es costumbre de ellos al coyauto:  
 Sentados a su modo en la floresta  
 Los capitanes todos con el llauto,  
 Insignia del oficio prehemminente  
 Anganamon propuso lo siguiente.

"Famosos capitanes esforzados,  
 De quien la cara trompa de la fama  
 Vuestros heroicos hechos señalados  
 En el trópico Antártico derrama,  
 El deseo que tengo y los cuidados  
 De vuestra libertad, es quien me inflama,  
 Obliga, mueve, incita, y apresura,  
 A no perder el tiempo ni ventura.

"Bien sabeis el suceso venturoso  
 Que los Cautenes bravos y lozanos  
 Han tenido, y estrago sanguinoso  
 Que han hecho en esos pérfidos tiranos;  
 Pues de todo su ejército copioso  
 Quedaron vivos solos dos cristianos,  
 Que son aquestos dos que veis delante,  
 Victoria en estos tiempos importante.



"Pues ha podido gente desarmada  
 Alcanzar a ganar tan gran victoria,  
 Sin ser en la milicia ejercitada,  
 Méenos de fama, nombre, ni memoria,  
 Mejor podeis vosotros con la espada  
 Eternizar al mundo vuestra gloria,  
 Siendo como sois todos tan famosos  
 De esfuerzo, fuerza y ánimos fogosos.

"En las armas estais ejercitados  
 De que siempre os preciasteis como buenos,  
 En la guerra, en trabajos apurados  
 Con que el nombre ensalzais de pailagüenos,  
 De vuestros altos hechos señalados  
 Las historias estan y libros llenos,  
 Con lo cual vuestros nombres se engrandecen  
 Y entre los mas heroicos resplandecen.

"Dad sujeto a la fama nuevamente  
 Y materia a los nuevos escritores,  
 Para que en lo futuro y lo presente  
 Canten de vuestros méritos loores:  
 Antes que el tiempo pase floreciente  
 Que tanto nos ayuda con favores,  
 De él nos aprovechemos y hagamos  
 Por donde mayor gloria merezcamos.

"Ya veis de la manera traza y suerte  
 Que estan los españoles recojidos  
 En la Imperial, metidos en un fuerte,  
 Necesitados, tristes, y afligidos:  
 Podemos facilmente darles muerte  
 Primero que sean ellos socorridos,  
 Por que en viéndose un dia o dos cercados  
 Se rendiran de sed y hambre apurados.

"No perdamos el tiempo venturoso,  
 Nuestra querida patria libertemos,  
 Que el lauro, triunfo, y título glorioso,  
 De defensores de ella ganaremos:  
 Mirad que cual Panículo el famoso  
 Dejar memoria eterna bien podemos,  
 Y famosos renombres soberanos  
 Cual Codro y otros célebres romanos.

"Conviene que allá vamos con presteza  
 Que suele muchas veces la tardanza,  
 La flogedad, descuido y la pereza  
 Que en el efecto cierto haya mudanza;  
 Que a donde la fortuna ve tibieza  
 Tibiamente ella muestra su pujanza,  
 Mas cuando ven los hombres al contrario  
 Allí es a donde acude de ordinario.

"Con la solicitud presta y cuidado  
 Que tuvo Julio Cesar el famoso,  
 Ganó renombre eterno de soldado,  
 De fuerte, de valiente, de animoso:  
 Cipion el que fué de Africa nombrado,  
 Si al peno no siguiera presuroso,  
 Victoria tan famosa no alcanzara  
 Ni fama tan escelsa no dejara.

"Así que, valentísimos guerreros,  
 Con la deliberada diligencia  
 Y con tan esforzados compañeros,  
 Llegar pienso a su altífica escelencia:  
 Mostrad de vuestros brazos los aceros,  
 Sacudamos la torpe negligencia,  
 Mirad que los trabajos perfecciona  
 Y quilata con ellos la persona.

"Yo estoy cierto, señores, y seguro  
 Que la victoria está segura y cierta,  
 Y que con vuestro esfuerzo y brazo duro  
 Abrireis para ella franca puerta,  
 Que no es el de Milan su flaco muro  
 Para que la tengamos por incierta,  
 Y aun cuando fuera al dicho semejante  
 Para mas vuestro brazo era bastante.

"Cuanto mas que por cierta cuenta hallo  
 Que no son los cristianos aun cincuenta,  
 Y esos no tienen arma ni caballo,  
 Decrépitos los mas y no de cuenta:  
 Por que el fuerte no vamos a cercallo  
 Mayor hizo Quijada aquesta cuenta,  
 Que yo lo conocí en su mustia cara  
 Que es la que mas lo intrínseco declara.

"De señoras, viudas y doncellas  
 Bien se yo que es el número crecido,  
 Y que es justa razon servirnos de ellas  
 Como ellos de las nuestras se han servido:  
 Podremos engendrar hijos en ellas  
 Ya que las nuestras de ellos han parido,  
 Que pues así las suertes se han mudado  
 Jugaremos con ellos al trocado."

En esta borrachera o parlamento  
 Hicieron, estos bárbaros varones,  
 Entre ellos general repartimiento  
 De las damas, conforme a sus blasones:  
 Y teniendo por cierto ya su intento  
 Movieron sus escuadras y escuadrones,  
 Con valerosos ánimos y pechos  
 De allí a la Imperial fueron derechos.



En el valle espacioso se alojaron  
 Que está entre la ciudad y Pailachaca,  
 De donde para el pueblo caminaron  
 A la angustiada gente a dar matraca:  
 De diferente suerte les hallaron  
 Y no como pensaron ellos flaca,  
 Que ya se habian de armas pertrechado  
 Y cuatro cubos altos levantado.

Hicieron de las pieles de novillos  
 Fuertes y defensivos coseletes  
 Y de los mismos cueros no sencillos  
 Celadas, grebas, golas, capacetes:  
 Por orden de los prácticos caudillos  
 En breve aderezaron diez mosquetes  
 Y mas de treinta y tantos arcabuces,  
 Lanzas, dalles, templones, y gorguces.

En casa del factor del rey hallaron  
 De pólvora afinada tres botijas,  
 Antes del fuego allí las enterraron  
 Con balas, cuerdas, y otras varatijas;  
 Agua cuanta pudieron encerraron  
 Y llenaron con tiempo las vasijas,  
 Cinco escuadras hicieron de la gente  
 De a diez y nueve todas justamente.

En los cuatro traveces se pusieron  
 Cuatro de las nombradas compañías,  
 Los nombres a los cuatro cubos dieron  
 De las cuatro sagradas cofradías,  
 Los estandartes de ellas los tendieron  
 Encima de ellos con entrañas pías,  
 La puerta de la quinta fué el asiento  
 Con el guion del santo sacramento.

Los ancianos, los frailes, y ordenantes,  
 Los clérigos, mancebos, los soldados,  
 Con firmes pechos y ánimos constantes  
 Estaban a morir determinados:  
 Entretanto los bárbaros pujantes  
 Aguardaban los nuevos rebelados,  
 Los cuales otro día en la floresta  
 Se congregaron para mas gran fiesta.

Todos los mas famosos de la tierra  
 Sin interes ni paga y a su costa  
 A la fama y zumbido de esta guerra  
 Veloces acudieron por la posta:  
 Desde la grande Ninguida, alta sierra,  
 Hasta el furioso mar o brava costa  
 Ningun varon quedó como pudiese  
 Que a aquesta borrachera no viniese.

Con fausto aplauso y pompa se visitan,  
 Los unos a los otros y saludan,  
 Ya en el brindar apriesa se ejercitan,  
 Ya no saben do están ni adonde acudan,  
 Ya riñen, ya vocean alto y gritan,  
 Ya descansan, ya caen ya el vapor sudan  
 Ya Ceres anda suelta y Baco sobra,  
 Ya la diosa de Pafos fuerza cobra.

En medio de esta turba grande y trulla  
 Andaba don Felipe Ladmo, puesta  
 Una alba, estola, cingulo, y casulla,  
 Solemnizando el infido la fiesta,  
 Que como andaba todo tan de bulla  
 Y la canalla bárbara compuesta,  
 Con ricas vestiduras y estimadas  
 El pérfido salió con las sagradas.

Cacique de Tolten era este y rico,  
 Ladino, poderoso, y estimado,  
 Criado entre españoles desde chico,  
 De ellos querido el bárbaro y honrado:  
 Cual otro Baltasar aqúeste inicuo  
 Los vasos de su templo ha profanado,  
 Y todos los sagrados ornamentos  
 Menospreciando el culto y sacramentos.

Por ser hombre de mucha suerte y tomo  
 Respetado de muchos y querido,  
 Por eleccion fué electo mayordomo  
 De la iglesia mayor de su partido;  
 Mas como vió el estrago hecho, y como  
 Se habia nuestro crédito perdido,  
 No quiso en rebelarse ser postrero,  
 Mas fué en apostatar este el primero.

En esta fiesta y junta el bando inculto  
 Con gran cuidado y mucha diligencia  
 En público trataron y en oculto  
 Que a Anganamón den todos la obediencia:  
 Con un cucurro bárbaro y tumulto  
 La gente rebelada en su presencia  
 De general el título le dieron  
 Y a su mandado todos sometieron.

No descansa la turba ni sosiega  
 En la célebre fiesta y borrachera,  
 Y tanta gente pérfida se llega  
 Que apenas cave toda en la ribera,  
 Con regocijo grande se congrega  
 La natural de allí y forastera  
 Y bajo de amistad y fé jurada  
 Quedó la turba multa congregada.



Todos ellos hicieron juramento,  
 Sin alguno quedar de la canalla,  
 Que hasta dar a los nuestros fin violento  
 No dejaran la lanza ni la malla:  
 Acabado este largo parlamento  
 Despacharon apriesa a Calla-calla,  
 Provincia de Valdivia, embajadores  
 Haciéndoles del todo sabedores.

De esta provincia bélica y remota  
 Ninguna gente vino a aquesta junta,  
 De que la congregada se alborota  
 Y alguna novedad de ella barrunta,  
 O que tuerce del rumbo la derrota  
 Por estar a Valdivia tan conjunta,  
 Pues así la palabra prometida  
 Sin causa ni razon la ven rompida.

Aquí vereis, señor, muy claramente  
 Las maldades, engaños, las traiciones,  
 Las sutiles cautelas de esta gente,  
 Y el odio pertinaz en sus pasiones,  
 En cuanto alumbra Febo refulgente  
 Y en todas las antárticas regiones,  
 Traicion nunca se vió jamas como esta,  
 Ni gente para ella mas dispuesta.

Quintolien en oyendo la embajada  
 Allí luego a los seis embajadores  
 Con dura mano y con soberbia airada,  
 Las cabezas cortó como a traidores:  
 Y con industria pérfida y malvada  
 Las llevaron dos indios corredores  
 A Valdivia y presentan al teniente,  
 Por que el corregidor de ella está ausente.

Diciéndole que aquellos seis vinieron  
 De parte de los pérfidos a alzallos,  
 Con toda la embajada que trajeron  
 Enviando con ella a amenazallos;  
 Pero que rebelarse no quisieron  
 Por ser del rey católico vasallos,  
 Así que ya dejando el viejo oficio  
 De nuevo vuelven al real servicio.

Recibióle la paz que antes se habia  
 Calla-calla sin causa rebelado,  
 Y a decir le envió que agradecia  
 El presente y la nueva paz que ha dado:  
 Mas viendo Anganamón la rebeldía  
 De Quintulien al punto ha despachado  
 La mitad de su ejército violento  
 A degollar el bárbaro sangriento.

Pero tubo Andres Perez de esto aviso,  
 Que entónces en Valdivia era teniente,  
 A don Alonso le envió al proviso  
 Que en los llanos estaba con la gente.  
 A buscarlos salió y con grande aviso  
 Marchó toda una noche raudamente,  
 Tres leguas los halló de Calla-calla,  
 Donde trabó con ellos la batalla.

Hizo en los enemigos cruel estrago,  
 Y aunque fué esta batalla tan famosa  
 De ella ni de otras seis mencion no hago  
 Por no me detener en cada cosa:  
 Mas despues de les dar el justo pago  
 La vuelta dió a Valdivia presurosa,  
 A do llegó despues tambien Romero  
 Con el tercio que fué por mar ligero.

Habiendo allí por cierto averiguado  
 El serlo el general levantamiento,  
 Y que la paz que Quintulien ha dado  
 Era falsa traicion y fingimiento,  
 En consulta quedó determinado  
 Que para que sean de otros escarmiento,  
 Se haga luego un ejemplar castigo  
 En el fingido y cauteloso amigo.

Para lo cual mandaron que se fuese  
 Don Alonso con fuerza de soldados  
 A los llanos a donde luego hiciese  
 Juntar a los traidores combocados,  
 Y a socorrer la Rica se partiese  
 Con noventa españoles esforzados  
 Romero, y en llegando a Calla-calla  
 Junte tambien la pérfida canalla.

Al teniente dejaron ordenado  
 Que en la misma ciudad sin que se diga  
 A los ladinos prenda con cuidado  
 Por ser tambien con ellos en la liga,  
 Y el propio dia que quedó asignado  
 En las tres partes, con rigor se siga  
 El castigo propuesto y con presteza  
 Cabeza no quede alta de cabeza.

Mas llegado Romero a Calla-calla  
 Mudó de parecer por parecerle  
 Que estaba quieta toda la canalla,  
 Y ser gran crueldad así ofenderle:  
 Hizo la ejecucion no ejecutalla  
 Y el riguroso brazo suspendelle  
 Decirle Quintulien ¡o cruel perjurio!  
 Que estaba todo lo demas seguro.



Pero que de Quinchilca a la otra parte  
 No pase que esta alzado certifica,  
 Y que no ha de poder ni será parte  
 A socorrer sin mas gente a la Rica:  
 Vista la relacion de allí se parte  
 Y rauda sin parar apriesa pica,  
 El socorro dejó y volvió a los llanos,  
 Y a Quintulien catorce castellanos

Para que en Calla-calla residiesen,  
 Y un fuerte de madera levantasen,  
 Donde los naturales se metiesen,  
 Y de los enemigos reparasen,  
 Y que los españoles estubiesen  
 Juntamente con ellos y guardasen,  
 Haciendo frente al bárbaro pujante  
 Por que no los ofenda ni levante.

Pocos dias despues que allí quedaron,  
 Estando descuidados los hispanos,  
 Debajo de amistad los degollaron  
 A todos, ¡o traidores inhumanos!  
 Cabezas, piés, y brazos les cortaron,  
 Y del hecho contentos y lozanos  
 A donde Anganamon estaba fueron,  
 Y con aplauso allí les recibieron.

Alentados con esta buena suerte  
 Amenazando al mundo, a tierra, y cielo,  
 Animosos caminan para el fuerte  
 Haciendo estremecer el duro suelo  
 Y a los de dentro de él y aun a la muerte,  
 Segun iban los bárbaros de vuelo,  
 Coléricos, soberbios, arriscados,  
 Orgullosos valientes y ordenados.

El campo con el suyo se cubría  
 Y el cielo con el polvo que levantan,  
 Con la espantosa grito y vocería  
 Los animales sordidos espantan:  
 Con gallardo desnudo y bazaría  
 Algunos fanfarrones se adelantan  
 Dando muestra y señales del asalto  
 Llevando el brazo fuerte y mazo en alto.

En tres cuarteles fuertes anchurosos  
 Alojaron su ejército y legiones,  
 Sirviéndoles de muros y de fosos  
 Las tapias de los altos paredones:  
 Y con valientes ánimos fogosos  
 Se acercaron los bravos escuadrones,  
 Poniendo al español en tanto estrecho  
 Cuanto era del contrario el ancho pecho.

Estando así los nuestros apretados  
 Con el áspero fuerte y duro asedio,  
 Tras de unos paredones levantados  
 Anganamon se puso calle en medio  
 Diciendo en altas voces, a sus soldados:  
 "Españoles perdidos, si remedio  
 Y libertad quereis, yo os la aseguro  
 Si le dais para hablar de aquí seguro.

"Al caudillo decid de aquesa gente  
 Que pues tiene la vida breve y corta,  
 Si la quiere alargar que atentamente  
 Una razón me escuche que le importa."  
 En oyendo la plática el teniente  
 A sus soldados bélicos reporta  
 Y al bárbaro responde que bien puede  
 Hablar, seguro que él se lo concede.

El general salió de adonde estaba  
 De dos o tres no mas acompañado,  
 Mas cerca de los muros se llegaba  
 Para poder hablar mas descansado:  
 Las razones que dijo interpretaba  
 Un faraute mestizo rebelado,  
 Pérfido, proditor, malo, proterbio,  
 Y aquesto dijo el bárbaro soberbio:

"Si lástima y piedad no me moviera  
 Ni el intenso dolor que me ha movido,  
 De vosotros jamas no pretendiera  
 Recibir ni aceptar ningun partido:  
 Que bien con este ejército pudiera  
 Haberos totalmente consumido,  
 Y no fuera el hacerlo grande cosa  
 Ni para mi otra mas dificultosa.

"Sin mirar los trabajos y aflicciones  
 Que en vuestro tiempo próspero nos disteis  
 Ni la larga prision ni a las prisiones  
 En que sin causa alguna me tuvisteis;  
 Ni ménos las pasadas opresiones,  
 Ni el gran rigor con que nos oprimisteis,  
 Ni vuestras ordinarias injusticias,  
 Ni sobra de maldades ni malicias,

"Ni la grande crueldad ni muerte horrenda  
 Que disteis a la vida de mi vida,  
 A Millarea, dulce y cara prenda,  
 Prenda cara de mi la mas querida,  
 Que si antes que la cólera se encienda  
 Y la batalla rígida y reñida,  
 Veniros a hablar y aconsejaros,  
 Y con la paz sabrosa convidaros.



"Pues digo que os rindais luego vosotros  
 Sino quereis perder la vida amada;  
 Que mejor vivireis entre nosotros,  
 Teniéndola segura y descansada;  
 Que los pasados tiempos ya son otros  
 Y está toda la tierra levantada:  
 No tienen fuerza, no, ya los cristianos  
 Para poder sacaros de mis manos.

"Mejor os mantendremos en justicia,  
 A vosotros nosotros honraremos  
 Que a nosotros vosotros, y amicicia  
 Con mas voluntad fé y amor tendremos,  
 Que por vuestra ambicion y gran codicia  
 Padeceis las miserias que ahora vemos,  
 Pues jámas con lo bueno os contentasteis,  
 Ni la codicia y posca de oro hartasteis.

"Si con lo moderado, justo y bueno  
 Contentado os hubiérades, yo os digo  
 Que nunca en todo el término chileno  
 Tuvierades jamas indio enemigo:  
 Mas como sois amigos de lo ageno  
 Y agudos en el áspero castigo,  
 Acordamos sufrir antes la muerte  
 Que una vida vivir tan cruda y fuerte.

"Así por la impiedad vuestra y maldades  
 La inmensa magestad de Dios eterna  
 Os envía cual veis calamidades,  
 Por su justa justicia que es suprema:  
 Si vuestras perniciones y maldades  
 Y la codicia viérades interna,  
 El freno de razon os governara,  
 Y nadie de vosotros disparara.

"Pero como sin el os arrojastes  
En pos de vuestra mísera codicia,  
Los limitados términos pasastes  
De clemencia, piedad y de justicia;  
Pero ya que a los últimos llegastes  
De la vida y al fin de la malicia  
El partido aceptad que ahora os ofrezco,  
Pues de la que pasáis me compadezco."

La soberbia del bárbaro hinchado  
Puso a los españoles nuevo espanto,  
Y el nuevo parlamento delicado  
No poca confusion con nuevo llanto:  
La respuesta diré que dió el senado  
Con nueva voz, señor, y nuevo canto,  
Que para referir cosa tan alta  
Aliento, lengua, mano, y voz me falta.

---

## Canto XI.

Viendo Anganamon que los españoles no se quieren rendir, apereibida su gente, da el asalto: defiéndense valerosamente los españoles: retíranse los bárbaros con pérdida de muchos de ellos: vuelven el segundo día con mas valor a dar el segundo asalto: retíranse a la noche de él en la cual volvieron con artificios de fuego: queman gran parte del fuerte: otro día salieron de él los españoles y abrasan el alojamiento de los enemigos, los euales apretaron mas el cerco: estando los cristianos necesitados de agua, fueron socorridos del cielo milagrosamente.

Adonde no florece la justicia  
La paz allí tampoco permanece,  
Que como va creciendo la malicia  
La guerra y la discordia tambien crece:  
Conviértese largueza en avaricia,  
La verdad se desmaya y enflaquece,  
Los vicios solos son los que producen  
Y a ellos las virtudes se reducen.

En el reino do falta sobran males,  
En él la cruda guerra mas se esfuerza,  
No hay bonanza ni buenos temporales  
Todo se abrasa muda y vase en verza:  
Declara San Gregorio en sus morales  
Que es del pueblo la paz ella y la fuerza,  
Firmeza de la patria y la templanza,  
Libertad de la gente y la bonanza.



Tambien San Juan Crisóstomo la tiene  
 Por el fin o remate de la vida.  
 San Ambrosio que de ella justo viene  
 Condigno el premio al mérito y medida,  
 Y pena de la culpa igual que tiene  
 Cualquiera por su causa merecida.  
 San Isidoro afirma segun suena  
 Que es órden e igualdad que al hombre ordena.

La paz y la justicia se besaron  
 En un salmo el Profeta David dice,  
 Y adonde justicia hay otros trataron  
 Que será la República felice:  
 Pero que adonde de ella nunca usaron  
 Trabajosa, cansada, e infelice,  
 Porque sin ella se inficiona y rompe,  
 Y cual cuerpo sin alma se corrompe.

Dicen mas otros santos escritores,  
 Y por su boca propia el mismo Cristo,  
 Que a donde no hay justicia hay sinsabores,  
 Y no estará jamas el pueblo quisto:  
 Lo mismo que declaran los doctores  
 En este Reino claro lo hemos visto,  
 Que por no haber justicia de el se ausenta  
 La paz, y mas la guerra se acrecienta.

Aquí anda la verdad siempre abatida,  
 La concordia y la paz acobardadas,  
 Es la mentira pésima atrevida,  
 Las virtudes están aprisionadas,  
 La traicion es aquí favorecida,  
 La fé, la lealtad menospreciadas,  
 Los malos permanecen, a esos precian,  
 Y a los buenos por serlo menosprecian.

Aquí mueren de viejos los ladrones,  
 Aquí son los honestos ultrajados,  
 Aquí viven en paz los valadrones,  
 Y quietos los que están amancebados:  
 Aquí es el odio eterno y las pasiones,  
 Aquí son los incestos perdonados,  
 Adúlteros, nefandos, homicidas,  
 Cercenadores de honras y de vidas.

Aquí se engendra el fraude y la mentira,  
 Los falsos y perversos testimonios,  
 De aquí todo lo bueno se retira,  
 Aquí asisten continuo los Demonios;  
 En Dios no pone nadie aquí la mira,  
 Sino es en perturbar los matrimonios,  
 Aquí anda siempre suelto el apetito,  
 Y la razón cual pega en el garlito.

Por estas y otras causas que no trato,  
 Aunque tratar de todas bien pudiera,  
 Anda todo cual anda de revato  
 Y suelta la infernal cruel Megera:  
 Quisiérame aquí estar, señor, un rato,  
 Pero como enfadaros no quisiera  
 A largo lo que puedo el corto paso  
 Y por la brevedad por muchas paso.

Demas de que la historia cuando es larga  
 Y va tratando siempre de una cosa  
 Aunque sea verdad, pesada carga,  
 Desabrida, cansada, y enfadosa:  
 Y la que mas en fábulas se alarga  
 Es mas dulce, agradable, y mas gustosa,  
 Como al gusto de varios paladares  
 Las varias diferencias de manjares.

Pero como en razon no se consiente  
 Mezclar con la verdad las variedades  
 De fábulas, por ser tan diferente  
 Las unas de las otras calidades,  
 Y por que cuando alguno mucho miente  
 Crédito no le dan a sus verdades,  
 La una sola va pobre y desnuda,  
 Por que la variedad engendra duda.

Sin la cual bien los bárbaros creyeron  
 Que los nuestros al punto se rindieran,  
 Como en el canto décimo pidieron  
 O que de la ciudad luego se fueran,  
 Para lo cual caballos ofrecieron  
 Y todo cuanto menester hubieran,  
 Pero con falsa fe y alevosía  
 Era cuanto el traidor les prometia.

Luego que nuestra gente hubo entendido  
 La pretension del bárbaro insolente,  
 A lo por el propuesto ha respondido,  
 Que el tiempo no le gaste vanamente,  
 Por que no se ha de dar así a partido  
 A tan infame, varia, y fácil gente,  
 Que aunque se ve en tal trance y apretura  
 Esperaba remedio de la altura.

"Tenemos, dice, un Dios tan justo y bueno  
 Que cuanto en la justicia es poderoso,  
 Como de amor inmenso está tan lleno  
 Es justamente misericordioso:  
 Y aquellos que le llaman en su seno  
 Acude como padre piadoso,  
 A sus hijos amados y queridos  
 En dando dos intrínsecos gemidos.



"Así tenemos todos confianza  
 Que nos vendrá el remedio de sus manos,  
 Por que la caridad, fé, la esperanza,  
 Es el bien que tenemos los cristianos:  
 Pero aunque sus secretos nadie alcanza  
 Por mas que lo escudriñen los humanos,  
 Sabemos que a su ira justa aplaca  
 La penitencia, y altos bienes saca.

"Mas aunque la divina mano ordena,  
 Por nuestras graves culpas y maldades  
 Que nos venga por ellas tan gran pena,  
 Con tanta perdicion y mortandades,  
 Con la misma de amor y piedad llena  
 Nos enviará despues prosperidades,  
 Y tras de esta tormenta la bonanza,  
 Cual tras de invierno frio la templanza.

"Pero que si tan fácil le parece  
 El ganar como dice la muralla,  
 Que se acabe la plática y empieze  
 El horrendo combate y la batalla,  
 Que pues de entrambas partes se apetece  
 No hay para que mas tiempo dilatalla."  
 El bárbaro calló, y echó a lo largo:  
 Entendió en los negocios de su cargo.

Toda su gente luego ordena y parte  
 En cuatro bien formados escuadrones,  
 Mandando que cualquiera por su parte  
 Embista juntamente a los bastiones:  
 Ya suena el ronco son del ronco Marte,  
 Ya tienden las banderas y pendones,  
 Ya la canalla bárbara, pujante,  
 Mueve el paso con ímpetu arrogante.

Con voces, gritos altos, y clamores,  
 Disparan arcabuces y escopetas,  
 Los pífaros, vocinas, y atambores,  
 Caracoles retumban, y cornetas:  
 Y a vuelta del estrépito y temblores  
 Sacabuches, clarines y trompetas,  
 Con tal ferocidad ira y denuedo,  
 Poniendo espanto el indio, al mundo y miedo.

Cual en festivos dias señalados  
 Desde balcones miran y barreras,  
 En el coso a los toros madrigados  
 Las vueltas que van dando y las carreras,  
 Desde el muro, ventanas, y tejados,  
 De los cubos, traveses, y troneras,  
 El bando de los nuestros pavoroso  
 Así miraba al infido furioso.

Arrimados los bárbaros al fuerte  
 Comienzan el asalto y la batalla,  
 Sin que temor, espanto, miedo, o muerte,  
 Detubiese a la pérfida canalla:  
 Los bravos Españoles de tal suerte  
 Su partido defienden y muralla,  
 Que el escuadron perverso imaginaba  
 Que todo el mundo dentro de ella estaba.

Al sol, al cielo, al campo, el aire cubre  
 Una nube de humo y polvo densa,  
 Cual las que en nuestra España por octubre  
 Se engendran de granizo y agua inmensa:  
 Pero no porque cosa se descubre  
 Está la gente bárbara suspensa,  
 Antes tiene por cierta la victoria,  
 El peligro mayor por suma gloria.

Con la gente mas brava, y mas gallarda,  
 Mas valiente, animosa, y mas sufrida,  
 El general llevaba la vanguardia  
 Para dar la primera arremetida,  
 Y al bravo Millanguen para su guarda,  
 Con quien tenia amistad firme y crecida,  
 Entre los dos atado iba Quijada  
 Sirviéndoles de escudo y pavesada.

Mas como la española brava gente  
 De disparar un punto no cesaba,  
 Una bala llegó rasa y ardiente  
 Y a Millanguen el cuerpo atravesaba;  
 Muerto en tierra cayó subitamente,  
 Y visto el general lo que pasaba  
 Y al compañero muerto, ardiendo en ira  
 Por no lo ser en todo, se retira.

Con el temor que tuvo y sobresalto  
 Del cautivo Quijada no se acuerda,  
 Que al tiempo que volvió y dejó el asalto  
 De la mano dejó tambien la cuerda:  
 El Español que el suyo vió, dió un salto,  
 Por que él ni la ocasion no se le pierda,  
 Cual va la piedra rápida a su centro  
 Al fuerte fué corriendo y entró dentro.

Una ventana de él apriesa abrieron  
 Por donde le metieron al proviso,  
 A recibirle allí todos vinieron  
 Con algazara, júbilo, y con riso:  
 Los intentos del bárbaro supieron  
 Que de todos Quijada dió el aviso,  
 Negocio de importancia y gran provecho  
 El saber del contrario el falso pecho.



Anganamon de ver el triste caso  
 Espantado y atónito se vuelve,  
 Y su campo tras del en rauda paso  
 A los cuarteles rápido se revuelve:  
 De polvo, de sudor cubierto y laso  
 Entre el sueño y descanso al fin se envuelve;  
 El general de cólera y enojos  
 No duerme ni aun cerrar puede los ojos.

Revuelve en la revuelta fantasía  
 Aquello que le ocurre al pensamiento,  
 Sin que gusto, descanso, ni alegría,  
 Halle en tantos, ni alivio de un momento:  
 Al despuntar la luz del claro día,  
 Por aliviar un tanto su tormento,  
 A esotro su cautivo que quedaba  
 Le dió muerte cruel con furia brava.

El duro y corvo cuerno al punto arrima  
 El furibundo bárbaro a la boca,  
 En la infernal caverna y honda sima  
 Retumba el trepidante son que toca,  
 Poniendo gran temor, espanto, y grima,  
 En la region ardiente a do revoca,  
 A cuyo ronco y bélico ruido  
 Acudia todo el vando fementido.

Junto pues el ejército furioso,  
 Camina junto luego para el muro  
 A dar el nuevo asalto peligroso,  
 Pareciéndole estaba ya seguro:  
 De españoles el vando belicoso  
 Estaba ya esperando el trance duro,  
 Y toda la pasada noche entera  
 Se les pasó tambien de esa manera.

Disciplinas, ayunos, y plegarias,  
 Era de las Señoras el oficio,  
 Tan continuas en ellas y ordinarias  
 Que lo tenían ya por ejercicio:  
 De noche con ardientes luminarias  
 De su sangre hacían sacrificio,  
 De día sin faltar como es notorio  
 En la capilla estaban y oratorio.

Otras veces armados, los varones,  
 Por la espaciosa y ancha plaza de armas  
 Hacían de ordinario procesiones,  
 Cuando libres estaban de las armas:  
 Los bonetes que llevan son morriones  
 Sobrepellices cotas y otras armas,  
 Picas largas, imágenes y cruces,  
 Las cuerdas encendidas eran luces.

Así fueron tres veces socorridos  
 De la virgen sagrada santa y pura,  
 Cuando estaban mas tristes y afligidos  
 Como dirá adelante mi escritura:  
 Estaban los de España apercebidos  
 Aguardando la nueva desventura,  
 Mas cuando mostró Cintio la luz nueva  
 Los bárbaros llegaron a la prueba.

Comenzaron de nuevo la batalla  
 Haciendo estremecer el bajo centro,  
 Mas con ser baja toda la muralla  
 Con valor la defienden los de adentro:  
 La furibunda bárbara canalla  
 Pensó del primer ímpetu y encuentro  
 Llevarla fácilmente por delante,  
 Pero mas dura estaba que el diamante.

Con tanto esfuerzo y ánimo defienden  
 Los valerosos vándalos la cerca,  
 Y a los contrarios pérfidos ofenden  
 Qué de su sangre han hecho ya una alberca:  
 A muchos sin aliento y alma tienden,  
 Tendiendo su cerviz tan dura y terca  
 Al yugo de la Parca inexorable,  
 Bajando el alma al sótano espantable.

Viendo el bárbaro el daño que recibe  
 Su belicosa gente sin provecho,  
 De la rabiosa pena que concibe  
 Está un enponzoñado escorpion hecho:  
 Al punto manda luego y apercibe  
 Que se retire atras un largo trecho,  
 Y traiga cantidad de leña luego  
 Para pegar al fuerte vivo fuego.

Los cuatro cubos altos de madera  
 Llegaban con las puntas al tejado,  
 Estaba de alto abajo por de fuera  
 De tabla con madera engalanado:  
 Salia de el un cubo una barrera  
 De la misma manera de estacado  
 Hecha de vigas secas y de talle  
 Que cerraba los pasos de una calle.

Volvió de los indómitos la tropa  
 Cada cual con un haz de leña seca,  
 Cual van los labradores en Europa  
 A la parva cargados con mies hueca:  
 O como el lino, cáñamo o estopa,  
 Que de noche le hilan, si la rueca  
 Acaso y por descuido al candil llega,  
 Así en la empalizada el fuego pega.



El fuerte sin remedio se quemara  
Segun ardiendo el fuego iba adelante,  
Si del cubo a apagarle no bajara  
El joven Juan de Arévalo, estudiante,  
Que ayudado de Pedro de Guevara  
Pudo el mozo animoso y fué bastante  
A romper con presteza la estacada  
A pesar de la turba congregada.

Tan gallardo el mancebo en esto andubo  
Y entre los enemigos y la llama,  
Que al elemento cálido detubo  
Por mas que con el fresco viento brama:  
Retiróse contento luego al cubo  
Despues de haber ganado eterna fama,  
Causando a los de dentro sumo gozo  
El valeroso esfuerzo de este mozo.

Encima de la cumbre del tejado  
Estuvo el provisor Guevara puesto,  
Hasta cortar el joven esforzado  
De los maderos secos todo el resto:  
Y aunque estuvo por blanco señalado  
Tirándole los indios de manpuesto,  
Fueron tantos los ripios que el les tira  
Que de su puesto heridos los retira.

Quedóse un indio pérfido y ladino,  
Debajo de unos árboles gritando,  
Diciendo como espíritu malino  
De la virgen mil males blasfemando:  
Pero su hijo eterno alto y divino  
Permitió que al apóstata nefando  
Le diese en pago de su atrevimiento,  
Don Pedro de Ibacache fin violento.

No pudiendo sufrir la desvergüenza  
 Del bárbaro insolente que blasfema,  
 Encendido de cólera y vergüenza  
 Por ser devoto suyo mas se estrema,  
 Y al tiempo que el incrédulo comienza  
 La plática infernal del falso tema,  
 Don Pedro, el arcabuz al punto encara  
 Puesta la mente en Dios, y en él la cara.

Al seco polvorin apenas toca  
 El clabo de la cuerda, cuando luego  
 Escupió del cañon la negra boca  
 Un rayo artificial de ardiente fuego:  
 Por la del indio pésimo le emboca  
 Al tiempo que iba a echar otro reniego,  
 Los labios, dientes, lengua, el alma, y vida,  
 Junto escupió tambien por la herida.

Quedaron otros pérfidos tendidos  
 De los que mas allí se aventajaron,  
 Con otra mayor copia de heridos  
 Que nuestros arcabuces maltrataron:  
 Con estruendo confuso de alaridos  
 Despues de anochecer se retiraron  
 A sus cuarteles, fuertes y alvarradas  
 Poco de nuestro fuerte desviadas.

Sin reposar volvieron al momento  
 Con hachas encendidas, o almenaras  
 De lino seco y cáñamo sin cuento  
 Atados en las puntas de unas baras:  
 Y apresurando el ímpetu violento  
 Con sus acostumbradas algazaras,  
 Al fuerte sin parar todos se llegan  
 Y al ala del tejado el fuego pegan.

Cual banda de enfadosos moscardones  
 Que vienen, van, y vuelven cucurrando,  
 Así los indios van con los hachones,  
 Vuelven, tornan apriesa, voces dando;  
 O cual la de langosta o cigarrones  
 Con vehemencia intrépida saltando,  
 Va la turba soberbia, y el estruendo  
 La tierra, cielo, y mar ensordeciendo.

Los bravos españoles no sosiegan  
 Ni dejan de tirar arcabuzazos,  
 Y a los que a las paredes mas se allegan  
 Los hacen con las balas mil pedazos:  
 Mas son tantos los bárbaros que llegan  
 Con tan poco temor de los balazos,  
 Que miéntras mas herian o mataban  
 Con mas denuedo y ánimo cerraban.

En los canes y tablas secas prende  
 El ávido elemento y viva llama,  
 El mas sutil le aviva mas y enciende,  
 Le cunde, alienta, esfuerza, y encarama:  
 La codiciosa llama mas se tiende  
 Y con gran vehemencia se derrama,  
 Arde la tablazon seca y humea  
 Cual si de algustran fuera o seca tea.

Los soldados del cubo en viendo luego  
 Irse el fuego de todo apoderando  
 Gritaron: socorred con agua el fuego  
 Que se está todo el fuerte ya abrasando.  
 No queda fraile, clérigo, ni lego,  
 Que no acudiese rápido volando  
 Con vinagre, agua, vino, tierra, lodo,  
 Y suma diligencia que fué el todo.



Con esto y con la priesa que se dieron,  
 Pudieron pues los nuestros hacer tanto  
 Que al furibundo fuego detubieron,  
 Al miedo, muerte, confusion, y espanto:  
 Corridos los contrarios se volvieron  
 De ver que su poder con todo cuanto  
 Han hecho, no han podido ni son parte  
 Para ganar tan flaco baluarte.

El general indómito se afrenta,  
 Se aflige, angustia, hincha, y apostema,  
 Suspira, gime, rabia, y atormenta,  
 Y a su Pillan maldice y de el blasfema:  
 Pero aplacado ya, de nuevo intenta  
 Una nueva y sutil estratagema,  
 Pensando de acabar solo con ella  
 De esta vez nuestra gente y su querella.

Mandó que Andres Gonzalez, un cautivo  
 Soldado antiguo, práctico y gallego  
 Que solo de los presos quedó vivo,  
 Que allí delante de él le traigan luego:  
 Llegado pues le dijo el indio altivo  
 Con mucha magestad y gran sosiego:  
 "Si quieres libertad, vida, y contento,  
 Escúchame español y estáme atento.

"Digo, pues, que pretendo por tu mano  
 Acabar lo que nunca yo he podido  
 Con los de aqueste ejército Araucano,  
 De que estoi afrentado y muy corrido:  
 Y juro al potentísimo Pillano  
 De que seras, despues de agradecido  
 Y dádote la vida, bien pagado  
 De mí querido siempre y estimado.

"Puedes ganar si quieres fácilmente  
 Mi gracia, fé, tu libertad y vida,  
 Renombre de animoso, de valiente,  
 Honor, descanso, fama esclarecida:  
 Harete capitan de mucha gente,  
 Darete por mujer mi hija querida,  
 Serete en todo amigo y compañero,  
 Haciendo lo que yo mandarte quiero.

"I es que vayas y arrimes una escala  
 Con ánimo y silencio grande al muro,  
 Y subiras por ella y en el ala  
 Del tejado pon fuego, y ve seguro,  
 Que no te tiraran ninguna bala  
 Ni menos te verán que hace obscuro,  
 Lleva el fuego cuvierto y escondido  
 En una olla o cántaro metido.

"Con el hecho saldras que yo pretendo  
 Si tu quisieres darte buena maña,  
 Aventúrate pues y ve corriendo  
 Que quien no se aventura no guadaña:  
 Diras que de nosotros vas huyendo  
 Si acaso te sintieren los de España,  
 Así podras seguro facilmente  
 Subir arriba libre de tu gente."

Partió el cautivo al hecho tan ligero  
 Como toro que sale alestocado,  
 Un látigo de lino por cintero  
 Llevó por el pescuezo trasdoblado:  
 El cabo quedó asido a un bramadero  
 Dentro de las trincheras amarrado,  
 Y asidos de el diez bárbaros de fuerza  
 Para en tirando de él traerlo por fuerza.

Supuesto que el gallego se dispuso  
 Para cumplir del general el ruego,  
 No le culpo, condeno, ni le acuso  
 Por ser forzado a ello y ser gallego:  
 A la mitad del fuerte fuego puso,  
 Y con tanto vigor se prendió el fuego  
 Que a un cuarto todo entero de unas casas  
 En breve lo volvió en ardientes brasas.

Quedóse la pared sana y entera  
 Sirviendo todavía de muralla,  
 Quemóse solamente la madera  
 Sin poder nuestra gente reparalla  
 Por que acudió la bárbara ligera  
 Con ímpetu soberbio a la batalla,  
 Y con denuedo y ánimo gallardo  
 Llovía piedras dentro, flecha, y dardo.

Dieron a Andres Gonzalez un balazo  
 Que le abrió una mortal y grande herida,  
 Los lomos le pasó y el espinazo  
 Y a punto estuvo de perder la vida:  
 Tiraron los indómitos del lazo  
 Cuando la casa vieron encendida,  
 Volviéronle por fuerza y arrastrando  
 El hecho en altas voces publicando.

Apretaron con esto mas de hecho  
 Los bárbaros furiosos el asalto,  
 Poniendo por escudo el fuerte pecho  
 De miedo y de temor desnudo y falto:  
 Pero viendo los nuestros el estrecho  
 Y el peligro en que estan con valor alto  
 Los desvian, rebaten, rompen, hienden,  
 Y al fin como españoles se defienden.



Mas de fuerza que grado se volvieron  
 Los infidos furiosos del combate,  
 Muchos muchas heridas recibieron,  
 Y de la vida muchos el remate:  
 Cumplirle la palabra no quisieron  
 Al gallego ni darle por rescate,  
 Despues por gran ventura y buena suerte  
 Huyendo se volvió de ellos al fuerte.

Mas viendo el general bravo y astuto  
 Como la mas granada gente pierde  
 En los asaltos ásperos, sin fruto  
 Impulso de coraje se remuerde:  
 Mandó juntar de lino que este enjuto  
 Y de leña gran máquina y no verde,  
 Que para se esquitar está dispuesto  
 Echar picado en otra mano el resto.

Pensó, mas no era frívolo su intento,  
 En juntando la máquina aristosa,  
 Arrimarla en el cubo y al momento  
 A ella el fuego y llama licenciosa:  
 Y romper la pared por el cimientto  
 Cuando ya en el traves no hubiese cosa  
 De donde le impidiesen los hispanos  
 La ejecucion de sus intentos vanos.

El chantre don Alonso de Aguilera  
 Descubrió desde encima de un tejado  
 El lino, caña, cáñamo, y madera,  
 Que habian los idólatras juntado:  
 Aviso dió y salió del cubo afuera  
 El capitan Godoy acompañado  
 De solos doce o trece compañeros,  
 Y puso fuego al cáñamo y maderos.

Y como de los Godos descendiente  
 Echó de las trincheras al contrario,  
 Quemóle las barracas juntamente  
 Con ánimo y valor estraordinario:  
 Volvióse al cubo libre con su gente  
 Y del atrevimiento temerario  
 Quedó el aleve bárbaro furioso,  
 Espantado, corrido, y temeroso.

Puso tanto terror al indio y miedo  
 Del capitan Godoy la buena suerte  
 Que afirmar con verdad y razon puedo  
 Que temblaba de él, mas que de la muerte:  
 Y al español afficto tal denuedo  
 Que apenas ya cabia en todo el fuerte,  
 Segun era el orgullo y vizarría  
 Y el ánimo fogoso que tenia.

Tubieron por aguero y mal presagio  
 El quemarles así el alojamiento,  
 Temiendo el general algun naufragio  
 En otra parte hizo nuevo asiento:  
 Paréceme que dice un cierto adagio  
 Que es sabio parecer mudar de intento,  
 Así Anganamon mordiendo el labio  
 Mudo de parecer como hombre sabio.

No quiere mas él, cauto, en los asaltos  
 Aventurar su gente ni fortuna,  
 Por ser donde los jóvenes mas altos  
 Fenecen sin hacer cosa ninguna:  
 Sabe que están los nuestros de agua faltos  
 Y que dentro no tienen fuente alguna;  
 Quiere aguardar que salgan a cogella  
 O a que se rindan a él por falta de ella.

No estaba en esto el bárbaro engañado  
 Que dos, o tres, o mas dias habia  
 Que estaba el español necesitado  
 De ella, y sed insufrible padecia:  
 Vinagre, vino, y agua habian gastado,  
 En apagar con ello cuando ardia  
 El elemento cálido y terrible  
 Que en el tejado puso el indio horrible.

Un pozo hondo que tenian dentro  
 Con el tiempo y calor se fué secando,  
 Y aunque le socavaron hasta el centro  
 Ningun jugo la tierra fué mostrando:  
 Y mientras mas cavaban mas adentro  
 Eterna sequedad de si iba dando,  
 Que por ser en el tiempo del estío  
 Estaba seco todo y bajo el rio.

Viendo el poco remedio que tenian  
 Y la necesidad tan grande y falta  
 Del agua, y sed mortal que padecian  
 Acuden a la fuente eterna y alta:  
 A aquella fuente altífica acudian  
 Que por mas sequedad que haya no falta,  
 No habiéndola en los míseros mortales,  
 Eternos y celestes manantiales.

A la Virgen, que es fuente de consuelo,  
 Y amparo de los tristes pecadores,  
 Regando con sus lágrimas el suelo  
 Acuden con gemidos y clamores:  
 Gimiendo sus angustias, pena y duelo,  
 Le piden que interceda y de favores  
 Con su querido esposo, y que los saque  
 Del peligro en que están y su ira aplaque.



En procesion solemne la sacaron  
 De su pequeña celda o pobre hermita,  
 Por el angosto patio la llevaron,  
 La gente sollozando iba y contrita:  
 Con humildad inmensa suplicaron  
 A la gloriosa Virgen y bendita,  
 Que con piadosos ojos los mirase  
 Y de la falta de agua remediase.

¡O magestad de Dios alta y gloriosa!  
 ¡Y como buen señor os condolistes  
 De la afligida gente lacrimosa,  
 Y con amor intenso socorristes!  
 ¡Y vos sagrada virgen piadosa  
 Cuan bien con vuestro hijo intercedistes,  
 Cuan bien que consolais a quien os llama  
 Y tiernamente ama a quien os ama!

El cielo estaba limpio y despejado  
 Alegre, raso, plácido, y sereno,  
 Sin átomo ni punta de nublado  
 Y de parleras aves todo lleno,  
 El mar en calma, el viento sosegado,  
 Cuando sin un relámpago ni trueno  
 Del orizonte ven que arriba sube  
 Una pequeña densa y negra nube.

Con tanta ligereza se encarama  
 La nube procelosa y sube arriba,  
 Que en breve por el cielo se derrama  
 Y de su clara luz a Febo priva:  
 Tan recio el viento Norte a priesa brama  
 Que todo cuanto encuentra lo derriba,  
 Y con ser en la fuerza del verano  
 Roble no dejó en pié ni pino sano.

La congelada nube turbulenta  
 Se rasga, parte, rompe, abre, y despliega,  
 Con el preñado túrbido revienta,  
 Al soto, al prado, al monte, al fuerte riega:  
 La gente devotísima y sedienta  
 A la mitad del patio entonces llega,  
 En viendo tan heroica marabilla  
 Delante de la imagen se arrodilla.

Por que las blancas ropas virginales  
 Del simulacro santo no se mojen,  
 Dando de devocion claras señales  
 Con el al oratorio se recojen:  
 El agua que destilan las canales  
 En tinas, ollas, cántaros la cojen,  
 Y tanta cuanta Acuario derramaba  
 Apriesa nuestra gente envasijaba.

Los pocos animales que quedaban  
 Como era la sed grande que sufrían  
 Las bocas para el cielo levantaban  
 Y abiertas largo espacio las tenían:  
 Las esponjadas lenguas refrescaban  
 Con el fresco rocío que cojian,  
 Y aunque faltos de todo entendimiento  
 Algunas muestras daban de contento.

Fué tal la tempestad tan recia y tanta  
 Que sufrirla los indios no pudieron,  
 De tal manera y suerte los espanta  
 Que con mas tempestad que ella se fueron:  
 A la sagrada vírgen sacrosanta  
 A dar gracias los nuestros tambien fueron,  
 Y yo mientras las dan quiero entre tanto  
 Pedirle su favor para otro canto.

---

## Canto XII.

Asaltan los indios la Imperial: corren las mujeres a asilarse en el fuerte: el capitan Rodrigo de Bastidas dispone una salida: los españoles combaten heroicamente; pero se ven obligados por el mayor número de los contrarios a replegarse al fuerte: levantan los indios el sitio: reunen mayores tropas y vuelven al asedio de la ciudad: trazas de los indios para engañar a los españoles: estos las descubren y principian un nuevo combate: los de España rechazan nuevamente a sus enemigos: Pelantaro les anuncia que les pone cerco para rendirlos por hambre.

Corrian por las calles desmandadas  
Las casadas, viudas, las doncellas,  
Confusas, temerosas, espantadas,  
Que lástima y dolor causaba el vellas:  
Cual lobos tras de ovejas desmandadas  
Así corren los bárbaros tras de ellas,  
Pero como el temor las aguijaba  
Cualquiera mas que una águila volaba.

Al fuerte sin parar apriesa corren,  
Que no les dan lugar para ir despacio  
Los bárbaros feroces que las corren  
Hasta las mismas puertas de palacio:  
Mas ya los españoles las socorren,  
Que en breve tiempo, término y espacio  
Salieron a la plaza denodados,  
Ellos y sus caballos bien armados.



Vizcarra desde Penco habia enviado  
 Con provisiones ámplias y cumplidas,  
 Por justicia mayor de aquí y nombrado  
 Al capitan Rodrigo de Bastidas:  
 El cual su gente habiendo al fin juntado  
 Y a las contrarias visto divididas,  
 Dejando el fuerte flaco guarnecido  
 Salió con parte de ella apercibido.

Andaban los contrarios derramados  
 Las casas y los templos saqueando,  
 Otros mas vengativos y arriscados  
 La gente de servicio degollando:  
 Una banda de pérfidos soldados  
 A una dueña llevaban arrastrando  
 Hermosa principal, rica, y vecina,  
 De semejante afrenta y daño indina.

Con esta banda cruel de estos guerreros,  
 Que en número llegaban a seiscientos,  
 Bastidas embistió y sus compañeros  
 Que de venganza justa iban sedientos:  
 Recívenles los bárbaros guerreros  
 En hierros afilados y sangrientos,  
 Mas de el primero encuentro en raudo vuelo  
 Rodrigo de Bastidas vino al suelo.

En viendo al capitan caido en tierra,  
 Herido, sin aliento y maltratado,  
 El capitan Alonso de Becerra  
 Delante de él se puso denodado:  
 Solo con el poder contrario cierra  
 Con audacia y valor determinado,  
 Por medio de la espesa turba hiende  
 Y a su pesar al capitan defiende.

Desgarra, corta, raja, rompe, abolla  
 Celadas de grandísima dureza,  
 Caballos, indios, picas, todo arrolla,  
 Que cosa no se impide su braveza:  
 A Victor cual si fuera de cebolla  
 Le rompe de alto abajo la cabeza,  
 Y al cabo principal de aquella escuadra  
 El cuerpo de una punta le taladra.

No deja pica eniesta ni derecha  
 Que a todas las abate y las derriba,  
 Al andar que con él algo se estrecha  
 Del vigoroso aliento y alma priva:  
 Amarrada y de lágrimas desecha  
 A la matrona vió llevar cautiva,  
 Doliéndose de verla el Trujillano  
 Las piernas arrimó a su rabicano.

El paso deja franco por do pasa  
 Que no le impide nadie su derrota,  
 Y cual si de papel fuera o de masa  
 A Pilcoturo pasa cuerpo y cota:  
 A Lebopar la espada toda envasa,  
 Al Chulco la cabeza deja rota,  
 Pasando de esta suerte pasa y llega  
 A do la dueña está de llorar ciega.

Hallóla sola, triste y sollozando,  
 Que bárbaro ninguno ya la guarda,  
 Ni de todo el soberbio y crudo bando  
 Menos al español nadie le aguarda:  
 En las áncas la puso y galopando  
 Al fuerte va, que un punto no se tarda,  
 Porque la fuerza bárbara venia  
 Cerrándole los pasos y la via.

En el fuerte la deja y volvió apriesa  
 En busca de los pocos españoles,  
 Entre la turba indómita y espesa  
 Los halla cual al viento los peñoles:  
 Por el cerrado ejército atraviesa  
 Que al retumbante son de caracoles,  
 Las picas largas rábidos vibrando  
 Iban con los hespéricos cerrando.

El capitan Bastidas puesto habia  
 A Conapil de un golpe duro en tierra,  
 Con otro mas soberbio a Longopia  
 El ánima del mundo le destierra:  
 En esto ya el ejército venia  
 Corriendo al son horrísono de guerra  
 Diciendo los idólatras imanos:  
 Tened, cercad, no vuelvan los cristianos.

Pablo Hernandez, Sanchez, Luis de Obiedo,  
 El hijo de Juan Alvarez de Luna,  
 Hacen con gran valor, brio, y denuedo,  
 De la sangre enemiga una laguna:  
 Viveros, Martin Arias, Juan Sancedo,  
 Siguiendo tras su próspera fortuna  
 Destrozan, rompen, hienden, atropellan,  
 Matan, cortan, machucan, y deguellan.

Con rabia, con teson, corage y brio,  
 Los contumaces bárbaros bravean,  
 Con esfuerzo gallardo a su albedrío  
 Las rígidas macanas montasean:  
 En medio del indómito gentío  
 Los hispanos bien se gallardean  
 Dejando cuanto alcanzan lastimado,  
 Roto, blando, molido y magullado.



Fuerza fué y aun forzoso retirarse,  
 Como se retiraron para el fuerte,  
 Que mal pudieran de ellos escaparse  
 Ni de la horrenda parca de otra suerte:  
 Y aun fué temeridad el arrojarse  
 Entre los crudos brazos de la muerte,  
 Que de seis mil los pérfidos pasaban,  
 Y a veinte y seis los nuestros no llegaban.

Quedaron los contrarios por señores  
 De la ciudad, haciendas, y campaña,  
 Soberbios, iracundos, vencedores;  
 Humildes y vencidos los de España.  
 Robaron (o sacrílegos traidores)  
 Los templos, y con grande furia y saña  
 A Frai Cristobal Coronel mataron;  
 El pueblo y los conventos abrasaron.

La cuadra fuerte sola defendieron  
 Con gallardo desnudo los hispanos,  
 Y lo demas del pueblo no pudieron,  
 Por ser pocos, y muchos los tiranos:  
 Cargados de despojos se volvieron  
 Triunfantes, victoriosos, y lozanos,  
 Dejando a los domésticos alzados,  
 Y a los de España pobres y encerrados.

Volvióse el general para su tierra  
 Despues de haber cual digo levantado  
 Los indios de la Rica y alta sierra,  
 Y todos sus contornos alterado:  
 Del trabajo y provechos de la guerra  
 Estaba rico próspero y cansado,  
 A descansar se vuelve a Pailagueno,  
 De gloria, fama, triunfos, y honra, lleno.

De paso a la Imperial ciudad dió vista  
 Pensando de cojerla descuidada,  
 Mas como en arma estaba siempre y lista  
 Una carga les dieron bien pesada:  
 Y por ser tan costosa su conquista  
 Dejóla y prosiguieron su jornada;  
 A su casa llegó, y en pasatiempo  
 En ella se entretuvo un breve tiempo.

Luego que Pelantaro tuvo aviso  
 De como el general volvió a su tierra,  
 Y que así a la ciudad dejarla quiso  
 Sin acabar la comenzada guerra,  
 Su gente juntó luego y al proviso,  
 Marchando por las faldas de la sierra  
 Con grande orgullo y furia repentina,  
 Pensando darla fin a ella camina.

Tras de él Anganamon partió furioso  
 Con otro nuevo ejército granado,  
 Que dejar el regalo fué forzoso  
 Por no perder el crédito ganado:  
 Y aunque era el español tan cuidadoso,  
 Estaba de este cerco descuidado,  
 Mas con ser como fué tan repentino  
 De agua aunque no mucha se previno.

Pusieron los dos bárbaros valientes  
 Con mas calor que antes el asedio,  
 Pensando de esta vez los impacientes,  
 Romper los Españoles sin remedio:  
 Con ardides y trazas diferentes  
 Para ello buscaban cualquier medio,  
 Mas estaban los bravos cesarinos  
 Mas bravos que los bravos saguntinos.

De tres asaltos grandes que les dieron,  
 Sangrientos todos tres y porfiados,  
 Con el propio valor se defendieron  
 Que de esotros durísimos pasados;  
 Mas viendo que llevarlos no pudieron,  
 De su fortuna ya desconfiados,  
 Trataron los idólatras de paces  
 Habiendo retirado antes sus haces.

Treguas hubo y seguro de ambas partes,  
 Mas, por sino guardaban el seguro,  
 Los nuestros se pusieron hechos Martes  
 Armados con recato sobre el muro:  
 Con fingidos y cautelosos artes  
 Procuraba el indómito perjurio  
 Descuidar aquel día a los de el fuerte  
 Para poder hacer con ellos suerte.

Mas con paso espacioso, blando, y lento,  
 Pasó diciendo un indio por la puerta:  
 "Españoles, cuidado, estad con tiento,  
 Guardaos, mirad, vivid, el ojo alerta."  
 Con este aviso breve y parlamento  
 La traicion afirmaron que era cierta,  
 Así con gran cuidado prevenidos  
 Les dieron a sus pláticas oídos.

No salieron con trato ni partido  
 Que bien a los hispanos estubiese,  
 Que como traicion todo era y fingido,  
 Lo encaminaban todo a su interese:  
 Quedó de entrambas partes concluido  
 Que cuando la luz nueva pareciese  
 Para fijar la paz de los cautenes  
 Que de una parte y otra diesen rehenes.



Llegado el día y tiempo señalado  
 Los indios se pusieron en sus puestos,  
 Y en el suyo los nuestros con cuidado  
 Apercebidos ágiles y prestos:  
 Compuesto el capitán salió y armado,  
 Armados los soldados y compuestos,  
 Por no ser el varón en mas tenido  
 Del precio que valiese su vestido.

Pusieron en el muro cautamente  
 Armados a los indios de servicio,  
 Para mostrar mas tráfico de gente  
 Del militar y bélico ejercicio:  
 Y fué la industria al fin tan excelente  
 Y tan grande el estrépito y bullicio,  
 Que de verlo los bárbaros creyeron  
 Que los dientes de Cadmo allí nacieron.

Viendo el órden, la gente, brio, el recato,  
 La guardia, gala, orgullo, y el aspecto,  
 La plática entretuvo a posta un rato  
 Sin efectuarse cosa el rey electo:  
 Para que le tuviese aquel contrato  
 Como se deseaba buen efecto,  
 Al capitán pedían por rehenes  
 Y a Pelantáro daban los purenes.

No vinieron en esto a concertarse,  
 Ni en otra cosa alguna hubo concierto,  
 Fuerza fué al español desconcertarse,  
 Antes que fuese mas el desconcierto:  
 Hicieron a los indios retirarse  
 Viendo su marañoso trato incierto,  
 Dándoles una carga bien pesada  
 Con una culebrina reforzada.

Saltando cual el gato del rescoldo  
 Sin aguardar mas tiempo ni recado,  
 Pelantaro volvió para su toldo  
 Del estruendo bombísono espantado:  
 Con ménos inchazon y menos toldo  
 Que aquel que hasta entónces ha mostrado,  
 Cual suele el escaldado de agua fria,  
 El general tambien así huia.

Pasado ya el temor y sobresalto  
 Y vuelto el humor cálido al vacío,  
 Volvieron los contrarios al asalto  
 Con todo su poder, pujanza y brio:  
 Con suma diligencia y valor alto  
 El general y el rey a su gentío  
 Incitaban con obras y razones  
 Al duro trance y arduas ocasiones.

El combate fué tal y tan apriesa  
 Que dió el insulto bando banderizo,  
 Que la piedra llovía tan espesa  
 Cual nube congelada de granizo:  
 Por ser redonda, lisa, dura, y gruesa,  
 El tejado ceniza, y polvos hizo,  
 Sin ser los españoles poderosos  
 A desviar los bárbaros furiosos.

Tendidos en los altos baluartes  
 Tenían los iberos vencedores  
 Los cuatro tremolantes estandartes  
 De símbolos diversos y colores:  
 Hicieron a los tres trecientas partes  
 Con las flechas y piedras los traidores,  
 Dejando las efigies solas sanas  
 De sus advocaciones soberanas.

Pero aunque a esotro el pérfido profano  
 Romper como a los otros tres procura,  
 Quedó sin mancha, limpio, libre y sano,  
 Sin mácula, mancilla, ni rotura;  
 Con prima artificial y diestra mano  
 Bordada en medio estaba la figura  
 De la gloriosa vírgen del Socorro  
 Entre el angelical y sacro corro.

Movido a compasion, un su devoto,  
 De ver el riesgo grande en que está puesto,  
 Antes que fuese maltratado y roto  
 A socorrerlo fué piadoso y presto:  
 Entónces con mas grito y alboroto  
 El furibundo bárbaro molesto  
 Piedras, flechas, balazos, sobre él llueve,  
 Mas el español hace lo que debe.

Apesar de la bárbara inclemencia  
 Que con audacia y ánimo pretende  
 Del simulacro santo la violencia,  
 El clérigo Güevara la defiende:  
 Mal herido salió de la pendencia,  
 Mas al fin el guion sano descende,  
 Dejando el paso abierto a seis guerreros  
 Valientes y esforzados mosqueteros,

Que puestos sobre el alto baluarte,  
 Como la causa es justa y suya propia,  
 De balas despidieron tan gran parte  
 Que huyen los contrarios con inopia:  
 Quedó, ántes que la gente infiel se aparte,  
 De muertos y heridos grande copia,  
 Por lo cual Pelantaro furibundo  
 Se retiró del muro verecundo.



De su Pillano el bárbaro reniega  
 Frenético, furioso, de ira insano,  
 Porque así su favor sin mas le niega  
 Y se lo da al soberbio castellano:  
 Y como tan gran cólera le ciega  
 Propone de no alzar jamas la mano  
 Del trabajoso asedio, sin que vea  
 El próspero suceso que desea.

Ordena luego apriesa, manda, y traza,  
 Que la pérfida gente esté de suerte  
 Que en ninguna manera de la plaza  
 Fuera salga por agua la del fuerte,  
 A quien con infernal furia amenaza  
 Con la espantosa, triste, asada muerte,  
 Que ya el soberbio bárbaro sabia  
 La falta que en el fuerte de agua habia.

Puesto cerca del muro y por reparo  
 Los edificios míseros caídos,  
 Habló con los de España, Pelantaro,  
 Segunda vez tratando de partidos:  
 "Yo entiendo, dijo, sé, y he visto claro,  
 Que estais como lo estais arrepentidos,  
 Y que entrañablemente a todos pesa  
 De no haber aceptado mi promesa.

"Negasteis el partido, que era el medio  
 Para vivir en paz siempre y concordia,  
 Libres de las miserias de este asedio,  
 De trabajos, afanes, y discordia:  
 Pero no tienen ya ningun remedio,  
 Ni de vosotros yo misericordia,  
 Por que de sed y de hambre fatigados  
 Os habeis de rendir a mi forzados.

"El agua y bastimento sé que os falta,  
 Municiones, socorro, aliento, y fuerza,  
 Pues ved si con aquesta tan gran falta,  
 El rendiros será forzoso y fuerza:  
 Entregaron a Rodas los de Malta  
 Con ser inexpugnable aquella fuerza,  
 Por no perder la cara y dulce vida  
 Que tanto así teneis aborrecida.

"Mejor os fuera, y fuera bien contado,  
 El aceptar con tiempo algun partido,  
 Antes que aqueste término llegado,  
 Pues fué con tiempo y término ofrecido."  
 Habiendo sus razones escuchado  
 Le fué de nuestra gente respondido  
 Que cuanto trama, teje, urde, y maraña,  
 Es la labor inútil de la araña,

Por que la soberana mano inmensa  
 A tiempo les dará lo necesario,  
 Librándoles de aquella grande ofensa  
 Que reciben del pérfido incendiario:  
 Y cuanto trata, dice, ordena, y piensa,  
 Verá el remate y fin de ello al contrario,  
 Y socorridos a ellos y triunfantes  
 Como le vieron pocos dias ántes.

Retírase con esto el impaciente  
 A su tienda veloz en raudo vuelo,  
 Y al bajo, frio, y húmido tridente  
 El délfico Fetonio rey de Delo:  
 La española oprimida y pobre gente  
 A la reina de tierra, mar y cielo,  
 A pedir su favor y auxilio parte  
 De lágrimas vertiendo mucha parte.

Ya que todos se fueron y yo quedo  
 Cansado, solo, sin vigor, ni aliento,  
 Agotado el anhélito y denuedo,  
 Con falta de caudal y de talento,  
 Sentarme a descansar un rato puedo  
 Que no he de estar cantando solo al viento,  
 Demas de que no es justo que perturbe  
 A la devota gente ni la turbe.

---



## Canto XIII.

Piden los españoles devotamente a la gloriosa reina del cielo que los socorra: cuando luego vieron la nube que subió como la vez primera por el cielo: fué tanta el agua que despidió que no la pudieron sufrir los enemigos y se retiraron: decláranse por enemigos los Coyunches: hacen daño en el término de Penco: sale el gobernador con los españoles: quítales la presa que llevaban de ganados. Sale de Lima el Gobernador don Francisco de Quiñones: tiene una espantable tormenta en la costa de Chile: escapa de ella y entra milagrosamente en Penco.

Levanta, sube, ensabia, y engrandece,  
A los audaces, fuertes, y atrevidos,  
La inconstante fortuna, y favorece  
A los gallardos ánimos subidos:  
Las prósperas victorias ennoblece  
A los humildes, bajos y avatidos  
Los hincha, ensoberbece, alza, y levanta,  
Cual suele el agua y sol la chica planta.

Patente se verá este ejemplo y claro  
En la escelente cumbre en que ha subido  
El gallardo y valiente Pelantaro  
Que tanto la voltaria a favorito:  
El cual por restaurar su reino caro  
Con su potente ejército crecido  
A puesto al español de mas conceto  
En mucha confusion y en mucho aprieto.

El invencible bárbaro animoso  
 Conociendo su próspera fortuna,  
 Pretende el iracundo victorioso  
 Sus hechos levantar sobre la luna:  
 Y los de el Español bravo y famoso  
 Sumirlos en la Estígica laguna,  
 Procurando por fuerza, industria, y maña,  
 Desarraigar de Chile a los de España.

Cualquiera cosa intenta con intento  
 El cauteloso bárbaro pujante,  
 De dar a los hispanos fin violento  
 Y de ganar renombre de triunfante:  
 Mas viendo el falto fin de su argumento  
 Y que con persuasiones no es bastante  
 A que se rindan a él sin mas contienda,  
 Hinchado se volvió para su tienda.

Tambien los españoles juntos fueron  
 De sed, cansancio y hambre fátigados,  
 En la capilla todos se metieron  
 En la sagrada virgen confiados:  
 Con lágrimas de sangre le pidieron  
 Perdon de sus ofensas y pecados,  
 Y para tan gran falta, pena y duelo,  
 Socorro, su favor, y alto consuelo.

Hora y media faltaba solamente  
 Para mediar la noche tenebrosa,  
 Cuando vieron subir por el oriente  
 La fusca nubecilla procelosa:  
 Privó de luz a Cintia refulgente,  
 Y rápida, veloz, suelta, y furiosa,  
 Todo el cielo entoldó de la manera  
 Que se vió la pasada vez primera.

Despide la preñada nube espesa  
 Con truenos y relámpagos tanta agua,  
 Que parece avenida de represa,  
 O que la mar por ella se desagua:  
 Como Acuario se daba tan gran priesa  
 El contento a los bárbaros les agua,  
 Mojados a Puren se retiraron,  
 Donde por algun tiempo reposaron.

Quedaron los iberios fatigados  
 Con sobra de agua, y faltos de sustento,  
 Pobres, tristes, heridos, maltratados,  
 Sin género ninguno de contento:  
 De mil trabajos ásperos cercados,  
 Y para tanto afan, pena y tormento,  
 Perdida totalmente la esperanza  
 De ver jamas el rostro a la bonanza.

Los bárbaros rebeldes de la villa  
 Las estancias quemaron y el sembrado,  
 Sin dejar en su término ni orilla  
 Una sola cabeza de ganado:  
 Pusieron a la gente de castilla  
 En el mas miserable y bajo estado,  
 Que jamas los varones de la Iberia  
 Han visto ni sufrido tal miseria.

En los términos ricos de Valdivia,  
 Quinchilca, y Tenguelen, se rebelaron,  
 Mariquina, el soberbio, no se entibia,  
 Que los llanos con él se declararon:  
 Cualquiera de los bárbaros se alivia  
 Para la cruda guerra, y congregaron  
 Cuantos hay de Coquimbo al sur helado  
 Con los del archipielago apartado.



Cunco y Chabra se alzaron en Osorno,  
 Llangillangillo y todo su terreno,  
 Y todos los demas de su contorno  
 Quedaron todos llenos del veneno:  
 En el fuerte de Arauco, a donde torno,  
 Se levantó el traidor de Quintegüeno,  
 Haciendo cada cual siempre en su tierra  
 Al mísero español sangrienta guerra.

Catorce cercos ásperos pusieron  
 Al castellano Silva los de Arauco,  
 Con sangre de ambas partes le tiñeron  
 El atavio al venerable Rauco:  
 Y con el gran ruido ensordecieron  
 A Tetis, a Neptuno, Dores, Clauco,  
 Metiéronse las focas y las ninfas  
 De espanto en las cavernas y hondas linfas.

Con furor infernal y cruda saña  
 Corrian a los pueblos comarcanos,  
 Talando a fuego y sangre la campaña,  
 Infestando a los míseros hispanos:  
 Viendo la poca gente que hay de España  
 Quinel, Fomeco, Rere, Palgue, y llanos,  
 Las suyas juntan luego con intento  
 De al marítimo Penco dar un tiento.

Son estos Cuyunches grandes soldados  
 Y los mas belicosos de esta tierra,  
 Bravos, diestros, valientes, esforzados,  
 Mansos en paz, soberbios en la guerra:  
 Temidos fueron siempre y respetados  
 De todos los rebeldes de la sierra,  
 En el tiempo que fueron enemigos  
 Y del gobernador Loyola amigos.

Mas como los hispanos los dejaron  
 Sin fuerte, sin presidio en su frontera,  
 Con Pelantaro al fin se congregaron  
 Por no poder vivir de otra manera:  
 Para se acreditar con él juntaron  
 Su belicosa gente brava y fiera,  
 Y el distrito de Penco corren luego  
 Haciendo guerra cruel a sangre y fuego.

Pusieron estos bárbaros en campo  
 Todo lo principal de su aillaregua,  
 Ocupaban con él del verde campo  
 Mas término y espacio de una legua:  
 El capitan Gurráo y Juan de Orampo  
 (Por orden del cacique Longotegua)  
 El ganado y estancias les robaron  
 Y a los pastores míseros mataron.

En oyendo esta triste nueva en Penco  
 El nuevo Apo Vizcarra, aunque era viejo,  
 Mas veloz saltó y presto que el podenco  
 Tras del tímido y rápido conejo,  
 Sentido de que el bárbaro mostrenco  
 Con tanta desvergüenza y sin consejo,  
 Tan cerca de sus canas y presencia  
 Hiciese tan gran daño con violencia.

Movido de vergüenza y grande saña  
 Que a la venganza justa le compele,  
 Gallardo sale y bravo a la campaña  
 Con el desnudo y ánimo que suele:  
 Poca gente, mas buena, le acompaña  
 Pero el prudente viejo ántes que vuela  
 La ocasion, ni la pérfida pujante  
 Movió la suya bélica a delante.

Los bárbaros soberbios se volvian  
 Con la soberbia presa que habian hecho,  
 Y para sus lugares dividian  
 El escuadron sin orden y deshecho,  
 Cuando a nuestros ginetes descubrian  
 Cerca de un montezuelo y paso estrecho,  
 Pero al punto cerró nuestra vanguardia  
 Con su mal ordenada retaguardia.

Con voces y algazaras resonantes  
 Longotegua a los suyos apellida,  
 Y con los que allí estaban circunstantes  
 Comenzó la guacábara reñida:  
 Pero los españoles militantes  
 Menospreciando la costosa vida,  
 Movidos de la cólera y venganza  
 En ellos hacen riza y cruel matanza.

Cercenan con gran priesa y acrivillan,  
 Rompen, cortan, derriban, muelen, matan,  
 Machucan, quiebran, hunden, pisan, trillan,  
 Descuartizan, escotan, y maltratan:  
 Abren, rengan, abollan, amancillan,  
 Quebrantan, descoyuntan, desvaratan,  
 A la gente de Chepe y de Chepino,  
 Martin Muñoz, Riguelme, y Diego Sino,

Miguel de Vendesu, Silva, y Serrano,  
 Lancha, y Antonio Perez de Aquilera,  
 Melendez, Juan Hurtado, Altamirano,  
 El capitan Quiros, Cuebas, Herrera:  
 De verde vuelven rojo todo el prado  
 Con mano cruda horrenda y carnicera,  
 Pantoja, Fuensalida, Guabo, y Bravo,  
 Bravamente dan fin de ellos y cabo.



Los demas indios que iban delanteros,  
 Como el estruendo armígero sintieron  
 Y a los hispanos bélicos guerreros,  
 Sin aguardar los últimos huyeron:  
 Veloces, sueltos, rápidos, ligeros  
 Los bravos españoles los siguieron,  
 Aquí derriban, muelen, matan, prenden,  
 Allí castigan, dañan, rompen, hienden.

El teson animoso iba creciendo  
 La soberbia, el denuedo, la osadía,  
 En el bando español fuerte y horrendo  
 La fuerza, la pujanza, y gallardía:  
 Y al bárbaro feroz disminuyendo  
 Que flojo y tardo el brazo le movia,  
 Cabezas, tripas, brazos, cubre el suelo,  
 Los clamores retumban en el cielo.

Viendo el gobernador la cruel matanza  
 Y dar a Cintia al mar color de plata,  
 Temiendo alguna súbita mudanza  
 Tocar a recoger mandó a Capata:  
 El cual obedeciendo sin tardanza  
 El órden un momento no dilata,  
 El tímpano retumba, y al estruendo  
 Se van los españoles recogiendo.

Quedaron muchos bárbaros tendidos  
 Abiertas las cabezas y costados,  
 Los demas fueron rotos, mal heridos  
 Huyendo sin la presa avergonzados:  
 Pero siendo los nuestros recojidos  
 Con toda la gran presa de ganados,  
 Victoriosos con ella se volvieron  
 A la propia ciudad de do salieron.

Ya que mi gran ventura, dicha, y suerte,  
 A querido a este puesto encaminarme,  
 Y del trabajo, pena, afan y muerte,  
 Y del horrendo bárbaro librarme,  
 Quiero ántes que ha volver el cruel acierte  
 Pues tiempo y ocasion hay, embarcarme,  
 Pues ella me a forzado a que le deje  
 Al sanguinoso Chile y de el me aleje.

Volver quiero al Perú, pues me convida  
 La causa referida y la presente  
 De estar a pique y punto de partida  
 Una nao con el áncora pendiente:  
 Apenas me embarqué cuando tendida  
 Fué la vela del nauta prestamente,  
 Con viento fresco y próspero llegamos  
 Al puerto del Callao donde ancoramos.

Estando ya para saltar en tierra  
 De pie sobre los bordes de la barca,  
 Oí el rumor y estrépitos de guerra  
 Que en la ciudad retumba y su comarca:  
 En las montañas, valles, en la sierra  
 Y en cuanto ciñe el término y abarca,  
 Los retumbantes pífaros resuenan  
 Y en las costas los tímpanos resuenan.

Cuando a la gran ciudad iba llegando  
 Ví en las ventanas altas y en balcones  
 Las banderas tendidas tremolando  
 Gallardos estandartes y pendones:  
 Soldados por acá y allá cruzando  
 Mozos, bravos, bizarros, fanfarrones,  
 Capitanes, Alfereces, Sargentos,  
 De Marte los sonoros instrumentos.

Era el bélico estruendo y rumor tanto  
 Que dentro en la ciudad Limense habia,  
 El murmullo, el estrépito, que espanto  
 Al viejo y cano Rimace ponía:  
 Por aquel, por aqueste, en aquel canto  
 Se ve la gala, orgullo, y bazarria,  
 Todo es furor y máquinas de guerra  
 Cuanto dentro en sus límites se encierra.

En toda la ciudad retumba y mena  
 Martillos, fraguas, limas, y bigornias,  
 Armas forjaban de que estaba llena  
 Con puntas largas ligidas y bornias:  
 Nueva vino en aquesto (aunque no buena)  
 Que allá por las ocultas californias  
 Un Pirata pasó, y con grande flota  
 Al Perú encaminaba su derrota.

Por esta y la que vino de las Charcas  
 Del intento y designio de Cabrera,  
 Mandó el virrey estar las liminarcas  
 A punto a cada cual en su frontera:  
 Alerta estaban ya las crudas Parcas  
 El trofeo aguardando que se espera,  
 De las civiles guerras de tiranos,  
 Y de los nautas pérfidos germanos.

Aquestas causas justas fueron causa  
 Para que a la de Chile se pusiese  
 Alguna dilacion forzosa y pausa,  
 Y que el socorro en parte ménos fuese:  
 La nueva sedicion tirana, causa  
 Nuevo acuerdo al Virrey, mas que partiese  
 Don Francisco mandó con los soldados  
 Que a la sazón estaban alistados.



Fueron cuantos estaban prevenidos  
 Noventa y tres soldados solamente,  
 Mozos bravos, gallardos, atrevidos,  
 Cualquiera de ellos de ánimo valiente:  
 Pero con ser tan buenos y escogidos,  
 Era poco este número de gente  
 Para allanar la pérfida potencia  
 Y castigar su bárbara insolencia.

Bien quisiera el Virrey y era su intento  
 Enviar un ejército copioso,  
 Armas, ropa, dineros, bastimento,  
 Con todo lo demas menesteroso,  
 Para que al infiel bárbaro sangriento  
 Le abajasen el ímpetu orgulloso,  
 Pero a su intento y ánimo cristiano  
 Atajó los intentos del tirano.

Promete a don Franzisco que adelante  
 Le enviará gran número de gente  
 Con que pueda al indómito pujante  
 Aplacarle la cólera impaciente:  
 Con la pequeña escuadra militante  
 De la ciudad se parte en continente,  
 De la nobleza de ella acompañado,  
 En Dios mas que en sus fuerzas confiado.

A dar a aqueste reino algun alivio  
 Que tanto a su alma santa le lastima,  
 Venir con él queria don Toribio  
 Arzobispo dignísimo de Lima:  
 No con el pecho lánguido ni tibio,  
 Que mas ardiente que el ardiente clima  
 Le tenia el prelado fervoroso  
 Por predicar al bárbaro aleyoso.

Pero la gran ciudad no vino en ello,  
 Ni en que este gran varon faltase de ella,  
 Que fuera tan gran pérdida perdello  
 Cuanto pudiera serlo perderse ella:  
 Pudo el amor tan grande detenello  
 Y la fé y voluntad que vido en ella,  
 Así corrió el pastor con sus ovejas  
 En voluntad, amor, y fé, parejas.

Mas con celo piadoso y pecho humano  
 (Que siempre fueron estos sus cuidados,)  
 De su renta envió el patron cristiano  
 A los de Chile treinta mil ducados:  
 Mandando que se den con larga mano  
 A los pobres y mas necesitados,  
 A las viudas, huérfanas, doncellas,  
 Casando las que son mas pobres de ellas.

Llegado a la marítima ribera  
 Se embarcó don Francisco de Quiñones,  
 Que con las corvas áncoras ya fuera  
 Le aguardaban dos fuertes galeones:  
 Recíbele la gente placentera  
 Con resonante son de varios sonos,  
 Los milites con tímpanos y flautas,  
 Con algazaras júbilas los nautas.

Corren los marineros y grumetes  
 A las trizas, escotas, y escotines,  
 A las bolnas, braxas, chafaldetes,  
 Cual al ladron corchetes y malsines:  
 Masteleo, la gavia, y tamborettes,  
 Bastardo, racamento, palanquines,  
 Cabos, cuerdas, filásigas, amuras,  
 Se rompe, las ostagas y ataduras.

El seco y duro mangle así se encomba  
 Como si fuera junco verde y tierno,  
 El furibundo mar brama y rimbomba  
 Volviendo al mar de fuera el mar interno:  
 Los nautas sin cesar dan a la bomba,  
 Cual las bramantes llamas del infierno  
 Enotas, jarcias, gumenas, se estiran,  
 Los navegantes míseros suspiran.

Las quillas, ruedas, planes, corbatones  
 Tarugos, pueras, llaves, sobrequillas,  
 Verganetes, puntales, puntalones,  
 Pernos, estantes, mesas, varandillas,  
 Cubiertas, cuitas, latas y fogones,  
 Puycos, valdes, vitácora, escotillas,  
 Bringues, cabestrantes se estremecen,  
 Crugen, ruedan, se rompen, desfallecen.

Las velas amainó la capitana  
 Rasgada del trinquete la relinga,  
 Cruje el mástil mayor y la mesana  
 Desde lo mas escelso a la carlinga:  
 La combatida nao cual paja vana  
 Arfa, prende, ya asalta, ya respinga,  
 Ya llega con los mástiles al cielo,  
 Ya con la baja quilla al bajo suelo.

Pero para librar el leño corbo  
 Antes que el mar furioso le deshaga,  
 Le arrojan cuanto hay dentro sin estorbo  
 Pensando de aplacarle con tal paga:  
 Mas él el rico don de solo un sorbo  
 Con mas braveza y furia se lo traga,  
 Y cual el rico y necio se enbravece,  
 Se hincha, se levanta y desvanece.



Levanta cerros, montes y collados,  
 De espumantes, bramosas y altas olas,  
 Combaten a la nao por los costados  
 Rompiendo las ferradas portañolas:  
 Tanta priesa le dan por ambos lados  
 Que creyeron las gentes españolas  
 Que entraba a cada golpe y crudo encuentro  
 El crudo mar, y airada muerte dentro.

Corren todos acá y allá a gran priesa  
 Sin hallar en la nao parte segura,  
 Quien sus culpas en público confiesa  
 Perdida la color y sin figura:  
 Quien hace voto tácito y promesa  
 De vivir en monástica clausura,  
 Quien de ir a Jerusalem o a Santiago  
 En saliendo del furibundo lago.

El general magnánimo y prudente  
 Encima de la popa se mostraba  
 Animando con ánimo a su gente,  
 Que a toda sin faltar nadie faltaba;  
 Pero en lo interior, devotamente  
 Al sumo altisonante suplicaba  
 Con oraciones pias y lamentos,  
 Concorde los discordes elementos.

Decia: "Eterno Padre sacrosanto,  
 A cuya voluntad está sujeto  
 En todo lo criado, todo cuanto  
 Por vuestra voluntad tiene sujeto:  
 La luna, el sol, el estrellado manto,  
 A vos está mirando como a objeto  
 La tierra, el mar, el fuego, el firmamento,  
 Y del movable globo el movimiento.

"A vos estan, señor, siempre obedientes  
 Aves, pues, las plantas, animales,  
 Las savandijas reptiles, serpientes,  
 Los brutos sin razon, y racionales:  
 Piedras, yervas, el mar, rios, las fuentes,  
 Las causas, e influencias celestiales,  
 Sin vuestra voluntad nada se mueve  
 Y a vuestro gran poder todo se debe.

"Los cuatro poderosos elementos  
 De nada por vos fueron fabricados,  
 Señalastes les términos y asientos,  
 Los unos con los otros abrazados:  
 Mandastes que sus ímpetus violentos  
 No pasasen los puestos señalados,  
 A las aguas del mar que no anegasen  
 Al mundo, ni los límites pasasen.

"Pues como ahora, señor, tanto se inquieta  
 Contra esta nave vuestra el mar airado  
 Como si fuera dentro aquel profeta  
 Que no quiso cumplir vuestro mandado:  
 A vuestra fé católica sujeta  
 La gente de ella está (o Dios increado)  
 Que por hacer a vos y al rey servicio  
 Padecemos tan áspero suplicio.

"Por ensanchar la ley que profesamos  
 Que es la propia, señor, que vos nos distes,  
 En este leño frágil todos vamos  
 Atormentados, míseros y tristes:  
 Humildemente, padre, os suplicamos  
 Por la pasion acerba que sufristes,  
 Que la furia aplaqueis y movimientos  
 De los dos alterados elementos."

Fuera con la oracion mas adelante,  
 Sino se antepusiera en el camino  
 Un monte de agua rápido y volante  
 Que forzado del viento Noto vino,  
 Y un encuentro a la nao dió tan pujante  
 Que al enturbiado charco neptunino  
 Con mas fuerza, corage, furia y rabia,  
 Otro golpe mas recio dió la gabia.

Fué tan soberbio el golpe y recio encuentro  
 Que el vaso recibió por el costado,  
 Que entró por estribor tanta agua dentro  
 Que el batel dentro de el quedó anegado:  
 Y a recibir tras de este otro reencuentro  
 Con el quedara el pleito rematado,  
 Porque el mástil quedó inclinado al peso,  
 Cual suele a donde hay mas el fiel del peso.

El jóven don Antonio de Quiñones  
 Y el sargento mayor don Juan de Añasco  
 Corrieron al batel, y otros varones  
 Cual con viento las hojas del carrasco:  
 Con hacha, palos, tablas, con tizones,  
 Hicieron del batel piezas el casco,  
 Alijada la carga y peso grave  
 De un valance se puso en fil la nave.

Volvió el humor caliente a los vacíos  
 Con súvito alborozo y alegría,  
 Que el frígido temor los dejó frios  
 Y la sangre cuajada helada y fria:  
 Pero no aplacó el mar sus bravos bríos,  
 Ni el implacable viento su porfía,  
 La sombra de la tierra el orbe cubre,  
 Que ni una sola estrella se descubre.



La tenebrosa noche, obscura y larga,  
 Con mayor tempestad volando vino,  
 La negra cerra con piedra descarga  
 Agua, truenos, reámpagos continuo:  
 El sibilante viento Cierzo carga,  
 Brama Neptuno, crece el torbellino,  
 Del trémulo navío en los lujares  
 Revienta la hinchazon de gruesos mares.

La blanca espuma con que el mar escupe  
 Relumbrando llegaba hasta el cielo,  
 Con la cual las condensas nubes tupe  
 Engrosando con ella el turbio velo:  
 No hay lugar descubierto que no ocupe  
 Dentro del miserable navichuelo,  
 Metiendo dentro de el mas golpes de agua  
 Que chispos echa la chisposa fragua.

El resto de la noche y otro dia  
 Con otro y otra noche turbulenta,  
 Sin aplacar un punto su porfía,  
 Duró la tempestad y gran tormenta:  
 Volvieron a seguir la recta via,  
 La fatigada gente iba contenta,  
 Pero duróle poco este contento  
 Por no tener jamas seguro asiento.

Tres dias y tres noches navegaron  
 Con tiempo bueno al parecer eterno,  
 Al ensenado Penco enderezaron  
 El herrado espolon con buen gobierno:  
 Mas cuando a vista o cerca de él llegaron,  
 Como era en el rigor del crudo hibierno,  
 Un huracan saltó de travesía  
 Que amenazando al piélago venia.

Un espantable negro y turbio velo  
 (Al de la noche obscura semejante,  
 Que apriesa caminaba en raudó vuelo)  
 El huracan traía por delante:  
 El general que vió entoldarse el cielo  
 Con el nublado alígero volante,  
 Antes que el viento llegue ni albaroto  
 Que mandase amainar mandó al piloto.

Por presto que fué el presto marinero  
 A cumplir del piloto el mandamiento,  
 Tan presto llegó el rápido aguacero  
 Con furibundo estruendo violento,  
 Rompió por la mitad el mastelero  
 La violencia indómita del viento,  
 Quedó de las dos bordas amarrado  
 Sobre la obencadura atravesado.

Un suelto marinero suvió arriba  
 Por las no bien seguidas escaleras  
 Con un agudo alfange y ansia viva  
 Las bordas cortó, escotas, y escoterías:  
 El tronco del tronchado árbol derriba  
 Encima de las aguas lisongeras,  
 Amainan los demas todas las vergas  
 Echando el tomador y las subergas.

Volvió el fecundo piélago a alterarse,  
 Con mucha mayor furia que primero  
 Los indensos nublados a densarse,  
 Cubriendo en torno todo el emisfero:  
 La temerosa gente a alborotarse  
 Alzando un alarido lastimero,  
 Pidiendo al general que arribe al puerto;  
 De Coquimbo, seguro, manso, y cierto.

Respondió el general que su escelencia  
 A Penco le mandó que caminase,  
 Y que el no trae mas órden ni licencia,  
 Para que puerto atras otro tomase:  
 Mas que contra los hados y violencia  
 De viento y mar el mismo se guardase,  
 Porque se han de cumplir órden y leyes  
 Que en servicio del Rey dan sus virreyes.

Mas por tener tan próxima y vecina  
 De bajos y arrecifes toda llena  
 La brava costa y lóbrega marina,  
 A donde la resaca horrenda suena,  
 Con el trinquete bajó a la bolina  
 Con no poco trabajo, afan, y pena,  
 Saltando va la nao mas que una sorza  
 Contrastando el furioso mar a orza.

Podrá ser que pregunte algun curioso  
 Si en los demas autores tuvo cuenta,  
 Como en aqueste mar Chileno undoso  
 Siempre pasan las naos gran tormenta:  
 Respondo que ordinario el Norte odioso  
 En Mayo, Junio, y Julio, siempre avienta  
 En aqueste parage y a gran costa  
 Entonces se navega hasta la costa.

Pero sin ver el sol, cielo, ni tierra,  
 Entraron sin saber por do en el puerto,  
 Que la gran cerrazon todo lo cierra  
 Sin dejar farellon al descubierto:  
 Al pie de Talcaguano y alta sierra  
 Del turbulento Boreas a cubierto  
 Los nuestros se hallaron con espanto,  
 A donde dieron fondo, y fin yo al canto.

---



## Canto XIV.

Llega el gobernador a la ciudad de la Concepcion: recíbenle los de la ciudad con gran fiesta: hace una plática a los vecinos de ella: socorre al presidio de Arauco con gente: el corregidor de Chillan prende al cacique Millachingue.

No sé que cuerpo habrá de bestia fiera,  
Ni que bruto animal en todo cuanto  
Alumbra la fetónica lumbrera,  
Ni sé yo quien podrá ni quien pudiera,  
Que como él mio débil sufra tanto,  
No siendo de algun duro roble o canto,  
Llevar tan ponderosa y grave carga,  
Por áspero camino y senda larga.

Si voy por la Chilena infausta tierra  
A donde reposar no hallo parte,  
Todo es furor, batallas, muertes, guerra,  
Asedios, hambre, estrépitos de Marte:  
No hay valle, monte, llano, ni alta sierra  
Donde no esté arbolado su estandarte,  
Ni ciudad tan segura de rumores  
Do no retumben trompas y atambores.

Y si al Peru me voy, que es reino quieto,  
 Vereis que resucitan los tiranos,  
 Que sin tener a Dios ni al Rey respeto  
 Guerras mueven por sus intentos vanos:  
 O allá por el angosto mar secreto  
 Desembocan piratas luteranos,  
 Alterando sus costas de manera  
 Que no hay lugar seguro en su ribera.

Pues si me voy a el mar ya veis cual anda  
 Jugando con la nao a la pelota,  
 Y los de dentro de una en otra vanda,  
 Que cual ala de viento así los bota:  
 Si alguna sola vez se muestra blanda,  
 Mas de cuarenta y cinco se alborota,  
 Alzando tan horrisona tormenta  
 Con que me cansa, espanta, y atormenta.

Pues viendo claramente lo que pasa  
 Y que si al mar de tierra huyendo llego,  
 Salto de la sarten, caigo en la brasa,  
 O del rescoldo muerto, en vivo fuego:  
 Si a la tierra me vuelvo llana y rasa  
 No hallo a do tener algun sosiego,  
 Que el furibundo Marte, cruel, airado  
 No me deja lugar desocupado.

Pero yendo cual voy por un sendero  
 Tan áspero y tan lleno de malezas,  
 (Con un discurso siempre verdadero  
 Desnudo de poéticas proezas,  
 No es mucho que mi cántico grosero  
 Vaya cual va con tantas asperezas,  
 Pues la gran multitud de alteraciones  
 No me deja limpiar estos borrones.

Que si como otros hacen, yo pudiera  
 Ramilletes hacer de varias flores,  
 Amorosos efectos escribiera  
 Con que diera mas gusto a los lectores:  
 Pero como es historia verdadera  
 No lleva cuento o fabula de amores,  
 Por que de la verdad patente y pura  
 Es con lo que se adorna mi escritura.

Pero para que yo, señor, os cuente  
 El soberano esfuerzo esclarecido  
 Del claro Don Francisco, atentamente  
 Con grata voluntad prestadme oido:  
 Libre de la gran furia del tridente  
 En Talcaguano dije habia surgido,  
 A donde el almirante surto habia  
 Que otro camino trajo rumbo y via.

No fueron bien las áncoras echadas  
 Cuando mandó salir la gente a tierra,  
 En cuatro grandes barcas artilladas  
 En ordenanza van todos de guerra:  
 Disparan gruesas piezas reforzadas  
 Y allá en la Andalicana áspera sierra  
 El eco retumbó del son tremendo,  
 Y en el estado indómito el estruendo.

Los vecinos, Vizcarra, y moradores,  
 En la playa le estaban aguardando,  
 Los pífanos, trompetas, y atambores,  
 Los convecinos montes atronando:  
 En soberbios caballos corredores  
 Soldados por acá y allá cruzando,  
 Las lanzas esgrimiendo y las espadas  
 Con sangre de los bárbaros manchadas.



Con palio de damasco turquesado  
 Esperando le estaba el regimiento,  
 Y un cándido caballo enjaezado,  
 De perlas, oro, y plata, el guarnimiento:  
 Los infantes en escuadron formado  
 Solemnizaban el recibimiento,  
 Recibiendo la gente mas lucida  
 Contento singular con su venida.

Con todo aquel aplauso que pudieron,  
 Pero no tanto cuanto deseaban,  
 Los de aquesta ciudad le recibieron,  
 Que al deseo las obras no igualaban:  
 Las festivas salvas que le hicieron  
 En todo el ancho cóncabo sonaban,  
 Apriesa disparaban los infantes  
 Artificiales truenos rimbombantes.

Acabada la fiesta y el bullicio  
 A los soldados nuevos alojaron,  
 Hallando en el alegre y dulce hospicio  
 Colmado todo cuanto desearon:  
 El padecido afan, pena, y suplicio,  
 Con el refresco espléndido olvidaron,  
 Costumbre antigua de hísperos soldados  
 No acordarse de tránsitos pasados.

Pero el Gobernador en continente  
 Mandó llamar la gente veterana,  
 Estando toda junta alegremente,  
 Dijo con elocuencia mas que humana:  
 "Del furibundo bárbaro inclemente  
 La feroz violencia, atroz, insana,  
 Y lo que habeis señores padecido  
 Todo está en mis entrañas esculpido.

"Por aliviar, amigos, tan gran carga,  
 Tantos trabajos, penas tan terribles,  
 Como en vuestros cansados hombros carga  
 Con tantas vejaciones insufribles,  
 Me puse, y a pasar la mar amarga,  
 Tantas tormentas ásperas y horribles,  
 No de caudal ni honor necesitado  
 Que todo, gloria a Dios, tengo sobrado.

"Mas por seros en todo compañero  
 Y a Dios y a nuestro rey hacer servicio,  
 Con pecho vengo y ánimo sincero  
 A ofrecirme por él en sacrificio:  
 Pero una sola cosa pedir quiero,  
 Y es que dejeis de hoy mas el torpe vicio,  
 A Dios primera causa nos volvamos  
 Pues es suya y por ella militamos.

"Do falta la verdad, do la ley falta,  
 Tambien faltará el culto a Dios debido,  
 Y el mas largo dará de corto falta,  
 Pues juega al desigual con mal partido:  
 Quien no ama la justicia, virtud alta,  
 Quien sin ella camina va perdido,  
 Mas quien con la razon y ella se ajusta  
 Ninguna cosa hará que no sea justa.

"Lo que os quiero decir, patente y claro  
 Lo muestran los pretéritos sucesos,  
 A cuyo inmenso mal sino hay reparo  
 Ygual vendrá el castigo a los escesos:  
 Procuremos tomar por nuestro amparo  
 Los favores celestes que con esos  
 Venceremos al bárbaro gallardo,  
 Mejor que con la espada, lanza, o dardo.

"Cuando el cerúleo humor del mar salobre  
 En cólera robusto el color pierde,  
 Deseando el marinero que no sobre  
 El barco afficto algun sepulcro verde,  
 O a falta de advertencia se zozobre  
 Antes que otro remedio nuevo acuerde,  
 Al chico barco da segunda amarra  
 En viendo que arfa y con el ancla agarra.

"Pues si por no perder un leño corbo  
 En la inclemencia del revuelto octubre,  
 Le basta ver al nauta el rostro torbo  
 Con que su interno intento el mar encubre,  
 ¿Que inconveniente habrá, decid, que estorbo  
 Viendo claro que el tiempo nos descubre  
 Que nuestro barco va siempre agarrando,  
 Para que no le vamos amarrando?"

"Amarrémonos pues con el amarra  
 De Dios, que es el amarra verdadera,  
 Que firme nos tendrá su diestra garra  
 Contra la tempestad terrible y fiera:  
 Y vereis como el barco mas no agarra  
 Amarrándonos bien de esta manera,  
 Haremos que el batel frágil se afirme  
 Por que sin Dios no habrá ni hay cosa firme."

Con esto puso fin a su altiloquio  
 Dejando satisfecho aquel colegio,  
 Declarando con el sin circunloquio  
 Cuanto decir pudiera un docto elegio:  
 Hubo despues de aquesto un gran soloquio  
 De como se hará el servicio regio,  
 Pero quiero decir sin tratar de esto  
 En el puesto que halló este Reino puesto.



Perdido lo halló todo y destrozado,  
 Lleno de mil trabajos y fastidios,  
 De miseria y afanes rodeado,  
 De pérdidas inmensas y subsidios:  
 El castillo de Arauco asediado,  
 Con poca gente todos los presidios,  
 A tres ciudades prósperas quemadas,  
 A las demas confusas y alteradas.

La tierra con la sangre enpantanada  
 De los valientes césares hispanos,  
 De muros de cadáveres sembrada,  
 Pujantes a los bárbaros profanos:  
 La nueva ciudad de Oñez despoblada,  
 Rebelados los indios marèguanos,  
 Vencedores, soberbios, victoriosos,  
 Y a los hispanos bélicos medrosos.

A todos los amigos convocados  
 Para se levantar la primavera,  
 De bastimento falto y de ganados,  
 Sin guarnicion alguna esta frontera:  
 De caballos los mas necesitados,  
 Y todo lo demas de esta manera,  
 ¿Pues quien podrá o será tan suficiente  
 Que pueda reparar tanto sin gente?

Habiendo pues del todo conocido  
 La falta irremediable que hay de gente,  
 Y el intento del bárbaro atrevido  
 Al visorey avisa prestamente:  
 De todo cuanto habia sucedido  
 Relacion le envió cumplidamente,  
 Y a pedir le enviase mil soldados,  
 Por ser mil veces mil los rebelados.

Por que con menor número que aqueste  
 No puede reparar ni guardar tanto,  
 Y en no habiendo en campaña una gran hueste  
 Estará de perderse el reyno a canto:  
 Así que le suplica que se apreste  
 La gente que le pide, que entre tanto  
 Que viene, juntará la veterana  
 Para salir en busca de la insana.

Despacho envió a Santiago juntamente  
 (Ciudad de aqueste reyno la cabeza,)
 Al maese de campo con patente  
 Para levantar gente con presteza.  
 En el soberbio e indómito tridente  
 Una nao y tres barcos adereza  
 En que vayan a Arauco cien soldados  
 A socorrer los bándalos sitiados.

Del Neptunino piélagos salado  
 Nombró por general a un caballero  
 Don Juan de Añasco y Cardenas llamado,  
 Tanto cuanto galan bravo y severo:  
 Por almirante suyo a Juan Hurtado  
 Mas soldado que diestro marinero,  
 A Don Lope tambien por castellano  
 Del indómito término Araucano.

Habia el castellano Silva escrito  
 Suplicando a Quiñones le hiciese  
 Merced en proveer aquel distrito  
 En persona que el cargo mereciese:  
 Que el trabajo que el pasa es infinito,  
 Y que sin paga, sueldo, ni interese,  
 A servido a su Rey allí seis años  
 Padeciendo su hacienda sumos daños.

Así por la razon justa que tiene  
 De ver a su mujer, hijos, y hacienda,  
 A Don Lope Ruiz allí entretiene  
 En la Araucana bélica contienda:  
 Con esta breve máquina previene  
 Para que el paso angosto abran y senda,  
 Vayan ciento y cincuenta indios Piqueros  
 Animosos y amigos verdaderos.

Embarcada la gente le partieron  
 Con viento bueno, fresco, y favorable,  
 Cerca de la Isla fértil fondo dieron  
 Del nombre de la vírgen memorable:  
 A la Araucana costa de allí fueron  
 Por el furioso piélago intratable  
 En las chatas no mas enpavesadas,  
 Que van cual las galeras despalmadas.

Viendo los belicosos Araucanos  
 Que llegaban los barcos a la costa  
 A defender el paso a los hispanos,  
 A priesa fueron todos por la posta;  
 En medio de unos húmidos pantanos,  
 Por donde va el camino y senda angosta,  
 Los bárbaros se emboscan de manera  
 Que el hijo de Aristoro no los viera.

Péro viendo del modo, traza y suerte  
 Que está la gente pérfida emboscada,  
 Los españoles bélicos del fuerte  
 Alzaron una banda colorada:  
 Señal para que huya de la muerte  
 La que por el mar viene descuidada  
 De que estan en los médanos metidos  
 Los pérfidos, insanos, atrevidos.



En viendo el general Don Juan la vanda  
 Encima del Castillo tremolando  
 Conoció, que la gente cruel, nefanda,  
 Que en la playa le estaba ya aguardando,  
 Al piloto mayor con tiempo manda  
 Que se vaya de tierra algo apartando,  
 Y en el rio de Rauco raudó se entre  
 Sin que en los bajos hórridos encuentre.

Sin pérdida ninguna ni desastre  
 Veloces se metieron en el rio,  
 Quitaron a las barcas todo el lastre  
 Por que boyantes pasen el bajío:  
 Ya no hay bárbara gente que contraste  
 Con el bélico hispano poderío,  
 En pasando los barcos de la barra  
 Las áncoras alargan y el amarra.

Apénas el corbado tenaz diente  
 En el lamoso y blando suelo afierra  
 Cuando saltó la valerosa gente  
 Mas presto que pensarlo toda entierra:  
 Fué el primero mas presto y diligente  
 El capitan Gonzalo de Becerra,  
 En poniendo los pies sobre la arena  
 Un formado escuadron al punto ordena.

De ciento y veinte y dos indios piqueros  
 En cuadro le formó y en los costados  
 Puso cuarenta y cuatro mosqueteros  
 En dos mangas iguales ordenados:  
 Y en frente cincuenta arcabuceros  
 Diestros, bravos y prácticos soldados,  
 Formado el escuadron de aquesta suerte  
 Marcharon en buen órden para el fuerte.

En viendo los contrarios la ordenanza  
 Con que los nuestros van y desmentido  
 El intento mortal de su esperanza  
 Salieron con estruendo y gran ruido:  
 Vibrando cada cual su fuerte lanza  
 Al escuadron envisten guarnecido  
 Tocando caracoles y cornetas,  
 Pitos, flautas, bocinas y trompetas.

Pero como en monton viene confuso  
 La turba alaraquienta congregada  
 Y el español valiente fuego puso  
 A la materia negra salitrada,  
 El bárbaro escuadron se descompuso;  
 A la primera y presta rociada  
 El toqui Perquiñande quedó muerto  
 El pecho de un balazo cruel abierto.

De la suerte que suelen los venados  
 Suvirse a las montañas pavorosos  
 Por lomas, montes, cerros, por collados,  
 De los truenos flamígeros medrosos,  
 Así los idolatras espantados  
 De los tronantes rayos fulminosos,  
 Y de ver a su toqui muerto en tierra  
 Corriendo van a la fragosa sierra.

Salieron del castillo los caballos  
 Y fueron a los pérfidos siguiendo,  
 Pero nunca pudieron alcanzallos,  
 Que corren mucho los que van huyendo:  
 Fuerza fué en breve término dejallos  
 Por no verse en algún peligro horrendo,  
 Que muchas veces echan emboscadas  
 En cienegas, pantanos y quebradas.

En dejando el indómito Araucano  
 Con afrentosa mengua franco el paso,  
 A recibir el bando castellano  
 Del fuerte salió Silva en raudó paso:  
 Habiendo saludado al Sevillano  
 Por ser el día corto, el tiempo escaso,  
 Desembarcar mandaron al momento  
 Las municiones, ropa, y bastimento.

Habiendo en el castillo al fin metido  
 El bastimento, ropa, municiones,  
 De leña, y otras cosas bastecido,  
 Se volvieron los ínclitos varones:  
 A todos tiernamente ha recibido  
 El audaz Don Francisco de Quiñones,  
 Con sólidas palabras agradece  
 El victorioso trance y engrandece.

Ahora me conviene que atras vuelva  
 El paso, y con veloz discurso y presto,  
 Lo atrasado, señor, con esto envuelva  
 Con que el caso se os de mejor dispuesto:  
 Pues para que el calor virtual resuelva  
 La pasta del manjar no bien dijesto,  
 Del vigor atrasado fuerzas cobra  
 Con que le endensa y perfecciona su obra.

Supuesto me prefiero a no ser largo  
 Diré, posible siendo al arte, breve  
 Lo que he de relatar y está a mi cargo  
 Deseando no enfadar mas que se apruebe:  
 Pues dudo puede haber jarave amargo  
 Que tanto ofenda al gusto que le bebe,  
 Ni purga de ruibarbo envuelto en opio,  
 Cuanto lo dicho por language impropio.



Digo pues que en llegándole el recado,  
 El poder, nombramiento, y la patente,  
 De Vizcarra, a Jofré, en que le ha nombrado  
 Como ya declararé por su teniente,  
 Que luego el mismo día ha despachado  
 A un yerno suyo, mozo diligente,  
 Con el suyo a Chillan y sin embargo  
 Toda aquella frontera y pueblo a cargo.

En el segundo canto dije como  
 Era aquí capitán Nicolas Cerra,  
 Soldado viejo, práctico, y de tomo,  
 De mas de treinta cursos en la guerra:  
 Mas cuando es menester el pie de plomo,  
 Que así va siempre todo en esta tierra,  
 Cabezas buscan, sin meollo, vanas,  
 Y mas que plumas de águila livianas.

No supe yo, ni se que causas hubo  
 Para que al capitán Cerra quitase,  
 Pues pocos o ninguno Chile tuvo  
 Que en servicio del Rey se le igualase:  
 Que desde su niñez armado andubo  
 Sin que de su servicio se apartase,  
 En África, en Italia, naval guerra  
 Y mas veinte y un año en esta tierra.

Mas por lo que se ha visto y yo he entendido,  
 Sin haber otra causa que esta sola,  
 Para ser de su puesto removido  
 Solo fué ser hechura de Loyola,  
 Y haber en tiempo de él los dos tenido  
 Un liviano reencuentro o cherinola,  
 Por que veais el odio cuanto ciega  
 Y la pasión intrínseca a do llega.

Habiendo el capitan nuevo llegado  
 A la ciudad que tiene el mismo nombre  
 De aquel que fué en Albania desollado,  
 Con el de los Gamboas por renombre,  
 Un bárbaro su amigo le ha informado,  
 Que la cabeza de un famoso hombre,  
 El que en Lumaco fué por Rey eleto  
 A su distrito envió con gran secreto.

Mandando a los amigos comarcanos  
 Que se rebelen todos al momento,  
 En contra de los pérfidos hispanos  
 Sin dilatar un punto el alzamiento:  
 Antes de rebelarse los serranos,  
 Serrano, sin razon ni fundamento,  
 Prendió algunos Caciques principales  
 Con otros muchos bárbaros leales.

En ásperas prisiones los metia  
 De adonde uno a uno los sacaba,  
 Con grandes amenaza les hacia  
 Decir lo que jamas se imaginaba:  
 Y a quien confesar cosa no queria  
 Con horrenda crueldad tormentos daba,  
 De las partes secretas y viriles  
 Colgándolos con látigos sutiles.

Al uno de los indios principales  
 En aquestos tormentos tan crueles,  
 Las binzas y los miembros genitales  
 Le arrancó retorciendo los cordeles:  
 Sin merecer, señor aque estos males,  
 Que como tengo dicho eran fieles,  
 A los demas domésticos cerbices  
 Les cortava los pies y las narices.

Aquestas y otras hórridas crueldades,  
 Cual las que voy tratando aquí al presente,  
 Hizo mudar las firmes amistades  
 En aborrecimiento y odio ardiente:  
 Han sido tan infandas las maldades  
 De la española cruel y airada gente,  
 Que como el cielo de ellas es testigo  
 Justamente al esceso envió el castigo.

Estando así las cosas como cuento  
 Y todos los caciques en prisiones,  
 Padeciendo los míseros sin cuento  
 Grandes agravios, muchas vejaciones:  
 Llegó Jofré a Chillan en salvamento  
 Con el vagage, piezas, municiones,  
 Reliquias miserables que escaparon  
 De la infausta ciudad que despoblaron.

Mandó en llegando luego al punto y hora  
 Soltar los presos y cesar agravios,  
 Mordiéndose rabioso un quilo dora  
 Por los que estaban hechos y a los labios:  
 Pero como la gente fundadora  
 Olbida tarde o nunca los agravios,  
 Oireis si atento estais una maraña,  
 Y cuanto un hombre malo a un bueno daña.

Con esta turba multa preso ectaba  
 Don Juan Millachingue indio famoso,  
 A quien la cordillera respetaba  
 Por sagaz, por valiente y generoso:  
 De cuya voluntad pendiente estaba  
 La páz, la guerra, la inquietud, el reposo,  
 Que era cuanto querido respetado,  
 De mucha gravedad y emparentado.



Con los demas Jofré mandó soltarle  
 De la prision do estaba tan estrecha,  
 Por no ser justo a un hombre así agraviarle  
 Sin mas razon que sola una sospecha:  
 Hizo en su misma casa regalarle  
 En pago de la ofensa grande hecha,  
 Diciéndole despues a esto se fuese  
 Libremente a su tierra si quisiese.

Fuese Millachingue con la licencia  
 Que el general le dió graciosamente,  
 Mostrando en el semblante y apariencia  
 Haber agradecido el bien presente:  
 Así llegado a Guete que en presencia  
 De todos sus hermanos, a su gente  
 Loó del general lo referido  
 Sin tratar del agravio referido.

Mas un cuñado suyo, mozo inquieto,  
 Aleve, contumaz, hombre liviano,  
 Habia de Puren en gran secreto  
 La flecha recibido ya en su mano,  
 Y prometido al reyecillo eleto  
 Con juramento que hizo a su Pillano,  
 De ser mientras viviere en esta vida  
 De sus contrarios del cruel homicida.

Pocos dias despues de haber llegado  
 Don Juan Millachingue a la cordillera,  
 Navalande le dijo, su cuñado,  
 De como ya la flecha recibiera:  
 Y para dar principio a su cuidado  
 Saber su voluntad no mas espera,  
 La cual pide que al punto le declare  
 Para que él en sabiéndola se aclare.

Pero por no ser largo en este cuento  
 Digo que estos dos bárbaros llegaron  
 De todo punto a todo rompimiento  
 Y las armas en contra levantaron:  
 En un reencuentro duro, cruel, sangriento,  
 Gente de entrambas partes degollaron;  
 Mas viéndose Don Juan en parte estrecha  
 Forzado vino a recibir la flecha.

Recibióla con trato cauteloso,  
 Que la necesidad a tiempos fuerza,  
 Por librarse del trance peligroso  
 Que fué de Navalande mas la fuerza:  
 Pero despues el indio valeroso,  
 Antes que el fiel intento alguien le tuerza,  
 Siguiendo la opinion del castellano  
 Dejó la cordillera por el llano.

Bajóse a Panguelemo con su gente  
 Por ser su natural nativa tierra,  
 Huyendo de la nuestra antiguamente  
 La dejó por valerse de la sierra:  
 Aquí pensaba el bárbaro prudente  
 Estar seguro y libre de la guerra,  
 Siendo del español favorecido;  
 Pero salióle caro este partido.

Fuese para Chillan de aqueste puesto  
 Y al general Jofré dió cuenta larga,  
 De como Navalande está dispuesto  
 A sacudir del hombro la gran carga:  
 Sobre lo cual echó con él el resto  
 Y combatió en batalla en hora amarga,  
 Mas que por no perder su gente en ella  
 Forzado concedió con su querella.

Y que por no se ver en trance estrecho  
 Como el en que se vió con los serranos,  
 Se viene con su gente y sano pecho  
 A vivir y morir entre cristianos:  
 Mas por que esté cual debe satisfecho  
 De que es amigo fiel de castellanos,  
 Que en la parte y lugar que el eligiere  
 Se pondrá o en el puesto que quisiere.

Así que le suplica que al momento  
 Despache al capitan a señalarle  
 A donde se haga un fuerte, algun asiento  
 Que quiere con presteza levantarle,  
 Antes que Navalande el cruel, violento  
 Viniese con su ejército a infestarle,  
 Que cuando la palabra vea quebrada  
 En busca de él vendrá con mano airada.

El general mandó que al mismo punto  
 El capitan serrano se partiere,  
 Y con Millachingue se fuese junto  
 Para que el fuerte trace a do el quisiere:  
 En un cerro alto al gran palpal conjunto  
 El sitio señaló a do se pusiere,  
 Dejóle en este puesto señalado  
 Y apriesa se volvió para poblado.

Llegado a Penco, Don Francisco habia,  
 En este tiempo que es cuando ya el norte  
 Las tempestades frías envía  
 Mostrando de su agudo alfange el corte:  
 Pero para el verano apercibia  
 Las cosas necesarias y de porte,  
 Armas, gente, caballos, provisiones,  
 Pertrechos, bastimentos, municiones.



Fué el general a darle el bien venido  
 Y razon de las cosas de la guerra,  
 Como quien a su cargo la ha tenido  
 Por ser práctico en ella y en la tierra:  
 De Don Francisco fué bien recibido  
 Con la severidad que en el se encierra,  
 Y a la gente que en ella le acompaña  
 Con magestad benévola y estraña.

Trataron los dos solos muchas cosas  
 Acerca de la paz y de justicia,  
 Para el bien de este Reyno provechosas  
 Desnudas de ambicion y de codicia:  
 Y atropellando las dificultosas  
 Con el recato y órden de milicia,  
 Acordado quedó que en el verano  
 En campo salga el escuadron cristiano.

Y que cuando Fetonio refulgente  
 Pise del Equinoccio los humbrales,  
 Partiendo entre Pluton y él justamente  
 La sombra y luz en términos iguales,  
 Que partiese Jofré con la mas gente  
 Que pudiese juntar, y naturales,  
 A socorrer a Ongol que se entendia  
 Que mil necesidades padecia.

Tratadas otras cosas de gobierno,  
 Demas de lo que dejo declarado,  
 Volvió Jofré a Chillan y fué su yerno  
 A darse a conocer al magistrado:  
 De las terribles furias del infierno  
 El iracundo mozo iba incitado,  
 Para hacer el mas enorme hecho  
 Que jamas se fraguó en humano pecho.

Estaba de su suegro algo sentido  
 Porque de las prisiones echó fuera,  
 Como ya, mi señor, habeis oido,  
 Al gran Curaca de la cordillera:  
 Así para vengarse lleva urdido  
 Un cauteloso engaño, y de manera  
 Lo supo relatar y encarecello,  
 Que como lo ordenó salió con ello.

Conociendo Serrano el justo intento,  
 La voluntad, el ánimo, el deseo,  
 Que Quiñones tenia y ardimiento  
 De castigar al pésimo indio reo,  
 Con apariencias falsas y argumentos  
 Afirmativamente y sin rodeo,  
 Claramente le dijo, y no es sospecha,  
 Como Millachingue tomó la flecha.

Y que el haber bajádose a su sierra  
 Mostrándose de España fiel amigo,  
 Es por dejarle el paso de la sierra  
 Desocupado al pérfido enemigo:  
 Mas antes que el traidor moviese guerra  
 Hacerse en él conviene un gran castigo,  
 O ponerle en prision áspera y dura  
 Por que con esto todo se asegura.

Quejóse de su suegro porque habia  
 Teniendo él a Don Juan aprisionado,  
 Con toda la granada compañía  
 De las prisiones ásperas sacado:  
 Informóle tambien que convenia,  
 Por ser el general muy confiado,  
 Que no se le de cuenta de lo dicho  
 Por que pondrá sin falta a ello entredicho.

Así que dándole orden, que el se atreve,  
Siendo el gobernador de ello servido,  
A ponerle en prision en tiempo breve  
Con silencio, recato, y sin ruido:  
A ira a Don Francisco y saña mueve,  
Cual Drances al Rey Turno habia movido,  
Que para los demas cual estos trances  
No faltaran, señor, aquí mil Drances.

Así el Gobernador creyendo fuese  
Todo lo que le ha dicho verdadero,  
Al punto le mandó que se partiese  
Y a Millachingue traiga prisionero:  
El orden que le dió mandó no abriese  
Hasta que de colton pase el estero,  
Que porque no publiquen su decreto  
Por la seguridad le dió en secreto.

En llegando a Chillan partió Serrano  
Con la gente que en el habia granada,  
Cuando llegó a colton ante escribano  
La comision abrió que iba cerrada,  
Donde el Gobernador como cristiano  
Mandó que siendo bien justificada  
La causa, prenda luego a los culpados  
Que con Don Juan estaban congregados.

El orden que le dió fué santo y justo  
Porque es hacer justicia justo y santo,  
Mas fué el ejecutor en ella injusto  
Que una pasion odiosa puede tanto:  
Diré lo que pasó, señor, al justo  
Con verdadera historia en otro canto,  
Si fuese para tanto suficiente  
Mi torpe lengua y mísero torrente.

---



## Canto XV.

Prende el capitan Diego Serrano, abajo de seguro, al cacique Don Juan Millachingue con toda su gente: Gonzalo Quilacan junta ejército para la venganza: asalta a la ciudad de San Bartolomé de Gamboa: cuéntase el suceso del asalto.

Los gentiles asirios, persas, griegos,  
Babilonios, egipcios, y romanos,  
Con estar en la fe divina ciegos,  
Hicieron mas justicia que cristianos:  
Pues jamas por amor, pagas, ni ruegos,  
Con tener los efectos de tiranos  
Las propias leyes que ellos impusieron  
De su derecho un punto no torcieron.

Lo dicho el gran Solento verifica  
Segun Valerio Máximo nos dijo,  
Y no como la fama lo publica  
Que por guardar su ley castigó al hijo:  
Postronio el dictador lo certifica  
Pues el suyo venciendo un gran letijo,  
Porque rompió su ley puesta y mandato  
La vida le costó como a Torcuato.

Pues siendo el Rey Cambises imprudente  
 Hizo un heroico, loable y alto hecho,  
 En desollar a Sisanes regente  
 Por haber recibido un gran cohecho,  
 Y que quedase el cuero eternamente  
 Asiento de jueces otros hecho,  
 Para ejemplificar con tal justicia  
 A los que eran tocados de avaricia.

Aquí, señor, se hace de otro modo,  
 Que los jueces son los que desuellan  
 A todos los de aqueste reino todo,  
 Y a los mas miserables los deguellan:  
 Las manos meten todos hasta el codo  
 Y despues todos ellos se querellan,  
 De ver cuan mal se hace aquí justicia  
 Siendo quien de su quicio la desquicia.

Jamas vi yo aquí nadie que pretenda  
 Algun oficio o cargo con intento,  
 Que en la república haya alguna enmienda  
 Ni menos en el pueblo regimiento:  
 Hacer cualquiera quiere su hacienda  
 Que solo en esto pone el pensamiento  
 O en vengar sus pasiones atrasadas,  
 Desmandando las lenguas desmandadas.

Pero para probar cuanto he tratado  
 De la gran injusticia de esta tierra,  
 La sentencia diré que dió un letrado  
 Mientras me da lugar la cruda guerra:  
 Fué un mozo suyo en público hallado  
 (De la nacion de aquesta gente perra,)   
 Con una yegua el bárbaro nefando  
 El torpe y carnal vicio mal usando.

Informado el juez de esto que digo  
 Ante el mandó le traigan al proviso,  
 Al bárbaro, la yegua, y el testigo,  
 Que de todo le dió bastante aviso:  
 Mas visto al delincuente y que es su amigo  
 A muerte condenarle nunca quiso,  
 Pero acordó de hacer luego una cosa  
 Espantable, ridícula, y graciosa.

Al bárbaro mandó que se apartase  
 Del cómplice bestial un poco trecho,  
 Para ver cual a cual de ellos buscase  
 Primero al otro, y esto siendo hecho,  
 La yegua le buscó y como a él llegase  
 La cara le arrimó luego a su pecho,  
 Dando claras señales de holgarse  
 La muda bestia allí empezó a rascarse.

Porque la yegua fué al indio ha buscarle,  
 Y no el indio a la yegua, mandó luego  
 Al bárbaro por ser suyo soltarle  
 Y a la bestia entregarla al vivo fuego:  
 Diciendo esta razon para salvarle,  
 Negocio al parecer de burla y juego,  
 Que si el hombre a la yegua se llegara  
 Como ella hizo a él, que a él quemara.

Que claro por el hecho se parece  
 Que la bestia merece ser quemada,  
 Y que el bárbaro pena no merece  
 Pues es la yegua sola la culpada:  
 Quien de favor, señor, aquí carece  
 Su causa justa queda condenada,  
 Y son los que le tienen perdonados  
 Y los pobres y mudos condenados.



Si algun sabio Solento aquí viniera  
 Cambises, y Postumio, ya nombrados,  
 Cuantos ciegos adúlteros hubiera  
 Y cuantos jueces malos desollados:  
 Las órdenes, ni ley nadie rompiera,  
 Andubiéramos todos concertados,  
 Hubiera mas templanza y mas justicia  
 Mas paz, mas bien, mas ley, mas amicitia.

Mas es dar voces esto en el desierto  
 Que las mias a nadie no despierta,  
 O palos en cabeza de asno muerto  
 Que la gente aquí está dormida y muerta:  
 Volver quiero a seguir mi curso cierto  
 Diciendo la verdad desnuda y cierta,  
 Que por no renovar la pena mia  
 La dilataba tanto y detenía.

Llegado al gran Palpal, Diego Serrano,  
 Mandó tocar al punto la trompeta,  
 Rompiendo el ronco son el aire vano  
 A Don Juan y a su gente toda inquieta:  
 Del monte salió luego al verde llano  
 Con mas velocidad que una cometa,  
 Que por no haber su fuerte levantado  
 En la montaña estaba retirado.

Preguntó al capitan que es lo que manda  
 Que allí está con su gente a su servicio,  
 Que por solo servir a nuestra banda  
 A tomado lo dicho por oficio:  
 Serrano le responde con voz blanda  
 Que en pago de tan alto beneficio,  
 Con una escuadra viene heroica y grande  
 Ha buscar su enemigo Navalande.

Así que se aperciba con la gente  
 Que tiene allí mas práctica en la guerra,  
 Y sea la que fuere suficiente  
 Para tomar los pasos de la sierra:  
 Que quiere a Navalande, el insolente,  
 Castigar y abrasar toda su tierra,  
 Pues con poco temor y sin verguenza  
 A declararse el pérfido comienza.

Millachingue le dijo que su intento  
 Fué siempre de ir el propio a tal jornada,  
 Y que recibe de ir con él contento  
 Por cuanto la tenia deseada,  
 Que se vuelva de allí a su alojamiento,  
 Que al apuntar la luz de la alborada  
 Tendrá toda su gente apercebida  
 Por que no se dilate la partida.

Acordado lo dicho se volvieron  
 Al puesto a do los nuestros se alojaron,  
 A verlos muchos bárbaros vinieron,  
 Yerva, leña, y perdices, les llevaron,  
 Y cuando la luz nueva asomar vieron  
 Para el real apriesa caminaron,  
 De dos en dos, de tres en tres armados,  
 A la usanza de prácticos soldados.

Mas como iban los míseros llegando  
 Al sitio a donde estaban los hispanos,  
 Les iban fuertemente atras atando  
 Con látigos de cáñamo las manos,  
 Y en las tiendas de todos ocultando  
 Hasta prender a todos sus hermanos,  
 ¡O caso duro, enorme, cruel, sangriento,  
 Inaudito, nefario, atroz, violento!

Prendió sin culpa, causa, y sin defensa,  
 A todos cuantos bárbaros vinieron,  
 Que tal maldad, traicion, fuerza, ni ofensa,  
 Que con ellos se usara no entendieron:  
 Cuando así a los varones tuvo, piensa,  
 Porque del monte espeso no salieron,  
 Que órden tendrá, traza o que manera,  
 Para que las mugeres salgan fuera.

Despues de haber en esto algo pensado  
 A Millacan soltó que preso estaba,  
 Hermano de Don Juan, hombre estimado,  
 A quien como a él su gente respetaba,  
 Diciéndole: yo estoy determinado,  
 Demas de que el Apo así lo mandaba,  
 Llevaros a Talcar con vuestra gente  
 A donde vivireis seguramente.

Allí estareis seguros y contentos  
 De vuestros enemigos apartados,  
 Por horas, por minutos, por momentos,  
 Sereis de los de España visitados:  
 Aquí estais con peligro y descontentos  
 Y de los españoles desviados,  
 A donde no podremos socorremos  
 Por la distancia que hay y los esteros.

Con aquestas palabras cautelosas  
 Obligó a Millacan a que trajese  
 Hijos, mujeres, vírgenes hermosas,  
 Creyendo que lo dicho verdad fuese:  
 Apoderóse de ellas y otras cosas  
 Que fueron de grandísimo interese,  
 Piedras, ropa, ganado, llancas, oro,  
 Chaquiras que es entre ellos gran tesoro.



No hizo la informacion ni diligencia  
 Que es la que Don Francisco habia mandado,  
 Mas con poco temor y sin demencia  
 Al sin culpa prendió como al culpado:  
 Partió la chusma luego allí en presencia  
 De todos, y a cualquiera parte ha dado,  
 Reservó para si ganado y ropa  
 Y de la gente nueva una gran tropa.

Despues que se partió tuvo noticia  
 Que una yunta de bueyes se quedaba  
 Del mísero Don Juan, que sin malicia  
 Su hermano Millacan cerca dejaba:  
 Por ser tan sediosa su codicia  
 Por ella luego al punto despachaba  
 A un cacique ladino, famoso hombre;  
 Gonzalo Quilacan era su nombre.

Dos dias ántes de este habia venido  
 A verse con Don Juan él y su gente,  
 Que era demas de ser su conocido  
 De su mujer Guallancarel pariente:  
 En la prision sin culpa fué metido,  
 Pero por ser ladino y diligente  
 Soltóle el capitan diciendo fuese  
 Por la yunta y al pueblo la trujese.

A él llegado, a los demas vendieron  
 Como esclavos herrados de Guinea,  
 Dándolos a quien mas por ellos dieron  
 Que creo que no habrá quien esto crea:  
 Cual esta otra maldad gentes no vieron  
 Ni en todo cuanto el Delfico rodea,  
 Codicia semejante que así hiciese  
 Que por esclavo el libre se vendiese.

Del cielo son juicios soberanos  
 Los cuales no penetra algun humano,  
 El librarse Don Juan de los serranos,  
 Y venir a las manos de Serrano:  
 ¡Oh, pensamientos míseros y vanos  
 De aqueste miserable mundo vano,  
 Que adonde piensa hallar hombre contetno  
 Halle mas presto allí su perdimiento!

Despues de haber vendido a los cautivos,  
 Hizo una informacion con los soldados  
 De como eran traidores fugitivos  
 Y que estaban del todo rebelados:  
 Quedaron los oyentes pensativos  
 Atónitos del caso y espantados,  
 Afirmando los mas que aqueste hecho  
 Injustamente y sin razon fué hecho.

Mas el gobernador como prudente  
 No quiso castigar el desatino,  
 Y aunque en el alma el hecho injusto siente  
 Disimular entónces le convino:  
 Despachó a Santiago por la gente,  
 Mandando que apresuren el camino,  
 Y que ántes que en la Virgen Febo entrase  
 A Chillan, o a sus términos llegase.

Escribió al general Jofré diciendo  
 Que viviese con orden y cuidado,  
 Habiendo vijilancia, anteponiendo  
 Cuanto ha por no haberla redundado:  
 Y a Serrano que fuese recogiendo  
 El miserable pueblo derramado,  
 En la parte o lugar mas suficiente  
 Para se acomodar toda la gente.

Y que con brevedad y diligencia  
 La cerque fuertemente con madera,  
 De suerte que la bárbara violencia  
 En arte no le ofenda ni en manera,  
 Ni a persona alguna de licencia  
 Para que de los muros salga fuera,  
 Habiendo guardia siempre con recato  
 Porque no cueste caro lo barato.

No fué una vez, ni dos, ni tres, ni cinco,  
 Las que el gobernador escribió aquesto,  
 Que con ansia eficaz, y grande ahinco  
 Mas de veinte escribió tratando de esto:  
 Que como estaba el infido propincuo  
 A Chillan, y a cualquier traicion dispuesto,  
 De algun suceso malo se temia,  
 Que a tiempos es temer de gran valía.

Pero no es de provecho ni momento  
 Dar consejo a quien sobra la ignorancia,  
 Por que su gran locura y vano intento  
 En hinchazon consiste y arrogancia:  
 Quien sobre arena funda o sin cimiento  
 No le arriendo, señora, la ganancia,  
 Que el que en el movedizo polvo estriva  
 Cualquiera tempestad se lo derriva.

Ménos caudal Jofré hizo que su yerno  
 Del orden de Quiñones y mandato,  
 Pues dijo que en la furia del hibierno  
 Escusado era haber tanto recato:  
 Que cuando Agreo seca el barro tierno  
 Y en los estanques frios nada el pato,  
 Es cuando mas airado el crudo Marte  
 Los ánimos enciende en esta parte.



Mas fué como si acaso les dijera:  
 No es menester tener ningun cuidado,  
 Que ya la guerra cruda feneciera  
 Y bárbaro ninguno no ha quedado:  
 Y aun cuando así fuera esto no viviera  
 Un hombre de razon tan descuidado:  
 Los descuidos han hecho en esta tierra  
 Mas que los enemigos cruda guerra.

A la gente mas práctica y granada  
 De mas obligacion y suficiencia,  
 En la guerra la mas ejercitada,  
 Para salir del pueblo dió licencia:  
 Quedó la que quedó tan descuidada  
 Que descuido con tanta inadvertencia  
 No se vió que a este fuese semejante  
 En cuanto alumbra Delio radiante.

Mas no le tuvo el indio belicoso  
 Que apriesa la venganza iba tramando,  
 Gonzalo Quilacan, digo, el famoso,  
 Aquel que fué los bueyes rastreando:  
 Diligente, solícito, orgulloso,  
 El tósigo infernal fué derramando  
 Entre los agraviados naturales  
 Cual Amata en las huestes saturnales.

No ménos que la cruda pestilencia  
 Removió los humores sosegados,  
 Poniendo su cuidado y gran potencia  
 En alzar a los indios asentados:  
 Sin dilacion le dieron la obediencia  
 Cuatrocientos carníficos soldados  
 Indómitos, perversos, revoltosos,  
 Noveleros, inquietos, sediciosos.

Nueva tuvo Jofré del nuevo intento  
 Que tenia esta gente congregada,  
 Para la sosegar envió al momento  
 A Epucneo, el traidor, con embajada:  
 Era este un indio suyo a quien tormento  
 Serrano dió con mano algo pesada,  
 Sacóle el general de las prisiones  
 Cuando a Millachingue y demas varones.

Llegado a Guachemábida Epucneo  
 En consultas halló a la compañía  
 Que el nuevo capitan Quilacaneo  
 Levantado en sus términos habia:  
 En viendo aquella leva y el deseo  
 Que de vengarse el pérfido tenia,  
 Como estaba él cual ellos agraviado  
 Propuso aquesta plática al senado.

"La cara patria y libertad perdida  
 Y el amor general que le tenemos,  
 Ha sido la ocasion de mi venida  
 Para que restaurarla procuremos:  
 A todos la razon justa convida  
 Y aquella obligacion con que nacemos,  
 A morir o librarla cual procuro  
 Del Español nefario, cruel, perjuro.

"Podemos bien, fortísimos soldados,  
 Con la facilidad que yo esto digo,  
 Del agravio quedar desagraviados  
 Que nos ha hecho el pésimo enemigo:  
 Porque estan todos ellos descuidados  
 Sin guardia, cerca, fuerte, ni otro abrigo  
 En que se recoger, y la mas gente  
 Está del derramado pueblo ausente.

"Las casas con carrizo estan tejadas,  
 La guardia de ella son dueñas hermosas,  
 Las unas de las otras apartadas  
 Cual las obejas sin pastor medrosas:  
 Cojerlas heis a todas tan turbadas  
 Como con luz nocturnas mariposas,  
 Que no hay en la ciudad quien las defienda  
 Ni quien ¡oh gente brava! nos ofenda.

"No dilateis el tiempo ni la suerte  
 Por que no la hallareis jamas tan buena,  
 Ni dolor que lastime tanto o muerte  
 Cuanto perder lo que fortuna ordena:  
 O varones, asid con mano fuerte  
 La importante ocasion por la melena,  
 Pues nos está ella propia voces dando,  
 Y nuestra gran ventura espoleando.

"Sabed que esta Jofré aguardando gente  
 La cual viene marchando en raudo vuelo,  
 Y a que Fetonio Delfico caliente  
 Y derrita en aquesta parte el yelo,  
 Para salir entónces diligente  
 A correrlos el campo, sin recelo  
 De que podreis vosotros ofenderle,  
 Ni el paso en parte alguna defenderle.

"A que os dé cuenta de ello me ha enviado  
 Y a que no os altereis sin causa alguna,  
 Que no parece bien que así un senado  
 Tenga las variedades de la luna:  
 Para que esté Jofré mas descuidado,  
 Y mas de nuestra parte la fortuna,  
 Quiero volver a darle la respuesta  
 Que será si os parece a todos, esta:



"Que jamas no tuvisteis pensamiento  
De apartaros del vínculo cristiano,  
Pero que la maldad y cruel intento  
Que con Millachingue tuvo Serrano,  
Os obligó a dejar el patrio asiento  
Y a venir a la sierra de lo llano,  
Temiendoos que volviesen a buscaros  
Y cual a los demas presos llevaros.

"Tambien diré que estais determinados  
A volveros de paz y arrepentiros,  
De lo que habeis propuesto, y afrentados  
De las alteraciones y corridos:  
Y que siendo del crimen perdonados  
Y bajo de su amparo recibidos,  
Las armas volvereis contra serranos  
En ayuda y favor de los cristianos.

"Con lo cual quedará Jofré contento  
Y con mayor descuido del que tiene,  
Podré yo con cuidado ver atento  
Lo que a nuestro propósito conviene:  
La gente que hay, la guardia, y nuevo intento  
Y si al pueblo ha llegado la que viene  
De Mapocho, que hay nueva que venia  
Una gruesa y granada compañía.

"Tan en tanto que voy todo mirando  
Con cuidado y silencio vigilante,  
Podeis a la ciudad iros llegando  
Con las espías siempre por delante:  
De todo cuanto hubiere iré avisando,  
Que negocio será muy importante,  
Y a todos los amigos comarcanos  
Para que esten con armas en las manos."

Dejaron las dañadas persuaciones  
 De Epucheo a los bárbaros contentos,  
 Y encendidos sus bravos corazones  
 Al fuego de sus ánimos sangrientos:  
 Así cual bravosísimos leones  
 O cual feroces tigueres hambrientos,  
 A las vecinas armas corren luego  
 Para ensayarse en el bélico juego.

Quien toma el arco, alfange porra, o lanza,  
 Quien el baston herrado en torno esgrime,  
 Quien vibrando la pica se abalanza  
 Como que al español mísero oprime,  
 Quien corre, vuelve, salta, baila, o danza,  
 Y al estrépito el suelo tiembla y gime,  
 Haciendo el ronco estruendo de atambores  
 Disonantes y horrísonos rumores.

El dia en estos juegos le gastaron,  
 Costumbre antigua entre ellos muy usada,  
 El siguiente a Epucheo despacharon  
 A dar el órden dado y la embajada:  
 La noche tras de él todos caminaron  
 Por parte que no fué jamas hollada,  
 Haciendo paradillas y escuchando  
 A la ciudad se fueron acercando.

En un monte que está dos millas de ella  
 Emboscados tres dias estuvieron,  
 A do el poco recato que hay en ella  
 Por órden de Epucheo aviso dieron,  
 Que luego que llegó el traidor a ella  
 Los comarcanos pérfidos supieron  
 Cuanto tratado el pésimo dejaba,  
 Y como ya la gente caminaba.

Fueron a visitarlos todos ellos  
 Llevándoles refresco cada día,  
 Y a consultar los fáciles con ellos  
 El intento que cada cual tenía:  
 Alzar de la opresion dura los cuellos  
 Sus pretensiones eran, y porfía,  
 Pero para cumplir su mal deséo  
 Aguardaban al infido Epuchéo.

El cual llegó a Chillan, y a Jofré dijo  
 Como toda la gente congregada  
 Recibió con amor y regocijo  
 Y singular contento su embajada:  
 Y que el temor que tuvo de su hijo  
 Fué causa de esta andar desenfrenada,  
 Huyendo de su furia inexorable  
 Y de su condicion abominable.

Pero que si les da su fé y promete  
 De que será sin falta lo pasado,  
 En las cabernas ínfimas de lete  
 Sin que se trate de ello sepultado,  
 Y que Serrano mas no los inquiete  
 Como a otros muchos de ellos ha inquietado,  
 Que a donde está vendran para servillo  
 Con sano pecho y ánimo sencillo.

No dijo bien lo dicho el indio, cuando  
 Le mandó el general que se volviese  
 A decir de su parte al infiel vando  
 Que en su provecho hará cuanto pudiese:  
 Y que sin ir el término alargando  
 A la ciudad al punto se viniese,  
 Que él de su parte lo asegura todo  
 En toda parte y de cualquiera modo.



Al punto que ya el bárbaro partia  
 Así dijo a su amo alegremente,  
 Pero fué dicho al fin con ironía:  
 Yo traeré aquí, señor, presto a esa gente.  
 Cuando la refulgente luz del día  
 Las puertas entornó del occidente  
 A la montaña el pérfido llegaba  
 A donde la canalla junta estaba.

Quien pudiera contar en suma breve  
 Sin que faltase un punto, el alborozo  
 Que con su vista tuvo el vando aleve,  
 El gran contento, el gusto, el sumo gozo:  
 Pero pues no podré como se debe,  
 Digo que no quedó viejo ni mozo,  
 Que no saliese júbilo al camino  
 A recibir al bárbaro malino.

Después de haberle dado el bien venido  
 Y un rato sobre el caso platicado,  
 Para el pueblo Español inadvertido  
 Con silencio caminan y cuidado:  
 Jamas fué cazador tan encojido  
 Por entre la montaña arrodillado  
 Cuando ha visto la liebre estar durmiendo,  
 Como fué el escuadron cruel, horrendo.

La noche tenebrosa en raudo vuelo  
 Su curso natural mediado habia,  
 Y la triforme hermana de el de Delo  
 Su media faz infausta descubria:  
 Con el fresco rocío que envía el cielo  
 El verde campo todo se cubria,  
 Del notival silencio convidados  
 Gozando estan los cuerpos fatigados.

Fantasmos, Ylison con Pasiltéa  
 Rocían a los míseros la cara,  
 Con la transportadora agua letéa  
 Que en dulce olvido a todos transportara:  
 El dios Mercurio entre ellos se pasea  
 Y les infunde el sueño con su vara  
 Después de haberles dado la comida  
 Masista en dulce miel toda cocida.

Cuando llegó la bárbara pujanza  
 A la ciudad vacía de cordura,  
 Pero llena de sueño y de confianza,  
 De soberbia, descuidos, y locura,  
 Viendo el principio ya de su esperanza  
 Y tanto de su parte a la ventura,  
 En una mano el hierro, en otra el fuego,  
 Envistió de tropel furiosa luego.

No fué asaltada así, tan de repente,  
 Ni con tanto furor acometida,  
 La troyana infortunada gente  
 De la que en el caballo entró metida,  
 Como la nuestra fué furiosamente  
 De la soberbia bárbara atrevida,  
 Ni tan gran sobresalto ni alboroto  
 Jamas se vió del norte, al seco noto.

Lo primero cercó el indio perjuro  
 La casa fuerte en do Jofré vivía,  
 Por ser a donde en tiempo mal seguro  
 La gente femenil se recojía:  
 Después con mano airada y pecho duro  
 A todas las demas fuego ponía,  
 Las codiciosas llamas sonadoras  
 Diurnas hacían las nocturnas horas.

El estruendo, rumor, la grito horrenda,  
 El tropel, alboroto, los clamores,  
 La vocería bárbara, estupenda,  
 Sin término acrecientan los temores:  
 No hay quien su casa mísera defienda  
 De los rebeldes pérfidos traidores,  
 Salen los mas sin armas y desnudos,  
 De espanto y de temor sordos y mudos.

Las temerosas vírgenes y dueñas,  
 Como se ven así desamparadas,  
 Saltan cual corzas tímidas las breñas  
 Del gran temor y estrépito alentadas:  
 Y las madejas de oro o rubias greñas  
 Al amoroso céfiro entregadas,  
 De las purpúreas plantas de alabastro  
 Sangriento queda el abreviado rastro.

Socorro piden todas a gran priesa,  
 Mas no hay en la ciudad quien las socorra,  
 Que la cuadrilla indómita y espesa  
 Le hace a cada cual que apriesa corra:  
 No vale deudo, amigos, ni promesa,  
 Ni persona con otra no se ahorra,  
 El hijo no se acuerda de su madre,  
 Ni de él ni de mujer ménos el padre.

A la bizarra Dama de la Corte,  
 Gallarda, bella, hermosa, y cortesana  
 Tanto cuanto cualquiera de su porte,  
 La primera prendió la gente insana:  
 No pudo socorrerla su consorte  
 Que ausente de ella estaba, y cosa es llana  
 Que si en esta ocasion allí estuviera  
 La vida por librarla y diez perdiera.



Diéronle, los idólatras sayones  
 Por quitarle las ropas y camisa,  
 Sin duelo y sin piedad mil rempujones,  
 Con fiesta, mofa, zambra, grito, y risa:  
 Cual hizo Aristotimo, los ladrones  
 Desnuda la llevaron a gran prisa  
 Las carnes descubiertas y belleza  
 A donde se estremó naturaleza.

En Doña Ana María de Toledo,  
 Otros dos indios pérfidos tiranos,  
 Con ferocidad bárbara y sin miedo  
 Pusieron con violencia crudas manos:  
 Mas ella con valor, brio y denuedo  
 Viéndose maltratar de estos villanos,  
 A entrambos los asió por los cabellos  
 Y de un tiron en tierra dió con ellos.

Despues de haber en tierra derribado  
 A los dos esta bélica matrona,  
 Y con su brazo heróico ganado  
 De vencedora insigne la corona,  
 Una lanzada cruel por un costado  
 Le dió Millan, un indio, su anacona,  
 Fué el golpe tan soberbio y de tal arte  
 Que el cuerpo le pasó de parte a parte.

Quebró la lanza el bárbaro por medio  
 Y un trozo se quedó dentro del astá,  
 Viéndose maltratada y sin remedio  
 La valerosa dueña, hermosa y casta  
 Con una niña en brazos de año y medio,  
 Como su fuerza indómita no basta  
 A contrastar el bélico gentío,  
 Huyendo se metió en un gran bohío.

Allí se defendió con tal pujanza  
 Que rendirla no pudo el vando ciego,  
 Mas perdida de haberla la esperanza  
 A la casa pagiza puso fuego:  
 Aquesta dueña digna de alabanza  
 Feneció entre las llamas vivas luego,  
 Que por ser tan constante en no ser presa  
 El fin tuvo que Juana la francesa.

A tres nobles hermanas de esta dama  
 Aldonza, Leonor, y Bernardina,  
 Cualquiera del valor alto de cama  
 Prendió esta gente infiel, luciferina:  
 Doña Aldonza acabó, pero la fama  
 Con la sonante trompa cristalina,  
 La suya hará que eternamente viva  
 Pues quiso mas ser muerta que cautiva.

Quedó Doña Leonor tambien de suerte  
 Con mil golpes terribles maltratada,  
 Que un dedo escaso estuvo de la muerte  
 Sin forma, ni faccion, desfigurada:  
 A Doña Bernardina, un indio fuerte  
 El cuerpo le pasó de una lanzada,  
 Cautiva la llevó aunque mal herida  
 Llevando entre los labios alma y vida.

Era tanto el tropel y la tormenta  
 La grita, voces, altos y alaridos  
 De la bárbara trulla alaraquenta  
 Que ensordecen a todos los nacidos:  
 Crece el fuego, la furia se acrecienta  
 Y el número de muertos y heridos,  
 Alecto sopla, Terifone incita,  
 La rabiosa Megera solicita.

Solo cinco soldados se juntaron  
 A pie, con arcabuces y desnudos,  
 Con unos paredones se abrigaron  
 Que sirvieron de cóncabos escudos:  
 De a donde a muchos indios maltrataron  
 Con balazos mortíferos y crudos,  
 Libraron de las manos robadoras  
 A mas de la mitad de las señoras.

No es justo que se queden sepultados  
 En las oscuras aguas del olvido  
 Varones tan heroicos y esforzados  
 Que tanto por su esfuerzo han merecido:  
 Merecen con razon ser estimados  
 Por el hecho que digo esclarecido,  
 Y que sus nombres, méritos y gloria  
 Vivan eternamente en esta historia.

Martin Muñoz, soldado veterano,  
 Uno fué de estos cinco compañeros,  
 Y Baltasar Gonzalez Lusitano  
 Intrépido salió de los primeros,  
 Juan Gomez, Porras, Cerda, cuya mano  
 Muerte dió a muchos bárbaros guerreros,  
 Por ser tan reportado cuanto diestro  
 Del arcabuz, y bélico maestro.

Viéndose pues así tan rodeados  
 De señoras y bárbaros perjuros,  
 A pie, desnudos, pocos, desarmados,  
 Sin foso, cerco, torres, o altos muros,  
 A la iglesia se van determinados  
 A defenderse allí con pechos duros,  
 Donde los dejaré mientras que corto  
 La péndola y cual ellos me reporto.

---



## Canto XVI.

Retíranse los bárbaros despues de haber saqueado la ciudad: álzanse los amigos del valle: la misma mañana entra en ella el capitan Tomas de Olabarria con la gente que venia de Santiago: sale el general Francisco Jofré en alcance del enemigo: el gobernador envía a Chillan por su teniente a Miguel de Silva: viene don José de Rivera con gente del Peru.

¡Oh, cuanto al hombre importa y le conviene  
Ser en trances dudosos reportado!  
Mas es don que del alto cielo viene  
Con el de la virtud acompañado:  
Lugar seguro en cualquier parte tiene  
El que es de esfuerzo y ánimo dotado,  
No hay turbacion, temor, muerte ni miedo,  
Que de su honroso intento mude un dedo.

Mas a quien esto falta de ordinario  
Da, como falto está, de bien falta,  
Y apénas oye el grito del contrario  
Cuando el temor mortal le sobresalta:  
Y en dando que da entrada a este nefario  
La fuerza, la honra, el ánimo le falta,  
Por que al pecho a do el pérfido se encierra  
Le turva, corta, espanta, y hace guerra.

Probado queda bien esto que digo  
 Con los que del temor fueron tocados,  
 Que en sintiendo el rumor de este enemigo  
 Huyeron con pavor desatinados:  
 Que como el miedo en ellos halló abrigo  
 Quedaron sin valor y despulsados,  
 Enterrándose en caños y en acequias,  
 Haciéndose ellos mismos las exequias.

Si fueran todos de ánimos constantes  
 Y en tres o cuatro tropas se juntaran,  
 No volvieran los bárbaros triunfantes  
 Y sus casas los míseros guardarán:  
 Pues pudieron los cinco militantes  
 Defender con valor que no quemaran  
 A toda la ciudad, que sino fuera  
 Por ellos totalmente se perdiera.

Los cuales su valor siempre mostrando  
 Y el esfuerzo sin par de sus personas,  
 A la iglesia se fueron retirando  
 Llevando en medio de ellos las matronas:  
 Los bárbaros detras iban gritando  
 Diciendo con palabras fanfarronas:  
 "Hartaos de ver los astros, sol, y luna,  
 Que presto no vereis cosa ninguna.

"Aqueste día es nuestro, que el pasado  
 El vuestro fué y gozastes de la fiesta,  
 Queremos pues que el nuestro es ya llegado  
 Holgarnos y gozar también de aquesta:  
 ¿A donde el capitán está encerrado?  
 ¿Por que no viene aquí por la respuesta  
 De los bueyes, o como no pregunta  
 Si vino Don Gonzalo con la yunta?

"Decidle que la trae lucida y mansa,  
 Que viene, cual hidrópico, redonda,  
 Que es buena carretera y no se cansa,  
 Que salga pues por ella y no se esconda:  
 ¿No responde? do está, tanto descansa  
 Sin tener centinela puesta o ronda,  
 Sin cuidado dormida, guardia y perro  
 Habiendo él hecho tan notable yerro?

"Por el agravio que hizo a nuestra gente  
 El redentor del mundo esto permite,  
 Y como justo padre omnipotente  
 A nosotros la paga nos remite:  
 No quiere Dios que al mísero inocente  
 Hacienda, vida, ni honra se le quite,  
 Que nunca su bondad alta dispensa  
 Para que haga un prójimo a otro ofensa.

"En pago de la que hemos recibido  
 Venimos a llevarle la cabeza,  
 Con ella paga bien lo bien debido  
 Y no queremos mas de aquesta pieza:  
 A Pelantaro la hemos prometido  
 Para que beba en ella mas cerbeza,  
 La cual recibirá de buena gana  
 Que amigo es de efusion de sangre hispana."

A cosa de lo dicho respondieron  
 Los bien afortunados castellanos,  
 En la iglesia mayor se recojieron  
 A pesar de los bárbaros profanos:  
 La priesa fué tan grande que se dieron  
 A despedir balazos de sus manos,  
 Que al soberbio enemigo se le antoja  
 Que son rayos que Jupiter le arroja.



Hicieron retirarle en tiempo breve,  
 En torno de la iglesia nadie para,  
 Que las ardientes píldoras que llueve  
 A mas de dos la cólera templara:  
 El mas valiente de ellos no se atreve  
 A ponerse con ellos cara a cara,  
 Y si alguno se pone al descubierto  
 Del primer tiro cae en tierra muerto.

Pero como en efecto su cuidado  
 Era solicitar con diligencia,  
 Por ser la del indómito malvado  
 Mayor en perseguirlos sin clemencia,  
 La pólvora les ha toda faltado  
 Cuando andaba mas viva la pendencia,  
 Algunos que la falta de ella vieron  
 De espanto y de temor enmudecieron.

Los unos a los otros se miraban  
 Con no poca congoja ni tristeza,  
 La falta que tenian declaraban  
 Con manos, ojos, hombros, y cabeza:  
 Pues viendo como ya no disparaban  
 Y de los Españoles la tivieza,  
 Una doncella noble les pregunta  
 Que que ocasion así los descoyunta.

Pero el valiente Cerda alzando el dedo  
 Le respondió con voz algo alentada,  
 Ninguna cosa puede darme miedo  
 Sino es tener la pólvora tasada:  
 Mas Doña Catalina de Toledo,  
 Que así la bella vírgen es llamada,  
 Como furiosa leona veloz salta  
 Diciendo: no temais, que esa no falta.

Salió sin decir mas por un postigo,  
 Cual por el monte Cíntico Diana,  
 A su casa fué sola y sin abrigo  
 Que de la Iglesia estaba algo cercana:  
 Apesar del indómito enemigo  
 Volvió con una cántara mediana,  
 De pólvora finísima de Quito  
 Y díjoles con ánimo inaudito:

"Tened, no desmayeis, bravos soldados,  
 Tomad nuevo vigor, fuerzas y aliento;  
 Sacudan el temor los macerados,  
 Recibid con la pólvora contento."  
 Volvieron a cobrar los despulsados  
 Nuevo esfuerzo, corage y ardimiento,  
 Que la vergüenza a todos les inflama  
 Y el ánimo incentivo de esta Dama.

Al fin de aquí despues se retiraron  
 Los iracundos bárbaros ligeros,  
 Que por decirles mal se levantaron  
 Con perdida de treinta compañeros:  
 Minar la casa fuerte otros trataron  
 Para sacar de allí a los prisioneros,  
 Que sobraron en la última almoneda  
 Por no haber compradores o moneda.

Ya estaban las paredes derribando  
 Con puntas de barretas aceradas,  
 Y los adobes macedos quebrando  
 Con estacas de cañas aguzadas,  
 Cuando al fuerte venir vieron volando  
 A dos mozos, entrambos camaradas,  
 Y de una misma edad, fuertes, briosos,  
 De quien huyen los indios temerosos.

Dormian estos dos en una casa  
 De seca paja toda mal cubierta,  
 Hasta que estuvo envuelta en viva brasa  
 Del dulce sueño nadie se despierta:  
 Entonces viendo claro lo que pasa  
 Y a los contrarios puestos a la puerta,  
 Por escaparse de ellos y la llama  
 Dejaron sola la sabrosa cama.

Las cotas solamente se pusieron  
 Sobre las blandas carnes y camisa,  
 En sus caballos ágiles subieron  
 Sin otro adorno gala ni divisa:  
 Por entre el fuego y bárbaros salieron  
 Batiendo los talones a gran prisa,  
 Con las lanzas en mano y fuerte pecho  
 El paso ensanchan del camino estrecho.

Al fuerte fueron cual Neblis ligeros  
 Por entender que estaban los soldados  
 En el como es usanza de guerreros  
 Con las armas apunto y aprestados:  
 Cercado estaba de ladrones fieros  
 Y dentro el general con sus criados,  
 Defendiendo la entrada, y como vieron  
 Venir los dos, los infidos huyeron.

Andaba todo en fin de tal manera  
 Y los feroces bárbaros de suerte,  
 Que no se yo quien si áspide no fuera  
 Que no le enterneciera un mal tan fuerte:  
 Acullá suena grito lastimera,  
 Acá la inexorable cruda muerte,  
 Todo es temor, dolor, pena, quebranto,  
 Confusion, fuerzas, robos, fuego, y llanto.



Quemaron estos pérfidos traidores  
 Sin respeto, temor, ni miramiento,  
 De los sagrados Padres Redentores  
 La sacra Iglesia y único convento:  
 Con grande mofa y júbilos rumores  
 Partieron luego al punto el ornamento,  
 Quien lleva cáliz, ara, o corporales,  
 Quien la casulla, almática, o ciriales.

El manto noctival adelgazaba  
 Por el híspero claro del oriente,  
 Y el lucero y behiculo llegaba  
 Las ruedas volteando al occidente,  
 Cuando la trompa bélica tocaba  
 A recoger el bárbaro su gente,  
 Que quiere retirarse antes que el día  
 Descubriese la poca que tenía.

Por aquí, por allí, por la otra parte,  
 Cargada gente pérfida parece,  
 Con los despojos, presa, o con la parte,  
 Que su ventura a cada cual le ofrece:  
 Quien paños, seda, plata, oro, reparte,  
 Que cosa alguna de estas no apetece,  
 Por tener una, dos o tres doncellas  
 Mas hermosas que el sol y las estrellas.

Otros por parecerles que llevaban  
 Pesada carga en ellas y enfadosa,  
 Por rocines matados las trocaban  
 O por otra cualquiera baja cosa:  
 Aquello que estos brutos desechaban,  
 Por ser de vista turbia y tenebrosa,  
 Y de aquellos en mas precio tenidô  
 Que si fuera crisólito subido.

Pasando por el ancho cementerio  
 Con una dueña presa, seis tiranos,  
 Que para mas valdon y vituperio  
 Desnuda la llevaban los susanos,  
 O fué ventura suya o gran misterio,  
 O del cielo secretos soberanos,  
 El pasar por allí esta gente esquivá  
 Para que se librase la cautiva.

Volvió la triste dueña la cabeza  
 Cuando fué con la puerta emparejando,  
 A la vírgen sagrada de limpieza  
 Iba con tierno espíritu imbocando:  
 Como abierta la vió con gran presteza  
 Corriendo se fué rápida y entrando,  
 Diciendo a toda priesa, aquí, señores:  
 Que me lleban los bárbaros traidores.

Sin haber visto mas que una linterna  
 Que en la Iglesia de si alguna luz daba,  
 Se aventuró a correr la dama tierna  
 Y mas que el pensamiento caminaba:  
 Dentro de ella se entró y con ansia tierna  
 A un español que allí a la puerta estaba,  
 La espada le quitó diciendo aquesto:  
 Venid tras mi, señores, todos, presto.

A la calle volvió cual tigre hircana  
 Repitiendo a gran priesa esto que digo,  
 Venid tras mi, venid de buena gana,  
 Desechad el temor, venid conmigo:  
 Venid, livertareis a Doña Juana,  
 Venid, que aquí la tiene el enemigo,  
 A ella y a otras dueñas en prisiones:  
 Seguidme, pues, venid, bravos varones.

Ea, sus pues, venid ya voy delante,  
 Acabad de venir no tengais miedo,  
 Que no es la fuerza bárbara bastante  
 A resistir la mia que mas puedo.  
 Esto dijo con ánimo constante  
 Doña Isabel Megia de Toledo,  
 Que este es el nombre de esta heróica dama  
 De honesta vida y excelente fama.

Pero ninguno de ellos no se atreve  
 A pasar de la puerta un solo paso,  
 Por ser mucha la gente infiel aleve  
 Para verse con ella a campo raso:  
 En este punto cual la blanca nieve  
 Descuidada del sanguinoso caso,  
 Cubierta de esmaltada argentería  
 La blanca hija de Hipirion salia.

Mas en viendo que vió el infausto duelo  
 Con duelo infausto, lacrimosa y triste,  
 Se cubrió luego con un negro velo  
 Por no ver espectáculo tan triste:  
 Haciendo sentimiento el claro cielo  
 Tambien de luto lúgubre se viste,  
 Los rayos de Titan no resplandecen,  
 Lucina y las estrellas se obscurecen.

Los astros, globos, signos, y planetas,  
 La tierra, viento, fuego, el firmamento,  
 Truenos, rayos, relámpagos, cometas,  
 Hicieron del conflicto sentimiento:  
 Las procelosas nubes, antes quietas,  
 Con gran revolucion hacen lamento,  
 Rasgándose con pena, tristes braman,  
 Y en abundancia lágrimas derraman.



Mas ya la gente bárbara proterva  
 Marchando apriesa va cual malhechora,  
 Alegre, contentísima, superba,  
 Arrogante, gallarda, y vencedora:  
 Vése de la que fué mísera sierva  
 En tiempo corto próspera señora,  
 Vengada, libre, rica, poderosa,  
 Opulenta, triunfante, y victoriosa.

Viendo de la manera, modo, y talle,  
 Que a la ciudad los pérfidos dejaron,  
 Los amigos domésticos del valle  
 Sin aguardar a mas se rebelaron:  
 Y por que cosa suya no se halle  
 Casas y bienes muebles se abrasaron,  
 Furiosos, iracundos, indignados,  
 Del padecido agravio estimulados.

Bien así como cuando crece un rio  
 Que todos cuantos hay en su ribera,  
 Con ímpetu del suyo y raudo brio  
 Huyen que de temor nadie no espera:  
 De aquesa suerte misma el gentío  
 Retirándose fué a la cordillera,  
 Por ser el odio mas que la codicia  
 Sin lástima su hacienda desperdicia.

Despues de haber pasado la tormenta  
 Y la enlutada luz aparecido,  
 A ver la ciudad mísera y sangrienta  
 Salió Jofré del fuerte apercibido:  
 La ira y el dolor se le acrecienta,  
 El ánimo, el corage cuando vido  
 Tantos cuerpos desechos, sin cabezas,  
 Y cabezas sin cuerpos hechas piezas.

Las opulentas y soberbias casas  
 Que en altura frisaban con el cielo,  
 Convertidas en polvo y vivas brasas  
 Ahora las ve humildes por el suelo:  
 Las señoras de lágrimas no escasas  
 Desnudas, tristes, sin algun consuelo,  
 Andaban por aquí y allí cruzando  
 Sus maridos las miseras buscando.

De la montaña sale uno desnudo  
 Cual si fuera hermitaño del desierto,  
 El otro que vestirse nunca pudo  
 Viene con una sábana cubierto:  
 Aquel habla de espanto tartamudo,  
 Aqueste la color trae como muerto,  
 Acullá vienen otros espantados  
 Con los cabellos todos chamuscados.

Otros de sangre y todo vienen llenos  
 Pálidos, tristes, flacos, afligidos,  
 Unos echan a sus mugeres menos,  
 Las mujeres sus hijos y maridos:  
 No tienen que llorar duelos ajenos  
 Siendo los suyos propios tan crecidos,  
 Eráclitos parecen todos ellos  
 En los tímidos ojos y agua de ellos.

Su pérdida y dolor cada cual siente,  
 Pero Jofré la suya y mas la agena,  
 No puede remediar el mal presente  
 Que es lo que mas le angustia y le da pena:  
 Las lástimas ve grandes de su gente,  
 La ciudad de lamentos toda llena,  
 Quísola consolar, pero no pudo,  
 Que se le puso en la garganta un nudo.

Movióle a mas dolor una Anacona  
 Del clérigo Salinas que traia  
 La cabeza del amo, y cual matrona  
 Con ella muchas lástimas decia:  
 Conoció ser aquella su corona  
 Que en lo demas faccion sana no habia,  
 Lloraba el fido amigo de manera  
 Que al corazon mas duro enterneçiera.

Pero en temor su llanto se resuelve  
 Que en este punto vino uno gritando,  
 Diciendo como el bárbaro revuelve  
 Al pueblo nuevamente amenazando:  
 A su guarida cada cual se vuelve  
 Como si fuera alígero, volando,  
 Que el miedo aunque es gigante no es correro  
 Sino suelto, alentado, y muy ligero.

Cuales tímidos pollos que en sintiendo  
 Del milano las alas o la sombra,  
 A las maternas van todos huyendo  
 Que con cualquiera de ellas los asombra,  
 Así los miserables en oyendo  
 Cual furioso enemigo el otro nombra,  
 Como estaban cual dicen escaldados  
 Huyendo todos van desatinados.

Pero la causa fué del sobresalto  
 El cantabres Tomas de Olavarria,  
 Que asomó con su gente por un alto;  
 Descubriendo la que en el pueblo habia  
 Mandó hacer luego en el a todos alto  
 Por ver bien si el contrario parecia,  
 Que segun el rumor que en el andaba  
 Pensó que todavia dentro estaba.



Contado tengo ya sino me olvido,  
 Que soy, señora, frágil de memoria,  
 Y con voluntad sola he proseguido  
 Falto de lo demas aquesta historia,  
 Como luego despues de haber salido  
 De Neptuno Quiñones con victoria,  
 Aun sin tomar el pulso de la tierra  
 Quiso tentar primero el de la guerra.

Para lo cual con suma diligencia  
 De que dotado fué cuanto prudente,  
 Que es legítima madre la prudencia  
 Del capitan que fuere diligente,  
 Sin aguardar que pase la violencia  
 Del riguroso hibierno envió por gente,  
 A Mapocho, mandando que viniese  
 Con toda la presteza que pudiese.

Y que una compañía a la ligera  
 A diez del mes que sigue, el de setiembre,  
 Que es cuando apunta aquí la primavera,  
 Esté en Chillan, y el resto por noviembre:  
 Antes que la solicite Meguera  
 El tósigo infernal airada siembre,  
 En el revuelto ejército dañado  
 El antídoto ya esté preparado.

Mas, con mandar que venga sin embargo  
 La gente a la ligera, cual Belona,  
 El despacharla fué tan a lo largo  
 Que fué como el socorro de Escalona:  
 No halló que pretenda aquí alguien cargo  
 Para mas que hinchar mas su persona,  
 Con la hinchazon que trae vana consigo  
 O para se vengar de su enemigo.

Treinta dias despues del señalado  
 Segun hallo, señora, por mi cuenta,  
 Llegó a Chillan habiendo ya pasado  
 La sanguinosa y áspera tormenta:  
 El número de veinte fué tasado  
 Con mandar que pasase de cincuenta,  
 Eran los que vinieron, desarmados  
 Los mas pobres y mas necesitados.

Hizo las diligencias que convino,  
 Mas no le aprovechó ser diligente,  
 Al cuidadoso y ágil vizcaino  
 Por despacharle mal con poca gente:  
 Siguió con paso rápido el camino  
 Marchando sin pararse raúdamente,  
 Hasta llegar al cerro a donde digo  
 Que paró a divisar al enemigo.

Habíase alojado la noche antes  
 En la vega de Nuble en sitio bueno,  
 Por dar a los cuadrápides volantes  
 Sabroso pasto allí de grama y heno:  
 Mas cuando oyó los tiros rimbombantes  
 Y el pueblo vió de fuego todo lleno,  
 El vavage dejó sin quien le guarde  
 Y a socorrerle fué, pero fué tarde.

Mas a tiempo llegó que si llevara  
 La gente que venir mandó Quiñones,  
 A media milla o antes alcanzara  
 A los traidores, pérfidos, ladrones:  
 La presa o la mas de ella les quitára  
 Y a todos cuantos iban en prisiones,  
 Pero siempre se da la traza y medio  
 Cuando no tiene ya ningun remedio.

A la ciudad se fué despues que vido  
 Que el bárbaro se habia retirado,  
 Así como fué en ella conocido  
 El llanto fué de nuevo comenzado:  
 No pudo el buen hidalgo enternecido  
 Dejar de consolar al mas penado,  
 Y sintiendo la pérdida de todos  
 A todos confortó con graves modos.

No estuve a tan gran pérdida presente  
 Pero recibí mas que el que mas daño,  
 Mis haciendas perdí, ganado y gente  
 Que guardaba el lanígero rebaño:  
 La causa fué y razon de estar ausente  
 Ser alcalde ordinario aquí aquel año,  
 Y haberme Don Francisco antes escrito  
 Le avisase de todo mi distrito.

Viendo el descuido que el pueblo tenia  
 Y a los vecinos bárbaros alzados,  
 A avisarle partí aquel mismo dia  
 Que vinieron los pérfidos airados:  
 Solamente llevé en mi compañía  
 A dos hombres, entrambos mis cuñados;  
 En Itata durmiendo estaba cuando  
 El conflicto pasó atroz, infando.

Una hora o dos despues de amanecido  
 Un indio me dió nueva del fracaso,  
 Estuve media larga sin sentido,  
 Sentido con razon del triste caso:  
 Mas aunque de dolor mortal herido  
 Me volví a la ciudad a todo paso,  
 Cuatro leguas anduve en hora y media  
 Por ir a ver la mísera tragedia.



No se que corazon tan duro hubiera  
 Aunque fuera de acero, bronce, o canto,  
 Que si lo que yo vi, señora, viera  
 Que no se enterneciera tanto cuanto:  
 La lástima que vi fué de manera  
 Y el dolor que sintió mi alma tanto,  
 Que a no ser la razon el contrapeso  
 Pudiera ser perder del todo el seso.

Y no de ver las bárbaras crueldades  
 Que a ver otras mayores estoy hecho,  
 Y para cualesquier calamidades  
 Tuve, tengo, y tendré, constante pecho:  
 Infortunios he visto y tempestades  
 En el mar de Noruega y paso estrecho,  
 Muertes, naufragios, espantables guerras,  
 En partes varias y en remotas tierras.

Un dia triste vi en la Paroibá  
 Provincia de los indios Petiguares,  
 Asar en barvacoa y brasa viva  
 De mujeres y niños seis millares:  
 Pues en otras provincias mas arriba  
 Quemar mas de setenta mil casares,  
 Y con ser gentes bárbaras velaban  
 Que nunca como aquí se descuidaban.

Pero que sin cuidado así viviesen  
 Españoles en cosa que iba tanto,  
 Y que guardia ninguna no tuviesen  
 Teniendo el enemigo tan a canto,  
 Ni a los avisos crédito no diesen  
 Aquesto es lo que a mi me puso espanto,  
 Que lo demas el sumo rey de gloria  
 A quien él es servido da victoria.

Veinte y seis horas eran ya pasadas  
 Despues que sucedió el funesto caso,  
 Cuando fuimos siguiendo las pisadas  
 Del bárbaro con tibio y lento paso:  
 En partes no quedaron estampadas  
 Que con ir por camino abierto y raso  
 No dejaron señal, huella, ni rastro,  
 Cual si fueran por losas de alabastro.

Anduvimos buscándole perdidos  
 Sin descansar un punto el dia entero,  
 Los arroyos hallábamos crecidos  
 De la gran tempestad del aguacero:  
 Estando ya cansados y afligidos  
 A la orilla de un caudaloso estero,  
 Queriéndonos volver con dolor sumo,  
 Al ponerse del sol vimos un humo.

Cual suele suceder perdiendo el tino  
 Al cazador incauto en la montaña,  
 Del mal hollado y áspero camino  
 Que revuelve en contorno la campaña,  
 Y vuscando la seña por do vino  
 El humo vió salir de la cabaña,  
 Y dejando el intento comenzado  
 Allá encamina el paso acelerado,

Así, cuando nosotros descubrimos  
 El humo espeso en la montaña Rala,  
 Los feroces caballos revolvimos  
 A buscar la perversa gente mala:  
 En dos mangas de a veinte nos partimos,  
 Que cuarenta no mas fuimos en ala,  
 Llegamos sin que fuésemos sentidos  
 Al fuego, como digo, apercebidos.

Siete bárbaros solos allí estaban,  
 Todos siete mancebos desarmados,  
 Una escuadra, que atras quedó, aguardaban  
 De los mas belicosos y arriscados:  
 Cerca de allí dijeron que ya estaban  
 Los demas con los presos alojados:  
 Pasamos adelante como gamos  
 Despues que las cabezas les cortamos.

Mas templó nuestra furia y rabia ardiente  
 De un estero el raudal arrebatado,  
 Que quitaba la vista su corriente  
 Sin tener en alguna parte vado:  
 Pasado habia ya la infernal gente  
 Toda por un recodo manso a nado,  
 Hallamos, por pasar el pasò acedo,  
 A Doña Bernardina de Toledo.

Quedóse atras como iba mal herida  
 Con el indio no mas que la llevaba,  
 Dejóla allí por no dejar la vida  
 Con la que ya sin ella casi estaba:  
 Valióse de sus pies el homicida,  
 Que aunque encima de un buen caballo estaba,  
 De el se arrojó y despues en el estero,  
 El cual pasó nadando mas ligero.

No pudimos pasar mas adelante  
 Por la profundidad del arroyuelo,  
 Demas de que tambien ya por levante  
 Mostraba Telus su nocturno velo:  
 La vuelta dimos todos al instante  
 Con no poco cansancio, hambre y duelo,  
 A la triste ciudad llegamos cuando  
 Ocupa lo mas alto el sueño blando.



Mas no porque persona allí durmiese,  
 Que a pesar suyo todos ya velaban,  
 O fué que el gran temor eso hiciese  
 O porque a tiempo tal nos aguardaban:  
 Mas antes que Fetonio pareciese,  
 Que ya sus rayos Delficos luz daban,  
 Miguel de Mendem partió, y Delgado,  
 A contar a Quiñones lo pasado.

El cual, cuando la nueva lastimosa  
 Oyó del triste caso desastrado,  
 Lo sintió tanto cuanto fué espantosa,  
 Mas con ánimo quieto no turbado:  
 Que mal puede turbarle alguna cosa  
 Al fuerte pecho de valor armado,  
 Ni caso adverso, pérdida o ganancia  
 Movió jamas el fil de su constancia.

Mas con la caridad y amor piadoso  
 De que su alma estuvo guarnecida,  
 Envioó luego un número copioso  
 De ropa, a la ciudad desguarnecida,  
 Con órden que la parta un religioso  
 A la gente que mas quedó perdida,  
 De manera que a toda parte alcance  
 Conforme a lo perdido en aquel trance.

Pero la que envioó fué tan bastante  
 De su casa el magnánimo Quiñones,  
 Que le dieron a cada militante  
 Dos camisas, jubon, capa, y valones,  
 Sayo, medias, sombrero, y lo restante,  
 Aforro, tafetan, seda, y botones,  
 Y a todas las señoras de la tropa  
 Chapines, tocas, manto, saya, y ropa.

Saliera luego en campo diligente  
 A tomar de los infidos venganza,  
 Si tuviera mas número de gente  
 Para poder salir con gran pujanza:  
 A Silva envió a Chillan por su teniente  
 Para que con cuidado y sin tardanza  
 Le fortifique, cerque y le repare,  
 Y a los amigos que hay que los ampare.

Para lo cual le dió los oficiales  
 Que fueron menester para esta obra,  
 Carpinteros, canteros, materiales,  
 Pisos, cuñas, almadenas, de sobra:  
 Hachas, hocinos, sierras, esenciales  
 Para romper maderas sin zozobra,  
 Clabos, palas, barretas, azadones,  
 Adoberas, machetes, y esportones.

La fábrica empezó con tal cuidado  
 El cuidadoso Silva y de tal suerte,  
 Trabajó que en un mes solo ha acabado  
 Tres cubos, la muralla, y contrafuerte:  
 No faltó caballero ni soldado  
 De baja, pobre, humilde, ó alta suerte,  
 Aquel que es mas ilustre su prosapia,  
 Con mas fuerza, vigor y aliento, tapia.

Tomaban los mas ínclitos varones  
 Sin que se lo mandasen sus tareas,  
 Los robustos pisaban con pisonas,  
 Los restantes cal llevan en bateas:  
 Otros asierran cédricos tablones,  
 Parán tapias, puertas, y trincheas,  
 Las mugeres tampoco descansaban  
 Que ladrillos y adobes amasaban.

Acabada la fábrica que cuento  
 De Mapocho llegó carta de aviso,  
 De que habia llegado a salvamento  
 Del Peru nueva gente a Valparaiso:  
 Nueva fué para todos de contento  
 Y así mandó Quiñones que al proviso,  
 Marche para Chillan por ser presidio,  
 Que tiene poca fuerza y gran subsidio.

Visto el Virey de Don Francisco el pliego  
 Y relacion que envió tan verdadera  
 Del modo que halló a este reyno ciego  
 Y el proceder del bárbaro y manera,  
 En viéndole, envió de Lima luego  
 Con esta a Don José de Rivera,  
 Para que en las fronteras se entretenga  
 Hasta que otro mayor número venga.

Para lo cual mandó que en su distrito  
 Un tercio se levante prestamente,  
 Con que castigue el bárbaro delito  
 En Valdivia, el del campo diligente,  
 Y en Loja, Cuenca, Piura, Paita, y Quito,  
 Otro tercio tambien de buena gente,  
 Con lo cual y la vieja de esta tierra  
 Corra el Gobernador toda la sierra.

Que por ser este reyno tan distinto,  
 Y estarlo unas ciudades de otras tanto,  
 Es menester los campos que aquí pinto  
 Para poner al bárbaro en quebranto:  
 Mas ya que soy en todo tan sucinto  
 Razon será dar fin a aqueste canto,  
 Que quien corre cual yo carrera larga,  
 No tiene de llevar pesada carga.

---



## Canto XVII.

Llegada la nueva gente a Chillan: sale de ella el Capitan Miguel de Silva a correr la tierra: el enemigo asalta el fuerte de Colbe a donde se habia recojido: entran por el estrecho de Magallanes tres gruesas naos de eosarios: en Lavapié deguella Antemaulen al general ingles: los de la Imperial haeen un barco: sale en él don Pedro de Yvacache por el rio Cauten: va a la ciudad de la Concepcion a pedir socorro. Gerónimo de Bello haece fuga.

No deben ser en cargos elegidos  
Ni en oficios de guerra preeminentes,  
Mancebos sino son muy conocidos,  
Solícitos, discretos y prudentes:  
Ejércitos se han visto consumidos,  
Grandes armadas, máquinas potentes,  
Pueblos, reynos, imperios asolados  
Por ser por imprudentes gobernados.

No puede ser servido no bien Marte  
Cuando le sirven necios servidores,  
Faltos de entendimiento, industria y arte  
De esperiencia y políticos primores:  
En lugar de sus triunfos les reparte  
Tristes penas, desastres, y dolores,  
Menguas, angustias, pérdidas notables,  
Grandes daños, deshonras incurables.

A de tener quien manda edad madura,  
 Que es cuando la razon tiene mas fuerza,  
 Que en la verde es adonde la locura  
 La suya tiene, y mas allí se esfuerza:  
 Y aquello que endereza la ventura  
 Muchas veces es causa que se tuerza,  
 Ser el capitan falto de prudencia,  
 De edad, valor, consejo y de experiencia.

Es ella quien a costa de mil vidas,  
 De tanta perdicion, de tantos daños,  
 De tantas desventuras tan crecidas,  
 Nos ha mostrado bien los desengaños:  
 Y con ver cuantas son aquí perdidas  
 Por honrar a los deudos y no a estraños,  
 Sobrando a aquestos lo que a aquellos falta  
 Cada dia se da mayor la falta.

Y lo peor que en ello hallo y veo  
 Es que, cuando pretenden remediallo,  
 Como siguen su gusto y su deseo,  
 Hacen mayor error por enmendallo:  
 Pero por que no diga algun bolseo  
 Que digo mal en lo que digo callo,  
 Que aunque es verdad, señora, es de tal arte  
 Que es mala cuando es dicha en mala parte.

Volver quiero a anudar el débil hilo  
 Y a seguir mi camino trabajoso,  
 Que si nuestro sangriento mas el filo  
 Temo que me tendrán por sospechoso:  
 Aunque no de que habrá ningun Zoilo  
 Que maltrate mi libro de envidioso,  
 Pero de vuestra gloria se que hay tantos  
 Que son mas que los versos de mis cantos.

Llegado don José de la Ribera  
 Mandó el gobernador que Silva fuese  
 A correr de Chillan la cordillera  
 Para que al enemigo daño hiciese,  
 Dejando guarnecida esta frontera  
 Con número bastante que pudiese  
 Defenderla, partió con cien soldados  
 Y doscientos amigos arriscados.

Aviso le dió cierto un indio amigo  
 Que a donde nace Cato caudaloso  
 Estaba retirado el enemigo  
 En fuerte sitio, áspero y montuoso:  
 Y que tiene tomado por abrigo  
 De Colbe el gran cerro pedregoso,  
 Y en lo mas alto de él una albarrada  
 Sin tener por alguna parte entrada.

¡Oh cuanto gusto dió y cuanto contento  
 Al valeroso Silva aquesta nueva!  
 Y mas de que el indómito sangriento  
 Pensaba de venir con él a prueba:  
 En busca se partió de el al momento  
 Con el pequeño ejército que lleva,  
 Pasando rebentones mil que habia  
 A Colbe llegó al ponerse el dia.

Es el monte tan alto y el camino  
 Tan áspero y tan agria la subida,  
 Cual la de Atlante, Tauro, o Apenino,  
 O cual el Alpe, Olimpo, Osa, o Yda:  
 Junto de un arroyuelo cristalino  
 En una vega de árboles ceñida,  
 Que con sus aguas riega el raudo cato  
 Estuvimos la noche con recato.



Con las riendas y lanzas en la mano  
 En pié velando todos estuvimos,  
 Hasta que ya los rayos soberanos  
 Del clarísimo Apolo claro vimos:  
 Entonces, diez y siete castellanos  
 Con algunos amigos, nos partimos  
 Por mandado de Silva a ver el puesto  
 A donde el enemigo estaba puesto.

No dimos bien diez pasos adelante  
 Cuando dimos allá con la emboscada  
 Que tenia el indómito arrogante,  
 Mas fué de poca gente y mal armada:  
 En viendo que nos hizo luego al instante  
 Arriba se fué huyendo a la alborrada,  
 Pero fué con intento de guiarnos  
 Por donde ellos pensaban despeñarnos.

Para lo cual de industria hecho habian  
 Un camino anchuroso por la parte  
 Mas áspera del fuerte, a do tenian  
 De peñas movedizas grande parte:  
 Con tanta sutileza que podian  
 Dos indios solamente con el arte,  
 A dos mil y a diez mil sin embarazos  
 Hacerlos facilmente mil pedazos.

Mas como Silva tuvo ántes de todo  
 Aviso de la maquina y engaño,  
 Del intento, designio, traza y modo  
 Que el bárbaro tenia tan extraño:  
 El camino dejó y por un recodo  
 De mayor aspereza y menor daño,  
 Que a manderecha está, su gente adiestra,  
 Dejando el paso malo a la siniestra.

Estando a vista ya de la albarrada  
 A descansar el paso detuvimos,  
 Que por ser la gran cuesta levantada  
 Con no poco trabajo la subimos:  
 Mas despues que a la gente libertada  
 En lo mas alto de ella puesta vimos,  
 Al son del sanguinoso inquieto Marte  
 El asalto se dió por esta parte.

El de Camora fué, como a quien toca  
 La vanguardia este dia en el asalto,  
 Subiendo mas constante que una roca  
 Animando a su gente a lo mas alto:  
 Al glorioso patron de España imboca  
 Mas de esfuerzo y valor ninguno falto,  
 Le sigue la gallarda compañía  
 Con gallardo denuedo y gallardía.

Envían los idolatras bizarros  
 Desde los rebellines y trinchea,  
 Tan gran copia de flechas y guijarros  
 Que obscurece la clara luz febea:  
 Ya se oyen las bravezas y desgarros,  
 Ya el fuego artificial relampaguea,  
 Ya la fogosa rabia vengativa  
 A los ardientes ánimos aviva.

Ganando tierra van nuestros guerreros,  
 Mas es con grande pérdida y trabajo,  
 Reciben mucho daño los postreros  
 Con las piedras que van rodando abajo:  
 Echan tantas los bárbaros lijeros  
 Que arrancando los árboles de cuajo,  
 Peñas, robles, caballos, cuanto topan  
 Hechos piezas a todos los atropan.

Sin dar herida y muchas recibiendo,  
 Con gallardo desnudo y paso presto,  
 Don Luis de Fuentes va y otros subiendo  
 Procurando ganar al indio el puesto:  
 Vanlos tambien con ánimo siguiendo  
 De los valientes vándalos el resto,  
 Pedro Plaza, Villegas, Sanchez, Bello,  
 Simon Diaz, Hidalgo, Juan Cabello,

Pedro Guajardo, Córdoba, y Olmedo,  
 Don Pedro, Don Manuel, y Delgadillo,  
 Pedro de Sandoval, Luis de Toledo,  
 Don Diego Bravo, Heredia, Jaramillo,  
 Moltien, Delgado, Góngora, Accevedo,  
 Juan Gomez, Mendem, Gangas, Castillo,  
 Cerda, Lizcano, Prados, y Becerra,  
 Ortiz, Miguel, Marchan, Nicolas Cerra.

Llegando iban tambien por otra parte  
 Forcen, Foro Herrera, Juan Bautista  
 Montero, y Montañes, al baluarte  
 Deseando dar fin a la conquista;  
 Y Pedro Ortiz, entrando como un Marte,  
 Cuando perdí de súbito la vista  
 Que de un gran lanternazo que me dieron  
 Sin ella y sin sentido me tendieron.

Fué tan terrible y recia la pedrada  
 Que a no ser de tan grande fortaleza  
 Ni de tan fino temple la celada,  
 Agua me hicieran sesos y cabeza:  
 Quedóme de tal suerte atormentada  
 Que sin sentido estuve una gran pieza  
 Sin poderme tener en pié derecho,  
 Ni ser en mas de una hora de provecho.



Pero cuando volví del parosismo,  
 Que me tuvo gran rato transportado,  
 Claro vi que el perjuro barbarismo  
 Ya se habia del fuerte retirado:  
 Así no puedo dar ni aun de mí mismo  
 Mas cuenta ni razon de lo pasado;  
 Por tanto, si de alguno no me acuerdo  
 No se queje pues vió perdí el acuerdo.

Solos seis enemigos fenecieron  
 En esta cruel batalla y dura guerra;  
 Los demas cual venados se subieron  
 A lo mas levantado de la sierra:  
 Los amigos a diez presos nos trajeron  
 Y despues de taládoles la tierra,  
 Sin ofrecerse cosa de momento  
 Nos volvimos a nuestro alojamiento.

Por el estrecho paso y senda angosta  
 Que es adonde esta tierra se remata,  
 Pasó un german cosario por la posta  
 En busca del metal goloso y plata:  
 Habiéndole pasado en esta costa  
 El hivierno pasó el anchipirata,  
 Cuatro vajeles trajo y perdió el uno  
 En el angosto cuello de Neptuno.

Con los tres a la entrada del verano  
 Porque ya el bastimento le faltaba,  
 Tierra a tierra surcando el mar insano  
 En la bárbara costa le buscaba:  
 Al belicoso término araucano,  
 Sin saber a la parte a do llegaba,  
 El general llegó solo y perdido  
 Por haberse desotros dividido.

Pero en la lancha luego a vela y remo  
 A tierra fué con treinta y dos soldados,  
 Briosos eran todos por extremo  
 Y de lucientes láminas armados:  
 A donde vais cosarios que ya os temo,  
 No salteis en la Playa descuidados,  
 Que en ella hallaréis otros mayores  
 Infidos cual vosotros, y traidores.

Pero que digo yo no es necesario  
 Avisaros segun aquel proverbio,  
 Que dice, de cosario va a cosario,  
 Mas mirad que es el bárbaro soberbio:  
 Las armas trae sangrientas de ordinario  
 Por ser el duro brazo y fuerte nervio  
 De la provincia indómita araucana  
 Regada con la sangre castellana.

Mas ya que sois los unos y los otros  
 Tan sutiles en cautelosos artes,  
 Y enemigos mortales de nosotros  
 La victoria de Dios a entrambas partes:  
 Y ninguna jamas tengais vosotros  
 Contra los Españoles estandartes,  
 Ni el redentor del mundo tal permita  
 Que triunfeis de su ley santa y bendita.

Llegó Simón de Cordes con su gente  
 A Lavapié, provincia populosa,  
 Poblada toda de la mas valiente  
 Que produce esta tierra belicosa:  
 No saltó en ella así tan raudamente  
 Cuanto la vuelta fué de presurosa,  
 Que Antemaulen no quiere ver en ella  
 De estrangera nacion señal ni huella.

Como a la lancha vió venir a tierra  
 Pensando que eran nuestros castellanos,  
 Juntó de los mas prácticos en guerra  
 Cuatrocientos valientes Araucanos:  
 Cuando en ella los vió con ellos cierra,  
 Pero los miserables Luteranos  
 Con el temor que en verlos recibieron  
 Mas que de paso al barco se volvieron.

Estando dentro de él y mal seguros,  
 Dijeron medio en lengua castellana  
 A los traidores, bárbaros, perjuros,  
 Que no son de nacion ni ley cristiana,  
 Sino enemigos de ella y de los muros  
 De la Iglesia católica Romana,  
 Así que de la suya a aquesta tierra  
 Vienen solo a hacer a España guerra.

Estaba un indio entre ellos que sabia  
 Hablar la lengua hispana claramente,  
 Oyendo lo que el deguasor decia  
 De paz llegó y propuso lo siguiente:  
 Señores Luteranos si este dia  
 Os ha ofendido en algo nuestra gente  
 Perdonad que entendió érades hispanos  
 Enemigos mortales de Araucanos.

Pero ya que no sois sino enemigos  
 De ellos como lo dice el language,  
 Queremos que seais nuestros amigos  
 Y en nuestras casas daros hospedage:  
 Venid, que aun no es el tiempo de los higos,  
 A descansar del áspero viage,  
 Que aquí está de españoles cerca un fuerte  
 A donde iremos luego a darles muerte.



Pagamos hemos bien en oro fino  
 En buenos bastimentos ropa y plata,  
 Si nos echais de aquí tan mal vecino  
 Que tanto nos persigue y nos maltrata.  
 No dijo mas el pérfido ladino  
 Para engañar al ávido Pirata,  
 En tierra saltó luego alegremente  
 Guiado del metal resplandeciente.

Hiciéronle los bárbaros gran fiesta  
 Y buen recibimiento a la salida,  
 Antemaulen la mesa tenia puesta  
 Y a merendar a todos los convida:  
 Bebiéron y comieron sobre apuesta  
 Aunque el precio era el propio de la vida,  
 Pues no les costó ménos el escote  
 De la espléndida mesa y lanciscote.

Cuando el brindar andaba mas apriesa  
 Y mas el vaporoso vino ardia,  
 Salió de una emboscada en vanda espesa  
 Con gran pujanza gran caballería:  
 Tres pages que servian a la mesa  
 De toda la flamenca compañía,  
 Haciéndosele angosta la playa ancha  
 Llegar pudieron vivos a la lancha.

Este es el fin que tuvo miserable  
 El audaz general, cosario fiero,  
 Por la gula y codicia insaciable  
 Y dar crédito a un bárbaro ligero:  
 Quien vive mal y en ley abominable  
 Aqueste viene a ser su paradero,  
 Y créame quien fé viva tuviere  
 Que como el hombre vive que así muere.

Viendo desde la Nao los que quedaron  
 La cabeza de su cabeza rota,  
 A Giraldo de Boninguen nombraron  
 Por general, y truecan la derrota:  
 A la vuelta del sur otra tomaron  
 Carando a la bolina la una escota,  
 Que por no verse en paso mas estrecho  
 Se volvieron por el a su despecho.

La una de las dos pasó adelante  
 Y llegó a la Jacobica marina,  
 En entrando en el puerto al mismo instante  
 Forzados se rindieron a Molina:  
 Mamocha, el intrépido, almirante,  
 La suya ligerísima encamina,  
 Pero en ella encontró del modo y suerte  
 Que acá su general la cruda muerte.

Andaba Marte aquí tan alterado  
 Y el alevoso bárbaro a do quiera,  
 Que no habia lugar aun reservado  
 En puertos, Calas, Islas, ni en riberas:  
 No fué menester mas que haber hollado  
 Esta tierra el ladron para que muera,  
 Y lleve que contar si vuelve a Flandes  
 El que se libró de ella cosas grandes.

Tambien tengo yo bien de que dar cuenta  
 Si el lleva que contar algo en su casa,  
 No es menor que la suya mi tormenta  
 Ni la que la Imperial ahora pasa:  
 Ha mucho que no hago de ella cuenta  
 Mas causalo el no ser estotra escasa,  
 Y el haberla de dar larga de todas  
 Que soy cual el petis de muchas bodas.

Pasar allá de aquí, señora, quiero,  
 Que aunque es estrecho el paso y peligroso  
 Del mal pisado y áspero sendero,  
 Lo tengo de pasar que me es forzoso:  
 Despues de haber pasado el aguacero  
 Se pasó el audaz bárbaro furioso,  
 Su paso a paso en paso concertado  
 A Puren, como digo, remojado.

Pero a los españoles de tal suerte  
 Los pérfidos implácidos dejaron,  
 Que estuvieron a vista de la muerte  
 De las calamidades que pasaron:  
 La hambre que sufrieron fué tan fuerte  
 Y tanto en estos trances se apuraron,  
 Que no se si se ha visto en escrituras  
 Quien pasa de tamañas desventuras.

Viéndose como digo, y que no llega  
 Socorro, ni Frai Juan de Lagunilla,  
 Para poder tomar lengua en la vega  
 Hicieron no se como una bārquilla:  
 Con ella por Cauten manso navega  
 Don Pedro-de Yvacache, y en la orilla  
 La deja en parte al parecer segura,  
 Y en busca fué del bárbaro Antecura.

Aqueste infiel sacrílego habia hecho  
 Al pueblo mucho mas que muchos daño,  
 Y sin razon, sin causa, ni derecho  
 Cortado la cabeza al Hermitaño:  
 Vivía sin temer, quieto su pecho  
 Sin recelo ninguno, ¡oh ciego engaño,  
 Que quien tanto mal hizo se descuide  
 Que aun de su vida el mísero descuide!



Estaba, como digo, descuidado  
 El pérfido Antecura en su bohío,  
 Sin recelo, sin miedo, sin cuidado,  
 Con gusto, con quietud, por guardia el río:  
 Habia al español visto encerrado  
 Sin valor, sin vigor, sin fuerza, y brio,  
 Sin ánimo, sin barco, sin aliento,  
 De sed, hambre, y trabajos macilento.

Todas aquestas causas bien pudieron  
 Asegurar al infido Antecura,  
 Pero no así como ellos lo hicieron  
 Su causa criminosa y desventura:  
 Marchando con silencio grande fueron  
 A sombra de la noche obscura  
 Don Pedro de Yvacache, y sus soldados,  
 Mas que de fuerzas de valor armados.

Llegaron todos juntos a su puerta  
 Sin ser de nadie vistos ni sentidos,  
 Que la desgracia de Antecura abierta  
 La tenia, y cerrados sus sentidos:  
 En viendo la ocasion la presa cierta  
 Entraron dentro seis apercividos:  
 Al damnífico solo degollaron  
 Y a toda su familia maniataron.

Volviéronse con esto raudamente,  
 Que no fuera esperar mas valentía,  
 Llegaron a embarcar cuando en oriente  
 Se veia ya el crepúsculo del día:  
 Supieron de los presos largamente  
 Todo cuanto el contrario pretendia,  
 Y como no anda ejército en campaña  
 Por ser poca la gente que hay de España.

Teniéndolo por cierto dieron corte  
 En si sabran hacer luego otro barco  
 Mas fuerte que no esotro, y de mas porte,  
 Con que salir al Neptunino charco:  
 Pusieronlo por obra y no hay quien corte  
 El modelo, la forma, el plan, el marco,  
 Pero al fin dió la traza el garbo, el modo,  
 El chantre don Alonso, diestro en todo.

Con su favor y pocos materiales  
 Acabaron al fin de tal manera  
 Que se vió intervenir los celestiales,  
 Que sin ellos hacerse no pudiera:  
 Sacaron corbatones de perales  
 Y de manzanos la demas madera,  
 Las tablas de sobrados, cajas, puertas,  
 Muchas de ellas por mil partes abiertas.

Con trapos viejos mádidos taparon  
 Por no tener estopa las junturas,  
 Clavos y estoperoles que le echaron  
 Fueron de varias suertes y hechuras:  
 Estando, como digo así, no hallaron  
 Brea con que brear las aberturas,  
 Pero Dios que a los suyos jamas falta  
 Ocurrió como tal en esta falta.

Seis botijas de vino habian guardado  
 Para el divino y santo sacrificio,  
 Con aquesta intencion fué reservado  
 Por no dejar de hacer tan alto oficio:  
 En brea las dos de ellas se han trocado,  
 ¡Oh gran milagro, o soberano indicio,  
 De que Dios favorece a aquesta gente  
 Como se a visto en todo, claramente!

Es Dios tan poderoso, es tan benino,  
 Que para que mejor quien es se vea,  
 En las bodas vereis de Architiclino  
 Que del agua hace vino, aquí de el brea:  
 ¡Oh, dichoso lugar, oh, pueblo indino  
 De la calamidad que te rodea!  
 ¡Oh, bárbaro gentil, alza la mano  
 De a do pone la suya el soberano!

Acabáronle al fin, y tan derecho  
 Quedó, y con tal primor, sin que en él haya  
 Falta ninguna, cual si fuera hecho  
 Por el mejor maestro de Vizcaya:  
 Echáronle despues por un repecho  
 Para que por allí rodando vaya  
 Al rio de las damas raudamente,  
 Por no poder llevarle allá sin gente.

Mas fué, señor, rodando, de manera  
 Tan veloz, tan derecho y de tal arte,  
 Como si por el mar con viento fuera  
 Sin trastornarse a la una ni otra parte:  
 Estaba al mismo pié de la ladera  
 Hecho de piedra tosca un baluarte,  
 O por mejor decir, los paredones  
 De unos viejos y antiguos casarones.

Un caso sucedió aquí misterioso  
 Digno de ser aquí manifestado,  
 No es poético cuento fabuloso,  
 Que de ellos voy, señora, desviado:  
 Y fué que yendo el barco así, furioso,  
 A la pared derecha encaminado  
 A donde mil pedazos se hiciera  
 Si con la fuerza que iba el golpe diera,



Mas en lo mas derecho del camino,  
 Cuando ya iba llegando a dar el golpe,  
 Algun celeste espíritu divino  
 Llegó, y allí parar le hizo de golpe:  
 Iba cual por canal va de molino  
 Bajando de agua líquida un gran golpe,  
 Mas detenerse a donde se detuvo  
 No hay que dudar que Dios fué quien le tuvo.

Pero acudiendo luego los soldados  
 De mas vigor, espíritu, y aliento,  
 A fuerza de sus brazos fatigados  
 En el agua le echaron al momento:  
 Fueron en él los mas determinados  
 A buscar en la vega bastimento,  
 Con él, aunque no mucho, se tornaron  
 Que a precio de su sangre le compraron.

Viéndose pues con barco y ya perdida  
 De que vendrá socorro la esperanza,  
 Las fuerzas apuradas y la vida  
 Sin tener un momento de bonanza,  
 Salieron a buscar con él la vida  
 Para el mar rio abajo sin tardanza,  
 Que pues por tierra no hay traza ni medio  
 Buscar quieren por agua su remedio.

Con toda diligencia le buscaron  
 Sin tomar ningun modo de reposo,  
 En él barra, ni boca no la hallaron,  
 Que es, aunque es grande el rio, impetuoso:  
 En bancos, bajos, islas encallaron  
 Muchas veces con ímpetu furioso,  
 Viéronse todas ellas en gran riesgo  
 En la resaca horrenda del mar sesgo.

Tambien por la una y otra vanda fueron  
 Dos vandas poderosas de gentío,  
 A vista del vatel siempre andubieron  
 Pensando de cojerle en un bajío:  
 De ellos con gran valor se defendieron,  
 Que en los pasos mas ásperos del rio  
 Le daban al pasar de cada vanda  
 Con no ménos valor gran zurribanda.

Pasados todos estos tristes trances  
 Se volvieron affictos y penosos,  
 Llegan a la ciudad y en sus alcances  
 Los iracundos pérfidos furiosos:  
 Hicieron en la vega muchos lances  
 Con el barco en los tiempos mas dudosos,  
 Trayendo inquieto siempre a su contrario  
 Y al fuerte bastimentos de ordinario.

Hacian dentro de el todos los dias  
 Rogativas, plegarias, procesiones,  
 Penitencias, limosnas, obras pias,  
 Ayunos, ejercicios, oblaciones:  
 Disciplinas, novenas, romerías,  
 Prácticas exortantes, oraciones,  
 Confesion general, votos, promesas  
 De castidad, de religion espresas.

Pudiérase llamar mejor convento  
 De santos religiosos consagrados,  
 Que habitacion, cuartel o alojamiento  
 De lánguidos y míseros soldados:  
 Puesto en el alto cielo el pensamiento  
 Y en Dios, primera causa, sus cuidados,  
 Habiéndolo a su madre encomendado  
 Segunda vez el barco han despachado.

A buscar el canal del mar undoso  
 Que su remedio estaba solo en eso,  
 Hallarle en él, que entienden que forzoso  
 Le tiene de tener el rio grueso:  
 A Don Pedro por ser mas cuidadoso,  
 Caballero constante de gran peso,  
 Amigo de la patria y de constancia,  
 Remitieron la empresa de importancia.

Hecho pues el oficio de cristiano,  
 Como el peligro a que se pone pide,  
 A pesar del potente mar insano,  
 Tiernamente de todos se despide  
 Con lagrimoso rostro y pecho humano,  
 Que con furia inclemente se lo impide,  
 Rompió bancos, restingas, y bajíos,  
 Mostrando en lo mas áspero sus bríos.

No digo el riesgo, trances, ni apretura  
 En que se vió al pasar el paso ignoto,  
 Ni la tormenta grande y desventura  
 Que pasó contrastando al frio Noto:  
 Mas digo que con sobra de ventura,  
 Sin aguja, sin carta, sin piloto,  
 Sin comer, sin beber, sin marinero,  
 En Penco entró el valiente caballero.

Mas cuando los cautenes salir vieron  
 El barco y por el mar ir navegando,  
 Por ominoso caso lo tuvieron,  
 Que ya en su daño se iba declarando:  
 Airados, de tropel, furiosos fueron,  
 A la ciudad paupérrima volando,  
 A do con ademanes de embaidores  
 Dieron por nueva cierta los traidores,



Que a do Cauten con mano franca ofrece  
 Su tributo al amargo señorío  
 Y su nombre clarífico fenece,  
 El barco feneció en un gran bajío,  
 Y que los españoles, cuando crece  
 La marea en las márgenes del río,  
 Parecen todos ellos hechos piezas  
 Y que para señal traen las cabezas.

Levantaban en alto un negro bulto  
 Que cabeza de léjos parecia,  
 Alzando y arbolándola con sulto  
 Horrenda y espantable vocería:  
 Era tan grande el bárbaro tumulto  
 Que tierra, cielo y mar estremecia,  
 Haciendo que se aumente su denuedo,  
 El temor en el fuerte pena y miedo.

Pero no faltó dentro quien tuviese  
 Los hígados pestíferos dañados,  
 Y de Dios olvidándose se fuese  
 A los bárbaros pérfidos alzados:  
 Y sin mirar el pésimo a que fuese  
 Hijo de nobles padres muy honrados,  
 Fuese a su propia patria mas dañoso  
 Que todo el vando bárbaro alevoso.

Es Gerónimo Bello, un mozo inquieto,  
 El produtor, insano, pernicioso,  
 Criollo de esta ciudad, de mal respeto,  
 De mala inclinacion, libidinoso:  
 A todos cuantos vicios hay sujeto,  
 Jugador, trapacero, revoltoso;  
 Con una bella dama era casado  
 Pero siempre vivia amancebado.

Estaba sin prision el vellon preso  
 Y hecha una informacion con un testigo,  
 De que intentaba de irse el mozo avieso  
 El y un mal sacerdote al enemigo:  
 Viendo pues la cabeza del proceso  
 Temiéndose del áspero castigo,  
 Antes de llegar la causa a prueba  
 A los indios se fué con su manceba.

Predicóles, el pésimo cristiano,  
 Sectas, leyes infandas, heregías,  
 Cual otro heresiarca Samontano  
 Al infierno buscaba nuevas vias:  
 Que aquel a quien le da el señor de mano  
 Por sus obstinaciones y porfias,  
 La hora, el dia, el mes, el año, piensa  
 En que le podrá mas hacer ofensa.

Fueron por órden de este perseguidos,  
 Recibiendo continuo sumo daño,  
 Los míseros hispanos, ya afligidos  
 Con mas rigor y con furor extraño:  
 Mil soldados le dieron atrevidos  
 Dispuestos a cualquier traicion y engaño,  
 Aleves, contumaces, deguasores,  
 Perniciosos, nefarios, fraudadores.

Con esta buena gente fatigaba  
 La nuestra sin parar solo un momento,  
 Emboscadas apriesa les echaba  
 Dentro de la ciudad, que no las cuento:  
 Las indias de servicio se llevaba  
 Por quitarles con ellas el sustento,  
 Que aquestas a buscar fuera salian  
 Malvas por que otra cosa no comian.

Viendo como el traidor los afligia,  
 Le dijo con gran lástima su madre,  
 Que como así sin ella perseguia  
 A la mujer e hijos de su padre;  
 Que se volviese a Dios pues que tenia  
 El título y señal de su cofadre,  
 Pero el mozo sin miedo ni enbarazo  
 A su madre tiró un arcabuzazo.

¡Oh, pérfido, alevoso, mal cristiano,  
 Impúdico, perverso, parricida,  
 Anatema, cruel, sin fé tirano,  
 Enemigo de Dios, de su alma y vida!  
 No ofendieron así al género humano,  
 Cuanto de ti tu patria fué ofendida,  
 Maximino, Neron, Minos, Tutila,  
 Genserico, Diomedes, Mario, y Sila.

Miraras pues, traidor, sin fé perjuro,  
 Cuanto a su patria deben los humanos,  
 Y aquel valor y amor tan firme y puro  
 Con que la defendian los Romanos:  
 Si a aquesto, no a que están dentro del muro  
 Tu madre, tu muger, deudos y hermanos,  
 Pues no hay leon ni tigre tan furioso  
 Que no sea con ellos piadoso.

Y acuérdate tambien sino te acuerdas,  
 Pues es justo y aun lícito acordarte,  
 Antes què el alma miserable pierdas  
 Lo que padeció el Cristo por salvarte:  
 Mas ya que no aflojar quiero las cuerdas  
 A mi cansado espíritu, y dejarte  
 Juntamente enemigo, con el canto,  
 Pues por tu perdicion te dabas tanto.



## Canto XVIII.

Rebélanse los enemigos de los términos de Valdivia: pone el maese de campo gente de presidio en los llanos: tratan los indios ladinos de la otra ciudad de alzarse con ella: sabido por el teniente, castiga a los agresores: véese un presajio inaudito en el cielo: júntanse los enemigos: asaltan la ciudad estando los españoles descuidados y durmiendo.

¡Que buena y cuan forzosa es la justicia  
Para todos los géneros de estados!  
Sin ella la república se envicia,  
Por ella son los hombres mas templados:  
Mayor fuera sin ella la malicia,  
Por ella son menores los pecados,  
Sin ella no viviéramos seguros,  
Por ella en campo estamos tras de muros;

Que conociendó Dios las condiciones  
Del frágil ser humano y calidades,  
Del cielo la envió, con otros dones,  
Para evitar insultos y maldades:  
Hubiera mas dañadas intenciones,  
Muchas y mas horrendas impiedades,  
Si a las conciencias anchas no ajustara  
Y a los desenfrenados no enfrenara.

Mas ha llegado a tanto la insolencia  
 En este reyno triste, que le han dado  
 A la injusticia nombre de clemencia,  
 Y de piadoso al necio juez malvado:  
 Al malo perdonarle es dar licencia  
 Para que viva el tal desenfrenado,  
 Es tirano traidor que no clemente  
 Quien las maldades públicas consiente.

Es clemente, es magnánimo, es piadoso,  
 Quien limpia la república y castiga  
 Al malo, al insolente, al pernicioso,  
 Antes que otro mayor delito siga:  
 A su patria no fuera tan dañoso,  
 Sino hubiera ella sido su enemiga,  
 En consentirle a Bello tantas cosas  
 Horrendas todas ellas y dañosas.

Si el paso a los principios le atajaran  
 Con castigarle algunas liviandades,  
 A donde ahora llegaron no llegarán  
 Ni tanto así cundieran sus maldades:  
 Veráse en otra parte a donde paran  
 Y cual pasó primero a otras ciudades,  
 Que a Valdivia de aquí volverme quiero  
 A ver un Minotauro monstruo fiero.

Despues que el capitan Gomez Romero,  
 Como ya tengo dicho fué a los llanos,  
 Y en Calla-calla Quintolien austero  
 Degolló a los catorce castellanos:  
 Por mandado de aqueste vandolero  
 Se alteraron despues sus comarcas,  
 Mas viendo que iba todo de esta suerte  
 En los llanos Romero puso un fuerte.

Dejó por capitan en esta fuerza  
 A Gonzalo Hernandez con cuarenta  
 Soldados buenos, pero es poca fuerza  
 Para conforme andaba la tormenta:  
 La priesa con que voy me hace tuerza  
 A otra parte la pluma, sin dar cuenta  
 De quien la dió de si de tal manera  
 Que nadie le llevó la delantera.

Mas diré solamente en su alabanza,  
 Que ganó en estas partes tal renombre  
 El Gonzalo Hernandez por su lanza,  
 Que el nombre mereció de el de su nombre:  
 Cacalla, pues, un hijo tal alcanza,  
 El suyo ensalce cuanto el de aqueste hombre,  
 Le hará que de hoy mas mas alto suene  
 Que el que por el licor antiguo tiene.

Mas volviendo a Valdivia, como digo,  
 Digo que por mandado de Romero  
 Andres Perez dejó de hacer castigo  
 En el ladino bando vandolero:  
 Aunque prendió despues a un indio amigo,  
 Por cierto indicio que hubo verdadero,  
 El cual dijo apurándose contratos  
 De los ladinos pérfidos los tratos.

Y fué que con los indios comarcanos  
 Tienen liga, concierto y trato hecho  
 De darles la ciudad toda en sus manos,  
 Con cuanto tiene dentro de provecho,  
 Por que los libren ellos de tiranos,  
 De aquella sujecion, de aquel estrecho,  
 De aquella esclavitud, de aquella vida  
 En que su libertad está oprimida.



La traza, industria, práctica, y conciertos,  
 El modo, el trato, el orden, la manera  
 Para que fuesen sus intentos ciertos  
 Estaba dado ya de esta manera:  
 Que a cuatro, a seis, a diez indios cubiertos,  
 En su casa cualquier de ellos tubiera,  
 Y cuando al arma los demas tocasen  
 Que al señor dentro de ella degollasen.

Vista la informacion y la resulta  
 De ella contra los pérfidos traidores,  
 Entró con los alcaldes en consulta  
 Y con los mas ancianos regidores:  
 Con diligencia y sutileza oculta  
 Luego al punto prendió a los agresores:  
 Ellos y los que estaban mas culpados  
 Fueron el mismo dia justiciados.

Y sin tomar descanso ni reposo  
 Cerró con fuertes vigas las entradas,  
 Del desdichado pueblo delicioso  
 Con gruesos clavos todas enclavadas:  
 En el convento del de Asis glorioso  
 Por tener las paredes levantadas,  
 Metió la gente, ropa, y bastimento,  
 Fortificando mas aquel convento.

Despues que todo estuvo puesto a punto,  
 Por orden como digo del teniente,  
 Sin del tiempo perder un solo punto,  
 Que era sagaz solícito y prudente,  
 Aviso envió de todo luego al punto  
 Al maese de campo, que al presente  
 Andaba campeando en el contorno  
 De la ciudad magnífica de Osorno.

Detúvose en hacer algunos dias  
 Malocas, saltos, daños, emboscadas,  
 Alcances, suertes, mil corredurías,  
 Presas grandes, heróicas cabalgadas:  
 Quemando pueblos, ranchos, alquerías,  
 De las perversas gentes reveladas,  
 Despues fué a la ciudad que a Dios pluguiera  
 Que a ella el miserable nunca fuera.

Fueron con el algunos capitanes,  
 Mozos sin presuncion, lividinosos,  
 De gallardos aspectos y galanes,  
 Pero-lascivos mas que belicosos:  
 Y todos los demas eran guzmanes  
 De ménos presuncion que deliciosos,  
 Inclínados a Venus mas que a Marte,  
 Mas respetada aquí que en otra parte.

Vendían aquí los hijos a sus madres,  
 Las madres a sus hijas dultérinas,  
 Tenia cualquier hijo treinta padres,  
 Cada padre otras tantas concubinas:  
 A menudo se veían las comadres,  
 Y en casas de parientas o vecinas  
 Juntábanse a hacer el almoneda  
 Valiendo todas clases de moneda.

No les aprovecharon peticiones,  
 Promesas, ruegos, lástimas, ni quejas,  
 Requerimientos ni protestaciones,  
 Que a cosa de estas quiso dar orejas:  
 Haciendo al cielo mil exclamaciones  
 Y enarcando los mas de ellos las cejas,  
 Del convento salieron desnudados  
 Cual los que van a muerte condenados.

No fué el yerro tan grande que hicieron  
 En haber sin razon dejado el fuerte  
 Como los que despues acometieron.  
 ¡Oh gran dislate! oh, desdichada suerte!  
 Las calles que cerró el teniente abrieron  
 Para que entrase mas franca la muerte,  
 De la cual ni de Dios nos acordamos  
 Cuando en los vicios mas nos sepultamos.

Estaban los ministros principales  
 En el mar de los vicios engolfados,  
 Y en el con amorosos temporales  
 Navegaban del ábrego olvidados:  
 Siendo los capitanes sensuales  
 Mal seran abstinentes los soldados,  
 Al mismo paso que ellos caminaban  
 Siguiendo el propio rumbo que llevaban.

En siendo desmandado aquel que manda  
 No puede ser el pueblo bien mandado,  
 La república luego se desmanda  
 Cual sin pastor el mísero ganado:  
 No quiere obedecer cosa que manda  
 Ni se hará jamas bien su mandado,  
 Si no es que a si primero se corrige  
 Pues es por quien el súbdito se rige.

Viendo pues los ladinos sediciosos  
 El descuido tan grande que tenian,  
 Y como los soldados licenciosos  
 Que a sus anchuras sin velar dormian,  
 Solícitos, alegres, cuidadosos,  
 Para salir con cuanto pretendian,  
 En secreto enviaron mensageros  
 Avisando de todo a los guerreros.



En Mariquina luego se juntaron  
 Los mas famosos hombres de la guerra,  
 Y allí los mensajeros publicaron  
 La embajada y descuidos de la tierra:  
 Hechos sus parlamentos despacharon  
 Correos con las flechas a la sierra  
 Y a Puren, a decir a Pelantaro  
 Que en la ciudad se vive sin reparo,

Y a que les enviase alguna gente  
 De la suya, en la guerra ejercitada,  
 Animosa, solícita, y valiente,  
 Por quien la nueva sea gobernada:  
 Con la cual bien podran seguramente  
 Entrar en la ciudad de si olvidada,  
 Que segun avisaban los ladinos,  
 Sin guardia estan ni fuerte los vécinos.

Llevó a Puren la flecha y el mensaje  
 Pedro, un indio ladino de los llanos,  
 De ingenio claro, obscuro de linage,  
 Traidor, de pensamientos inhumanos,  
 Sagaz, sutil, discreto en su language,  
 Pertinaz enemigo de cristianos,  
 Vertible, lenguaraz, malo, alevoso,  
 Seditor arrogante y belicoso.

Tardaron mas en ir los mensajeros,  
 Con ir mas velocísimos que el viento,  
 Que en venir los armígeros guerreros  
 A la obediencia y nuevo llamamiento:  
 Mil soldados vinieron forasteros,  
 Cuatro mil naturales y no cuento  
 Pages, mozos, caciques, y guzmanes,  
 Ni de Puren cuarenta capitanes.

Envió el general toda su gente,  
 Digo la natural, de Pailaqueno,  
 Y a Calleuman, su suegro, por teniente,  
 Hombre arrogante de ambiciones lleno:  
 No se halló en esta ocasion presente  
 Por cuanto estaba de salud ageno,  
 Llevó Bello la escuadra de Cautenes  
 Y Juan Sanchez la suya de Toltenes.

Otra cuadrilla fué de arcabuceros  
 Mestizos y anaconas foragidos,  
 Indios ladinos, negros vandoleros,  
 Zambahigos, mulatos, malnacidos:-  
 Juntos fueron los bárbaros guerreros  
 En tres escuadras todos recogidos,  
 Una de los armígeros infantes,  
 Las dos de los ginetes militantes.

Llegaron todos juntos aquel dia  
 Y en órden como cuento a Calla-calla,  
 A donde Quintolien junta tenia  
 Gran suma de cerbeza y vitualla:  
 Allí con fiestas, bailes y alegría  
 Se refrescó la bárbara canalla,  
 Y a música de tímpanos grosera  
 Empezaron la osada borrachera.

Cuando ya en los estómagos calientes  
 Los manjares espléndidos hervian,  
 Y los vapores cálidos, ardientes,  
 Al trémulo pináculo subian,  
 Llegaron de Valdivia diligentes  
 Los mas de los idólatras, que habian  
 Enviado el aviso y la enbajada,  
 A dar priesa a la gente revelada.

Diéronles relacion estos entera  
 De todo cuanto en ella se trataba,  
 Del deleite en que estaba y la manera  
 Que la viciosa gente se alojaba:  
 De la vida que vive placentera,  
 Del gran descuido y poco que velaba,  
 Del órden que tendran en el asalto  
 Y por donde entraran sin sobresalto.

Acabada la fiesta, caminaron  
 Sin detenerse un punto, raudamente,  
 En mal seguras góndolas pasaron  
 De Angachilla la rápida corriente:  
 Media milla del pueblo se alojaron  
 Cuando el Latonio Rey en occidente,  
 Queriendo rematar el tardo dia,  
 El dorado behículo escondia.

Fueron con tal silencio caminando  
 Y con tanto recato apercebidos,  
 Que con ser de seis mil el crudo vando  
 De ningun español fueron sentidos:  
 Apénas se alojaron todos cuando  
 Vinieron dos malimes o atrevidos,  
 A decir que en el pueblo aun no es sabida  
 Ni ménos se barrunta su venida.

Caso es digno de ser considerado  
 Y de que no se olvide eternamente,  
 Pues con razon es justo ser loado  
 El grande sufrimiento de esta gente:  
 Que habiendo su venida consultado  
 Con toda la del pueblo finalmente,  
 Siendo tanta como era que no hubiese  
 Quien aviso a la nuestra de ello diese.



Y si alguno le dió no le entendieron  
 Porque el oído, vista y el olfato,  
 De puros estragados le perdieron  
 Y solo les quedó el gusto y el tato:  
 Pues como estaban ciegos, nunca vieron  
 Este caso monstrífico que trato,  
 Que por ser la verdad y tan notoria  
 Autorizar con él quiero esta historia.

En esta ciudad mísera vivia  
 Un español hidalgo, ya hombre anciano,  
 En cuya muestra claro parecia  
 La señal de católico cristiano:  
 A un jardín pequeñuelo que tenia  
 A rezar se salia en el verano,  
 Que la oracion mejor es la secreta  
 Por ser al mismo Dios la mas aceta.

Estando allí una noche en su ejercicio  
 Con devocion altífica rezando,  
 Para ofrecer a Dios su sacrificio  
 Los ojos alzó al cielo contemplando,  
 A un ángel vió que airado por el vicio  
 Al triste pueblo estaba amenazando  
 Con una espada aguda alta en la diestra  
 Y una antorcha encendida en la siniestra.

El fuego claramente parecia  
 Que sobre el mismo pueblo le arrojaba,  
 Con el cual al instante le encendia  
 Y con el totalmente se abrasaba:  
 De esta vision que vió luego a otro dia  
 A mucha gente cuenta de ella daba,  
 Pero crédito alguno no le dieron  
 Antes haciendo burla se rieron.

No fué este gran portento alguna parte  
 Para que, de la mal seguida senda,  
 El terco pueblo impúdico se aparte  
 Volviendo a la de la virtud la rienda:  
 Parécese quien peca mucho en parte  
 Al hidrópico hinchado en la contienda  
 Que miéntras bebe mas mas sed padece  
 Y aquello que es dañoso eso apetece.

Así como esta miserable gente  
 De los vicios estaba tan sedienta,  
 Cuanto pecaba mas la sed ardiente  
 Sin poderse abstener se le acrecienta:  
 Y como así vivia ciegamente  
 Por su mal no cayó ántes en la cuenta,  
 Hasta que por sus culpas y malicia  
 Cayó sobre ella el rayo de justicia.

Un año, diez, cuarenta, y ciento aguarda  
 El poderoso Dios a que se enmiende  
 El pecador, mas viendo que se tarda  
 Y que sin tasa o límite le ofende,  
 No arroja rayo así la nube parda,  
 Ni tan fogoso y rápido descende,  
 Como el de su justicia cuando viene  
 Sobre el que de ofenderle no se abstiene.

Vayan, pues, como van, sigan sus gustos,  
 Que presto se verán arrepentidos,  
 Y sus contentos vueltos en disgustos  
 Rotos, muertos, deshechos, y abatidos:  
 Que a do dejé a los bárbaros robustos  
 Me vuelvo a ver si están apercibidos,  
 Para dar como tienen concertado  
 Al miserable pueblo descuidado.

Querian los idólatras se diese  
 Con ímpetu al primer sueño el asalto,  
 Para que de mayor espanto fuese  
 A la gente dormida el sobresalto,  
 Y para que tambien, si mal les fuese,  
 Poderse retirar sin hacer alto  
 A su salvo sin pérdida, ordenados,  
 Con el nocturno manto cobijados.

Mas Gerónimo Bello los detiene  
 Diciendo se dilate la jornada,  
 Que a hora tal hacerse no conviene  
 Porque aun no está la gente sosegada:  
 Que cuando mas sosiego y sueño tiene  
 Es cuando ya la luz de la alborada  
 Se va por el oriente levantando  
 Y al ocaso las sombras derribando.

Entónces dice que es cuando reposa  
 La gente que a sin órden trasnochado,  
 Y cuando el sueño duerme la viciosa  
 Mas dulce, mas sabroso, y regalado,  
 Y el tiempo en que podran sin temer cosa  
 Entrar por donde tienen ordenado,  
 Cercando la ciudad de toda suerte  
 Que nadie no se libre de la muerte.

Con estas y otras cosas que propuso  
 El pérfido enemigo, mal cristiano,  
 Mudó su intento el bárbaro y dispuso  
 Para seguir el suyo por mas sano:  
 La gente toda en ordenanza puso  
 Que para todo a Bello dieron mano,  
 Mandándole que mande, quite y ponga  
 Y a su voluntad todo se disponga.



Estaba ya el traidor bien informado  
 De que en el fuerte nadie no asistia,  
 Y de como Romero descuidado  
 A sueño suelto sin velar dormia:  
 Así todo el ejército dañado  
 En doce tropas todo dividia,  
 Para que a un tiempo y hora como Martes  
 Embistiesen las once en once partes.

A esotra, que es la mas lucida banda  
 De la gente gallarda y de mas suerte,  
 Antes que las demas embistan manda  
 Que cerquen con silencio grande el fuerte:  
 Y que por la una ni por la otra banda  
 A Calleuman, que va con ella, advierte  
 Que no entre alguna de la nuestra dentro,  
 Mas que salgan con ímpetu al encuentro.

Llegada pues la hora desdichada  
 En que por el decreto de los hados,  
 Y mano de la cruda Parca airada  
 Habran de ser tantos degollados,  
 La pérfida cuadrilla congregada  
 Con gran silencio y paso concertados  
 Entró por la ciudad desguarnecida,  
 De torpe sueño y vicios bastecida.

¡Oh poderoso Dios! y quien tuviera  
 Caudal, estilo y vena mas copiosa,  
 Para que por sus términos dijera  
 Este conflicto sin faltar en cosa:  
 Del bárbaro la furia y la manera  
 Que a solo esta ciudad tan poderosa  
 Fuerzas, robos, crueldades, asechanzas,  
 Rencores, iras, muertes y venganzas.

Mas sin ayuda vuestra yo no puedo  
 Pasar de aquí, señor, mas adelante,  
 Que es poco mi valor y mucho el miedo  
 Que tengo del indómito arrogante:  
 Mas si me dais vigor y mas denuedo  
 Esfuerzo firme y ánimo constante  
 Pasaré sin temor, mas si esto falta  
 Mal podré sin que de mas de una falta.

Y vos tambien, ilustre Luciana,  
 Me socorred en trance tan dudoso,  
 Que el viento carga y la tormenta insana  
 Y estoy dentro del piélago furioso:  
 Y de ver su gran furia que no cesa  
 Que no llegaré a puerto receloso,  
 Mas ántes en el mas profundo golfo  
 Rota mi nave y sin timon me engolfo.

Mas si volveis, Señora poderosa,  
 Vuestros benignos ojos a mi barca,  
 No temeré la mar tempestuosa  
 Ni ménos a los filos de la Parca:  
 La cual alegre, suelta, y presurosa,  
 De la de Flegeton se desembarca,  
 Y a Valdivia se va revuelta en saña  
 Afilada en la diestra su guadaña.

Las tres rabiosas furias infernales  
 Con ponzoñosas vívoras incitan  
 A los precipitados naturales,  
 Y así con mas furor se precipitan:  
 Pero los españoles sensuales  
 A Pasitea plácidos visitan,  
 Hasta que dando golpes a su puerta  
 La inexorable Parca los despierta.

Sin guardia, sin temor, sin centinela,  
 Sin atalaya, espías, sin escucha,  
 Sin posta, sin recelo, ronda, y vela,  
 Cansados duermen de la dulce lucha:  
 De la de Marte nadie se recela  
 ¡Oh gran descuido! oh desventura mucha!  
 Que así cegase a tantos el dios ciego  
 Con los fogosos rayos de su fuego.

Espanoles, ¿decid que sueño es este?  
 ¿Habeis bebido el opio y el beleño,  
 Que así se os va pegando como peste  
 El blando, torpe, triste y mortal sueño?  
 No durmais, despertad antes que os cueste  
 El resto todo de que fuistes dueño,  
 Levantad la cabeza, ¿no os da pena  
 Ni escarmentais de ver rota la agena?

Mas ¡ay! que no es el sueño no el que digo  
 El que os transporta tanto y adormece,  
 Ni es la fuerza del opio ni el tosigo  
 El que vuestros sentidos entorpece:  
 Mas es de vuestras culpas el castigo  
 Quien os ofende, olvida y desvanece,  
 Y el sueño de los vicios y pecados  
 En que estábades todos sepultados.

Fué un escuadron de aquellos a Carmenga,  
 Barrio de la ciudad algo apartado,  
 Y ántes que a socorrerle alguno venga  
 A puro fuego fué todo asolado:  
 Y sin que allí un momento se detenga  
 Pasó luego adelante acelerado,  
 Habiendo aquestos bárbaros cosarios  
 Degollado a los padres Mercenarios.



Ganaron los demas la plaza y fuerte  
 Antes de ser los pérfidos sentidos,  
 Por estar los hispanos de la suerte  
 Que dije, descuidados y dormidos:  
 Y amenazando a todos con la muerte  
 Coléricos, rabiosos, atrevidos,  
 Tocaron las campanas dando voces  
 Los iracundos bárbaros feroces.

Los míseros cristianos cuando oyeron  
 El rumor y la voz de la campana,  
 A las vecinas armas acudieron  
 Tomando cada cual la mas cercana,  
 Pero como perdidos ya se vieron  
 Y a la gente cruel, feroz, insana  
 Dentro de la ciudad, sin esperanza  
 De vivir, procuraban la venganza.

No les daban lugar para juntarse,  
 Que al salir de sus casas muchos mueren,  
 Mas con rabiosas ganas de vengarse  
 Matando a su enemigo morir quieren:  
 No pretenden algunos de salvarse,  
 Ni vivir en el mundo, mas no quieren,  
 Que aborreciendo las sabrosas vidas  
 Son de sus homicidas homicidas.

Mas como los contrarios eran tantos  
 Y de ellos la ciudad estaba llena,  
 En aquel, en aqueste, y todos cantos,  
 A priesa vidas Atropos cercena:  
 ¡Oh, cuantos sin sentir mueren, y a cuantos  
 Les acaba el dolor y grave pena  
 De ver su cara patria enagenada  
 Y en poder de una gente tan malvada!

Aquellos que a los nuestros mas ofenden  
 Son los indios ladinos sus criados,  
 Que como libertarse ellos pretenden  
 Mas que esotros se muestran denodados:  
 Las casas con rabiosa furia encienden  
 Sin perdonar los templos consagrados,  
 Centellas, humo, fuego, y las pavesas,  
 Bramando a su region suben espesas.

Con los sesos y sangre que llovía  
 De rojo y sangre se matiza el suelo,  
 La negra polvareda que subía  
 Entolda en torno a todo el claro cielo:  
 Las voces, grita y lástimas que había,  
 Angustias, penas, lágrimas, y duelo,  
 El llanto de mugeres y alarido  
 Privaban a los hombres del sentido.

Unos en largas picas levantados  
 Despiden por cien partes alma y vida,  
 Otros entre los pies mueren pisados  
 El aliento y la fuerza ya perdida:  
 Los de menores ánimos, turbados  
 Por temer a la muerte desabrida,  
 Escondidos en casa se quedaron  
 Y entre las vivas llamas acabaron.

Algunos que del fuego se libraban  
 Y de los enemigos cautelosos  
 Apriesa para el fuerte caminaban,  
 Que les hizo el temor ir presurosos:  
 Mas cuando a vista o cerca de el llegaban  
 Quisieran haber sido perezosos,  
 Que mientras mas apriesa van al fuerte  
 Mas presto se abrazaban con la muerte.

Mas aquellos a quien temor no pudo  
 No verlos a que fuesen de su bando,  
 Desnudos de el y el pecho allí desnudo  
 En la contienda mueren peleando:  
 Ni muerte, ni dolor de golpe crudo  
 A ninguno jamas fué amedrentando,  
 Que aunque las blandas carnes son sensibles  
 Les hace el odio y cólera insensibles.

Don Antonio de Córdova y su tio  
 El diestro Don Alonso de Zurita,  
 Con gallardo valor ánimo y brio  
 La diestra cada cual bien ejercita:  
 Don Alonso al valiente Calcolío  
 La vida de un reves mortal le quita,  
 Y volviendo la espada por lo hueco  
 Hasta la guarnicion metió a Angaleco.

Pero el gallardo jóven no olvidando  
 Su prosapia, como hombre mas soberbio,  
 La vida y enemigos despreciando  
 Se mete por el bando cruel, proterbio,  
 La vida y enemigos despreciando  
 Correspondiendo bien a su proverbio  
 Castiga, descalabra, rasga, hiende,  
 Al bárbaro feroz que mas ofende.

Despues de haber dos horas peleado  
 Como valiente y bravo caballero,  
 Y a muchos de los bárbaros quitado  
 La vida con semblante airado y fiero,  
 Mas de seis cientos indios le han cercado  
 Y en medio de este número guerrero,  
 Quedó el honor de Córdovas difunto  
 Sin dejar de ofender hasta aquel punto.



Teñido el brazo en sangre hasta el codo  
 Con gallardo desnudo y peregrino,  
 Imitándole bien continuo en todo  
 Don Alonso siguiendo fué al sobrino:  
 Hasta que de la misma suerte y modo  
 El alma dió al celeste rey divino,  
 Dejando aqueste par de caballeros  
 Muertos muchos de los contrarios fieros.

Mas de quinientos bárbaros llegaron  
 Antes de que empezasen la reyerta,  
 Y sin hacer estrépito ganaron  
 Del maese de campo calle y puerta:  
 Rompiéndola con hachas dentro entraron,  
 Pero por otra falsa de la huerta  
 Armado y a caballo salió fuera  
 Cuando sintió el rumor y voz primera.

En la silla los muslos apretando,  
 Jugando sin cesar de las espuelas,  
 Pasó por medio de ellos galopando  
 Sin ser de algun efecto sus cautelas,  
 A la banda del rio peleando  
 Halló a los dos hermanos Valenzuelas,  
 Y a dos o tres valientes compañeros  
 Con una escuadra de infidos guerreros.

Estaba con la plancha puesta en tierra  
 La Nave de Antolin Saez Gallano,  
 A quien acometió esta gente perra  
 Pensando de entrar dentro a paso llano:  
 Pero Villarroel la desafierra  
 Y alargando las áncoras a mano  
 A lo largo se puso con presteza  
 Por no perder la nao con la cabeza.

Mas algunas mujeres cuando vieron  
La gran furia del bárbaro sangriento,  
Y que a los mas hispanos muerte dieron  
En aquel primer ímpetu violento,  
Pensándose embarcar a la mar fueron,  
Pero salióles vano aqueste intento,  
Que ya tomado el pérfido tenia  
Los pasos de la playa mucho habia.

Así a donde pensaron guarecerse  
Y librarse mejor de los tiranos,  
Allí vinieron ántes a perderse  
Y a dar de golpe entre las crudas manos:  
Mas como no pudieron defenderse  
De aquellos enemigos inhumanos,  
Socorro con gran lástima pidieron  
Y a dársele los Valenzuelas fueron.

Trabaron pues con ellos la batalla  
Y por su libertad hicieron tanto,  
Que al bárbaro traidor de Calla-calla  
En confusion pusieron y en quebranto:  
Libráronles al fin de la canalla  
Pero el de ellos diré en esotro canto,  
Porque el dolor me aprieta de manera  
Que no puedo la voz echarla fuera.

---

## Canto XIX.

Prosíguese el asalto: mucren todos los españoles: queman, roban y asuelan toda la ciudad: hacen los enemigos solemne fiesta o borrachera en memoria de la celebrada victoria que han tenido: hacen sacrificio al Demonio de la sangre de los españoles que llevaron presos: cuéntase el mal tratamiento que hicieron y estupro a las doncellas y como milagrosamente se libró el teniente Andres Perez del bárbaro sacrificio.

Es Dios de la justicia tan amigo,  
Que aunque su amor a veces la suspende,  
Jamás dejó a ninguno sin castigo  
Como de sus errores no se enmiende:  
No deja por temor de su enemigo  
De castigarle luego, mas pretende  
La enmienda del, mas cuando va a la larga  
Su poderosa mano en el descarga.

Castiga pues por modos diferentes  
A los que no obedecen sus mandados,  
A malechores, a los consintientes,  
A cada cual conforme a sus pecados:  
Los ángeles del cielo inobedientes  
Por la soberbia fueron derrivados,  
A los primeros padres los sentencia  
A muerte por su grande inobediencia.



Por la lujuria el mundo fué anegado,  
 Con fuego consumió a los Sodomitas,  
 Y por la idolatria castigado  
 El pueblo fué de los Israelitas:  
 Cualquier juez mandó fuese ahorcado  
 Cuando con las mujeres Madianitas  
 Consintieron tratar a los hebreos  
 A su gusto cumpliendo sus deseos.

A Datan, y Abiron, mandó a la tierra  
 Por la murmuracion se los tragase,  
 Al rey Saul que mueva cruda guerra  
 A Amalec y el reyno le quitase:  
 Por instruccion le dió que cuanto encierra  
 El reyno en si que todo lo asolase,  
 Desde el Rey al mas bajo y mas sencillo  
 Pase y los animales a cuchillo.

Mandó tambien al ángel percutiente  
 Que con su destructora espada fuese  
 Y al viejo, al mozo, al niño, al inocente,  
 Sin perdonar ninguno muerte diese:  
 Y porque nadie piense vanamente  
 Que algun lugar sagrado le valiese,  
 Que el castigo comience para ejemplo  
 Por el gran sacerdote de su templo.

Por lo cual creo yo sino me engaño  
 Que del cielo ha venido aquel castigo,  
 Y que permite Dios que venga el daño  
 Por mano del idólatra enemigo:  
 Pues vemos que jamas en todo el año  
 Dejaban de ofenderle como digo,  
 Corriendo tras del vicio a rienda larga  
 Cargando de pecados mas la carga.

Y porque, como padre piadoso,  
 Antes que su sentencia ejecutase,  
 Quiso que aquel arcángel luminoso  
 Que airado cual se vió le amenazase,  
 Para que el pueblo mísero y vicioso  
 Temiendo su castigo se enmendase,  
 Pero apeló con sobra de malicia  
 De su misericordia a su justicia.

Mas fué de tal manera ejecutada,  
 Que otra destruccion jamas se a visto  
 Que pueda ser con esta comparada  
 Con la de la ciudad do murió Cristo.  
 Volver a seguir quiero mi jornada  
 Que el bárbaro feroz anda tan listo,  
 En el duro certámen sanguinoso  
 Que aun no me da un momento de reposo.

Despues que a las cautivas libertaron  
 Los valientes hermanos como cuento,  
 Y en un batel que estaba allí embarcaron  
 Poniéndolas con el en salvamento,  
 Llegó Romero, y siete se juntaron,  
 Armados, a caballo, y sin aliento,  
 Que del haber con tantos combatido  
 Le habian, mas no el ánimo, perdido.

Vinieron otros trece arcabuceros  
 Huyendo de los bárbaros malvados,  
 Que por ventanas puertas y agujeros  
 Atónitos salieron y espantados:  
 Viéndose pues con veinte compañeros,  
 Aunque los mas estaban despulsados,  
 Don Alonso le dijo allí a Romero  
 Lo que yo aquí en mi cántico refiero.

"Ya vemos la ciudad toda perdida,  
 Muertos nuestros amigos y parientes,  
 Y en poder de esta gente descreida  
 Las mujeres y niños inocentes:  
 Y aunque podemos bien salvar la vida,  
 No podemos vivir entre las gentes  
 Si con ella quedamos y sin honra,  
 Pues es nuestra la infamia y la deshonra.

"Aquí será mejor que la perdamos  
 Combatiendo con estos escuadrones,  
 Que no que así, sin mas ni más, vivamos  
 A poner nuestra honra en opiniones:  
 ¿Que diran de nosotros si dejamos  
 En poder de estos bárbaros ladrones,  
 Mi cara patria, huérfanas doncellas,  
 Y así nos vamos sin morir por ellas?

"Diran que fuimos cual los dos Troyanos,  
 Eneas y Antenor, cuando dejaron  
 Su cara patria entre las griegas manos,  
 Y con deshonor suyo se libraron:  
 Muramos como bélicos Romanos,  
 De quien la escelsa fama que ganaron  
 Continuo vivirá miéntras que hubiere  
 Gente en el mundo, que esa jamas muere.

"Vamos, pues, socorramos los amigos,  
 Si es que han quedado algunos con las vidas,  
 Y cuando no a los crudos enemigos  
 Venderemos las nuestras bien vendidas:  
 Que aquí solo servimos de testigos  
 Pudiendo de estas gentes fementidas  
 Tomar justa venganza, pues la muerte  
 Vemos que junta en nuestra triste suerte."



Ya en este tiempo, Febo cristalino,  
 Rompiendo el negro velo habia mostrado  
 Su rostro envuelto en un color sanguino  
 En medio de un gran círculo morado:  
 Y el furibundo bárbaro malino  
 A toda la ciudad triste abrasado,  
 Andaba así tan bravo y tan furioso  
 Cual suele acontecer al virtuoso.

Mas como vió Romero el mucho brio  
 De Don Alonso y causas tan bastantes,  
 Remitiéndolo todo a su albedrío  
 Cerraron con los pérfidos pujantes,  
 Habiendo ántes dejado junto al rio  
 Al capitan San Juan con los infantes,  
 Para que el paso guarde y le defienda  
 Cuando ganarle el bárbaro pretenda.

Pero los siete, cual hambrientos pardos  
 A tímidas objas, acometen,  
 Y los que son mas bravos y gallardos  
 A aqueosos con mas ímpetu arremeten:  
 Rompiendo picas, flechas, lanzas, dardos,  
 Por ellos apesar suyo le meten,  
 Privando a muchos del vital aliento  
 Los fueron retirando hasta el convento.

Allí con los demas se entremetieron  
 Y a los nuestros revuelven de tal suerte,  
 Que con pequeña pérdida les dieron  
 A los tres de los siete cruda muerte:  
 Pero los cuatro al fin tanto pudieron  
 Que apesar de los bárbaros del fuerte,  
 Sacaron libre y a sus compañeros  
 Al padre Fray Antonio de Viveros.

Estuviéronse dentro en San Francisco  
 Con no poco temor, de la manera  
 Que suelen los corderos en su aprisco  
 Cuando a los lobos sienten que andan fuera:  
 Pero libres del fiero basilisco  
 En un barco que estaba en la ribera,  
 Sin mirar si los hábitos se mojan  
 Con el agua a los pechos a él se arrojan.

Embarcados los Padres dió la vuelta  
 Romero con el terno de guerreros,  
 Entró por la ciudad a rienda suelta  
 Atropellando bárbaros ligeros:  
 Con una gran cuadrilla desenvuelta  
 Se revuelven los cuatro compañeros,  
 Tan bravos, tan soberbios, tan airados,  
 Que solo en verlos huyen despulsados.

Mas al rumor que andaba y al estruendo  
 De los arneses finos y la malla,  
 Vinieron los demas indios corriendo  
 Y atacaron con tiempo la batalla:  
 Mas no por ser tan grande el vando horrendo  
 Dejaron los Ibéricos de dalla,  
 Antes como aborrecen ya la vida  
 Reñian la pendencia mas reñida.

En los terribles golpes que se daban  
 Los unos a los otros a porfía,  
 Parecian Ciclopes que majaban  
 Aprieta en la Vulcana herrería:  
 Los golpes cerca y léjos atronaban  
 Y el recinto del hierro reteñia,  
 Que como se concute tanto zumba  
 Que a do quiera el bombísono retumba.

El mago Pirempan, gran hechicero,  
 Exortando a su gente andaba a priesa,  
 Mas feroz que un leon el delantero  
 Vibrando una tostada pica gruesa:  
 Pero con el cerró Gomez Romero  
 Y el cuerpo con la suya le atrabiesa,  
 Rompióle pecho, huesos, y ternillas,  
 Entrañas, lomos, bofes, y costillas.

Alzaron los demas grande alarido  
 Cuando vieron al mago muerto en tierra,  
 Pero con mayor ímpetu y ruido  
 Refrescaron de nuevo mas la guerra:  
 Con Anteleo, un jayan muy atrevido,  
 El sargento mayor furioso cierra,  
 Y dando un crudo golpe el indio en vago  
 Quedó por compañero allí del mago.

Mas fueron los contrarios apretando  
 La sanguinosa lucha de manera,  
 Que a los nuestros llevaron retirando  
 Hasta que los detuvo la ribera:  
 Pero siempre rompiendo y maltratando  
 A la contraria gente brava y fiera,  
 Mas como vencedores que vencidos  
 Aunque con los caballos mal heridos.

Allí se renovó la lid sangrienta,  
 Porque salió San Juan con sus infantes,  
 Dándoles una carga y otra en cuenta  
 De ardientes truenos, rayos ribombantes:  
 Pero como la fuerza le acrecienta  
 A los reveldes pérfidos pujantes,  
 Cerraban con mas ánimo y denuedo  
 Sin tener de la muerte ningun miedo.



Mas no por ser tan grande la ventaja  
 El número menor un punto afloja,  
 Antes con mas esfuerzo se aventaja  
 Haciendo al enemigo se recoja:  
 La furia crece, cólera y baraja,  
 La tierra seca en sangre se remoja;  
 Ya se retiran estos de la guerra,  
 Ya esotros pierden la ganada tierra.

Anduvieron así de aquesta suerte  
 Perdiendo y ganado mas de una hora,  
 Y en medio de ellos la terrible muerte:  
 Sangrienta la guadaña cortadora,  
 Hasta que la fortuna hechó la suerte  
 En favor de la gente malhechora,  
 Que siendo de ella mas favorecida  
 Quedó la nuestra mísera y vencida.

Con tal denuedo y ánimo cerraron  
 Con todo su poder, pujanza, y brio,  
 Que a los hispanos bélicos echaron  
 A picazos a todos en el rio:  
 Dos de ellos solamente se escaparon  
 Y llegaron heridos al navío,  
 Rompiendo con los músculos el lago  
 San Juan el uno, el otro era Buytrago.

Varon era Romero acreditado  
 Cuidadoso, magnánimo, valiente,  
 Cuerdo en las ocasiones, reportado,  
 Solícito, sagaz, sabio, y prudente:  
 Por estar en tal tiempo descuidado  
 Aquí acabó tan desastradamente,  
 ¡Oh, mundo y como truecas cuando quieres  
 En míseros pesares tus placeres!

Cuan bien dijo quien dijo que del tiempo  
 Era despojo el hombre y sin firmeza,  
 Imágen de inconstancia en cualquier tiempo  
 Ejemplo memorable de flaqueza,  
 De la fortuna varia, pasatiempo,  
 Mundo abreviado por naturaleza,  
 Balanza llena de la desventura,  
 De envidia, de soberbia y de locura.

Quien vió a Romero puesto en lo mas alto  
 De la inconstante rueda de fortuna,  
 Juzgara sin temor ni sobresalto  
 Ser mas inmóvil que una gran coluna:  
 Pero para que diese mayor salto  
 En los cuernos le puso de la luna,  
 Y cuando allá esta pérfida le tuvo  
 Cuan poco en dar su vuelta se detuvo.

¡Oh que soberbia grida y alaridos  
 Levantaron los infidos traidores,  
 Cuando vieron los vándalos vencidos  
 Y que quedaban ellos vencedores!  
 Mas pujantes, soberbios y atrevidos,  
 Con mas esfuerzo y ánimos mayores,  
 Vuelven a la ciudad a saquealla  
 Y a dar del todo fin a la batalla.

No con tanta crueldad el pueblo Griego  
 Hizo en Troya el sangriento y cruel estrago,  
 Y la hueste Romana cuando al fuego  
 Entregó al infelice de Cartago,  
 Como este vando cruel, aleve, y ciego,  
 Aqueste dia triste y aciago:  
 Si Neron, Sila, y Gávalo, le vieran  
 De lástima y dolor se enternecieron.

¿Que es esto, justo Dios? a tanto llega  
 Vuestra ira justa que, con gente vuestra,  
 Permitais que la que es en la fe ciega  
 Se muestre tan feroz como se muestra?  
 Mas ¡ay! que quien a vos, señor, os niega,  
 Conociendo el poder de vuestra diestra,  
 Y vuestros mandamientos no obedece  
 Le dais la justa paga que merece.

No dejaron los pérfidos malvados  
 Tesoro en la ciudad que no robasen,  
 Ni conventos, ni templos consagrados  
 Que con furia inclemente no abrasasen:  
 Ni muros, ni edificios levantados,  
 Torres, fuerte, pared, que no arrasasen,  
 Ni huerta que no fuese destruida,  
 Ni a sacerdote alguno con la vida.

La imagen sacra de quien hizo el cielo  
 Con la de la beática María,  
 Aladas y arrastrando por el suelo  
 Las trajeron con sobra de alegría:  
 ¡Oh, Virgen! Santa Reina de consuelo,  
 Amparo de mi alma, madre pia,  
 Que al hijo que paristes que así traten  
 Y consienta tambien que a vos maltraten!

Bastara cuando pérfidos Hebreos  
 Para nuestro remedio le quitaron  
 La vida, y los dañados Fariseos  
 Sin piedad alguna maltrataron,  
 Y en los tormentos ásperos y feos  
 Con horrendos azotes afearon  
 Su delicado rostro y cuerpo sacro,  
 Sino que aquí tambien su simulacro.



Mas ¡ay! que yo de aquesto no me espanto,  
 Que al fin son estos bárbaros gentiles,  
 Idólatras, sin fe, sin razon cuanto  
 En sus errores pésimos sutiles:  
 Pues vemos a los de su gremio santo,  
 Conociéndole bien, con lenguas viles,  
 Por horas, por momentos blasfemarle,  
 Y no una vez, mas muchas injuriarle.

Despues que con barbárica braveza  
 Arrastraron los bultos soberanos,  
 Cortó un mulato al Cristo la cabeza  
 Diciendo: "Ya no hay Dios de los cristianos:  
 Auméntese el poder y la grandeza  
 De nuestros potentísimos Pillanos,  
 Seguros viviremos de contraste,  
 Pues hemos ya con este dado al traste.

"Hagamos, pues, por símbolo y memoria  
 Nuestro gran Reguetun acostumbrado,  
 De los heróicos triunfos y victoria  
 Que con tanto valor hemos ganado:  
 Darémosle la palma, lauro y gloria  
 A quien a nuestra patria ha libertado,  
 Y para el Guecubi tener propicio  
 Es bien hacerle humano sacrificio.

Ordenada la fiesta se salieron  
 Fuera de la ciudad a celebralla,  
 En un florido prado que eligieron  
 Se juntó luego toda la canalla:  
 La suma de riquezas que trageron  
 No se con quien podré yo comparalla,  
 Por ser innumerable la riqueza  
 De este infelice pueblo y la braveza.

Quien dos, quien tres, quien cuatro y seis mugeres,  
 De los rubios cabellos llevó asidas,  
 Cargadas de oro, plata, y sus haberes,  
 Maltratadas, llorosas, y afligidas:  
 La grita, fiesta, música y placeres,  
 De las bárbaras gentes homicidas,  
 De las huérfanas tristes el lamento  
 Llegaba todo junto al firmamento.

Pero para mayor lástima de ellas  
 Mandaron los inciviles cesasen  
 Los llantos, duelos, lágrimas, querrellas,  
 Y que con grande aplauso se holgasen:  
 Haciendo a las viudas y doncellas  
 Que los vestidos todas se quitasen,  
 Y a la usanza se vistan luego de ellos,  
 La ropa corta y sueltos los cabellos.

Mas por que desnudarse rehusaron  
 Por la honestidad grande y la vergüenza,  
 Con bárbaro furor las destocaron  
 Sin dejarles algun copete o trenza:  
 Las ropas sin piedad tambien quitaron  
 Con mucha libertad y desvergüenza,  
 Y en lugar de las túnicas delgadas  
 Fueron de lana burda otras cambiadas.

Sin pliegues, sin alforza y sin costura  
 Es el bárbaro trage, y tan mal hecho  
 Que no señala talle, ni cintura,  
 Forma, garvo, faccion, espalda o pecho:  
 Y demas de que es mala su hechura  
 Aspero, deshonesto, corto, estrecho,  
 Tanto que se descubren las costillas  
 Y llega cuando mucho a las rodillas.

Por ser como es tan grande su aspereza  
 Del impolido arreo mal tallado,  
 Las blandas carnes pone cual corteza  
 Del cuerpo que a vestirle no era usado:  
 Con esto y con la sobra de estrechez,  
 Quien conocer quisiere su pecado  
 Y por Dios lo llevare con paciencia,  
 Hará en traerlo estrecha penitencia.

Despues que las vistieron de su trage,  
 O por mejor decir, puesto un silicio,  
 Para mayor baldon pena y ultrage  
 Las hicieron servir a su servicio:  
 Mandando a las que son de su linage  
 Que si no hicieren bien cualquier oficio,  
 Que las traten del modo que trataban  
 A ellas cuando en su servicio estaban.

¡Oh, duelo triste ¡oh trance desdichado!  
 ¡Oh, lástima jamas en parte oida!  
 ¡Oh, dolor insufrible y despiadado!  
 ¡Oh, muerte amarga, amarga muerte en vida!  
 ¡Oh, caso adverso, enorme y desastrado!  
 ¡Oh, pena desigual tan sin medida!  
 ¡Que esten señoras nobles y discretas  
 A bárbaras idólatras sujetas!

Las suertes hemos visto aquí trocadas  
 En mucho ménos tiempo de dos horas,  
 Pues vemos las sirvientas levantadas,  
 Humildes y abatidas las señoras:  
 Quedando por cautivas y criadas  
 De las que fueron ya sus servidoras,  
 Es mundo cruel que de esta suerte paga  
 A quien le sirva mas y el mas le alaga.



Que animalejo vemos que se mude,  
 De los que el viento cria en mas colores,  
 Como el, ni quien a darnos tanto ayude  
 Pesares, penas, ansias, y dolores:  
 Es mundo al fin, y a quien el es acude  
 Pagando así a sus necios servidores:  
 Es el que de el se fia necio y loco,  
 Cuerdo y discreto quien le tiene en poco.

No se vió en entremes, ni aun en comedia,  
 Los ademanes, juegos, ni visages,  
 Que aquí en aquesta mísera tragedia  
 Hicieron estos bárbaros salvages:  
 Largamente duró mas de hora y media  
 La representacion de personajes  
 Adornados de galas y de arreos  
 Para mas esplendor de sus trofeos.

A sus cuitados amos remedaban  
 Haciendo mil visages placenteros,  
 De la manera que les demandaban  
 Servicio personal, ropa, y dineros:  
 Las Malleues tambien menospreciaban  
 A sus señoras, y con gritos fieros  
 Les llamaban de perras y mitayas,  
 Dándoles sin aquestas, otras vayas.

Que pena, que afliccion, que desventura,  
 Que lástima tan grande, que quebranto,  
 Que duelo, que martirio, que amargura,  
 Que angustia, que fatiga, ni que espanto,  
 Que pérdida, tormento, que apretura,  
 Habrá, ni que dolor que duela tanto,  
 Como el que aquestas dueñas sentirian  
 De verse de la suerte que se vian.

Viéronse muy poco ántes respetadas  
 Señoras ricas, prósperas, servidas,  
 Contentas, con cuidado regaladas,  
 Y en gran veneracion todas tenidas:  
 Aquí se ven desnudas, maltratadas  
 De tan infame gente, y abatidas,  
 Pues siendo aquesto así no se le niegue  
 Que no hay dolor alguno que a este llegue.

La prision el señor les de por pena,  
 Y su favor, con que en tan graves penas,  
 Imiten en servirle a Magdalena,  
 Ya que en los vicios fueron magdalenas:  
 Y rasgando de lágrimas la vena  
 Llorando sus errores salgan buenas,  
 Cuando su indignacion justa se aplaque  
 Y de cautividad triste las saque.

Pero para que mas solemnes fuesen  
 Las fiestas de estos bárbaros insanos,  
 Ordenaron que al punto se hiciesen  
 Sacrificios a sus Pillanos vanos:  
 Y que para el efecto se trajesen  
 Amarrados los míseros cristianos  
 Que trajeron del pueblo allí cautivos  
 Para inmolarlos a sus Dioses, vivos.

Así como con áspero cintero,  
 Despues de haber un toro agarrochado,  
 Le llevan arrastrando al matadero  
 De las manos y pies desjarretado,  
 Aqueste vando indómito, agorero,  
 En mil partes herido y maltratado,  
 Con grita, risa, y mofa de la gente,  
 Trajeron sin pararse allí al teniente.

Habia su persona defendido  
 Con ánimo invencible hasta cuando  
 Fué su caballo muerto y el herido  
 Y el aliento vital casi faltando:  
 Así por ser como era conocido  
 De toda o la mayor parte del vando,  
 Allí le reservaron de la muerte  
 Para dársela aquí mas cruda y fuerte.

Así fué al mismo instante sentenciado,  
 De aquestos perros bárbaros malinos,  
 A que el mísero muera degollado,  
 Sentencia propia que el dió a los ladinos:  
 Y que sea despues descuartizado  
 Y en cuatro palos puesto en los caminos;  
 Mas revocaron luego esta sentencia  
 Por no ser aun conforme a su inclemencia.

Era el intento bárbaro quitarle,  
 Con el mayor dolor que ser pudiese,  
 Al mísero la vida, sin dejarle  
 De atormentar hasta que la rindiese:  
 Para lo cual mandaron desnudarle  
 Y que amarrado en tierra se tendiese,  
 Y al Mágico Pícol le saque luego  
 El corazon amargo sin sosiego.

El cuchillo en la mano y a el desnudo  
 Sin género ninguno de vestido,  
 El sátrapa feroz, sangriento, y crudo,  
 Para la ejecucion tenia tendido:  
 Cuando le dió una voz el vando crudo  
 Diciéndole y alzando un alarido,  
 Deten Pícol el brazo, aguarda, espera,  
 Désele mas tormento antes que muera.



Traian otros diez cristianos presos  
Desnudos, malheridos y amarrados  
Con recios cabos, duros, fuertes, gruesos,  
Por los pescuezos todos enlazados:  
Y entre dos montes de aitas mas espesos  
Que aquellos de la Armeña tan nombrados,  
A Frai Pedro Peroa, porque habia  
Reprendido a un bárbaro aquel dia.

Estaban a una vírgen tres violando  
En público, sin duelo ni vergüenza,  
Y la noble doncella gritos dando  
Ambas manos ligadas con su trenza:  
Así como Frai Pedro vió el infando  
Atrevimiento, y tanta desvergüenza,  
Llegó y como católico cristiano  
Quitó del acto al bárbaro villano.

Por ello y por un gran sermon que hizo  
Exortando a las hembras desdichadas,  
A morir con amor por quien las hizo  
Antes que ser de bárbaros forzadas,  
Mandaron que de un álamo rollizo  
Liso de pie y las ramas levantadas,  
Que a la sombra colgado se quedase  
Porque en su daño mas no predicase.

Y a los demas como iban amarrados  
Con látigos cual dije fuertemente,  
Que sean todos diez despedazados  
En parte a donde bien los vea el teniente:  
Solo para que en verlos desmembrados  
Mas el dolor mortal se le acreciente,  
Pues no fué el detenerle otro su intento  
Que darle mas pesar pena y tormento.

Pero como su fin no era llegado,  
 Estando como dije de aquel modo,  
 Fué sin saber de quien arrebatado  
 Y echado en un fangal en blando lodo:  
 Allí se vió despues desamarrado  
 Y a una india taparle el cuerpo todo,  
 Con las hojas del pangue, de manera  
 Que nadie no le vió desde acá fuera.

Cuando los sacrificios acabaron  
 Los sátrapas idólatras, volvieron  
 A buscarle al lugar do le dejaron,  
 Pero como en el puesto no le vieron,  
 Linfáticos apriesa le buscaron  
 Y el dia todo en esto se andubieron:  
 Pasaron por do estaba muchas veces  
 Sin verle los verdugos ni los jueces.

Mas el bien vido a todos claramente  
 Desde el pântano a donde oculto estaba,  
 Y como por el rastro aquella gente  
 Entre los mismos Pangues le buscaba:  
 Y aunque el dolor de las heridas siente  
 Apénas el cuitado resollaba,  
 Que por ser mas el miedo no le deja  
 Quejarse aunque sin límite le aqueja.

Cuatro dias estubo de esta suerte  
 A vista de los indios emboscado,  
 Batallando continuo con la muerte,  
 Con el temor, dolor, pena, y cuidado:  
 Por diez y siete partes sangre vierte  
 Pero cuando se vió ya desangrado,  
 En cieno de la ciénega se baña  
 Y con aquesta cura la restaña.

Diré despues el fin de este portento  
 Sino es que ya, señor, os desagrada,  
 De verme caminar a paso lento  
 Teniendo por andar tan gran jornada:  
 Mas como soy tan falto de talento  
 De pies torpe y la carga tan pesada,  
 Y la senda con tantos rebentones  
 A cada paso doy mil tropezones.

Pero por el camino de mi aldea  
 Con la sorna que voy, voy relatando  
 En todo la verdad, sin que se vea  
 Patraña que la vaya deslustrando:  
 La cosa con que mas se vuelve fea  
 Es ir con ella fábulas mezclando,  
 Como los falsigráficos han hecho  
 Torciendo en ello el punto del derecho.

Quien escribe verdad en verso llano  
 No tiene de preciarse de poeta,  
 Segun Erasmo dice de Lucano  
 Por tratarla en su historia limpia y reta:  
 Petrarca, el Ariosto, el Mantuano,  
 Quien las transformaciones interpreta,  
 Aquestos este título tuvieron  
 Por las ficciones grandes que escribieron.

Aunque es verdad que el verso no es tenido  
 En algo sino trata a cada paso  
 Enredos fabulosos de Cupido,  
 De Apolo, o de las Ninfas del Parnaso:  
 Por ir a vos el mio dirigido,  
 Aunque de la elegancia tan escaso,  
 Lo será sin haber quien se le atreva  
 Que esta defensa sola buena lleva.



Si de vuestro favor yo careciera  
 O en el no confiara cual confío,  
 No pasara tras de Oña la carrera  
 En un rocin tan flaco como el mio:  
 A grande liviandad se me tuviera  
 Y aun fuera disparate o desvarío,  
 A quien delante va en tan buen caballo  
 Pensar con otro lánguido alcanzallo

Es temerario y loco desatino  
 Imaginar poder darles alcance,  
 A las volantes alas de un latino  
 Con las peladas plumas de romance:  
 Hasta el Febeo cielo cristalino  
 Aquellas solas suben de un balance,  
 Aquestas como son de poco vuelo  
 No se levantan mínima del suelo.

Sino me viera ya tan empeñado,  
 O mi palabra en tanto no tuviera,  
 Por acabar dejara lo empezado  
 Por ir cual va y no como yo quisiera:  
 Pero pues a cumplirla soy forzado  
 El paso vuelvo a ver la borrachera;  
 Oíd, que es acromática esta historia  
 Y de tenerla impresa en la memoria.

Dos mil y mas arrobas de buen vino  
 Añejo de tres años, claro, ardiente,  
 Quesos, lomos, perniles de tocino,  
 Trajo de la ciudad allí esta gente:  
 Al márgen de un arroyo cristalino  
 Que al oído alegraba su corriente,  
 Y a la vista la plácida floresta  
 A beber empezaron y la fiesta.

El lazo del lascivo niño al cuello  
 Con dos hermanas como Apolo bellas,  
 Echado estaba sin vergüenza Bello  
 En público desnudo en medio de ellas:  
 No recibia empacho alguno de ello  
 Ni de querer sin lástima ofendellas,  
 Por, ser cuanto Calígula, vicioso,  
 Pérfido, estuprador, incestuoso.

Cuando con el licor fuerte quedaron  
 Los vencedores bárbaros vencidos,  
 Y los brutos estómagos llenaron  
 De manjares salados mal cocidos,  
 Y los vapores túrvidos dejaron  
 Deslumbrados a todos los sentidos,  
 Venus estando Baco en su presencia  
 Les dió para su música licencia.

Ciento y cincuenta vírgenes compuestas  
 Mas hermosas que lirios ni que flores,  
 Bellas, nobles, graciosas, bien dispuestas  
 Llevaron estos pérfidos traidores:  
 En las celebraciones de sus fiestas  
 ¡Oh, crudos sin razon estupradores!  
 Ninguna no quedó sin ser violada,  
 Ni dueña que no fuese allí forzada.

¿Que lástima tan grande, ni que duelo,  
 Que pérdidas a visto desastradas  
 En todo cuanto mira el Rey de Delo,  
 Que puedan ser con estas comparadas?  
 No quiero ya cantarlas como suelo  
 Por ser mucho mejor para lloradas,  
 Así dejando aqueste triste canto  
 Comenzaré de nuevo un nuevo llanto.

## Canto XX.

Retiranse los enemigos a Calla-calla, adonde celebraron de nuevo la fiesta: llega el coronel Francisco del Campo a Valdivia, a pocos días después de su ruina con gente del Perú para socorrer aquella y otras ciudades: el gobernador don Francisco de Quiñones despacha a don Pedro de Ibañeta por mar con ropa y municiones para la ciudad Imperial: cuéntase un caso milagroso que sucedió al cacique Guaturo en una borrasera.

Son la solicitud y vigilancia  
La prevención en todo que conviene,  
El cuidado, la industria, la constancia  
Manjares con que Marte se mantiene:  
El ánimo, el valor, la tolerancia  
Quien en estado próspero le tiene,  
Y sobre todo aquesto, la prudencia  
Acompañada con la diligencia.

Por un descuido y necia confianza,  
Cuanto ganado en mil años habemos,  
Cuando tememos menos la mudanza,  
En una hora sola lo perdemos:  
Quien por el mar navega con bonanza  
Cual solemos decir a vela y remos,  
Si a la tormenta entonces no temiere  
Burlado quedará cuando viniere.



Mas vemos que hay algunos que adivinan  
 O piensan que, la lúbrica fortuna,  
 Cuando con tiempo próspero camina  
 Que se estará en un ser como coluna:  
 Y en esto confiados, no imaginan  
 Que nunca fué constante en cosa alguna,  
 Ni en que con sus mudanzas infinitas  
 Cual las del Lago de los Trogloditas.

Aquel a quien ha sido favorable  
 Debe con mas razon temerse de ella  
 Que quien no vió jamas a esta inestable,  
 Pues mal podrá no viéndola temella:  
 Que siendo como dicen variable  
 Fiarse no se tiene nadie de ella,  
 Sino vivir continuo recatado  
 Con mucha vigilancia y gran cuidado.

Que si esta fraudadora no mostrara  
 Tan plácido a Romero su semblante,  
 Pudiera ser que en ella no fiara  
 Y viviera quizas mas vijilante:  
 Mas como le mostró siempre la cara  
 Benévola, entendió que era constante,  
 Però como mudable y tan resuelta  
 Cuando seguro estaba dió su vuelta.

Así, si le hallare con cuidado,  
 Y dentro de su fuerte apercivido,  
 No fuera de su trono derribado,  
 Mas fuera vencedor y no vencido:  
 Ni aqueste pueblo mísero asolado,  
 Ni tanto caballero consumido,  
 Mas andan siempre juntos cuido  
 Los vicios, la pereza, y el descuido.

Ejemplos muchos hay de hombres famosos  
 Que habiendo sido bien afortunados,  
 Les hizo el vicio y ocio de animosos  
 Cobardes, sin valor, afeminados:  
 De gallardos y sueltos, perezosos,  
 Y al fin de cuidadosos, descuidados,  
 Annibal lo dirá y Sardanapalo,  
 De los Godos el último Rey malo.

Otros hubo sin estos que quisieron  
 Ser del lascivo Dios fieles amigos,  
 Y por servirle siempre tanto fueron  
 De sus patrias y Reinos enemigos:  
 Solo por culpa suya se perdieron,  
 Como lo verifican mil testigos,  
 Cartago, Troya, Africa, y Boecia  
 Chipre, que de servirle mas se precia.

Perdídose a tambien por otro tanto  
 Cual ellos este Reino desdichado,  
 Pues hemos visto claro todo cuanto  
 Los vicios y descuidos han causado:  
 De aquestos cantos flébiles que canto  
 El de mayor dolor es el pasado,  
 Pues fueron tantas vírgenes violadas  
 Por culpa de personas descuidadas.

Que ni los duelos ni llantos que hicieron  
 Lástimas, ruegos, quejas, ni querellas,  
 Poco con estos infidos pudieron  
 Para dejar un punto de ofendellas:  
 Despues que sus señores las hubieron  
 Contra la voluntad y gusto de ellas,  
 A todos cuantos indios las querian  
 Por cualquiera interes se las vendian.

Despues que allí del todo desfondaron  
 La cantidad de cántaros de vino  
 Y a las cuitadas vírgenes violaron,  
 De Calla-calla toman el camino,  
 A donde nuevamente comenzaron  
 El Requetun y falso desatino:  
 Pasaron sin cesar cuarenta dias  
 En juegos, fiestas, bailes y alegrías.

Cuando Andres Perez vió desocupado  
 El primer sitio y puesto a do bebieron,  
 Del pántano salió medio pasmado,  
 A gatas, que los pies se le entumieron:  
 A la playa llegó desfigurado,  
 En el navío al fin le recogieron,  
 Curáronle las llagas nada buenas  
 De barro y sangre helada todas llenas.

Acuérdome haber dicho en una rima  
 Del canto sexto décimo el cuidado  
 Con que mandó el Virrey hacer en Lima  
 La gente que en el dejó declarado,  
 Para que con su gran valor oprima  
 La cerbiz del soberbio indio alterado  
 En Valdivia y los pueblos apartados  
 Al coronel Corona da soldados.

Con un gallardo tercio de trescientos  
 Usados en el belicoso juego,  
 Con ropa, municion, con bastimentos,  
 A Valdivia llegó despues del fuego:  
 Mas visto derribados sus cimientos,  
 Para Osorno con todo pasó luego:  
 Su fin, diré, los triunfos y victoria  
 En la segunda parte de esta historia.



Si en esto solo he sido un poco breve  
 Y para la segunda me descargo,  
 Es por llevar la carga algo mas leve,  
 Que mal podré si toda me la cargo:  
 Demas de que no irá como se debe  
 Este cansado estilo si es mas largo,  
 Por ser la brevedad cosa tan buena  
 Que ninguna dará siéndolo pena.

Con toda la mayor que yo pudiere  
 Diré sin detenerme lo restante,  
 No con la dulce voz que al alma hiere  
 Del consagrado Apolo rutilante,  
 Mas con la mia, que al nacer se muere,  
 Pasaré, no faltándome, adelante,  
 Aunque volver atras es lo mas cierto  
 A tomar con don Pedro en Penco puerto..

Arriba dije ya de la manera  
 Que salió de Cauten necesitado,  
 Y que mostrando en todo quien el era  
 Entró dentro del puerto deseado:  
 Dejando el gran batel en la ribera  
 Por no tener una áncora varado,  
 A cumplirse partió con paso largo  
 Con las obligaciones de su cargo.

En oyendo Quiñonés la embajada  
 Que de la Imperial le envió el concejo,  
 Para ver si podia ser remediada  
 Llamó a sus capitanes a consejo:  
 La órden que se dió mas acertada  
 Conforme al tiempo, gente y aparejo,  
 Fué que antes que del todo se perdiese  
 Que por el mismo mar se socorriese.

Una nao de seiscientas toneladas,  
 Con dos barcas de mucha ligereza,  
 Para que por Cauten entren cargadas  
 Despachó luego al punto con presteza:  
 Camisas envió, paño y frazadas,  
 Municion, bastimentos, con largueza,  
 Y avisó que saldrá presto por tierra  
 A librarlos de tan prolija guerra.

El órden que le dió fué que estuviese  
 La poderosa nao sobre el amarra  
 En alguna caleta miéntras fuese  
 A buscar el batel mayor la barra:  
 Y que si descubrirla no pudiese  
 Y con el ancla de la nao agarra,  
 Que a Valdivia sin falta den la vuelta  
 Con la vela mayor segura y cierta.

Cuatro dias continuos andubieron  
 Con las barcas implácidos buscando  
 La entrada de Cauten, mas no pudieron  
 Entrar en el sino entraban volando:  
 Que las potentes mares que allí vieron  
 En los peñascos tétricos quebrando,  
 Con tal ferocidad se levantaban  
 Que al rutilante Febo rociaban.

Reconocida bien la barra y nota  
 Y que pasar por ella es imposible,  
 De Valdivia tomaron la derrota  
 Despues que hicieron todo lo posible,  
 Por no tener aun nueva de la rota  
 Ni del calamitoso trance horrible,  
 Entendieron hallar allí remedio  
 Con que a la Imperial librar de asedio

Hasta que cerca de el fueron llegando  
 La nueva nadie oyó del nuevo daño,  
 Mas cuando al pueblo vieron humeando  
 Se les representó luego el engaño:  
 Quien iba por su patria procurando  
 En viendo aquel destrozo tan extraño,  
 Que pena tan intensa sentiria  
 De verlo y no poder lo que queria.

La nave de Gallano surta estaba  
 Media milla no mas de la ribera,  
 Que ya declararé arriba en otra octava  
 Como Villa Roel la sacó fuera:  
 Alguna gente nuestra rescataba  
 De la contraria pérfida guerrera,  
 La decrépita digo tremolenta  
 De quien el enemigo no hizo cuenta.

Mas como dió don Pedro fondo y vido  
 Quemada la ciudad, muerta la gente,  
 Antes de ser del bárbaro sentido  
 Con la suya fué a tierra raudamente:  
 Perdió el color, la habla, y el sentido  
 En viendo el espectáculo presente,  
 Y a tantos valerosos caballeros  
 Por pasto de animales carniceros.

Los patios, plazas, calles, vió sembradas  
 De piernas, brazos, cuerpos, de cabezas,  
 De manos, tripas, sesos, de quijadas,  
 Y a otros hechos aun mas menudas piezas:  
 Iglesias, templos, casas levantadas,  
 Palacios, salas, cuadras, ricas piezas,  
 Deshechas, llanas, rasas, abatidas,  
 Y en ceniciento polvo convertidas.



Despues que el corazon hizo su oficio  
 La pena por los ojos desfogando,  
 Hicieron por los muertos sacrificio  
 Las lágrimas ardientes derramando:  
 Halláronse para este beneficio  
 Que fueron a don Pedro acompañando  
 Frai Juan Tobar García de Albarado  
 Y el Padre Frai Gregorio de Mercado.

En siendo los oficios sacros hechos,  
 En funestas cavernas enterraron  
 Los míseros cadáveres deshechos,  
 Que en poco tiempo mucho trabajaron:  
 A refrescar los calurosos pechos  
 A las seguras naos se retiraron,  
 Que por estar en tierra mal seguros  
 Hicieron de las aguas fuertes muros.

No sacaron los pies bien de la barca  
 Para meterlos dentro del navío,  
 Cuando llegó de toda la comarca  
 A la ciudad el bélico gentío:  
 Mas viendo que del filo de la Parca  
 Los reparó el amargo señorío,  
 Aguardaron los bárbaros furiosos  
 A ver si a tierra vuelven insidiosos.

Pasó tres veces Delio la carrera  
 De su fulgente carro tan trillada,  
 Otras tantas su hermana placentera  
 Mostró su media faz aljofarada:  
 Y la insidiosa gente vandolera  
 Un punto no salió de la emboscada,  
 Que como en ella aguardaba a la nuestra  
 Por no dar muestra de ello no se muestra.

Despues que de esperar desesperados  
 Se vieron y cansados de aguardarles,  
 Salieron tres o cuatro desarmados  
 A probar si podran fuera sacarles:  
 Ladinos eran todos, o malvados,  
 Y en castellano empiezan a llamarles,  
 Diciéndoles si quieren que se trate  
 De rescatar la gente de rescate.

En oyendo la nuestra valerosa  
 La voz de aquellos infidos crueles,  
 De rescatar alguna codiciosa  
 Se arroja luego al punto a los bateles:  
 Armada, vigilante y cuidadosa  
 Por no ser trato fiel el de infieles,  
 Así por si se viere dolo en ellos  
 Va para defenderse y ofendellos.

Antes que a la barranca alta llegase  
 O en laja diese, peña o arrecife,  
 Ivache mandó que se quedase  
 Algo apartado atras el fuerte esquife:  
 Y porque si rifarse alguien pensase  
 La rifa desde allí mejor se rife  
 Lanzando en el tablero ancho los dados  
 A fuerza de cañones reforzados.

En viendo que a la playa no llegaron  
 Temiendo la traicion nuestros guerreros,  
 Los pérfidos apóstatas hablaron  
 Ganando por la mano los primeros:  
 Diciendo, y para atras se retiraron,  
 Teneos allá si sois arcabuceros,  
 Y si lo sois llegad, pero sin fuego  
 Sino quereis turbar nuestro sosiego.

Vengo con el y con amor sincero,  
 El mas ladino dijo, a que se traten  
 Tratos seguros entre nos, que quiero  
 Que algunas dueñas nobles se rescaten:  
 Mas a de ser de todos el primero  
 Que las ardientes cuerdas que se maten,  
 Porque con mas seguridad tratemos  
 De que las escopetas nos tememos.

Mas no de que algun daño hayamos hecho  
 Que no somos nosotros los dañados  
 Cristianos, si de molde y sano pecho  
 Y en esta ciudad mísera criados:  
 Guardaros hemos si guardais, derecho,  
 Venid a tierra, pero desarmados,  
 Porque no aguardaremos de otra suerte,  
 Ni a que el concierto dicho se concierte.

El bárbaro se dió tan buena maña  
 Y tanto importunó con sus razones,  
 Que con ser de ella todos los de España  
 Mudarles hizo al fin sus intenciones:  
 De tal manera y suerte les engaña  
 Con aquellas sutiles persuasiones,  
 Que a tierra cuanto quiso le llegaron,  
 Despues que el fuego muchos apagaron.

Como los vió llegar tan cerca de ella  
 Volvió a decir el pérfido malvado:  
 Bien podeis sin temor saltar en ella  
 En fé de la palabra que os he dado.  
 Pero como si fuera el indio de ella,  
 Diego Bello, y García de Albarado,  
 Solos en una góndola pequeña  
 A tierra fueron con la blanca seña.



Estuvieron con ellos platicando  
 En la misma ribera mas de una hora,  
 Y el precio del rescate concertando  
 De una dama a quien Diego Bello adora:  
 Concertados estaban todos, cuando  
 Salió la gente pérfida, traidora,  
 Alzando mil confusas algazaras,  
 Tirando piedras, lanzas, dardos, jaras.

Un bárbaro feroz medio gigante  
 Dió un bote a manteniendo a Diego Bello,  
 Cortóle con la punta de diamante  
 El hilo de la vida por el cuello:  
 En el agua cayó muerto el amante  
 Sin que pudiese nadie socorrerlo,  
 Pero llegó nadando el compañero  
 En salvamento al barco mas ligero.

Tantas piedras tiraban, con tal brio,  
 Que de ellas el batel quedara lleno,  
 A no llenar tambien aquel vacío  
 Espindola, Mardones, y Centeno:  
 Que, opuestos al barbárico gentío,  
 Despiden tras de un rayo ardiente un trueno,  
 El rayo hiere a aquel, a aqueste mata,  
 Al otro el trueno horrendo hace se abata.

Con todo lo pasaran malamente,  
 Segun apriesa piedras granizaban,  
 A no sacarlos fuera la corriente  
 Un poco mas atras de donde estaban:  
 Que como de lo alto a manteniendo  
 Las mayores con ímpetu arrojaban,  
 Estuvo a riesgo, a pique, y en un tumbo,  
 Del fondo del batel botar un rumbo.

Pero cuando se vieron apartados  
 De tierra nuestros ínclitos guerreros,  
 Y de la gran corriente arrebatados  
 Vogar mandaron presto a los remeros:  
 Llegaron a la nao descalabrados,  
 Tristes, mudos, corridos, y ligeros:  
 Estando dentro de ella han descubierto  
 Entrar otra volando por el puerto.

En viéndola cualquiera el color muda  
 Y demas de quedar la faz turbada  
 Pensando que es Inglesa nao armada,  
 Un helado sudor de temor suda:  
 No saben que se haran por que sin-duda  
 A do quiera la muerte ve cifrada;  
 Ingleses en el mar, indios en tierra,  
 Y a el en medio de tan dudosa guerra.

Viendo el temor, peligro, el pasmo, el miedo,  
 La turbacion tan-grande de su gente,  
 El capitan don Pedro con denuedo  
 En medio de ella dijo lo siguiente:  
 "Amigos y señores, yo no puedo  
 Del riesgo en que nos vemos al presente,  
 Libraros, ni librarme, de otro modo  
 Sino es aventurándome yo a todo.

"Quiérollo, pues, hacer, que de otra suerte  
 Sino es de la que pienso, no podemos  
 Librarnos todos de la cruda muerte  
 Por mas que los talones apretemos:  
 Alzado el brazo sanguinoso y fuerte  
 Del bárbaro feroz en tierra vemos,  
 Y si a ella vamos no hay donde valernos  
 Y el esperar aquí será perdernos.

"Con la señal de paz, juntas las manos,  
 Determinado estoy de ir a ponerme  
 En las de aquesos ínfidos Britanos  
 A rogarles que quieran socorrerme:  
 Que aunque son anatemas, luteranos,  
 Podrá ser con amor favorecerme,  
 Que si dieren oído a mis razones  
 Con ellas moveré sus corazones.

"Mas cuando no y la vida me costare,  
 Perderla por la patria es bien perdida,  
 Que quien de cargo de ella se encargare  
 En poco a de estimar la cara vida."  
 Con esto se partió, y ántes que pare  
 La nave fué de muchos conocida,  
 Era de castellanos que venia  
 Cargada del Peru con mercancía.

Como don Pedro vió ser la nao nuestra  
 Para la suya luego se retira,  
 De la fortuna implácida y siniestra  
 Se queja en altas voces y suspira:  
 "¡Oh muerte! dice, pues en flechas diestra  
 Eres, acaba, enplea en mi tu ira,  
 Que pues mi patria socorrer no puedo  
 Aquí te aguardo, ven, no tengas miedo.

"Si con la sangre propia de mis venas  
 Comprar tu libertad, patria, pudiera,  
 Aunque no fueran cuantas con tus penas  
 Por verte libre de ellas yo lo hiciera:  
 Hijo no tuvo la famosa Atenas  
 Que por ella, cual yo por ti, la diera,  
 Mas pues mi voluntad sabida tienes  
 Mi tardanza no culpes ni condenes.



"Pero puedes tener por entendido  
 Que todo cuanto puedo por ti hago,  
 Y que de no te haber favorecido  
 Que en lágrimas ardientes me deshago:  
 A Caribdis ni a Circes no he temido,  
 Ni a los peligros del potente lago,  
 Hambres, sedes, naufragios, ni tormenta,  
 Aunque las que he pasado son sin cuenta.

"Jamás rehusaré trabajo alguno  
 De cuantos puede la fortuna darme,  
 Hasta que a ti te vea sin ninguno  
 A cosa dejaré de aventurarme:  
 Lucharé con las fuerzas de Neptuno  
 No una vez, sino muchas sin cansarme,  
 A la gente, a la mar, al viento, al cielo,  
 Pregonaré mis ansias y tu duelo."

Siguiendo nuevamente su cuidado  
 A Penco se volvió por donde vino,  
 Y siendo del austral viento ayudado  
 Anduvo en poco tiempo este camino:  
 De Valdivia el suceso desastrado  
 Con cuanto en el viage les avino,  
 Como a Osorno pasó la gente nueva  
 A Quiñones de todo dió la nueva,

Y pliego del Virrey en que le avisa  
 Que los soldados viejos juntos tenga,  
 Que él en habiendo la primera brisa  
 Mandará que otro tercio nuevo venga:  
 Y que en llegando con los dos aprisa  
 Sin que un momento solo se detenga,  
 Socorra los castillos y ciudades  
 Que han padecido mas calamidades.

No estaba en Penco don Francisco ocioso  
 Que ya su gente habia recojido,  
 Y con esfuerzo válido, furioso  
 Los comarcanos bárbaros corrido:  
 Y si tuviera ejército copioso  
 Hubiera las fronteras socorrido,  
 Mas no era el que tenia suficiente  
 Para mas de lo dicho solamente.

• El número de gente no llegaba  
 A dos veces cuarenta, y tres hileras  
 De a tres en cada una, pero estaba  
 La mitad de presidio en dos fronteras:  
 El hijo con el resto paseaba  
 Del gran Nibequeten ambas riberas,  
 Que a pedimento de la propia gente  
 Su padre le nombró por su teniente

Por ser idóneo el jóven confidente,  
 Impávido, solícito, avisado,  
 Constante, cuidadoso, diligente,  
 Práctico, valeroso, recatado,  
 Sabio, diestro, magnánimo, prudente  
 Sagaz, presto, industrioso, astuto, amado,  
 Vigilante, abstinento, grave, honroso,  
 Valiente, afable, manso, y generoso.

En este reino mísero reinaban  
 Insultos, fraudes, trampas, odios, iras,  
 Adulterios, incestos no faltaban,  
 Envidia, ambiciones, ni mentiras:  
 Los vicios todos sin cansar se andaban  
 Tirando apriesa ponzoñosas viras  
 A las mezquinas ánimas dolientes  
 De aquellas miserables sus sirvientes.

Conociendo Quiñones la dolencia  
 Que a todo el Reyno ya iba inficionando,  
 Fué con severidad y gran prudencia  
 Salutífero antídoto aplicando:  
 Así la contagiosa pestilencia  
 Con aqueste remedio fué aplacando,  
 Que como viejo médico y tan sabio  
 A cada cual curó del mal resabio.

A los amancebados desterraba,  
 Por un estilo y término tan bueno,  
 Que la causa por que no imaginaba  
 El mismo causador del daño ageno:  
 Con esto la república limpiaba  
 Echando al vicio sensual un freno  
 Tan áspero y tan recio de bocado  
 Con que le hizo parar mal de su grado.

Halló los sublimados abatidos,  
 A los mas abatidos sublimados,  
 Honrados los infames fementidos,  
 A todos los famosos infamados,  
 Inquietos los pacíficos sufridos,  
 Los bulliciosos mas asosegados,  
 Despedidos los sabios elegantes,  
 Asalariados necios ignorantes.

Lllaman al temerario aquí esforzado,  
 Al importuno y torpe, diligente,  
 Al cobarde y medroso, recatado,  
 Al hablador sin término, elocuente,  
 Al escaso, modesto y concertado,  
 Al pródigo, magnánimo prudente,  
 Al malicioso, simple, sabio al necio,  
 Tibio al honesto, flojo al fuerte y recio.



Ménos valia el noble que el villano,  
 Gobernaba el cobarde al animoso,  
 Al con ojos, el ciego, el cojo al sano,  
 El fácil al constante valeroso,  
 El soberbio al humilde, el mozo al cano,  
 El sin piedad alguna al piadoso,  
 El ignorante al sabio, el loco al cuerdo,  
 Al despierto el dormido y sin acuerdo.

Era este Reyno basca desfondada,  
 Un juego de ajedrez mal entablado,  
 Cota rota, mohosa, desmallada,  
 Libro de confusion no encuadernado,  
 Navío sin timon, red sin plomada,  
 Disonante instrumento destemplado,  
 Molino tremulento sin rodezno,  
 Potro nuevo, colérico y sin trezno.

Andaba todo aquí de tal manera,  
 Tan sin compas, medida y tan sin tiento,  
 Que a no lo remediar tan presto, diera  
 En tierra el edificio sin cimiento:  
 Pero no se yo quien así pudiera,  
 No teniendo celéstico talento,  
 Moderar solamente tanto esceso  
 Con la prudencia de maduro seso.

Puso todas las cosas en su punto  
 Apuntándolo todo tan al justo,  
 Que no salió jamas un solo punto  
 De los límites justos el injusto:  
 Sonó su clara voz de contrapunto,  
 Causó la dulce música tal gusto,  
 Que las redujo a temples consonantes  
 Las destempladas voces disonantes.

Fué siempre de mentiras enemigo,  
 De soberbios, hinchados, ambiciosos,  
 Cuanto de las verdades caro amigo  
 Como de los humildes virtuosos:  
 Padre de religiosos, dulce abrigo  
 De viudas y pobres vergonzosos,  
 Largo retributor de los servicios,  
 Estirpador de pegajosos vicios.

Nestor sapiente, sutil Archimedes,  
 Genofonte en plática suave,  
 Dédalo en trazas, en la ciencia Euclides,  
 Pompilio en Religion, Caton en grave,  
 En la memoria nuevo Simonides,  
 Elocuente Demóstenes, que sabe  
 Premiar los buenos, castigar los malos,  
 Templarse como Curio en los regalos.

Mostró ser imprudencia Quinto Fabio,  
 En lealtades Régulo famoso,  
 En el consejo Cristomenes sabio,  
 En largueza otro Tito dadivoso,  
 Y en no hacer a la justicia agravio  
 Trajano, y mas que Eneas piadoso,  
 Fabricio en la virtud, y Belisario  
 En la solicitud contra el contrario.

Pacífico en la paz era querido,  
 En la guerra valiente y esforzado,  
 En los peligros de ánimo atrevido,  
 En plática discreto y sosegado,  
 En las adversidades muy sufrido,  
 En las prosperidades humanado,  
 Reformador de vidas y costumbres  
 Por quien brotaron las virtudes lumbres.

!Oh, gran legislador ¡Numa moderno!  
 Perseguidor mortal de la malicia,  
 Asombro de las furias del infierno,  
 Abismador de la cruel codicia,  
 Si tu duraras mas en el gobierno  
 Pusieras en su punto a la justicia,  
 Volviéndola a su trono del destierro,  
 Y al primer siglo de oro este de hierro.

Tuviéramos celestiales regalos,  
 Los campos de granadas mieses llenos,  
 Hubiera mil lucidos intervalos,  
 Fueran los latrocinios muchos ménos:  
 Que a donde no castigan a los malos  
 Poca seguridad tienen los buenos,  
 Ni habrá donde temor de el no hay ninguno  
 Ni esperanza de premio, bien alguno.

En tanto que la nueva gente llega  
 Que el Virrey del Peru escribió enviaria,  
 Aunque conforme al tiempo ya navega  
 A la Imperial volver quiero la via:  
 En lo mas agradable de la vega  
 Un cacique damnífico vivia,  
 Contumaz, pernicioso, traidor, reo,  
 El nombre propio de este, es Guatureo.

Hallóse en el asalto sanguinoso  
 De Valdivia, y en otros que no cuento,  
 Aqueste perro, bárbaro, alevoso,  
 Por ser feroz, malévol, y sangriento,  
 Cuando volvió a su casa victorioso  
 Rico con los despojos de un convento,  
 Como para triunfar de la victoria  
 Hizo un gran Requetun con suma gloria.



Convidó a mucha gente, porque sea  
 La borrachera espléndida, solene,  
 Que como la ambicion le señorea  
 Quiere que mas que la victoria suene:  
 Cuanto al humano gusto se desea  
 El bárbaro arrogante junto tiene  
 A la sombra de una arboleda verde  
 Donde Filesio mas sus fuerzas pierde.

Venidos a comer los convidados,  
 Con los términos buenos de crianza,  
 Fueron en sus asientos asentados  
 Segun que cada cual el nombre alcanza:  
 Muchas maneras hubo de guisados  
 Al un suyo como a nuestra usanza,  
 Las copas llenas de cerveza espesa  
 Vacías quedan del brindarse apriesa.

Estando en lo mejor de la comida,  
 Tomó el aleve bárbaro violento  
 El vaso a donde el gran dador de vida  
 Su sangre dió a su santo ayuntamiento,  
 Con el lleno de Pulco a otro convida,  
 Pero es entre ellos ley o mandamiento  
 Que el señor del convite esté obligado  
 A hacerle la salva al convidado

Para que se carezca de sospecha  
 Que no les dan veneno con la chicha,  
 Fué aquesta ley espresa entre ellos hecha  
 Hacer la salva que ya tengo dicha:  
 Mas dime Guatureo ¿que aprovecha  
 Tenerte por varon de tan gran dicha,  
 O para que, traidor, tanto te ufanas  
 Si los sagrados cálices profanas?

¿No ves que ofendes al señor en ello?  
 Que aunque de su divina fé estas falto,  
 Al punto te dará la paga de ello  
 Que no querrá pasar eso por alto:  
 No te arrojes apóstata a bebello,  
 Sino quieres bajar de solo un salto  
 Al báratro profundo, a donde veas  
 Lo que por ofenderle así grangeas.

Apénas puso el cáliz consagrado  
 En la boca pestífera y sedienta,  
 Cuando por los hijares, el cuitado,  
 Con no pequeña turbacion rebienta:  
 Entrañas, bofes, tripas por un lado,  
 Y el vientre todo por el otro avienta,  
 Con un estruendo igual al de una pieza  
 Cuando del fuego escupe la braveza.

Cual si fueran estatuas de madera,  
 O en insensibles mármoles mudados,  
 Quedaron los demas de esa manera  
 Del suceso monstrífico espantados:  
 Enarbolado habia su bandera  
 La noche tenebrosa en los collados  
 A donde se recojen mal hechores,  
 Cuando del pasmo vuelven los traidores.

Mirábanse unos a otros sin hablarse,  
 Atónitos de ver a Guaturéo  
 Echando por tres partes sin cansarse  
 Un infernal resuello cual Tifeo:  
 Cuando el fuego vital vino a apagarse  
 Quedó tan espantable, negro y feo,  
 Como el mal sacerdote codicioso  
 Que de Ziboria fué hijo y esposo.

Así pagó el apóstata su culpa,  
 Però los demas ínfidos dijeron:  
 Que quien hizo la chicha tiene culpa  
 Porque con ella tósigo le dieron:  
 No le valió a la bárbara disculpa  
 Y sin mas ocasion muerte la dieron,  
 Que a tanto cuanto tengo dicho llega  
 La ceguedad de aquesta gente ciega.

Mas no faltó entre tanto barbarismo  
 Quien recibido el bálsamo y la crisma,  
 Hubiese con las aguas del bautismo  
 Para que los sacase de esta cisma:  
 El cual dijo el cristiano catecismo  
 Yo bien, señores, se la causa misma  
 De haber así acabado Guaturéo,  
 Fué haber llegado al cáliz segun creo.

La muerte de esto al triste le sucede,  
 Y sabed que del cielo es duro azote,  
 Porque beber con el otro no puede  
 Sino es el ordenado sacerdote:  
 Solo al que lo es no mas se le concede  
 Y no hay para que nadie se alborote,  
 Que si la chicha tósigo tuviera  
 A mas de cuatro parte nos cupiera.

Acate Guagueten injustamente  
 Quitastes como bárbaro la vida,  
 Por solo imaginar que a su pariente  
 Le dió la muerte envuelta en la bebida:  
 Fuera si fuera clara vuestra mente  
 La verdad de vosotros entendida,  
 Mas como la teneis obscura y turbia  
 El uso de razon ella os enturbia.



No quiere Dios eterno ni se agrada  
De que se haga en su templo algun insulto,  
Ni que se llegue a cosa consagrada  
De las que estan para el divino culto:  
Así por haber sido esta ensuciada  
Cual vistes de este mísero inconsulto,  
A sido de su mano castigado  
Conforme a la malicia del pecado.

Por lo que el indio fiel dijo mandaron  
Que con vaso sagrado nadie beba,  
Y el cáliz de comun acuerdo echaron  
A donde mas hondura Cauten lleva:  
Su ejército despues de esto juntaron  
Para mover al pueblo guerra nueva,  
Diré el suceso en otro si pudiere,  
Que nueva guerra nuevo canto quiere.

## Canto XXI.

Húyese de la ciudad Imperial don Juan Barva a los enemigos, por cuyo consejo apretaron a los miserables españoles de ella: pídeles con grande instancia el general Anganamón que dejándoles la ropa los dejasen libremente: viendo el teniente Hernando Ortiz el poco remedio que tenían y mucho aprieto en que estaban sale de ella una noche para la de Ongol en busca de socorro: un español de los del fuerte da aviso de ello a Anganamón.

Ninguno por pujante que se vea,  
Soberbio, rico, hinchado y victorioso,  
Si quiere acabar bien a nadie sea  
Ni a la sagrada religion dañoso:  
Y aunque la baja máquina posea  
Crea que Dios que es mas que el poderoso,  
Y que castiga de su mano inmensa  
A aquel que le hiciere alguna ofensa.

Puede tener por cierto quien mal obra  
Que a de acabar en mal, y así lo entienda,  
Que quien ofende a muchos con la obra  
Que a de tener con muchos la contienda:  
Ultra de que también por ello cobra  
Un enemigo en Dios, sino se enmienda,  
Tan recto, tan cabal, tan justiciero,  
Que paga acá y sino al plazo postrero.

Pudiera bien traeros por ejemplo  
 En lo que otros mil príncipes pararon,  
 Por haber profanado el sacro templo  
 Que poco del potente Rey curaron;  
 Pero por lo que dije atras, me templo;  
 Cuando los enemigos se juntaron  
 Para volver al pueblo, y porque creo  
 Que basta para prueba Guaturéo.

La fuga relaté ya en otra parte  
 De aquel facineroso y traidor Bello,  
 El clérigo a quien el dió de ella parte  
 Salir no pudo entónces ni con ello:  
 Prendióle su Juez, mas no fué de arte  
 La prision que pudiese detenello,  
 Como estaba sin ellas, cuando quiso  
 Se fué por gran descuido y poco aviso.

Es don Juan Barva el bárbaro que digo,  
 Que bien podemos bárbaro llamarle,  
 Al que es de Dios, del Rey, de si enemigo,  
 Y con cualquiera bruto compararle:  
 Como jamas no tuvo este castigo,  
 Ni padre que pudiese castigarle,  
 Fué tan perverso, impúdico y tan malo  
 Cuanto pudiera ser Sardanapalo.

Siendo en la Villa Rica doctrinero  
 (Ved pues que tal seria su doctrina,)   
 Fué gran consultor suyo un hechicero  
 Con quien trataba el arte de Abspicina:  
 Hacia idolatrar al pueblo entero,  
 Negaba la verdad sacra y divina,  
 En lugar de las hostias consagradas  
 Alzaba de papel otras cortadas.



En secreto a los bárbaros decia  
 Que cuanto los cristianos predicaban  
 Era mentira, engaño, y burlería,  
 Y que con falta fé los engañaban:  
 Sus hijas sin vergüenza les pedia  
 Y ellos con mucha ménos se las daban,  
 Dejábales vivir así a su modo,  
 Siendo peor que todos el, en todo.

Cuenta por cierto caso mucha gente  
 De crédito y verdad, y un Fraile honrado,  
 Que tres dias estuvo justamente  
 Con una india en público pegado:  
 De cuanto hizo y dijo este insolente  
 No fué de cosa alguna castigado,  
 Dejéronle salir con todas ellas  
 Por no admitir de muchos las querellas.

Como tampoco cuenta de el tuvieron,  
 Y el mísero ninguna de su alma,  
 Cuando mas confianza de el hicieron  
 Entónces los dejó a todos en calma:  
 A vísperas se fué, mas no le vieron  
 Con ser por donde fué como la palma  
 De la mano el camino, llano, abierto,  
 Limpio, raso, anchuroso, y descubierto.

Llegó a donde las fiestas hecho habia  
 El mal aconsejado Guaturéo,  
 Cuando cansado del prolijo dia  
 Bajó a ver a Neptuno el gran Timbreo:  
 Halló aquella insomniosa compañía  
 Sin alguna memoria de Morféo,  
 Tratando del suceso milagroso  
 No poco para todos ominoso.

Holgáronse los bárbaros de vello  
 Que era de todos ellos conocido,  
 Echóle Tecaman el brazo al cuello,  
 Diéronle los demas el bien venido:  
 Vino despues tambien a vello Bello  
 Que un malo de los malos es querido,  
 Despues de haberse visto y abrazado  
 Trataron de las cosas de su estado.

Contóle Bello a Barva en poca pieza  
 Cuanto ya de Valdivia he ya contado,  
 Muertes, robos, incendios, la riqueza  
 Que hallaron en el saco no pensado:  
 Hambres, sedes, trabajos, y estrechez  
 Fatigas, pena, angustias, y el cuidado  
 En que la Imperial se ve al presente  
 A los bárbaros Barva estensamente.

Tambien les avisó que no tenian  
 Manjares que comer mas sustanciales  
 Que las silvestres yervas que cojian  
 En huertas, cementerios, y en corrales:  
 Las cuales sin cocer se las comian  
 Como si fueran brutos animales,  
 De que estaban tan flacos y amarillos  
 Que bien podran sin pérdida rendillos.

Luego que Tecaman oyó el aviso  
 Que el clérigo le dió sin mas dislate,  
 Con su gente marchó al mismo proviso  
 A dar a la ciudad nuevo combate:  
 Antes que Pelantaro venga quiso  
 Que la cuestion antigua se remate,  
 Pretendiendo ganar solo la gloria  
 Que da a los vencedores la victoria.

A Bello, Tecaman, mandó llevase  
 A su cargo la gran caballería,  
 Y al clérigo también que gobernase  
 El tercio de la brava infantería:  
 Con orden que en el pueblo se enboscase  
 Antes que la luz del siguiente día  
 Sin que el menor estrepito se hiciese  
 Ni el anhélito propio se sintiese.

Con todo aquel silencio que pudieron  
 Por el camino entraron mas seguro,  
 Detras de unas paredes se pusieron  
 De las que estaban próximas al muro:  
 Cuando los rayos délficos rompieron  
 El velo noctival triste y obscuro,  
 Salieron de tropel juntos gritando,  
 Al cielo, tierra, y fuerte, amenazando.

Enderezaron todos a la puerta  
 Con intento de entrar por ella dentro,  
 Y como si la hubieran visto abierta  
 Iban cual la pesada piedra al centro:  
 Estaban pues los nuestros en alerta  
 Y así salieron prestos al encuentro,  
 Hiciéronles volver mas que de paso  
 Danzando al duro con el contrapaso.

Talaron con furor a la pasada  
 Con que satisficieron sus enojos  
 Algunas chacarillas de cebada,  
 Nacida de milagro en los rastrojos  
 En quien tenía la gente sitiada  
 Para se sustentar puestos los ojos,  
 Sin tener en cuanto hay bajo del cielo  
 Otra esperanza ni mayor consuelo.



Mas para que del todo desmayase  
 El español afficto y congojoso,  
 Le dijo Bello que no imaginase  
 De tener en el mundo algun reposo,  
 Ni que socorro ménos aguardase,  
 Sino es al triste tránsito espantoso,  
 Pues fué Valdivia siendo mas potente  
 Quemada toda con furor ardiente.

Y que llegará presto Pelantaro  
 A postrarle los muros por el suelo,  
 Debajo cuyo esfuerzo y fuerte amparo  
 El mundo todo viene en raudo vuelo:  
 Jurando por la vida de Ancaitaro,  
 Su paternal y respetado abuelo,  
 De no dejar un punto aquesta guerra  
 Aunque sobre el viniesen cielo y tierra.

Volvióse Tecaman con ménos furia  
 De la que trajo, pero con gran saña,  
 De si se queja, a los demas injuria  
 Por cuanto no se dieron mejor maña:  
 Temiendo la misérrima penuria  
 En que esperaban verse los de España,  
 Metieron agua, leña, y malvas dentro  
 Para aguardar el último reencuentro.

Despues para saber si es verdadera  
 La nueva de Valdivia desastrada,  
 Y todo cuanto Bello les digera  
 Echaron una noche una emboscada:  
 Antes una hora o dos que amaneciera  
 Volvió al pueblo la gente revelada,  
 Por el camino de ella mas trillado  
 Sin aflojar un punto su cuidado.

En este mismo paso se pusieron  
 Diez y seis Españoles esforzados,  
 Con tanta vijilancia que no fueron  
 Sentidos de los indios depravados,  
 Hasta que en medio de ellos se metieron  
 Así como venian descuidados,  
 Diéronles en llegando tan gran carga  
 Que fué para los pérfidos amarga.

Una docena sola trompicaron  
 De aquellos mas indómitos y altivos,  
 Al fuerte presos dos solos llevaron  
 Que solos estos dos quedaron vivos:  
 Por librarse las armas se dejaron  
 Los bárbaros traidores fugitivos,  
 Caballos, ropa, mucho bastimento,  
 Cosa que dió a los nuestros gran contento.

Despues de haber los presos afirmado  
 Ser cierto de Valdivia el triste paso,  
 Y el Tagalejo Délfico llegado  
 Cuarenta y cinco grados del oçaso,  
 Anganamon llegó determinado  
 Al rio de las damas a gran paso,  
 En llegando su gente a su ribera  
 Enarboló de paz una bandera.

Así como los nuestros conocieron  
 Del general la bandereta blanca,  
 Que suba con algunos le dijeron  
 Si tiene que tratar en la barranca:  
 Dos capitanes suyos con el fueron,  
 Machopillan el fuerte y Pichonllanca,  
 Que son de los que mas el se fiaba  
 Y en cualquiera ocasion acompañaba.

Llegado pues al puesto señalado  
 Entre los dos Anganamon se puso,  
 Y habiendo a los del fuerte saludado  
 La plática fué aquesta que propuso:  
 "Como si me tubiérades pagado  
 Para defensor vuestro, no reuso  
 El mirar sin descuido vuestra causa,  
 Poniendo a las demas tan justa pausa.

"A lo que ahora vengo, y se os advierte,  
 Es que se a publicado la sentencia  
 Contra vosotros de afrentosa muerte  
 En los estrados propios de mi Audiencia:  
 Si quereis no pasar trago tan fuerte  
 O que yo la reboque con clemencia,  
 Entregaos luego a mi que yo me obligo  
 A seros siempre en todo buen amigo.

"Con la benignidad juro trataros  
 Que trato a aquesta gente de mi tropa,  
 Y con tanto cuidado regalaros  
 Que no fuérades tanto en vuestra Europa:  
 Pero sino quisiéredes quedaros  
 Con nosotros, dejándonos la ropa,  
 Os dejaremos ir seguramente  
 Dándoos ayuda en todo suficiente.

"Si es que os fiais en la de los vecinos,  
 Bien podeis de ella estar desconfiados,  
 Porque los miserables y mezquinos  
 Han sido a manos nuestras acabados:  
 No seais como aquellos Saguntinos  
 Que murieron despues desesperados,  
 Por no ser socorridos cual vosotros  
 Los unos se mataron a los otros.



"Sino viene al socorro vuestra España  
 Mal os podreis librar de tanta guerra,  
 Que a fuerza de hierro, fuego, sangre, y maña,  
 Hemos ganado toda nuestra tierra:  
 El ánimo a vosotros os engaña  
 Os degüella, consume, y os atierra,  
 Alargad, pues podeis, mas vuestras vidas,  
 No seais de vosotros homicidas.

"Mirad que a tiempo es lícito el partido  
 Y mas cuando está echando todo el resto,  
 Pues todo en esta mano está metido,  
 Tomad, de que amistad os hago en esto:  
 Desfigurado estais, llevais perdido  
 Con tres figuras a primera puesto,  
 En veinte habeis de dar yo os satisfago  
 Que he de tirar con todo que flus hago.

"Haced si habeis de hacer esto que os digo  
 Antes que Pelantaro airado venga,  
 Que no podré despues seros amigo  
 Ni que un solo momento se detenga:  
 Padre tendreis en mi, favor, y abrigo,  
 Mirase por aquello que os convenga,  
 Usando de los términos humanos  
 Como pudiera usar con mis hermanos."

Por respuesta se dió que no querian  
 A bárbaros rendirse tan soeces,  
 Porque de largo tiempo conocian  
 Sus traiciones, engaños y dobleces:  
 Demas de que entregarle no podian,  
 Como se lo han ya dicho muchas veces,  
 Sin licencia del Rey la fortaleza,  
 Que entre españoles es grande bajeza.

Y que a los parlamentos lisonjeros  
 Y amenazas horrendas del caudillo,  
 Tienen hecho el oído cual herreros  
 A los pesados golpes del martillo;  
 Que no hay para que mas hacer fieros  
 Porque otra vez no piensan consentillo,  
 Que no son ellos niños, ni con ellos  
 Pretendan espantarles como a ellos.

Mas si les quiere dar algun contento  
 Del mucho que les tiene prometido,  
 Que un español les de luego al momento  
 De los que de Valdivia le han traído,  
 De quien poder saber su asolamiento,  
 Cosa que jamas ellos no han creído,  
 Que una ciudad como ella se perdiese  
 Ni tanto caballero pereciese.

Respondió Anganamón que le enviaria  
 Como en rehenes ellos le enviasen,  
 Otro primero por que no queria  
 Que allá con su cautivo se quedasen:  
 Que solamente de esto se temia  
 Y de que la palabra le quebrasen,  
 Así que si saber cuanto hay desean  
 Que el dará, en dando prendas, a quien crean.

Viendo los españoles el intento  
 Del malicioso bárbaro pujante,  
 En rehenes le dieron al momento  
 Al capitán Macuelas vigilante,  
 Por ser varón de gran conocimiento  
 Y en el lenguaje de ellos elegante,  
 Para que escudriñase los intentos  
 De aquellos enemigos fraudulentos.

Túbole Anganamon un rato en peso  
 Entre sus mismos brazos recojido,  
 Recibiendo un gusto el indio en eso,  
 Que era de tiempo atras su conocido:  
 Cuando en la Imperial estubo preso  
 Fué solo de Macuelas socorrido,  
 Pero como el hacer bien no perece  
 Con palabras ahora lo agradece.

Jamas se me pasó de la memoria  
 El general le dice, amigo amado,  
 Las obras buenas dignas de alta gloria  
 Que de ti recibí el tiempo pasado:  
 Però si mi Pillan me da victoria  
 Contra vosotros, tu seras pagado,  
 De aquesta mano mia generosa  
 Sin quedarte a deber alguna cosa.

Todo el bien que pudiere el hombre haga  
 Y a nadie dañe aunque dañarle pueda,  
 Que como el vulgo dice al fin se paga  
 Complido el plazo en la propia moneda:  
 El discreto, pues lo es, se satisfaga,  
 Que es la costumbre de la varia rueda,  
 Levantar a los míseros caídos  
 Y abatir a los prósperos subidos.

Mas ya que así a nosotros a mostrado  
 Su rostro la Fortuna tan yocundo,  
 Y por vuestras soberbias arrojado  
 A vosotros allá en lo mas profundo:  
 Quisiera como tengo ya tratado  
 (Y es porque no saliésedes del mundo,)   
 Que os entregueis a buena guerra luego  
 Si es que quereis tener algun sosiego.



Es vana presuncion, es devaneo  
 Y aun frenesí parece de hombres locos  
 Siendo tres menos dos faltos laneo  
 Estar haciéndome mil cocos:  
 Para mantenedores de un torneo  
 Cuando fuérades mas érades pocos,  
 Pues ved como podeis sufrir la carga  
 De esta prolija guerra, dura, y larga.

Si fuere menester desengañarles  
 De que ya no hay quien pueda socorrellos,  
 Vaya Juan Diaz Tellez a informarles  
 Quizá podrá mejor que yo vencellos:  
 Que bien se que sabrá desengañarles  
 De aquello que creer no quieren ellos,  
 Como quien fué presente a tanto daño  
 Y verán como yo no les engaño.

Fuése con esto Tellez para el fuerte  
 A donde ya le estaban aguardando,  
 Con un dolor igual al de la muerte  
 A todos uno a uno fué abrazando:  
 De su patria infeliz la triste suerte  
 Fué con ardientes lágrimas contando,  
 Las bárbaras crueldades que hicieron  
 En cientõ treinta y siete que murieron.

De la manera con que son tratados  
 Los míseros que estan en cautiverio,  
 Y con mas aspereza molestados  
 Que los que estan en el Turquesco imperio:  
 Contó que una gran tropa de soldados  
 A Valdivia llegó no sin misterio  
 Once dias despues de su ruina  
 Como a Osorno se fué por la marina.

Pero que entre los bárbaros se trata,  
 Despues de haber llegado aquella gente,  
 Que con todas sus fuerzas se combata  
 Antes que aquesta se alimente:  
 Cualquiera de nosotros se recata  
 Y entre ellos lo platican solamente,  
 Por do sospecho yo que no fué sola  
 Esta que del Peru vino Española.

Dicen que el coronel vino con ella,  
 Que es lo que mas lo dicho certifica,  
 Y que saldrá de Osorno y con la de ella  
 A socorrer la pobre ciudad Rica:  
 No se yo si podran llegar a ella  
 Mas esto solamente se platica,  
 Entre los enemigos fraudulentos  
 De nuestra sangre púdica sedientos.

Aquí bien se que son los toros ciertos  
 Porque ya esos traidores se alborotan,  
 Los campos estan de ellos tan cubiertos  
 Que las yerbas parece que los brotan:  
 Caminos quedan de su rastro abiertos  
 Los caudalosos rios los agotan,  
 Y dejan la campaña toda rasa  
 Cual suele el raudo fuego por do pasa.

A los purenes solamente aguardan  
 Para dar el asalto a aqueste fuerte,  
 Hoy creo llegaran, mas si mas tardan  
 Tarde habran de llegar a ver su suerte:  
 Muchos reparos traen con que se guardan  
 De los tremendos golpes de la muerte,  
 La cual sobre ellos venga y tan esquiva  
 Que no deje persona de ellas viva.

Quiera el señor, amigos, socorremos  
 Que bien es menester del cielo ayuda  
 Por que no hay fuerza humana, no hay aceros,  
 Que contraste la de esta gente cruda:  
 A los santos rogad que os sean terceros,  
 A la vírgen pedidla que os acuda,  
 Y ruegue al unigénito su esposo  
 Os libre de este trance peligroso.

No os fieis en palabras de hombres viles  
 Aunque a partidos mas la puerta os abran,  
 Que si ahora son blandas y sutiles  
 Despues con ellos propias descalabran:  
 Con bárbaros, idólatras, gentiles,  
 Y a puro fuego a los cristianos labran,  
 Que a los faltos de fe palabras sobran,  
 No las guardan ni lo que dicen obran.

No tengo mas, señores, que deciros  
 Sino que siempre hagais lo que habeis hecho,  
 Dejareis fama eterna en no rendiros  
 Y al mundo de quien fuistes satisfecho:  
 Lanzando mil intrínsecos suspiros  
 Regándose con lágrimas el pecho,  
 Cuando llegó la hora señalada  
 Se volvió con la faz desfigurada.

La propia nueva dió Gomez Macuelas  
 Y de que Pelantaro era llegado,  
 Las máquinas, designios, las cautelas,  
 Con todo cuanto trae determinado:  
 Pusieron rondas, guardias, centinelas,  
 Y en sus cuarteles todos con cuidado,  
 Por que si acaso fuesen asaltados  
 No esten, pues nunca fueron, descuidados.



Siendo informado bien del crudo intento  
 Con que el furioso bárbaro venia,  
 La gran pujanza, fuerzas, ardimiento,  
 Las máquinas, peltrechos que traia,  
 Viendo la falta que hay de bastimento,  
 Las pocas municiones que tenia,  
 Para poder sufrir tan duro asedio  
 Buscó el teniente el último remedio.

Pues como vió los términos pasados  
 Que dió a los que a pedir socorro fueron,  
 Y que por tierra o mar no eran llegados  
 Creyó que en el camino fenecieron:  
 Estando juntos todos los prelados  
 Con los que del cabildo allí vinieron,  
 Y las demas personas principales  
 Les dijo estas palabras sustanciales.

"Señores, bien sabeis como he llevado  
 Del cargo la gran carga pendorosa,  
 Y en estos firmes hombros sustentado  
 Como otro atlante sin faltar en cosa:  
 Es carga que me tiene tan cansado  
 Cuanto ella suele ser a otros gustosa,  
 Mas es un gusto amargo el cual estraga  
 Al gusto que del suyo no se paga.

"Pagado si lo estoy de vuestros hechos  
 Cuanto jamas no fué alguno pagado,  
 Pues habeis hasta los sidéreos techos  
 Mi nombre con los vuestros levantado:  
 Y se bien que teneis constantes pechos  
 Para sustentar mas lo sustentado,  
 Pero es bien que con tiempo procuremos  
 Como de estos traidores nos libremos.

"El bastimento y pólvora nos falta,  
Las fuerzas se nos van debilitando,  
El esmalte del rostro se desmalta  
Y la color en pálida mudando:  
Si el bárbaro robusto nos asalta  
Que es lo que ahora estamos aguardando,  
Podremos resistir su furia ardiente  
Ocho dias o diez tasadamente."

---

## Canto XXII.

Prosigue el viage del teniente y los enemigos el rastro: hallanlo en el valle de Coipo dando de comer a sus caballos: vuelven con ellos a Real: Pelantaro pone cerco a la ciudad: pide a los españoles que se rindan: hacen sacrificio de los dos cautivos: y los españoles una plegaria a la virgen pidiéndole los socorra: milagrosamente se llenó el pozo de agua: alzan espantados los enemigos el cerco.

No hay cosa tan odiada en esta vida  
Ni con mas justa causa condenada,  
Que la traicion cuanto es acometida  
Debajo de amistad o fé jurada:  
Es de Dios, de la gente aborrecida  
Y en general de todos afeada,  
Mácula que las honras amancilla,  
Destruye, mancha, roe, y apolilla.

La cual dicen que nace de flaqueza,  
Y en aviltados ánimos se arraiga  
Con tal vigor, que en esta gran vileza  
Al frágil corazon hace que caiga:  
Y como tiene allí su fortaleza  
Por maravilla de el se desarraiga,  
Antes como en nativa o propia tierra  
Se afirma, tiene, agarra, prende, afierra.



Los ramos de ella son alevosías,  
 Asechanzas, cautelas, emboscadas,  
 Caso pensado, ardides, tiranías,  
 Fraudes, astucias, dolos y celadas:  
 Las cuales tienen ya por valentías  
 Y estratagemas son ahora llamadas,  
 Poniendo al que es mas práctico en hacellas  
 En par de las inmóviles estrellas.

Que como haya llegado la malicia  
 Adonde mas pasar de allí no puede,  
 A hecho corrompiendo a la justicia  
 Que la virtud atras cansada quede:  
 A crecido tras de esto la codicia,  
 De donde vemos claro que procede  
 El engaño, mentiras, falsedades,  
 Tratos dobles, enbustes, mil maldades.

Y como de estos nacen otros males  
 Cual son envidias, odios, y rencores,  
 No tienen mas de vida los leales  
 De la que darle quieren los traidores:  
 En la cuadrilla de los desleales  
 Bien podemos poner con los mayores,  
 Al que preso quedó por otro tanto  
 En el remate del pasado canto.

Así para probar como fué vero  
 Cuanto dijo la bárbara prudente,  
 Seguir el rastro por la posta quiero  
 Del valeroso y mísero teniente:  
 En pasando Átavon copioso estero  
 Encontró con alguna de la gente,  
 Que de Puren, Lamaco, y de Guadaba,  
 A la ciudad apriesa caminaba.

Con ella sin que fuesen conocidos  
 Los dos valientes vándalos cerraron,  
 Dejaron muertos tres, seis mal heridos,  
 Y adelante a gran priesa caminaron:  
 Por sentir los caballos afligidos  
 En el valle de Coypo se pararon  
 Ancho, fértil, de verde grama lleno,  
 Que es para los caballos pasto bueno.

Para que mas en breve se alentasen,  
 Que de sudor espeso iban ya llenos,  
 Y con la fresca yerba refrescasen  
 Las sillas les quitaron y los frenos:  
 Fundiéndola iban bien sin que dejaran  
 De con ella embutir los flojos senos,  
 Cuando vieron los míseros señores  
 Asomar los cuarenta corredores.

Así como a los nuestros descubrieron  
 Enristrando las rábidas cuchillas,  
 A ellos de tropel arremetieron  
 Cual hambrientos leones a corcillas:  
 Sin defensa ninguna los prendieron,  
 Por estar los caballos sin las sillas,  
 Si con ellas y frenos estuvieran  
 Con ser tantos no se si los prendieran.

Como rabiosos perros mal sufridos  
 Al que en trabada lucha derribaron,  
 O a hidalgos villanos ofendidos  
 Así sobre los dos todos cargaron:  
 No les dejaron armas ni vestidos  
 Que de todo a los tristes despojaron,  
 Dándoles los indómitos feroces  
 Rempujones, puñadas, palos, coces:

Volviéronse a Cauten a toda priesa  
 Despues de haber enviado embajadores  
 Con el aviso de la nueva presa,  
 Por dar mayor contento a sus mayores:  
 Con una soga de cabuya gruesa  
 (Como si acaso fueran salteadores,)   
 Atados llevan a los dos hispanos  
 Por los brazos atras vueltas las manos.

Que música, que fiestas, que contentos,  
 Que bailes, ni que júbilos placeres,  
 Que danzas, que saraos, ni que concentos,  
 Hicieron a Himeneo, Baco, y Ceres,  
 Como aquestos idólatras sangrientos  
 Enterpolados hombres y mugeres,  
 Tocando trompas, flautas, caracoles,  
 Al recibir los presos Españoles.

No tuvo así contento tan crecido  
 El valeroso génito de Anchises,  
 Cuando al gallardo Turno vió rendido  
 Ni cuando se libró de los Fenises:  
 Ni aquella casta Griega cuando vido  
 Despues de largo tiempo al cauto Ulises,  
 Ni el jóven indiscreto al padre caro  
 Como cuando a los presos Pelantaro.

Pasado todo aquel solemne dia,  
 Que con tanto placer solemnizaron,  
 De aquella belicosa compañía  
 A los mas arriscados despacharon:  
 Toman de la ciudad recta la via,  
 Pero en llegando al fuerte preguntaron,  
 Haciéndose de nuevas tibiamente  
 Cual solian hacer, por el teniente.



Pero los Españoles entendiendo  
 El fraude de esta gente fraudadora,  
 Respondieron al punto, está durmiendo  
 Que acabó de rondar su cuarto ahora:  
 Un indio dijo de ellos sonriendo:  
 Dejarle reposar, duerma en buen hora,  
 Guardadle el sueño, duerma, que no es justo  
 Despertar a quien duerme tan a gusto.

Sin decir otra cosa se volvieron  
 Con ciertos ademanes de arrogancia,  
 De que los Españoles coligieron  
 Que andaban los reveldes de ganancia:  
 Con toda diligencia previnieron  
 Aquello que mas era de importancia,  
 Limpian fosos, traveses, la muralla,  
 Arcabuces, mosquetes, y la malla.

Despues de haber lo dicho todos hecho  
 Con la solemnidad tal cual conviene,  
 En la ceñida plaza o patio estrecho  
 Una gran procesion hacen solene:  
 Con tierno corazon y ardiente pecho  
 Las culpas dice cada cual que tiene,  
 Pidiendo a Dios perdon de todas ellas  
 Levantaba la voz a las estrellas.

Estando pues los míseros pidiendo  
 Con suma contricion al sumo verbo,  
 Y ardentisimas lágrimas vertiendo  
 Que los libre del trance tan acerbo:  
 Oyeron el estrépito estupendo  
 Que el enemigo bárbaro superbo,  
 Haciendo viene raudo mas que el fuego  
 Y así a las armas acudieron luego.

Pusiéronse con ellas en sus puestos  
 Con gallardo valor y gran presteza,  
 Que en valerosos pechos como aquestos  
 Nuevas fuerzas engendra la flaqueza:  
 Venian pues los bárbaros dispuestos  
 A morir o ganar la fortaleza,  
 Que como al capitan preso tenian  
 Ganarla sin contrastes entendian.

Tomó para mejor seguir su intento  
 El caudillo feroz del adversario,  
 Por mas seguro y fuerte alojamiento  
 El sitio del colegio seminario:  
 Con el acostumbrado parlamento  
 Que solia hacerles de ordinario  
 Nuevamente pidió que se rindiesen  
 Antes que a manos de ellos feneciesen.

Volvióles a traer a la memoria  
 La vida que vivian miserable,  
 De Valdivia la pérdida notoria,  
 El gran riesgo en que estan indubitable:  
 La prision del teniente y la victoria  
 Que a ganado su ejército indomable,  
 Las pocas fuerzas que Españoles tienen,  
 El intento con que los indios vienen.

No faltaron al bárbaro discreto  
 Otras muchas dulcísimas razones,  
 Que pudieran hacer algun efeto  
 En otros ménos fuertes corazones:  
 Pero como el valor era perfeto  
 De aquellos constianimos varones,  
 Por no quedar al cántico dormidos  
 Se taparon con cera los oidos.

Mas como responderle no quisieron  
 Ni de el ménos hicieron algun caso,  
 El bárbaro y los suyos se volvieron  
 A las tiendas corridos a gran paso:  
 Cuando al pastor Fetonio puesto vieron  
 Entre el Oriente claro y el ocaso  
 Haciendo a la fecunda Tellus guerra  
 Abrasaron los pérfidos la tierra.

En toda la campaña no dejaron  
 Ningun modo ni género de yerba,  
 Mostaza, lamo, y malvas abrasaron  
 A posta la feroz gente proterva:  
 Los árboles frutales arrancaron  
 De que una gran montaña habia superba  
 Por que los españoles no tuviesen  
 Con que los lasos cuerpos mantuviesen.

Presentáronles luego el mismo día  
 Con sobra de arrogancia (o pueblo ingrato)  
 A los cautivos dos en quien se veia  
 De toda la afliccion vivo el retrato:  
 Pues ved pues quien los vió que sentiria  
 Andar en tales términos y trato,  
 A tan esforzadísimos guerreros  
 Y en poder de traidores carniceros.

Como Galdames vió al teniente preso  
 Y de la estratagema tuvo aviso,  
 Para reparo de cualquier suceso  
 Guarneció los traveses al proviso:  
 Y como las mas nobles en Efeso  
 Todas las principales damas quiso  
 Que esten sobre el mas alto baluarte  
 Con las insignias ásperas de Marte.



Aquí se via en armas y en nobleza,  
 En apostura, en ánimo, en divisas,  
 En talle, en gallardía, en gentileza,  
 Camilas, Bradamantes, y Marfisas,  
 Policenas, y Elenas, en belleza,  
 En castidad Lucrecias y Fenisas,  
 En gracia, en discrecion, en hermosura  
 Todo cuando engendrar pudo natura.

Andaba Doña Ines por la muralla  
 Armada fuertemente su persona,  
 Con una cota de luciente malla  
 Ejerciendo el oficio de Belona:  
 Puede la fama con razon loalla  
 Mejor que a la mas célebre matrona,  
 Que antiguamente en la gran Roma hubo  
 Cuando el monarquical título tubo.

Llevaba en la derecha mano una asta  
 Hecha del corazon de un seco roble, ,  
 Y en la siniestra de templada pasta  
 Gravado escudo, reluciente y doble:  
 En campo blanco de su ilustre casta  
 Como blason o símbolo tan noble,  
 Dos olmos con una águila ligera  
 Antigua insignia de Olmos de Aguilera.

A todos los soldados visitaba  
 Requiriendo por horas los cuarteles,  
 Y con palabras tales animaba  
 Que leones hacia de lebreles:  
 Su hija la menor le acompañaba  
 Tan bella que otra tal no pintó Apeles,  
 El pastor la manzana si la viera  
 A Doña Ines de Córdoba la diera.

Detuvo el carro Apolo para vella  
 De tan grande beldad maravillado,  
 Pensando fuese Dafne en ser tan bella  
 De quien estubo tanto aficionado:  
 Así como los ojos puso en ella  
 Quedó de su divina luz privado,  
 Como suele quedar la de una vela  
 Cuando la ponen junto a la candela.

Mas para que su luz el Rey de Dèlo  
 Al orbe diese como suele clara,  
 Puso sus claros ojos en el suelo  
 Y con el antifaz cubrió la cara:  
 Cubierta pues la dama con el velo  
 Que su gran calidad y honor declara,  
 A los soldados dijo estas razones  
 Con que encendió los muertos corazones.

"Ahora es tiempo, mas que humanos hombres,  
 En que podeis subir a las estrellas,  
 Vuestros heróicos y famosos nombres  
 Haciéndolos eternos como ellas:  
 Y vuestras descendencias con renombres  
 Las dejareis ilustres cuanto bellas  
 Si vuestra ley, la patria, honor y vidas  
 Defendeis con las fuerzas no vencidas.

"Pero cuando no fuédes bastantes  
 Para nos defender de esos tiranos,  
 Las mugeres con ánimos constantes  
 Tomaremos las armas en las manos:  
 Seremos a las Cimbrias semejantes  
 Cuando de los indómitos Romanos  
 Quedaron los inválidos maridos  
 Por ellas vencedores de vencidos.

"Y no penseis que cosa nueva sea  
 Vestirse las mugeres la camisa  
 Que el iracundo Marte en la pelea  
 Con la colchada túnica y divisa:  
 Pues ejemplo nos da Pentesilea,  
 Tomiris, Semiramis, Artemisa,  
 Rosimunda, las Setnas y Boemia  
 Las Curculas a quien la fama premia.

"Y cuando nos saliere mal la suerte  
 Por la fe de quien soy, señores, juro,  
 Que sin temor alguno de la muerte,  
 Me pondré a la defensa de este muro:  
 Haciendo con esfuerzo y brazo fuerte  
 Que mi nombre resuene en lo futuro,  
 Como el de aquella vírgen de honra dina  
 Que gloria fué de la Nacion Latina.

"Mas pues que conocido de atras tengo  
 El fuego de esos bravos corazones,  
 No se yo para que mas me entretengo  
 Gastando el tiempo en valde y mis razones:  
 Parece decir que os entretengo,  
 Ea, pues, valentísimos varones,  
 Asestad los cañones, poned el punto  
 A donde el escuadron está mas junto."

Pudo tanto el valor de aquesta dama,  
 La gravedad, el ánimo, el sosiego,  
 Que por las frias médulas derrama  
 A todos un ardor de vivo fuego:  
 Hierve la sangre, el corazon se inflama,  
 Enciéndose la cólera, y el juego  
 De Marte se empezó de tal manera  
 Que no piensan ganarle los de afuera.



Mas viendo la ventaja conocida  
 Que tienen, con ser pocos, los de España,  
 Pelantaro por no perder la vida  
 Determinó de hacer el juego maña:  
 Con muestra de amistad, pero fingida,  
 Disimulando su rabiosa saña,  
 Pidió seguro para que se trate  
 De los dos prisioneros el rescate.

Despues que se le dió lo que pedia  
 Salió de las trincheas libremente,  
 Y en medio de una gruesa compañía  
 En altas voces dijo lo siguiente:  
 "El ánimo, el esfuerzo, la osadia,  
 Que en vosotros he visto, noble gente,  
 Y la necesidad que habeis pasado  
 A piedad me tiene estimulado.

"Debajo de mi fé podeis seguros  
 Entregando las armas entregaros,  
 Que mal podran las fuerzas de esos muros,  
 De las mias indómitas libraros,  
 Ni de los golpes de la muerte duros,  
 Aunque seais mas diestros, repararos,  
 Porque ya tiene su tajante espada  
 Sobre vuestras cabezas levantada.

"No repareis así con la cabeza  
 Que no tengo por bueno tal reparo,  
 Mas cierto, mas seguro, y mas destreza,  
 Será si os reparais con Pelantaro:  
 Es no querer hacerlo gran torpeza,  
 Es incierto, es costoso, es duro, es caro,  
 La vida va y la muerte solo en ello  
 El aceptarlo o no querer hacello.

"No hay ley humana escrita que os obligue  
 A mas de lo que habeis, señores, hecho,  
 Ni príncipe ninguno que os castigue  
 Por rendiros estando en tanto estrecho:  
 Ni aun hombre tan injusto que litigue  
 Contra los estatutos del derecho,  
 Ni quien ménos condene lo que es bueno  
 Sino quien es de la razon ageno.

"De mas de que es cual veis mandato espreso  
 Del caudillo que tiene aquesto a cargo,  
 Que manda que os rindais y aunque está preso  
 Habeis de obedecerle sin embargo:  
 El es quien a de dar la cuenta de eso,  
 La cual dará que tiene buen descargo,  
 Que es haberle faltado juntamente  
 Municion, bastimentos y la gente.

"Habeis con sobra de ánimo sufrido  
 Sed, hambre, fuego, peste, cruel dolencia,  
 Cuarenta y nueve asaltos renitido  
 A toda la barbárica potencia:  
 Poco a poco las fuerzas consumido,  
 Como lo muestra claro la experiencia,  
 No se cuando aguardais a tomar puerto  
 Viendo dudoso el bien, el daño cierto."

No pasó con la plática molesta  
 El iracundo bárbaro adelante,  
 Por que para volverle la respuesta  
 Gualdames le atajó en aqueste instante,  
 La cual fué con audacia dicha aquesta:  
 "Jamás temor alguno fué bastante,  
 Ni será mientras yo tuviere vida,  
 A que flaqueza en mi sea conocida.

"Ni de la vida estoy aficionado,  
 La cual no estimo ni la tengo en nada  
 Si a de quedar la honra que he ganado,  
 Solo por no perderla, maculada:  
 Y que estando el Teniente aprisionado  
 La gente suya no estará obligada  
 A cumplir ni aun hacer lo que dijere  
 Ni a obedecer las órdenes que diere.

"Así que si desea que se haga  
 Lo que el teniente dice y el procura,  
 Que le de libertad o de por paga,  
 Pues nada o poco en ello se aventura:  
 Que podrá ser que al punto satisfaga  
 En cuanto con palabras le asegura,  
 Que él es el que podrá mejor hacello  
 Por ser quien a de dar la cuenta de ello."

No fueron estas ni otras mil razones  
 (Que Francisco Goldames dijo) parte  
 Para sacar los dos presos varones  
 Ni pudo con industria ni con arte:  
 Conociendo las malas intenciones  
 Desde un secreto y alto baluarte  
 Mandó que a los reveldes insolentes  
 Los arrojen diez píldoras ardientes.

Tenian a los presos maniatados  
 Con durísimas guascas fuertemente,  
 Látigos a los cuellos enlazados  
 Asidos de ellos toda la mas gente:  
 Como estaban del caso descuidados  
 Y la carga fué tal y de repente  
 Alargaron los cabos, diez las vidas  
 Y los demas se van a las guaridas.



En viendo pues la suerte como pinta  
 Los cautivos y andar así la cosa,  
 Pusiéronse las faldas en la cinta  
 Y como dicen pies en polvorosa:  
 De entre la gente bárbara distinta  
 (Cual con viento la nube procelosa)  
 Salieron, en caballos corredores,  
 Aquéllos dos apóstatas traidores.

Iban los desdichados prisioneros  
 Con la puerta mayor emparejando,  
 Y a recibirles quince arcabuceros  
 Que salieron por ella disparando,  
 Cuando de las maromas o cinteros  
 Les asieron, y vuelven arrastrando,  
 Así como a los perros que los llevan  
 Muchachos a la horca en quien se ceban.

Sin parar como digo los llevaron  
 Al lugar diputado al sacrificio,  
 A su modo gentil los degollaron  
 Padeciendo primero gran suplicio:  
 Así los dos amigos acabaron  
 Por hacer a su Patria y Rey servicio,  
 Llamando siempre a Dios y el que le llama  
 Al pecho siente su divina llama.

Murieron pues al fin como cristianos,  
 Por donde pueden creer piadosamente  
 Que estan con los celestes Cortesanos  
 Gozando de aquel ser omnipotente:  
 Delante de los Césares romanos  
 Lugar tubiera honórico el teniente,  
 Si como fué al principio al fin llegara  
 Y el fuerte al mejor tiempo no dejara.

Perdió por esto solo la corona  
 Que con tanto valor ganado habia,  
 Como aquel que en el cerco de Verona  
 Igual era en las armas y valia,  
 Y a su sangriento hermano de Belona  
 Le mostró con su brava valentía,  
 Pero con un borron lo borró todo  
 Poniendo a lo adquirido ántes del todo.

Estando en estos juegos gradiales  
 Los bárbaros sin ley embebecidos,  
 Se les huyó Francisco de Bauales  
 Uno de los mestizos forajidos:  
 Aviso dió de que los naturales,  
 Como en aquel oficio envejecidos,  
 Estan en su propósito constantes  
 Con mas dañados ánimos que de ántes.

Luego como llegó dijo en la plaza  
 Todo cuanto Francisco dicho habia,  
 De como aquel traidor de mala raza  
 En la que estan al bárbaro vendia:  
 El intento, el ardid, ficcion, la traza,  
 Que para la entregar dada tenia,  
 Y que hay tambien sin él otros traidores  
 Que son de la traicion encubridores.

Con aquesta que fué segunda nueva  
 Por ser a la primera semejante,  
 A muerte le condena sin mas prueba  
 Que la de los testigos es bastante:  
 Para la ejecucion de ella le lleva  
 Al son de una trompeta resonante,  
 Cuando del capitan cargó la gente  
 Haciéndole soltar al delincuente.

Al fin le perdonó, mas fué por fuerza  
 Que no pudo hacer allí otra cosa,  
 Que aquí la gente ruin tiene gran fuerza  
 Y es mas que la de suerte poderosa:  
 No hay nadie que al juez haga que tuerza  
 La ley por el de sangre generosa,  
 Pero por un plebeyo todos ruegan,  
 Que para solo aquesto se congregan.

Mas como el verbo eterno es poderoso  
 Y su poder sin fin no es limitado,  
 Aunque lo dilató a aqueste alevoso  
 Le vino a castigar de su pecado:  
 En el tiempo que estaba mas gozoso  
 Y de la parca cruel mas olvidado,  
 Con ella se abrazó súbitamente  
 Atribuyéndolo a esto la mas gente.

Pero la rebelada inoficiosa  
 Apretó a la de España de manera,  
 Que de trabajo, hambre y sed rabiosa  
 El alma tuvo para echarla fuera:  
 A la del Redentor única esposa  
 Otra vez acudió que fué tercera,  
 A pedirle llorando que le acuda  
 Como en las dos pasadas con su ayuda.

Oyó el señor sus justas peticiones  
 Como a Ismael en el desierto cuando  
 Su madre Agar con sobra de aflicciones  
 De sed ardiente le dejó acabando:  
 Es el manjar de Dios los corazones  
 De los que se los dan con pecho blando,  
 En cuyas voluntades reconoce  
 Al que su santo espíritu conoce.



Así como a la Virgen vió la cara  
 La gente afficta y agua la pidiese,  
 Llenóse el pozo seco de ella clara  
 Con mucho mas fervor que si hirviese:  
 No fué aquí menester que con la vara  
 En la piedra de Oreb Moises hiriese,  
 Por que la de Gese mas virtud tiene  
 Que ya la ley de gracia se mantiene.

Si tubiera caudal, Reina del Cielo,  
 Talento celestial, viva eficacia,  
 Levantara en loaros algo el vuelo  
 Con un vigor de mas que humana audacia:  
 Pero si soy humilde gusanuelo  
 Falto de lo que digo y de la gracia,  
 Como podré decir cosa que os cuadre  
 Sino es decir que sois del Verbo madre.

Alabemos los coros de los santos,  
 Serenísim Reyna cortesana,  
 Los Angeles, Arcángeles, y cuantos  
 Asisten en la corte soberana:  
 Cantemos himnos, celestiales cantos,  
 Puerta del cielo, luz de la mañana,  
 Por las grandes mercedes y favores  
 Que reciben de vos los pecadores.

Gracias te damos, Reyna esclarecida.  
 Cantando estaba en la capilla santa,  
 La gente castellana enriquecida  
 Con tanto don glorioso y merced tanta,  
 Cuando la revelada descreida  
 Oyendo la cancion dulce que canta,  
 De temor llena mas que de esperanza  
 La causa preguntó de la mudanza.

Así como la voz oyó una dama  
 Hija de aquel famoso Castañeda,  
 Que con los otros trece de la fama  
 Ercilla encumbra en la encumbrada rueda:  
 A vista de los bárbaros derrama  
 Una botija de agua y con faz leda,  
 Les dijo: de aquí nace nuestro gozo,  
 De ver llenarse de ella el seco pozo.

Ya nuestro Redentor se condolece  
 De nosotros por quien milagros obra,  
 El cielo, tierra, el mar nos favorece,  
 No hay cosa que nos cause mas zozobra:  
 De ninguna en el fuerte se carece  
 Todo cuanto faltaba eso nos sobra,  
 Airado está el señor contra vosotros  
 Y se muestra benévolo a nosotros.

No aguardaron a mas porque en oyendo  
 De la gallarda dueña las razones  
 Perdida la color vuelven huyendo  
 Sin pulsos, sin vigor, sin corazones:  
 No volvieron el rostro atras creyendo  
 Que todos los dañados escuadrones,  
 Y las demas cuadrillas criminosas  
 En sus alcances iban presurosas.

Con todo aquel temor con que partieron  
 Con ese sin perderle caminaron,  
 El paso en parte alguna detubieron  
 Hasta que a sus estancas allegaron:  
 Pero los Españoles como vieron  
 Que libres de los bárbaros quedaron,  
 A Dios de ello las gracias dieron luego  
 Abrasados de amor en santo fuego.

Así como se fueron los perjuros  
 Huyendo de aquel súbito alborozo,  
 Para señal de que ya estan seguros  
 Volvióse a su primero ser el pozo:  
 Viendo el grande milagro de los muros  
 Los hispanos salieron con gran gozo,  
 Bien así como cuando el Patriarca  
 Despues del largo afan salió del Arca.

Los campos verdes hallan abrasados  
 Cubiertos todos con cenizas pardas,  
 Los árboles fructíferos cortados  
 Como cosa que estaba sin sus guardas:  
 Entre los muladares, y vallados,  
 Sobre los paredones en la bardas,  
 Algunas yerbas hay no conocidas  
 Que fueron el sustento de sus vidas.

Sin saber si eran buenas o dañosas  
 Con ellas los estómagos llenaban,  
 Cocíanlas sin grasa ni otras cosas,  
 Como si fueran puercos se hartaban:  
 Todas las inmundicias asquerosas  
 Crudas cual gallinazas se tragaban,  
 Cualquiera cosa de virtud agena  
 Era para comer aquí muy buena.

Espaldares de sillas, cueros viejos,  
 Las suelas de chapines no baratos,  
 Savandijas hediondas, los pellejos  
 De caballos, ratones, perros, gatos,  
 Guadamecíes, látigos añejos,  
 Adargas, cueras, botas, y zapatos,  
 Volviendo al cuerpo lánguido las heces  
 De lo que ya sirvió en el otras veces.



La hambre general que hubo en Italia  
 Cuando por el Rey Godo fué asolada,  
 La de Africa, ni la de Farsalia,  
 No puede ser con esta comparada:  
 No fué en Europa, en Asia, o en la Galia,  
 En Sagunto Numancia la nombrada,  
 En Coron, en Verona, ni en Samaria  
 Ni aun en Jerusalén, tan ordinaria.

De unas semillas duras como un palo  
 Pan mas negro que pólvora hacian,  
 Pero como a la hambre no hay pan malo  
 Cual si fuera de leche le comian:  
 Aquellos que se vieron en regalo  
 Con cuanta pena lágrimas vertian,  
 De ver que totalmente les faltaba  
 Aquello que otro tiempo les sobraba.

Los unos en hidropicos hinchados  
 Con tan malas viandas se volvian,  
 Cual éticos los otros descarnados  
 Fantasma propiamente parecian:  
 Quedaron todos ellos tan trocados  
 Que con dificultad se conocian,  
 Odres parecen estos en la suerte,  
 Aquestos el traslado de la muerte.

Como viejos perláticos temblaban  
 Y cual faltos de sueño dan bostezos,  
 Por la falta de aliento no pasaban  
 Las tituvantes voces de los bezos:  
 Los pechos mas que lánguidos se alzaban  
 Haciendo un ronco son con los accesos,  
 Cáese debilitada la cabeza  
 Los desmayados cuerpos de flaqueza.

Las tiernas criaturas desmedradas,  
 Como es la hambre tanta que padecen,  
 Con las piadosas madres abrazadas  
 Al criador las ánimas ofrecen:  
 Ellas con las entrañas traspasadas  
 Como madres al fin se condolecen,  
 Mas como remediarlas no podian  
 Con sollozos mil lágrimas vertian..

Cuando ya iba fijando el pie la muerte  
 Para les dar asalto en sus umbrales,  
 Llegaron ciertos bárbaros al fuerte  
 De Tirua y Rolomo naturales:  
 Doliéndose de verlos de tal suerte  
 Tres o cuatro Caciques principales,  
 Se ofrecieron a darles al momento  
 Por un precio escesivo bastimento.

Sin reparar en el se concertaron  
 Que no hay alguno igual al de la vida,  
 Harina de cebada les compraron  
 Tostada, por cerner, y mal molida:  
 Largo tiempo el rescate continuaron  
 Y aunque fué con ponzoña la comida,  
 No quiso Dios que nadie pereciese  
 Ni que este pueblo suyo se perdiese.

Aunque por un descuido que tubieron  
 Cuando era menester mas el cuidado,  
 Catorce desmandados se perdieron  
 Por ser el uno de ellos desmandado:  
 La mucha confianza con que fueron  
 Fué causa de su fin acelerado,  
 Y de que yo le de a este canto amargo  
 Que no lo es poco en ser como es tan largo.

---

## Canto XXIII.

Degüellan los enemigos de Terna catorce castellanos en el rescate del bastimento: prende el capitan Francisco Goldames al cacique Guaiquimilla: llega del Peru al Puerto de la Concepcion gente de socorro: sale don Francisco de Quiñones a socorrer las ciudades de Ongol e Imperial: junta el enemigo poderoso ejército y en el valle de Yumbelle da la batalla.

De enemigos ni amigos sospechosos  
No se ha de fiar ningun prudente,  
Que son todos sus tratos cautelosos  
Con que engañar pretenden a la gente:  
Y con los enemigos alevosos  
Es lícito el tratar dobladamente,  
No dando algun lugar a sus cautelas  
Que al traidor la ocasion le pone espuelas.

Mil historias antiguas vemos buenas  
De príncipes que se han solo perdido  
Por dar la entrada libre a manos llenas  
A quien no se debiera dar oídos:  
El último de Roma, otro de Atenas,  
Don Sancho a quien mató el traidor Belido,  
Julio Cesar, dos mil emperadores,  
Que acabaron a manos de traidores.



Mal hiciera Sinon en Troya tiro  
 Si el Rey Priamo de el no se fiara,  
 Ni Bausanias al sucesor de Ciro  
 A quien fortuna fué por ello avara:  
 Burló a los Babilónicos Zopiro  
 Las orejas cortándose y la cara,  
 Pudo con la crueldad que usó consigo  
 Entregar la ciudad al Rey su amigo.

Son de naturaleza los gentiles  
 Como faltos de fé y de ley, traidores,  
 Mentirosos, alevés, falsos, viles,  
 Codiciosos, tiranos, envaidores,  
 Disimulados, pérfidos, sutiles,  
 Sin honra, sin palabra, engañadores,  
 Y sobre todos cuantos hay nacidos  
 Aquestos idolatras fementidos.

No han tratado verdad en esta vida  
 Y quieren que con ellos que se trate,  
 Ni cumplen la palabra prometida  
 Y así es fiarse de ella disparate:  
 Aquí vereis cuan mal que fué cumplida  
 La que dieron acerca del rescate,  
 Y los que de ella tanto se fiaron  
 Cuan desastradamente que acabaron.

Cuando el gran capitan de las estrellas  
 Al mundo su luciente faz mostraba,  
 Quitándoles la clara luz que en ellas  
 Como en claro cristal reverberaba,  
 Al rio de las damas cien doncellas  
 Y un escuadron de bárbaros llegaba,  
 Cargadas las mujeres con sus yoles  
 A donde trán maiz, trigo, y frisoles.

Desarmados los pérfidos venian,  
 Para que sin sospecha ni recelo  
 Fuesen a rescatar como solian  
 Los Españoles míseros de vuelo:  
 Apriesa los llamaban y decían  
 Que fuesen a comprar antes que Delo  
 Subiese a lo mas alto de la cumbre  
 A darles con sus rayos pesadumbre.

No acude la perdiz así al reclamo  
 Del perdigon cantor que está cautivo,  
 Ni a la fontana fria el suelto gamo  
 Cuando Pitro arde mas en tiempo estivo,  
 Ni a las sonoras voces de su amo  
 Transido Tagarote infugitivo,  
 Como a las de los bárbaros sangrientos  
 Los miserables vándalos hambrientos.

Desde los altos muros se arrojaban  
 Los de ménos quilates y paciencia,  
 Que por tener tan poco no aguardaban  
 Del capitan solícito licencia:  
 El cual viendo las cosas que pasaban  
 Y en los suyos perdida la obediencia,  
 Con todo aquel rigor que convenia  
 A los desobedientes oprimia.

Mas era ya el desórden de tal suerte  
 Y la necesidad que los affige,  
 Que con ver como vian a la muerte  
 La razon ni el temor no les corrige:  
 Salieron los incrédulos del fuerte  
 Contra la voluntad de quien los rige,  
 Bajaron velocísimos el cerro  
 Desarmados que fué doblar el yerro.

Setecientos . . . . . de la costa  
 En la ciudad estaban emboscados,  
 Desde que se rindió la primer posta  
 Para cercar a tiempo los cercados;  
 Los catorce que fueron por la posta  
 De la necesidad estimulados,  
 Dejaron en las manos homicidas  
 De sacrilegos pérfidos las vidas.

Tantos palos les dieron con garrotes  
 De temo, palo duro que cortaron,  
 Que por las flacas sienes y cogotes  
 Los palpitantes sesos reventaron:  
 Degollaron dos nobles sacerdotes,  
 Vivo a Fray Juan Suarez se llevaron,  
 Tres Españoles, niños inocentes,  
 Con otros muchos indios sus parientes.

Uno de los catorce que murieron,  
 Pereda, fué a quien estos hombres vanos  
 Por inmortal o mágico tubieron,  
 O por el Ibumche de los cristianos.  
 La cabeza del cuerpo dividieron  
 Diciendo como bárbaros insanos,  
 Veamos si este cuerpo sin cabeza  
 (Como hizo en Curaraba) se endereza.

Estaban los cristianos desde lo alto  
 Mirando aquel conflicto sanguinoso,  
 Cuando salió con ímpetu al asalto  
 El escuadron de bárbaros famoso:  
 El denuedo, la priesa, el sobresalto  
 Fué tanto y el valor del victorioso,  
 Que a no estar Juan de Ybarra puesto apunto  
 Entrara por la puerta todo junto.



Pero acudiendo luego Don Fernando  
 Montiel, Quijada, Conde y Juan de Vega,  
 Fueron tanto a los infidos cerrando  
 Que forzados dejaron la refriega:  
 Recogidos se fueron retirando  
 Como los segadores de la siega,  
 Cuanto Titon colérico en la siesta  
 Con sus ardientes flechas les infesta.

Pasados pocos mas de quince dias  
 Sin vergüenza los bárbaros volvieron,  
 Al trato con las mismas mercancías  
 Que tan costosas para tantos fueron:  
 Los Españoles por diversas vias  
 Inteligencias útiles tuvieron,  
 Hasta que asegurando a los perjuros  
 Los hicieron entrar dentro en los muros.

Como si amigos fueran verdaderos  
 Entró al rescate dentro una cuadrilla,  
 De los mas revoltosos bandoleros  
 Cargados de maiz, trigo y frutilla:  
 En prision los pusieron los iberos  
 A todos, y al Cacique Guaiquimilla  
 Por el respeto de este y mandamiento  
 Al fuerte vino siempre bastimento.

Era ademas de ser emparentado  
 Valiente, principal, sagaz, discreto,  
 Bien quisto, generoso, respetado,  
 Comedido, varon de gran conceto:  
 No fué mas nuestro fuerte fatigado  
 Por tener a este bárbaro respeto  
 Antes le alimentaba su aillaregua  
 Con quien se hizo una inviolable tregua.

Así ya pues que aquí tienen bonanza  
 Y el paso franco el bárbaro me deja,  
 Dejarlos quiero que de mi tardanza  
 Quiñones con razon justa se queja:  
 Con el socorro nuevo nueva usanza  
 Para salir en campo se apareja  
 Que quiere con gallardo contoneo  
 Rasgar las sordas aguas del Leteo.

Gallardas compañías seis reparte  
 En seis gallardos jóvenes briosos,  
 Que cada cual escede al crudo Marte  
 En memorables hechos vigorosos:  
 ¡Oh bárbara canalla, guarte, guarte!  
 No te pongas en términos dudosos,  
 Conserva tu feliz prospera suerte,  
 Guarda que te amenaza ya la muerte.

No fies en tu vana confianza  
 Ni ménos en la lúbrica fortuna,  
 Que cuando quiere hace su mudanza  
 Imitando a las varias de la Luna:  
 Ya llena ya vacía su balanza,  
 Ya ninguno le da colmada alguna,  
 Demas de que no es ménos que Quiñones  
 Quien rige tan soberbios escuadrones.

Así de hoy mas es bien la fama rompa  
 El aire vago con el soplo horrendo,  
 Y de los demas globos interrompa  
 En trepidante son y en suave estruendo:  
 O ya el Olimpo la sonora trompa  
 Con que se va mi canto engrandeciendo,  
 Cantando aunque no en versos tan sutiles  
 Cual los del Griego del segundo Aquiles.

Dichoso yo en mil siglos pues que puedo  
 En verso heróico y dilatada suma,  
 Ageno de sospechas, pena, o miedo,  
 Batir las alas y tender la pluma:  
 Y con la transparente vista quedo  
 Fijo mirar al sol, sin que presuma  
 Podrá desfallecerme un solo punto  
 De estos heróicos cantos que aquí apunto.

Por lo cual con la voz mas entonada,  
 Con mas razon y relacion mas cierta,  
 Con la verdad mas pura y acendrada  
 Y sin ficcion de caso o zuza incierta:  
 Cantar quiero por obra señalada .  
 Al mundo, dando por insigne oferta  
 Noticia de los célebres blasones  
 Del sinpar Don Francisco de Quiñones.

Aqueste solo fué quien vencer pudo  
 Al invencible bárbaro Araucano,  
 Orlando a pesar suyo el fuerte escudo  
 Con mil trofeos insignes de su mano:  
 A quien temió el airado Puren crudo,  
 Catira, Tucapel, y Mareguano,  
 Que por su ley y Rey cuanto pretende  
 Todo lo atierra, rinde, asuela, enciende.

Ninfas que el carro de oro hasta el ocaso  
 La venida aguardando del hermano,  
 Atentas contemplais desde el Parnaso  
 Y con voluble esfera y blanca mano  
 Le vais midiendo el curso paso a paso  
 Por el diafano abjecto y aire vano,  
 Dejad de hoy mas el rumbo y planisferio  
 Y atentas asistid a otro emisferio.



Formad una no vista laureola  
 Con el blanco jazmin y rojo acanto,  
 Rosa, lirio, alelí, jacinto, y viola,  
 Y tal que a envidia mueva al mismo espanto:  
 Que yo os afirmo y juro será sola  
 Digna de aquel que en rudo verso canto,  
 Los loores que encubriendo va mi pluma  
 Cuanto pretendo mas buscarle suma.

No os pido yo el favor no de Elicona  
 Hermanas nueve del intenso Apolo,  
 Que Don Juan de Mendoza es quien abona  
 Mi heroica historia y basta el suyo solo:  
 El cual pues de Elio quiso la corona,  
 Ya es bien vaya del uno al otro Polo  
 La fama eternizando las hazañas  
 Del Marte nuevo honor de las Españas.

Habiendo guarnecido las fronteras  
 Dejando en todas ellas buen reparo,  
 En vistosas escuadras e hileras  
 De Penco sale el escuadron preclaro:  
 Como en las cristalinas vidrieras,  
 En las lucientes armas del sol claro  
 Reverberan sus rayos celestiales  
 Ofendiendo con ellos los visuales.

Con órden militar y vigilancia  
 En dos jornadas a Quenel llegaron,  
 En cuya verde y deleitosa estancia  
 La veterana gente allí aguardaron:  
 Con ella con denuedo y sin jactancia  
 . . . . . le mostraron  
 Con muestra tal, que al bárbaro desdeña  
 La bélica cuadrilla, aunque pequeña.

Son aquestos dos ínclitos varones  
 Antiquísimos hombres en la tierra,  
 Temidos de las bárbaras naciones  
 Tanto en los valles como en la gran sierra,  
 Por lo cual les mandó venir Quiñones  
 Para que le aconsejen en la guerra,  
 Qué como tan prudente, sabio y viejo  
 Jamas dió paso alguno sin consejo.

Al capitan Alonso Cid encarga  
 La guardia de Chillan, tan importante,  
 Porque para tener tan grave carga  
 Tiene robustos hombros como Atlante:  
 Aquí no hago de él historia larga  
 Por estar como estoy tan adelante,  
 Pero basta decir que siempre ha sido  
 Igual al gran varon de su apellido.

El campo junta de la gente nueva  
 Con las reliquias de la veterana,  
 La trompa suena belicosa a leva  
 Que incita y mueve a la nación hispana;  
 Deseando venir con ella a prueba  
 En busca se partió de la pagana,  
 Llegó a Nivequeten, rio famoso,  
 Que Biobío hace mas copioso.

En la espaciosa márgen de el se aloja  
 Cuando el gran corazon del cuarto cielo  
 Al orbe de su clara luz despoja  
 Y a la penosa Circe da consuelo:  
 Mandó el gobernador que se recoja  
 Su gente toda entre el y un arroyuelo  
 Que paga su tributo al ancho rio  
 Antes que el pague el suyo a Biobío.

Eligió como práctico soldado  
 A donde esté su campo recojido  
 Un sitio fuerte en puesto acomodado  
 Para cualquiera bélico rugido:  
 Este fué siempre solo su cuidado  
 Y estar a cualquier hora prevenido,  
 Teniendo mas que todos vijilancia  
 En todas las facciones de importancia.

Habiendo pues el campo en órden puesto  
 Y su rostro clarificó la Luna,  
 Despacha el general gente de presto  
 Para que traigan nueva o lengua alguna:  
 Subió de Conilebo el gran recuesto  
 Que está sirviendo al cielo de coluna,  
 Y al gran rio llegó cuando la Aurora  
 Las claras puertas del Oriente dora.

Al pié del reventon junto a Biobío,  
 En unos matorrales enredados,  
 A do jamas entró el calor ni frio  
 Hallamos ciertos indios emboscados:  
 Algunos se arrojaron en el rio  
 Huyendo de el temor estimulados,  
 A toda la demas gente prendimos  
 Y al campo con la presa vuelta dimos.

El cauto Don Francisco, que su intento  
 Era solo saber el que tenia  
 El iracundo idolatra sangriento  
 La máquina o designios que traia,  
 Ante él mandó le traigan al momento  
 Los presos, que saber de ellos queria  
 En que parte de aquellas le aguardaba  
 O que ejército trae o adonde estaba.



Pero entre quince que eran no hubo alguno  
 Que dijese verdad en cosa alguna,  
 Que con examinarlos uno a uno  
 La respuesta que dieron todos fué una:  
 Y fué que en el Marcial juego importuno  
 Jamas probaron ellos su fortuna,  
 Por ser hombres cursados en el arte  
 De Ceres a quien quieren mas que a Marte.

Que no hay gente junta ni parecen  
 Ningunos de los súbditos de Marte,  
 Que todos de hambre rábida perecen  
 Y así cada cual anda por su parte:  
 Que los Purenes son los que florecen  
 En el sangriento juego y bélica arte,  
 Que los demas estan arrepentidos,  
 Pobres, tristes, hambrientos, y aburridos.

Cuando en la cueva lóbrega de Atlante  
 La noche tenebrosa se metia,  
 Huyendo de Filesio radiante  
 Que en sus alcances rápidos venia,  
 La castellana gente vigilante  
 Posó a Nivequeten por do tenia  
 De espacio desde la una a la otra orilla  
 Con mil canales raudos una milla.

Llevó a su cargo en órden la vanguardia  
 Con una bella escuadra de Piqueros  
 Don Antonio y con otra que la guarda  
 De valientes y bravos mosqueteros:  
 Quedó el gobernador de retaguardia  
 Con todos los mas prácticos guerreros,  
 Pasó en el batallon el carruage  
 Piezas, cargas, los mozos y el bagage.

Llegó sin daño alguno a la otra parte  
 Que ya está la Fortuna de la nuestra,  
 Y el soberbio feroz sangriento Marte  
 Humilde, manso, y plácido se muestra:  
 Mandó el gobernador luego se aparte,  
 De la caballería la mas diestra,  
 Para que vayan siempre los mejores  
 Viendo si hay del contrario exploradores.

Tras de ellos luego al punto nos partimos  
 Con no ménos silencio que cuidado,  
 Al valle de Yumbel derechos fuimos,  
 Que será para siempre celebrado:  
 Cerca de Maquelboro descubrimos  
 A dos indios encima de un collado,  
 Mas luego conocimos ser espías  
 Por no se haber mostrado en tantos dias.

El diestro general con diligencia  
 El campo puso en órden de batalla,  
 Por si acaso la bárbara potencia  
 Aguardando estubiese para dalla:  
 Y para resistirle su violencia  
 De fuertes picas hizo una muralla,  
 Adelante pasamos como digo  
 Sin haberse mostrado el enemigo.

Mas la bárbara hueste junta estaba  
 Entre el uno y el otro caudal rio,  
 A vista de la nuestra siempre andaba  
 Con bélico furor, ánimo, y brio:  
 Trabrar la lid horrisona pensaba  
 Al paso del famoso Biobío,  
 Por ser difícil, rauda y tan molesto  
 Que a gran peligro nuestro está dispuesto.

Pero como el inmenso padre amado  
 De sus hijos un punto no se olvida,  
 Permitió que un apóstata soldado  
 Volviese arrepentido a la guarida:  
 El cual dijo, despues de perdonado,  
 Que el número de gente que está unida  
 De todas las Antárticas regiones,  
 Era de a cuatro mil cuatro escuadrones.

Y que los generales en consulta  
 Que son Talcalaguen y Quelentaro,  
 Nabalvuri tras quien la turba multa  
 Viene desde Molchen al rio claro,  
 Trataron que su gente vaya oculta  
 A la nuestra siguiendo y por reparo,  
 A Biobío lleve hasta cuando  
 Al paso de el nos fuésemos llegando.

No pudo aquel gran número de gente,  
 Que dijo el español que junta estaba,  
 Turbar un punto el ánimo valiente  
 De quien la poca hispana gobernaba:  
 Antes con juvenil furor ardiente  
 Para el combate duro se aprestaba;  
 Mas porque siempre de el se sacan bienes  
 Llamó a consejo a los de blancas sienes.

Juntos los capitanes y soldados  
 Mas antiguos en el servicio Regio,  
 Mandó que fuesen todos asentados  
 Guardando a cada cual su privilegio:  
 Con sílabas y acentos bien cortados  
 Preguntó cuanto al vando sacrilegio  
 Se podia sustentar junto en campaña  
 Sin perder la soberbia furia y saña.



Respondiéronle todos al momento  
 Que tres dias podian tasadamente  
 Sustentarse, que es poco el bastimento  
 Que tienen y sin número la gente:  
 Oyendo Don Francisco aquel concontento  
 Volvió a decir con sosegada frente:  
 Aunque el tiempo sea mas yo determino  
 Cortar con tiempo el bárbaro desino.

Lo que ordenado tiene ya sabemos,  
 Que es como astutamente nos aguarda  
 A que a algun paso estrecho nos lleguemos  
 Para picar allí en la retaguardia,  
 Repararnos con tiempo bien podemos  
 Pues hay sol como dicen en la barda,  
 Antes que a ver a Tetis baje Pitio  
 Es menester buscar un fuerte sitio.

Que quiero en alojándome forzalle  
 A que de si a de darnos la batalla,  
 En el lugar mas cómodo del valle  
 Y no adonde pretende o quiere dalla:  
 O cuando no podré necesitalle,  
 De suerte que, en faltándole vitualla,  
 A deshacerse venga tan en breve  
 Como en el agua sal o al fuego nieve.

Su parecer conformes aprobaron  
 Todos cuantos estaban en consejo,  
 La traza, industria, ardid, faccion loaron,  
 Alzando cada cual el sobrecejo:  
 El sitio fuerte cerca de allí hallaron  
 A donde junto todo el aparejo,  
 Hizimos una fuerte palviada  
 Con bejucos fortísimos trabada.

Dos veces se descubre y se presenta  
 El antipoda Nomio limpio y claro,  
 Otras tantas Lucina turbulenta  
 Suple la falta de su hermano caro:  
 Y el Español ejército de cuenta  
 Recogido se estaba en el reparo,  
 Mas cuando el tercer curso comenzaba  
 El bárbaro furioso se mostraba.

Estando así cual digo en este puesto,  
 Entró por el ejército gritando  
 Un español, diciendo: al arma presto!  
 Que ya se viene el infido llegando;  
 Mas gallardo que el sol, en orden puesto,  
 A largo paso viene caminando,  
 Frisar puede en el número su campo  
 Con toda cuanta yerba tiene el campo.

Vimos luego los montes y los cerros  
 De bárbaras escuadras coronados,  
 Relumbran de las picas tersos hierros  
 Cual los rayos Fetónicos dorados:  
 De pellejos de tigres y de perros,  
 De blanco y negro todos variados,  
 Eran las sobrevestas y celadas  
 En otros cueros duros aforradas.

El pérfido de industria puesto habia  
 Por cuatro partes fuego a la sabana  
 Al Este, al Oeste, al Norte, al Mediodia,  
 Por divertir la gente Castellana  
 Mostrándose por la una y otra via;  
 Mas al fin le salió su industria vana  
 Que conoció Quiñones su cautela,  
 Que la prudencia todo le revela.

Mas el soberbio bárbaro perjuro  
 Despues de haber mostrádose en alarde,  
 Su ejército alojó en sitio seguro  
 A la vista del nuestro aquella tarde.  
 Nuestro gobernador como maduro  
 Para dar algun ánimo al cobarde,  
 Con elocuencia trujo a la memoria  
 Con que asegura el triunfo y la victoria.

Contó cuando Alejandro Macedonio  
 Venció con poca fuerza al Rey Dario,  
 Lo que perdió con muchas Marco Antonio  
 Por tener tan en poco a su contrario:  
 Otras de que dan claro testimonio  
 Las antiguas historias de ordinario,  
 La del Salado, y Nabas de Tolosa  
 Que a nuestra España hacen mas gloriosa.

Con aquestas historias entretubo  
 A los que les tocó el cuarto primero,  
 Rondando, sin hallarle, el sueño andubo  
 Esotro que le sigue y el tercero:  
 En esto solamente se detubo  
 Hasta que vió venir al mensagero  
 De la dama tras quien Titon camina  
 Por ver aquella faz alabastrina.

Mas cuando volvió a ver a Febo clicie  
 Salir por entre rojos carmesies,  
 Mostrando la dorada superficie  
 Cuajada de piropos y rubies,  
 Para que reconozca y le justicie  
 Al vando de los pérfidos Monfies,  
 Despachó al general Miguel de Silva  
 Que piensa que ya el bárbaro le silva.



No pudimos hacer cosa ninguna  
 Por estar alojados los tiranos  
 A donde Yumbel hace media luna  
 Y sus vértientes ciénegas los llanos:  
 Tenian por resguardo una laguna,  
 A los costados húmidos pantanos,  
 Los ángulos cercaban en redondo  
 Yumbel, pantanos, cieno, y lago hondo.

Mas como no pudimos ofendellos  
 Ni menos por el sitio entrar en vuelta,  
 Despues de haber hablado algo con ellos  
 Dimos para el ejército la vuelta:  
 Aun no estuvimos bien dos cuadras de ellos  
 Cuando una manga de caballos suelta  
 De su campo salió, en un cerro alto  
 Sin temor junto al nuestro hicieron alto.

Allí por ver lo que los nuestros hacen  
 Se pusieron cual águilas al blanco,  
 Los caballos sin frenos sueltos pacen  
 La verde grama y granujento lanco,  
 Yervas que donde quiera en Chile nacen,  
 Y para todos es el pasto franco,  
 Que la fertilidad de aquesta tierra  
 Es grande, aunque es gran fuego el de la guerra.

Viendo el gobernador la desvergüenza  
 De aquella gente bárbara y tacaña,  
 El ánimo, el corage, la vergüenza  
 La faz de ardiente púrpura le baña.  
 Para que le castigue rompa y venza  
 Mandó que vaya el capitan Magaña  
 Solo con su gallarda compañía  
 Que es la que de Chillan venido habia.

Ordenóle primero que no pase  
 Si se fueren los pérfidos del cerro,  
 Pero que si aguardaren que les pase  
 Por las entrañas pésimas el hierro:  
 No hay máquina que así se desencase,  
 Con tal rumor ni tan veloz el perro  
 Se arroja tras la liebre y la corcilla,  
 Como partió la bélica cuadrilla.

Los indios que en el cerro estaban viendo  
 Que salieron los Vándalos apriesa,  
 Los ágiles caballos recogiendo  
 Como venados van en vanda espesa:  
 Los nuestros que el alcance iban siguiendo,  
 Deseosos de hacer alguna presa,  
 En llegando al mogote revolvieron  
 Con la velocidad con que partieron.

Estaban las dos márgenes del río  
 Pobladas de dos ásperas montañas,  
 Alegre habitacion para el estío  
 Por ser de juncos verde y espadaña:  
 Dos cuadrillas de aquí con mucho brio,  
 Bien así como cuando juegan cañas,  
 Salieron a la nuestra que iba en vuelta  
 Con la suya mas presto dió la vuelta.

El número pequeño de guerreros  
 Usando de el valor antiguo hispano,  
 Recogidos vinieron siempre enteros  
 Sacando a los contrarios a lo llano:  
 Cuando llegaron a el revuelven fieros  
 Y entretienen al bárbaro losano,  
 Hasta que Don Francisco diligente  
 Mandó saliera el resto de la gente.

Al son salió del instrumento ronco  
 La verde, floreciente, escelsa rama  
 Del Quiñoneo preclaro antiguo tronco  
 A eternizar su nombre al mundo y fama:  
 Entró por el robusto vando brioso  
 Cual madrigado toro de Jarama,  
 Se gallardea el jóven sin segundo  
 Echando vidas y almas al profundo.

El sucesor de Marte le acompaña,  
 Que solo en verle el bárbaro se asombra,  
 A quien el betiz sacro siempre vaña  
 La llana paternal y verde alfombra;  
 Gallardo se presenta en la campaña  
 Don Juan de Añasco y Cardenas se nombra,  
 Su gentileza, brio y compostura  
 Cualquier suceso próspero asegura.

Dejando el viento atras, labrando apriesa  
 A un caballo morcillo los costados,  
 Jugando una fornida lanza tiesa  
 Con dos agudos hierros acerados;  
 Armado de luciente malla espesa,  
 Firme entre los arzones tachonados,  
 Representando al vivo al Dios guerrero  
 El general Jofré salió el tercero.

Cubierto de metal resplandeciente  
 Desde las blancas sienes a la planta,  
 Los ojos de color de fuego ardiente,  
 El semblante feroz que al mundo espanta,  
 La adarga de ante del arzon pendiente,  
 En un rucio cual viento se adelanta  
 El general Miguel de Silva, sale  
 A mostrar su valor al que mas vale.



Si aquí sus altos méritos no alabo  
 Es porque para tanto no soy parte,  
 Que si yo fuera parte para tanto  
 El fuera el todo de mi humilde canto,  
 Cuya fama y renombre en alabastro  
 Estamparse justo fuera con oro,  
 Que tan heroico nombre y fama altiva  
 Es bien que este mundo siempre viva.

El valeroso anciano cuyo nombre  
 En Chile para siempre será eterno,  
 Salió para que el bárbaro se asombre  
 Acompañado solo de su yerno,  
 Pedro Cortes del uno es el renombre,  
 El otro cuyo esfuerzo sempiterno  
 Eterna dejará tambien su fama  
 Francisco Hernandez mas Ortiz se llama.

Entre una parda nube polvorosa,  
 De el polvo que levantan densa y parda  
 Salió la demas gente belicosa  
 Belicosa, feroz, brava, y gallarda:  
 En la horrenda batalla sanguinosa  
 Quien con venablo, lanza o alabarda,  
 Alfange, pica, estoque, pistolete,  
 Como entre obejas león así se mete.

Al bárbaro feroz sangriento y fiero  
 Ningun temor le pone ni quebranta,  
 Ver muerto caer en tierra al compañero  
 Ni le acobarda, admira ni le espanta:  
 Antes con mayor brio, mas entero  
 Enviste, rompe, rasga y se adelanta,  
 Y del amigo muerto al baco puesto  
 Suceden a porfía muchos presto.

El bravo Quelentaro ardiendo en saña  
 Con un denuedo bárbaro y profundo,  
 Salió al cuentro airado a los de España  
 Teniendo en poco a España y aun al mundo:  
 A diestro y a siniestro ofende y daña  
 Colérico, soberbio y furibundo,  
 El solo pretendiendo por sus manos  
 Limpiar su cara patria de tiranos.

Navalvuri con brio, orgullo, y pompa,  
 En un veloz caballo embiste y rompe,  
 Al son horrendo de la corva trompa  
 Haciendo que en el aire vuelva y trompe,  
 Y que salte, arremeta, corra, y rompa,  
 Por el valor que nunca se corrompe,  
 De los de Santiago y su proverbio  
 A quien no estima el bárbaro soberbio.

Talcalaneguen tampoco no se asombra  
 Que al mundo a muerte, miedo a guerra emplaza,  
 Y en altas voces su apellido nombra  
 Haciendo lo que dice con la maza,  
 El sangriento lugar en torno escombra  
 Abriendo a fuerza calle y ancha plaza  
 Amenazando con furor y saña  
 Al bélico valor de toda España.

Las belicosas trompas resonando,  
 Los demas instrumentos sonorosos,  
 Estruendo de los tiros rimbombantes  
 Al estrépito y golpes espantosos,  
 El tumulto, las voces disonantes,  
 Relinchos de caballos animosos,  
 La priesa, el arma, turbacion, espanto,  
 Aquí me fuerzan a dejar el canto.

---

## Canto XXIV.

Trátase el fin que tuvo la famosa batalla de Yumbel y la famosa victoria que los Españoles ganaron: mueren en ella los generales Quelentaro y Talcalanguen y gran número de los mas señalados bárbaros.

No se que gusto habrá, si es gusto bueno,  
Que no esté de escucharme atosigado,  
Pues no hay jarabe, purga ni veneno  
Peor que un largo método cansado:  
El faisán, la perdiz, pavo, el relleno,  
El manjar mas gustoso y delicado,  
Si es ordinario cansa, enfada, estraga,  
Al gusto da fastidio y empalaga.

Está obligado a dar el que combida  
A una gran multitud de combidados,  
Espléndida y sabrosa la comida  
Y mil diversidades de guisados:  
Que como nunca son a una medida  
Los gustos como bien vemos cortados,  
Es menester para cumplir con todos  
La comida guisar de muchos modos.



Cocido quiere aquel, aqueste asado,  
 Aquello ni esto al otro no le agrada,  
 La pepitoria, el frito, el lampreado,  
 Y la torta real al otro enfada:  
 Unos quieren jamon, otros pescado,  
 Aquestos aceitunas y ensalada,  
 El manjar blanco aquellos aborrecen  
 Y mejor los tasajos les parecen.

Los mismos gustos hay en escrituras  
 Que unos gustan leer cuentos de amores,  
 Otros fábulas, guerras, aventuras,  
 Y muchos en jardin de varias flores,  
 Infaman o acreditan las lecturas  
 Conforme son los gustos de lectores,  
 Los unos ponen faltas, otros sobras,  
 Que no dan gusto a todos todas obras.

No a habido ni hay ni habrá jamas humano  
 Que de con un manjar a todos gusto,  
 Pues el manjar del cielo soberano  
 No le dió al pueblo Hebreo siendo justo;  
 Ni estilo tan cabal ni cortesano  
 Que le de en general al vulgo injusto,  
 Como le dará pues este si a sido  
 De sangre todo y todo desabrido.

Mas gustos hay que gustan de obrecillas  
 A los cuales será mi libro aceto,  
 Y los que son amigos de rencillas  
 Aquí hallan tambien capaz su objeto,  
 Que a do dejé las bélicas cuadrillas  
 Me vuelvo a ver el fin de aquel aprieto,  
 Y de Talcalanguen la furia insana  
 Vestiglo cruel de la nacion hispana.

En viendo de este bárbaro el desnudo,  
 La cólera, soberbia y la pujanza;  
 El sargento mayor Luis de Toledo  
 En los estrivos firme a él se abalanza:  
 Metióle por debajo del molledo  
 La mitad justamente de la lanza  
 Rompióle las entrañas vida y huesos,  
 Que fué señal de prosperos sucesos.

Al fuerte Qüetelao de Flor endereza  
 La fulminante espada con un tajo,  
 Cortóle de aquel solo la cabeza  
 Y aquel pan le hendió de un alto abajo:  
 De un reves Angarere descabeza  
 A Coliguen la vida, el alma, el cuajo,  
 Rodando tripas, vientre, el asadura,  
 Rosar le hizo de una puntadura.

Iban los tercios bárbaros perdiendo  
 Gente, sangre, vigor, fuerzas, campaña,  
 Y los mas pusilánimes huyendo  
 De ver tanto valor en los de España:  
 Cuando el Toque Alepil vino diciendo  
 Con un corage ardiente envuelto en saña,  
 Vuelta, vuelta soldados, que quien huye  
 Su patria, libertad y honra destruye.

Mallacan, Remolchen, Falpellanga  
 Guentepil, Chillayan, y Mareguano;  
 Antenao, Curalongo, Quepolanga  
 Furiman, Napaicurai, Filtiguano,  
 Revuelven todos hechos una manga  
 Y el resto del ejército araucano  
 Con tal valor, furor, aire tan brava,  
 Que ambigua la victoria se mostraba.

Quien anda ya tan bravo y tan soberbio,  
 Quien rompiendo la maza el arco acomba,  
 Tirando del torcido y seco nervio  
 Hasta el límite cierto trae la comba:  
 Quien nombrando sus nombres y superbio  
 Al horrísono son de la zambonba,  
 Revuelve al valeroso fraticida  
 Aunque en la ejecucion deje la vida.

Mas suelto y mas ligero que una lebra  
 Revolviendo un baston de duro cidro,  
 Andaba el iracundo y suelto Guebra  
 Y un golpe alcanza en lleno a Juan Esidro;  
 La celada durísima le quiebra  
 Cual si fuera de blando y sutil bidrio,  
 Dejando al dueño mísero aturdido  
 Perdida la memoria y sin sentido.

Sustenta Guenoraque y se adelanta  
 A los valientes vándalos la tela,  
 Que de los arcabuces no se espanta  
 Ni de cosa ninguna se recela:  
 En alto un grueso Libano levanta  
 Y para Antonio Bello rauda vuela,  
 El cual como furioso torbellino  
 Al bárbaro feroz salió al camino.

Oféndense los dos con mano armada,  
 Y el indio al Español un golpe asesta  
 Encima del creston de la celada  
 Que los sentidos todos le atormenta:  
 Del caballo cayó la faz turbada,  
 La sangre por los órganos rebienta  
 Del mísero cristiano, atormentado  
 Sin alma quedó el cuerpo en tierra helado.



Tal fué de aquestos bárbaros la vuelta  
 Y el valor adquirido nuevamente,  
 Que nuestra gente en miedo toda envuelta  
 Vacila, teme, duda y se arrepiente:  
 En retirarse al fuerte está resuelta  
 Cuando llega un soldado diligente  
 Que Don Francisco envió a decir a todos  
 Que mueran o que venzan pues son Godos.

Estaba en el real en atalaya  
 Con la vista del lince un Argos hecho,  
 Que por que su opinion ni honor no caiga  
 Se subió en lo mas alto de un repecho:  
 Antes que la ocasion buena se vaya  
 Con furia, saña, cólera, y despecho,  
 Les envía a mandar calen el morro  
 Y en seguida cien hombres de socorro.

Creció en la gente hispana el vigor tanto  
 Con el nuevo socorro que le vino,  
 Que para el reino oscuro del espanto  
 Abrió a la gente indómita el camino:  
 O cuanto brio, orgullo, ánimo, y cuanto  
 Esfuerzo aquí hoy se vió en el vando austero,  
 Que valor, que osadia, que denuedo,  
 Bastante a dar al crudo Marte miedo.

El Alferez Don Diego de Sanabria,  
 Juan Ramos, Juan Pulgar, y Juan Hurtado,  
 Simon Diaz, Don Alfaro de Nabia,  
 Diego Simo Melendez, Juan Jurado,  
 Bolonia, Sandoval, Leibia, Sanabria,  
 Cortes, Tapia, Quiñones, Atorgado  
 Francisco Brabo, Aguayo, Buica, Umaña,  
 De cadáveres siembran la campaña.

Montero, Montes, Montañas, Montejo,  
 Calva, Calvo, Calvete, y Moncalvillo,  
 O valle, Valle, Valladar, Vallejo,  
 Castilla, Castellanos, y Castillo,  
 Lancha, Losada, Marmol, Marmolejo  
 Laso, Luengo, Delgado, Delgadillo,  
 Barros, Barroso, Barrial, Barrera,  
 Barrenan cuerpos y echan almas fuera.

En confusion mas negro que azabache  
 Colérico, soberbio, y de buen trueno,  
 El capitan Don Pedro de Yvacache  
 Fugando apriesa andaba un duro frezno  
 En el siniestro lado topó a Mache  
 Y cual si fuera rápido rodezno,  
 Anduvo dando vueltas de esa suerte  
 Hasta que le cortó el hilo la muerte.

De una tortuga vieja la gran concha  
 Aimpalangué traía por escudo,  
 A donde el suelto bárbaro se aconcha  
 Con ser de grandes huesos y membrudo:  
 La fuerte lanza rompe en ella y troncha  
 De un encuentro soberbio horrendo y crudo  
 El impar Don Diejo Flores bravo y fuerte  
 Que fué el primero que le cupo en suerte.

Al corbo alfange puso presto mano  
 Resplandeciente mas que el vivo fuego,  
 Templado de la diestra de Vulcano  
 En las templadas aguas de Mondego:  
 Al sucesor del viejo Mareguano  
 Un volante reves se tiró luego,  
 Cortóle de aquel solo el vital hilo  
 Cual hizo el Rey Ebandro al Rey Erilo.

De un tajo cuerpo y venas rasgó a Quempo  
 Y a pesar suyo le hizo que se sangre,  
 Al mísero Talquen con otro tiempo  
 Que del humor caliente se desangre:  
 Y que por la herida a un mismo tiempo  
 El alma salga envuelta con la sangre,  
 Que como el golpe crudo y filo encarne  
 Los duros huesos corta y blanda carne.

Taladra de una punta el cuerpo a Guebra  
 Y de dos a Motun entrambos brazos,  
 Costillas corta, muele, parte y quebra  
 Cabezas, lomos, piernas, y espinazos:  
 No se si habrá algún médico o algebra  
 Que se atreva a juntar tantos pedazos  
 De los huesos que rompe, corta y saja  
 Y de sus coyunturas desencaja.

A Perumellachen y a Millatome  
 Les hace a su despecho el jóven fuerte  
 Que la cerviz en hiesta cualquier dome  
 Al yugo inexorable de la muerte,  
 Y a Guenopilque el bélico que tome  
 La propia desdichada y triste suerte,  
 Y que den todos cuatro a un instante mismo  
 El mortal y postrero parasismo.

Estando yo mirando los excesos  
 Del lúgubre espectáculo y obscuro,  
 Me salpicó la cara con los sesos  
 De Quelen que mató de un golpe duro:  
 Que para ver seguros los sucesos  
 A su lado me puse y que el seguro  
 Y le pudiera estar de Chile al Gange  
 En fé de su vigor brazo y alfange.



No hay peto, arnes, jubon, cota, ni cuera,  
 Loriga, corazinas, coselete,  
 Túnica laminada, dentro o fuera,  
 Escaupil, remalla, donisa, y ete,  
 Celada, gola, morrion, visera,  
 Casco, yelmo, creston, ni capacete,  
 Broquel, pabes, rodela, adarga, escudo  
 Que baste a resistir su alfange duro.

Cercena de un reves volante a Palco  
 Por encima del codo el brazo diestro,  
 Con otro mas pujante a Guilacalco  
 Las camillas y nervios del siniestro:  
 Como el anciano Pedro cuando a Malco  
 Queriendo defender a su maestro  
 A Catiman la oreja y la quijada  
 Con el duro faldon de la celada.

Tan gallarda y soberbiamente lidia  
 Y con tanto vigor y orgullo tanto,  
 Que a la bárbara gente cruel perfidia  
 Pone gran turbacion temor y espanto:  
 Ya la nuestra el gallardo mozo envidia  
 Que de ver su valor, esfuerzo y cuanto  
 Hace deshace, rompe a entranbos lados  
 Estan todos suspensos y elevados.

El anciano Cortes sin cortesía  
 A los soberbios bárbaros ofende  
 Con tal vigor que adonde el brazo guia  
 Todo lo corta, rompe, rasga, hiende:  
 Aunque su mucha edad la sangre enfria  
 La cólera fogosa se la enciende  
 En tanto extremo que es extrema y dura  
 Al fin como quien es de Estremadura.

Con plumas de Nebli de aguila o garza  
 Las suyas la volante fama cange,  
 Para que el nombre de Cortes espanza  
 De Guadiana al Pó, del Rin al Gange:  
 Y ensálcese de hoy mas y crea la zarza  
 La que goza del título de Alange,  
 Que si otro nuevo mundo se hallara  
 Que su hijo Cortes le conquistara.

Bien muestra ser de la sublime patria  
 De aquellos celebérrimos varones,  
 Que apesar del antipoda idolatria  
 Propagaron de España los mojones:  
 Si el que venció a Cenobia y a Cicopatria  
 Si los Decios, Metellos, Scipiones,  
 A Roma dieron gloria templo a Febo,  
 Aquestos a su patria un mundo nuevo.

Corteses a brotado Estremadura  
 En este polo antártico bizarros,  
 Sotomayores de mayor ventura  
 Que fueron los Valdivias y Pizarros:  
 Alvarados de quien la fama dura  
 Y durará miéntras que los dos carros  
 De Delio y Delia el Cielo pasearon  
 Y de nuestro Cenit al Nadir pasaron.

Ya no se adonde voy ni quien me saca  
 Fuera de mi camino sanguinoso,  
 Amor debe de ser, que el me matraca  
 Porque no sigo al suyo cenagoso:  
 Sabiendo bien que soy de fuerza flaca  
 No me quiere dejar el envidioso,  
 Pero yo volveré a tomar el rastro  
 Del dios adulterino su padrasto.

Al general Miguel de Silva cercan  
 Por todas partes bárbaros feroces,  
 Los mas desvergonzados se le acercan  
 Ensondeciendo el campo con sus voces:  
 Mas, como en estas ferias siempre mercan  
 La muerte los que van a ellas veloces,  
 Así los que a estas fueron de corrida  
 En cambio de ella dan la dulce vida.

Madrid, Cordova, Caceres, Toledo,  
 Olorio, Toro, Luis de Villalobos,  
 Anton Sanchez, Guzman, Andrade, Olmedo,  
 Juan Gonzalez, Araya, Cuevas, Cobos,  
 Antonio Perez, Leon Riquelme, Andedo  
 Como entre mansas reses bravos lobos,  
 Así destrozan indios y degüellan  
 Quebrantan, rasgan, muelen, y atropellan:

Juan Moreno, Juan Gomez, Juan de Mena  
 Pedro Guajardo, Récio, Cariaga,  
 Alfonso de Miranda, Juan de Vera,  
 El capitan Zamora, Juan de Arteaga,  
 Juan Ortiz, Juan Ruiz, Melchor de Vega  
 Juan Martinez, Juan Suarez de Moraga,  
 Fuensalida, Contreras, Alencastro  
 Por donde pasan dejan rojo el rastro.

Tambien destrozan bien en otra parte  
 Pedro de Silva, Fris, Galan, Arenas,  
 Cristobal, Salvador, Machin, Liñarte,  
 Y a los contrarios dan las manos llenas:  
 Becerra, Don Manuel Marchan Duarte  
 Humedecen con sangre las arenas,  
 Diego Sanchez y el proveedor Serrano  
 Sangriento lleva el filo hasta la mano.



No menos que los nuestros se presentan  
 Los animosos bárbaros gallardos,  
 Espesas nubes por el aire abientan  
 Aladas flechas y nocivos dardos:  
 Frenéticos de cólera rebientan  
 Encarnizados mas que hambrientos pardos,  
 De la sabrosa vida no hacen caso,  
 Perderla quieren mas que atras dar paso.

Cristoval de Quiñones, Juan de Orias  
 Cartagena, Escobar, Valdes, Gamarra,  
 Melgarejo, Abiles, Velandia, Olias,  
 Antonio Ortiz, Mansillas, Chavy, Parra,  
 Martin de Santander, Martin de Hervias,  
 Antonio de Sepúlveda, Cegarra,  
 Gutierrez, Santofimia, Figueroa,  
 Ganan por su valor eterna loa.

Con un teson colérico a pié quedo  
 Los unos y los otros se combaten,  
 No pierden de sus puestos ni aun un dedo  
 Golpes se dan y muchos que rebaten:  
 Alcanzados de anhélito y denuedo  
 Aprieta acican, los hijares laten,  
 Pero no hay aflojar un solo punto,  
 Porque el rencor se está en su primer punto.

Al bravo Liparque no le admira  
 El infinito número de muertos,  
 Ni de temor un punto se retira  
 Aunque ve sus propósitos inciertos:  
 Vuelve, revuelve, reconoce, y mira,  
 El valor de los vándalos espertos,  
 Y mas quiere morir allí o vengarse  
 Que con afrenta allá retirarse.

Arrojóse el gallardo y suelto mozo  
 Adonde vió mas viva la refriega,  
 Hace sangriento daño y cruel destrozo  
 Con los golpes mortíferos que pega:  
 Quebró la maza y con el duro trozo  
 Aquí hombres amontona allí segrega,  
 Caballos mata, hiere, muele, y manca,  
 A aquel los cascos sume a aqueste el anca.

Hacen el mismo daño Guaturéo,  
 Manquelién, Guenolievo, Curimaque,  
 Catiman, Millaquete, Perencheo,  
 Licaman, Margretu, Cayoande y Paque,  
 Guentecol, Catebilo, Millaqueo,  
 Palquitala, Aipinan, de Quepachaque  
 Quechocoyan, Puchanque, Curilemo,  
 Biloner, Farnande, y Guaiquepemo.

Jugaba Licoman una guadaña  
 Hecha de un ramo verde de peomo  
 Tan fácil cual si fuera leve caña  
 Pesando mucho mas que pesa el plomo:  
 En la celada un golpe dió a Magaña  
 De suerte que cimbrando por el lomo,  
 A cuerpo le dejó de tal manera  
 Como si un monte encima le cayera.

Los dientes traspillados basicas dando  
 Estuvo y sin sentido mas de una hora,  
 Cual si fuera perlático temblando  
 O como si pasara por el ahora:  
 Pero del parasismo en si tornando  
 Apretando la lanza vengadora,  
 Y al caballo belígero el calcaño  
 La vida le quitó en pago del daño.

Pasa por nuestro ejército de claro,  
 Con un baston herrado que gobierna  
 Como si fuera junco, Quelantaro,  
 Y al de mayor gobierno desgobierna:  
 Como a sus golpes no hay ningun reparo  
 A Juan Martin Galan quebró una pierna,  
 Y al caballo de Lancha la testera  
 Como si de algun frágil vidrio fuera.

No hay español alguno tan valiente  
 Que delante del bárbaro se ponga,  
 Que con el baston hace el impaciente  
 Al mas compuesto que se descomponga:  
 Rebate espadas y astas diestramente,  
 Dispuesto a lo que no hay quien se disponga;  
 Que es a perder la vida por su patria  
 Que tanto la ama el infido idolatra.

El general, gallardo mas que Marte,  
 Siguiendo a Chicallande se apresura,  
 Con un reves mortal le alcanza y parte  
 El cuerpo en dos por junto a la cintura:  
 Y tras de Quelantaro al punto parte  
 Que con mano cruel, sangrienta y dura  
 Destroza, como dije, ofende y daña  
 Gran parte del ejército de España.

Mas el soberbio bárbaro atrevido  
 Al cruel combate sale tan airado,  
 Que otro cualquiera de ánimo subido  
 Quedara solo en verle desmayado:  
 Pero el valiente jóven no vencido  
 No desistió al intento comenzado,  
 Antes con un valor mas que preclaro  
 Mas bravo embistió al bravo Quelantaro.



El ganar honra y fama en la campaña  
 Estan los dos sin par solicitando,  
 Y la destreza, el arte, fuerza, y maña,  
 Con maña, fuerza, y arte, ejercitando:  
 Retumba eco tremendo en la montaña  
 De los tremendos golpes que estan dando,  
 Ya se endereza aquel, ya este se dobla,  
 Alzase aqueste, aquel golpes redobla.

Ya parten, ya se encojen, ya se alargan,  
 Ya se cierran, ya se abren, ya se tienden  
 Ya se afirman, ya tientan, ya se adargan,  
 Ya se nueven, ya van, ya se suspenden,  
 Ya de golpes mortíferos se cargan,  
 Ya corren, ya se paran, ya se ofenden,  
 Ya se apartan, ya vuelven, ya se ciñen,  
 Ya de sangre y sudor los rostros tiñen.

Marte se admira, espántase Belona  
 De ver aquel horrísono combate,  
 Tiembla Jupiter, cruje la gran zona  
 A los golpes que dan, y el mas se abate;  
 La Parca cruel que a nadie no perdona,  
 Las palmas juntas de contento bate,  
 Y alegre rostro y plácido mostraba  
 Por el despojo y triunfo que aguardaba.

Estando rostro a rostro pretendiendo  
 Cada cual al contrario dar asalto,  
 El bárbaro feroz partió corriendo  
 El brazo y el baston nudoso en alto,  
 Dióle al pasar un golpe tan horrendo  
 Que de vista memoria y vigor falto  
 El de Flores quedó, y en tierra diera  
 Si de la clin con tiempo no se asiera.

Puesto sobre el arzon, sangre brotando  
 Por las orejas, boca, y las narices,  
 Quedó y a las lucientes armas dando  
 A costa de ella purpúreos matices:  
 Pero del mortal sueño despertando  
 Cual Banarice badó a las perdices,  
 Así se arroja el jóven al salvage  
 Con fuerzas nuevas, ánimo, y corage.

Con el dolor intenso que llevaba  
 De verse así de un bárbaro ofendido,  
 Los puños, dientes, piernas apretaba,  
 En ira, en saña, en cólera, encendido:  
 Alfange, fuerzas, furia descargaba  
 Encima del idólatra fornido,  
 Celada, escofia, cascos, sesos, ojos,  
 Le rasgó, y satisfizo sus enojos.

En tierra cayó muerto el monstruo horrendo,  
 Y el valeroso mozo aun no vengado,  
 Se arroja con estrépito estupendo  
 A donde vió el combate mas travado:  
 Tendió en el verde llano a Talcaguendo  
 De aliento, de alma y vida despojado,  
 Y al homicida cruel de Antonio Bello  
 Le rasga de un reves rasgado, el cuello.

En medio de la rígida batalla  
 Cercado de Macanas y de Aclides,  
 Al ministro mayor de Marte halla  
 Haciendo mucho mas que hiciera Alcides:  
 Así cercena vidas, rompe mallas,  
 Cual diestro podador las tiernas vides,  
 De la gallarda gente y fanfarrona  
 Sin ánimas los cuerpos amontona.

Derriba a Perquiñan, y Putabilo  
 Le tiende sin sentido por el llano,  
 Cortóle a Tipaicura el vital hilo  
 De un golpe solo que le dió de llano:  
 Pero corriendo de reves el filo  
 En dos divide al triste Tilquecuano,  
 Sin que fuese bastante a defendello  
 Un cuero seis doblado de Camello.

Quebró en un duro arnes la dura espada  
 Y con tal fuerza cólera y enojo,  
 En la sien a Coyan dió una puñada  
 Que saltar de los cascos le hizo un ojo:  
 Sacó la daga luego acicalada  
 Y en el humor vital caliente y rojo,  
 Rompiéndole la cota la embarniza  
 Con que a los que lo ven atemoriza.

Con esto y con que ya los capitanes  
 De mas esfuerzo y ánimo faltaban,  
 Aquellos mas indómitos guzmanes  
 Las velas a sus brios amainaban,  
 En las posturas, cuerpos, ademanes  
 Se ve como las fuerzas les menguaban,  
 Mas no se iran pidiendo la ventaja  
 Porque es hacerlo entre ellos cosa baja.

Dos aquí, tres allí, y acullá cuatro,  
 De los de mas estima y de mas suerte,  
 Quedan representando en el teatro  
 Al vivo la figura de la muerte:  
 No quedaba ya mas del Toque Guateo  
 Soberbio mozo, desembuelto y fuerte,  
 Este con gran esfuerzo los ánima  
 Que mas la honra que la vida estima.



Porque el traidor Navalvurien sabiendo  
 De los dos generales el quebranto,  
 Con los caballos revolvió huyendo  
 Cual hizo el Calabres allá en Lepanto:  
 Así la infanteria no pudiendo  
 Hacer por ser infantes otro tanto,  
 Hubieron de aguantar allí a pié quedo  
 A tragar de la muerte el trago azedo.

Tres veces los Cristianos los deshacen  
 Y otras tantas los indios se reforman,  
 En el mayor peligro se rehacen  
 Y sus escuadras, y escuadrones forman:  
 Pero aunque aquí lo de potencia hacen  
 En el son de las armas desconforman,  
 Unos baten en láminas de acero  
 Los otros sobre lana y blando cuero.

Corrido ya el caudillo mas valiente  
 De que tan pocos indios puedan tanto,  
 Naciendo del honor honrosa rabia  
 Hizo lo que aun contándolo da espanto:  
 Subiendo pues la cólera a la gavia  
 Que es la que obliga en pecho noble a tanto,  
 Con la insignia del Rey en la siniestra  
 Se arrojó a la mórtífera palestra.

El escuadron rompió por el costado  
 Que estaba mas de picas guarnecido,  
 Con llevar el caballo vien armado  
 Salió en los pechos del encuentro herido:  
 Llevóse por delante al suelto Guado  
 Gallardo mozo de valor subido,  
 A Millarecul, Manguelien, a Gatro,  
 Billoner, Pelquitaca y otros cuatro.

Por el portillo que rompió colaron  
 Don Pedro y Don Gonzalo de los Rios,  
 Gareí, Gutierrez, Flores, do dejaron  
 Muchos cuerpos sin ánimas ya frios:  
 Aquí no ménos su valor mostraron  
 Su esfuerzo, fuerzas, ánimos, y brios,  
 Acosta del idólatra indiscreto  
 Camora, Silva, Ortiz, Castro y Carreto.

Ya iban los enemigos de vencida,  
 No hay quien los acaudille ya y esfuerce,  
 A quien el dulce hilo de la vida  
 Se le adelgaza, quiebra, y se destuerce:  
 Quien ya está para el Orco de partida,  
 Quien a la muerte el rostro ya le tuerce,  
 A quien de un golpe solo ya le vuelca  
 Y en su espumosa sangre se revuelca.

O como su tijera horrendamente  
 En esta gente mísera la Parca,  
 Y cuan apriesa el Nauta vil del Lete  
 En su ribera fétida la embarca:  
 No lleva del pasage ningun flete  
 De su asquerosa, negra y sucia barca,  
 Que ya lo han de pagar en el infierno  
 En pena perdurable y llanto eterno.

Cualquier soldado de cualquiera suerte  
 Apriesa vidas pérfidas chapoda,  
 Con el humor purpúreo que se vierte  
 Empantanada está la vega toda:  
 Yumbel en mar bermejo se combierte,  
 Sanguínea espuma hierve a do recoda,  
 Y como es tanta al fin la que se pierde  
 La yerba muda en rojo el color verde.

A mas andar se van todos quedando  
 Entre los brazos de la Parca dura,  
 Y las mezquinas ánimas volando  
 Al profundo de la region obscura:  
 Los cuerpos hechos piezas convidando  
 A que den en sus vientres sepultura,  
 Estan a las hambrientas bestias fieras  
 Y a las inmundas aves carniceras.

Ya Lauriga celeste recojia  
 Al hondo hospicio el fatigado gremio,  
 Y su enemiga alaotica cubria  
 Con su argentado y plácido boemio:  
 Cansado el tardo buey del tardo dia  
 Procuraba el solaz nocturno premio  
 Cuando se dió el remate a la victoria  
 Que dió a Quiñones mas sublime gloria.

Setecientos y mas quedaron muertos  
 De los mas fuertes bravos y lozanos,  
 Muchos por muchas partes descubiertos  
 Los hígados entrañas y libianos:  
 Otros de la cabeza al pecho abiertos  
 De los terribles golpes inhumanos  
 Que aplazada la cólera y rencilla  
 Lástima daba verlos, y mancilla.

Sembrado quedó el campo de macanas,  
 De petos, cascos, cotas, jacerinas,  
 Templones, picas, lanzas, partesanas,  
 Corazas, coseletes, corazinas,  
 Mazas, porras, martillos, y tananas,  
 Bastones, arcos, flechas, javalinas,  
 Venablos, grevas, golas, dardos, loques,  
 Alfanges, dagas, láminas, y estoques.



Como se zabulló en el Océano  
El ojo celestial resplandeciente,  
El piadoso Eneas Quiñoneano,  
Manda tocar a recojer su gente:  
Al fuerte se retira el bando hispano  
Y el valeroso capitan prudente,  
Temiendo de los Indios las cautelas  
Mandó poner dobladas centinelas.

Despues, cuando dejó el nocturno velo  
Las florecillas cándidas marchitas,  
El nuevo Gedeon dió al Rey del Cielo  
Dentro en su tienda gracias infinitas.









